

Au nom du père

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a painting. It depicts a dark, rocky landscape in the foreground. In the middle ground, two small figures are standing on a rocky outcrop, looking up at a massive, brilliant white and blue waterfall of light that falls from a dark, stormy sky. The sky is a mix of deep blue and orange-yellow, suggesting a sunset or sunrise. The overall mood is one of awe and wonder.

PIERRE
BORDAGE

GIGANTE
AU NOM DU PÈRE

L'ATALANTE

Pierre Bordage

GIGANTE **AU NOM DU PÈRE**

Le monde et les personnages de Gigante
ont été créés en collaboration avec Alain Grousset.
Au présent roman répond celui d'Alain Grousset :

AU NOM DU FILS
GIGANTE



L'ATALANTE
Nantes

CHAPITRE PREMIER

Gigante porte bien son nom.

Dix-huit mille fois plus grosse que PrimeTerre, la planète mère ; cent quatre-vingts fois plus volumineuse que Soleil, l'étoile référentielle des Mondes affiliés.

Parfaitement réveillé au moment de l'atterrissage, je n'ai pas eu assez de mes yeux pour contempler la planète ocre aux perspectives si extraordinaires qu'elles donnent le vertige.

Gigante demeure une énigme aux yeux des scientifiques. Ils se demandent comment un corps céleste d'une telle importance a réussi à se former sans s'effondrer sur lui-même. Les géantes sont gazeuses d'ordinaire, et celle-ci est bel et bien recouverte d'une croûte planétaire assez solide pour autoriser le développement de la vie. De même, on ne comprend pas pourquoi son atmosphère est si riche en oxygène. J'ai moi-même ressenti, lorsque j'ai fait mes premiers pas hors de l'astroport, l'ivresse caractéristique de la suroxygénation, cette sensation de légèreté, d'euphorie offrant un contraste étonnant, presque schizophrénique, avec la gravité qui vous donne l'impression de peser des tonnes.

Je suis arrivé au crépuscule, au moment où Kolos, l'étoile du système, se couchait dans une débauche de teintes rouges et mauves. Les disques argentés de huit des douze lunes de Gigante s'alignaient dans le ciel assombri. Elles se ressemblent à tel point qu'elles paraissent être les reflets plus ou moins nets de la plus grande et la plus luisante d'entre elles.

Un employé de l'astroport m'a confié qu'on finissait par les différencier et les appeler par leur petit nom :

« La plus basse, c'est Réa ; au-dessus, il y a Oçan puis, encore au-dessus, Mnézyn ; la petite, là, s'appelle Phaïb... »

Je lui ai demandé s'il connaissait l'origine de leurs noms, il a haussé les épaules et s'est éloigné de ce pas saccadé, nerveux, qui, je m'en suis vite rendu compte, caractérise la plupart des locaux.

Un jour dure ici deux mois de temps unifié. Il se divise en trente quartiers diurnes (du premier au trentième) et en trente quartiers nocturnes (du trente et unième au soixantième),

chaque quartier se subdivisant lui-même en vingt vingtièmes ou vingtes (soit environ une heure de temps unifié) et en dix dixièmes ou dimes (soit deux heures de temps unifié). On fournit d'ailleurs aux nouveaux arrivants des boucles d'ADN de synthèse qui reproduisent à l'intérieur du corps leurs cycles habituels veille/sommeil jusqu'à ce que le métabolisme se soit adapté aux conditions planétaires. J'ai refusé de les intercepter les premiers temps puis, constatant que j'étais totalement dérégulé et que mes insomnies devenaient dangereuses pour ma santé, je me suis résolu à les utiliser.

La gravité m'a également épuisé. Les néo-Gigantins recourent à un système peu élégant, mais efficace : ils portent des vêtements gonflables aux propriétés allégeantes dont l'inconvénient principal est d'augmenter la sensation de chaleur lors des quatre saisons caniculaires. Je me suis donc acheté un pantalon, une veste et des chaussures chez SVL, Sentez Vous Léger, et j'ai pratiquement recouvré ma mobilité habituelle après les avoir enfilés. Le vendeur m'a assuré que les effets indésirables de la gravité s'estompaient au bout de deux mois gigantins (un mois local équivaut à mille huit cents jours TU, soit cinq années TU), sauf pour certains émigrants qui souffrent toute leur existence du mal de la pesanteur appelé « éphantase ».

Je suis venu sur Gigante pour tuer mon père.

Mon père, parti il y a presque vingt ans TU d'Azadée, notre planète natale. Mon père, encore plongé dans son sommeil cryogénique quelque part dans l'espace. Il ne pouvait pas savoir que le système de propulsion des vaisseaux connaîtrait un développement fulgurant durant son propre voyage, que la vitesse des vols spatiaux serait multipliée par vingt grâce à l'utilisation de l'énergie noire : là où il mettra quarante années TU à parcourir la distance entre Azadée et Gigante, il ne m'en a fallu que deux. J'avais vingt ans lorsque j'ai embarqué à bord du Questor, et j'avais opté pour une cabine ordinaire, dépourvue du caisson de cryogénisation programmable, parce que je voulais être conscient de chacun des instants de mon périple. Après la mort de ma mère, plus rien ne me retenait sur Azadée. Le petit pécule dont j'ai hérité m'a permis de financer mon expédition.

Je me suis renseigné auprès de la compagnie de transport : le vaisseau de mon père, Velox, le mal nommé, atterrira dans moins de cinq mois locaux, soit une vingtaine d'années de temps unifié, à Magniz, l'unique astroport de Gigante. L'employée, une jeune femme plutôt jolie malgré la largeur insolite de son cou et de ses épaules, m'a souri d'un air navré. Les disparités chronologiques des voyages spatiaux engendrent des drames

familiaux, et les compagnies redoutent les actions en justice et les éventuelles compensations financières qui en découleraient.

Vingt années TU à attendre mon père.

J'aurai dépassé la quarantaine lorsqu'il foulera à son tour le sol de la planète géante. Il avait trente-deux ans lorsqu'il nous a quittés et, ses trente-deux ou trente-trois années de sommeil cryogénique équivalant à deux ans TU de vieillissement biologique, il aura l'allure d'un homme de trente-trois ou trente-quatre ans. Il paraîtra donc plus jeune que moi. Une raison supplémentaire, si besoin était, de le haïr.

Vingt ans pour explorer Gigante avant de revenir à Magniz.

Gigante et ses mystères.

Gigante et ses créatures géantes dont une expédition ethnologique aurait exhumé les squelettes deux siècles TU plus tôt (l'expédition ayant disparu après un violent orage électrique, personne n'a pu voir les images des squelettes ; la rumeur repose uniquement sur le témoignage controversé d'un porteur rescapé et les descriptions plus ou moins fantaisistes des autochtones). C'est sur leurs traces mythiques, d'ailleurs, que s'est lancé mon père vingt ans plus tôt. Lui-même est ethno-archéologue, spécialiste des civilisations disparues. Par l'un de ces détours ironiques dont est coutumier le destin, j'ai toutes les chances d'observer les géants avant lui. J'ai hérité sa passion des reliques, des vestiges, et, m'engageant dans le chemin qu'il a défriché, je suis devenu ethnolinguiste. Les créatures de Gigante me fascinent depuis que je suis en âge de penser. Personne n'est parvenu à percer leur mystère, pas même les plus éminents chercheurs de la Galaxie, équipés pourtant des outils d'investigation les plus sophistiqués. J'espère être le premier, je l'avoue, à déchiffrer leurs secrets. Je pourrai dire à mon père, avant de lui donner le coup de grâce : le fils que tu as abandonné t'a devancé et ne t'a pas laissé une miette de ton rêve. Ce sera, je suppose, une première façon de le tuer.

Il me faut d'abord surmonter un obstacle de taille : les distances, énormes, qui réclament autant de temps que d'énergie. J'ai entendu dire que certains peuples ayant atterri depuis plusieurs siècles n'ont pas encore atteint leur destination sur Gigante. Les appareils volants ou les engins à voiles stellaires qui approchent la vitesse de 900 kilomètres/heure TU – 820 kilomètres/vingte – ont besoin de cinquante années TU – un peu moins d'une année locale – pour parcourir la moitié de la circonférence de la planète, soit 394,2 millions de kilomètres. S'il existe un moyen d'aller plus vite, je dois absolument le découvrir, même si la tâche me semble pour l'heure

insurmontable.

Je ne connais personne sur Gigante. La documentation à laquelle j'ai eu accès sur Azadée et dans la docuthèque du vaisseau ne mentionnait que quelques généralités sur les proportions anormales de la planète et les orages électriques qui, par périodes, traversent les immensités gigantines en dévastant tout sur leur passage. Des spécialistes affirment qu'ils émanent du champ électromagnétique tellement puissant qu'il est capable de déplacer d'énormes blocs rocheux sur plusieurs centaines de kilomètres. Il m'a semblé ressentir la saturation électrique de l'air lorsque je suis sorti de l'astroport ; les perceptions humaines étant par essence subjectives, je n'y ai accordé aucune importance.

Vingt années TU pour résoudre l'énigme des géants, revenir à Magniz et tuer cet autre géant qu'est mon père.

Avant de regagner mon hôtel des environs de l'astroport, j'ai levé les yeux sur le ciel et admiré l'interminable crépuscule. La chaleur collait mes nouveaux vêtements allégeants à ma peau. Autour de moi s'agitaient des hommes et des femmes de tous âges et de toutes origines. Des pèlerins, reconnaissables à leurs longues robes blanches, à leurs visages burinés et à leurs objets cultuels, ont tenté de me convertir à leur religion. Je les ai ignorés et j'ai gagné l'hôtel d'un pas traînant.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

« LE MIEUX, c'est de rester dans les environs de Magniz, marmonna le vieil homme. Faut être complètement dingue pour vouloir explorer cette foutue planète ! Je ne parle pas seulement des distances, mais aussi des flux électriques, des terres mouvantes, des créatures féroces, des étendues désertiques et de tout un tas d'autres dangers qu'on ne connaît pas...

— Pourquoi êtes-vous venu sur Gigante ? » demanda Zaslo.

Le vieil homme haussa les épaules. La chaleur avait baissé de quelques degrés après l'apparition, un quartier plus tôt, de la neuvième lune qui portait le nom d'Hypion selon l'interlocuteur de Zaslo. La rue bordée de restaurants et de boutiques s'animait peu à peu. Des navettes aux coques fuselées et translucides filaient au-dessus des toits étagés en émettant leurs légers sifflements. Un grand vaisseau survolait au ralenti les tours de contrôle de l'astroport. Au vu de ses formes anguleuses et de ses panaches de fumée grise, Zaslo estima qu'il relevait d'une technologie révolue. De quel coin de la Galaxie

provenait-il ? Combien de temps avait-il mis pour franchir la distance entre son point de départ et son point d'arrivée ? Trente ans TU ? Cinquante ? Un siècle ? Plusieurs ?

« La vie ne m'a pas laissé le choix, répondit le vieil homme. Qui aurait envie de s'installer sur ce caillou géant ?

— Pas mal de gens, à en croire les vaisseaux qui se posent à Magniz. »

Les rides du vieil homme se creusèrent d'un bon millimètre. Il demeura un moment pensif avant de chasser ses idées d'un revers de main et de boire une gorgée du liquide jaune emplissant son verre.

« Ils viennent parce qu'il n'y a plus d'espoir pour eux sur leur monde natal. Et vous, quelle raison vous a poussé à vous poser sur cette foutue planète ?

— Vous avez entendu parler des géants ? »

Zaslo crut que les yeux vitreux du vieil homme allaient jaillir de leurs orbites.

« Ne me dites pas, jeune homme, que vous avez franchi l'espace pour rencontrer des créatures qui n'existent pas !

— Elles ne vivent plus, mais l'expédition Primani a exhumé leurs squelettes des terres mouvantes du Bragant... »

Le vieillard secoua la tête d'un air navré avec une telle vigueur que Zaslo crut qu'elle allait se détacher de son cou.

« Une putain d'escroquerie qui commence à dater. Une belle histoire inventée par le porteur survivant et les ploucs du coin pour gagner un peu de fric sur le dos des médias. Personne n'a jamais vu le moindre squelette, ni même le moindre bout d'os. Y a vraiment rien d'autre à tirer des terres mouvantes du Bragant que cette saloperie d'huile verte qui sert de combustible à la plupart des engins à moteur. »

Zaslo observa les clients attablés dans la salle plongée dans une pénombre et une fraîcheur bienvenues. Ils buvaient presque tous la même boisson jaune effervescente appelée pétill. Lui-même s'y était essayé, mais l'amertume abandonnée par la première gorgée l'avait dissuadé de vider son verre.

« Comment peut-on se rendre au Bragant ?

— Si vous y allez, jeune homme, que vous preniez la voie de l'air, de la terre ou de l'eau, vous serez, comme moi, sénile lorsque vous reviendrez... Si vous revenez. »

Le vieil homme se leva, glissa son poignet dans l'identificateur génétique pour payer sa consommation et se dirigea vers la sortie de l'établissement. Il revint soudain sur ses pas d'une allure vacillante, posa les mains sur le bord de la table et approcha son visage hachuré de celui de Zaslo. Sa chevelure d'un blanc immaculé tirant sur le violet résultait probablement d'une correction génétique.

« Si vous tenez vraiment à partir, faites donc un tour dans le quartier du Flumm, précisa-t-il à voix basse. C'est de là que démarrent la plupart des expéditions pour les autres régions de Gigante.

— Merci du renseignement.

— Ne me remerciez pas. Je vous expédie aux portes de l'enfer. Vous êtes prévenu : vous n'êtes pas obligé de les franchir.

— Vous n'êtes jamais sorti des limites de Magniz ? »

Les yeux du vieil homme se troublèrent. Zaslo eut la nette impression qu'il retenait ses larmes.

« J'avais une trentaine d'années TU lorsque je suis arrivé ici. Je devais me rendre dans la région de Damascant avec les autres...

— Les autres ?

— Le groupe auquel j'appartenais. Tous issus du même coin. Je n'ai pas eu le cran d'entreprendre le voyage avec eux. J'ai eu peur. Peur, vous comprenez ? Je pensais que... » La tête du vieil homme s'affaissa entre ses épaules ; il se figea un long moment, immergé dans ses souvenirs. « ... la femme que j'aimais, une sacrée belle femme, je pensais qu'elle resterait avec moi, elle a fichu le camp avec les autres. J'ai passé la plus grande partie de mon temps à la regretter. » Sa face était maintenant un masque tragique, sculpté par les lumières tamisées de la salle. « Je n'ai qu'un seul conseil à vous donner, jeune homme : n'ayez jamais aucun regret. Mieux vaut crever d'oser plutôt que de se consumer à petit feu dans les regrets. Si le vent vous pousse vers le Bragant, eh bien, foncez au Bragant, quel que soit le prix à payer. Vous n'avez pas atterri sur Gigante seulement pour cette foutaise de géants, n'est-ce pas ? Je sens dans mes vieux os qu'une autre motivation vous amène dans le coin. »

Zaslo ne répondit pas, troublé, conscient que son silence équivalait à un aveu.

« Chacun ses secrets, pas vrai, reprit le vieil homme avec un sourire las. Bonne chance à vous. »

Il se redressa en réprimant une grimace et se dirigea vers la sortie cette fois sans se retourner, pas même lorsque Zaslo lui lança un merci sonore qui attira sur lui les regards plus ou moins réprobateurs des autres consommateurs.

Le Flumm se déployait autour d'une gigantesque place circulaire éclairée par les feux bleutés du crépuscule. Les rues étroites et droites s'y jetaient comme des rivières tumultueuses dans un lac. La multitude de boutiques proposaient toutes du matériel destiné aux longues expéditions, exosquelettes, couvertures chauffantes ou rafraîchissantes, vêtements et chaussures toutes saisons, nourriture déshydratée en sachet, conserves autochauffantes, boucles ADN universelles pour lutter contre le mal d'air, le mal de mer, le mal de la

vitesse, la fatigue, la canicule ou les grands froids, jerrycans d'huile verte pour moteurs ou réchauds, torches se rechargeant le jour pour éclairer la nuit, armes de tous genres, filets de protection contre les insectes et les reptiles...

Zaslo avait sauté dans une navette aérienne pour le Flumm, distant d'une cinquantaine de kilomètres de l'astroport. Il avait au préalable changé son argent dans une agence monétaire certifiée. Les az, la monnaie d'Azadée, avaient perdu au passage plus de la moitié de leur valeur. Son capital se montait désormais à dix-huit mille gigs, ce qui, au vu des tarifs pratiqués par les boutiques, ne lui assurait qu'une brève autonomie. Il aurait probablement besoin de travailler pour financer son voyage à destination du Bragant. À la vitesse de 820 kilomètres par vingte, deux mois locaux, soit une dizaine d'années TU, lui seraient nécessaires pour franchir les 78,4 millions de kilomètres qui séparaient Magniz de la région des terres mouvantes – sans doute davantage en comptant les temps de pause nécessaires aux moteurs et aux organismes. Beaucoup trop long pour revenir à temps et accueillir son père à l'astroport. Il avait décidé malgré tout de tenter sa chance, se disant que d'autres solutions s'offriraient peut-être à lui au cours du voyage et que, sinon, il pourrait à tout moment rebrousser chemin.

Une foule bruyante et gesticulante se déversait sur la place, certains engoncés dans des vêtements allégeants, d'autres parés de tenues sobres, tuniques et pantalons amples le plus souvent. Les disparités physiques que Zaslo avait constatées depuis son arrivée ne cessaient de l'étonner. Il avait la sensation de croiser toutes les variantes possibles entre l'être humain et le gnome. Trapus, larges d'épaules, épais de membres, certains hommes et femmes ne dépassaient pas le mètre quarante, comme s'ils avaient peiné à se développer dans la gravité de Gigante. Leurs gestes vifs donnaient l'impression qu'ils étaient équipés d'une pile nucléaire, et leurs voix graves roulaient comme des fracas de tonnerre. Des courants d'air chaud s'engouffraient dans les toiles souples tendues au-dessus d'engins motorisés semblables à des glisseurs. Zaslo résista à la tentation de retirer sa veste : il aurait encore plus chaud à se mouvoir sur le sol de Gigante sans l'aide de ses vêtements allégeants.

« Besoin d'un renseignement, monsieur ? »

Un garçon d'une dizaine d'années TU au physique déjà prononcé de gnome avait agrippé Zaslo par la manche. Ses yeux noirs étincelaient sous ses arcades saillantes.

« Je cherche à me rendre le plus vite possible dans la région du Bragant. Tu sais où je dois m'adresser ? »

Les lèvres épaisses du garçon s'étirèrent, l'apparentant deux secondes à une gargouille de l'un de ces édifices religieux situés entre le terminus de la navette et la place.

« Cinq gigs, monsieur. »

Zaslo estima que la somme demandée valait largement une perte de temps et d'énergie.

« D'accord. Je te paierai une fois que tu m'auras conduit au bon endroit. »

Le garçon scella le marché d'un sourire puis, sans attendre, pivota et fendit la multitude grouillante. Il marchait d'un pas rapide, et Zaslo rencontra des difficultés à le suivre. La foule se pressait devant les grands abris où stationnaient les flottes d'aérolotes et de glisseurs. Des rabatteurs haranguaient les passants en vantant les avantages de leur compagnie. Les arguments qui revenaient le plus souvent étaient la vitesse et le confort, le tarif n'intervenant qu'en troisième position.

« Le Ponant en moins d'une année gig ! Vitesse garantie de mille kilomètres par vingte ! Trois repas chauds par périodes de trente vingtes ! Cabines individuelles ou familiales équipées de douches et de fosses 3 D ! Seulement quatre mille gigs l'aller jusqu'au Lextant ! »

Le garçon repoussait les crieurs d'une bourrade ou d'un coup de gueule, craignant sans doute qu'ils ne parviennent à capter l'intérêt de son client. Il jetait d'incessants regards par-dessus son épaule pour vérifier que Zaslo gardait le contact tandis qu'ils progressaient vers le centre de la place noire de monde. Des diseurs de bonne aventure tentaient de saisir les passants par le bras, et il fallait faire preuve de détermination et de rapidité pour échapper à leurs serres de rapace. Des animaux dressés se produisaient au centre de cercles improvisés d'où jaillissaient les rires des spectateurs et les intonations gutturales des dompteurs.

« Bientôt arrivés ! » cria le garçon.

Il se déplaçait avec une légèreté surprenante au milieu de la cohue. Zaslo, lui, commençait à souffler et à transpirer. Ses vêtements ne parvenaient plus à compenser la pesanteur ; sans doute perdaient-ils de leur efficacité en cas d'effort soutenu. Quelques étoiles s'allumaient entre les lunes de Gigante dans le ciel crépusculaire.

Le garçon s'immobilisa devant un hangar de toile gonflé par les rafales de vent chaud.

« Bragant », déclara-t-il en désignant les appareils alignés sous l'abri.

Munis de capteurs souples, ils fonctionnaient sans doute à l'énergie stellaire, accumulant le jour l'énergie dans les batteries placées sur le toit et utilisant les réserves la nuit. C'étaient des engins terrestres en tout cas, comme l'indiquaient les pointes recourbées et lisses des lames métalliques effilées reposant sur le sol. D'une longueur de cinquante mètres, d'une hauteur de trente, ils disposaient de sept niveaux et pouvaient sans doute accueillir plusieurs milliers de passagers. Des techniciens casqués et sanglés dans d'épaisses

combinaisons de cuir effectuaient des réparations ou des travaux d'entretien dans les allées. Des hommes, des femmes et des enfants assis sur des rangées de bancs trompaient leur ennui en grignotant les fruits secs apportés sur des plateaux par des serveurs en uniforme blanc.

Le garçon conduisit Zaslo à la porte d'une construction en bois au-dessus de laquelle les mots *Compagnie TG, accueil* s'étaient en lettres scintillantes.

« Cinq gigs, lança-t-il en tendant la main.

— Attends d'abord que je vérifie. »

Le garçon se renfroigna, puis se força à sourire lorsqu'il comprit qu'il risquait de perdre sa récompense s'il se montrait trop impatient. Zaslo entra dans la construction de bois et se dirigea vers le comptoir où se tenaient deux hôteses également vêtues de blanc. Au-dessus d'elles, des images de désert, de villages aux maisons rondes, d'étendues d'eau jaune et de forêts pétrifiées montaient de fosses de projection 3 D. La fraîcheur qui régnait dans le bureau contrastait agréablement avec la chaleur extérieure.

« Pouvez-vous vous renseigner, monsieur ? demanda la plus petite des hôteses.

— Je voudrais savoir combien de temps il faut pour se rendre dans le Bragant, notamment dans la région des terres mouvantes où on aurait découvert les squelettes des géants. »

Les deux femmes se consultèrent du regard d'un air mi-ironique mi-excédé, preuve qu'elles avaient régulièrement affaire à des requêtes farfelues de ce genre.

« L'existence de ces géants n'a jamais été prouvée, monsieur, répondit la plus petite.

— Je vous demande seulement l'endroit où ils auraient été déterrés et le temps nécessaire pour s'y rendre.

— Cette expédition remonte à plus de trois siècles TU, monsieur, nous n'avons aucune certitude. » Elle présentait les mêmes caractéristiques que le garçon qui avait guidé Zaslo à travers la place, traits grossiers, arcades proéminentes, épaules larges, cou épais, membres massifs. L'autre femme, en comparaison, semblait être un parangon d'élégance et de grâce. « Les uns parlent du massif du Carmaük, les autres des monts d'Ar, d'autres encore des rivages de Gahor, la grande mer verte...

— Ces différents lieux sont-ils éloignés les uns des autres ?

— À l'échelle de Gigante, non. Mais, en temps TU, cinq ou six mois sont nécessaires pour aller de l'un à l'autre. À rajouter aux treize années TU nécessaires pour atteindre la région du Bragant.

— Il n'y a pas de moyen plus rapide ?

— Vous ne trouverez pas plus rapide que notre compagnie. Nos

glisseurs atteignent quasiment les mille kilomètres/vingte, et la plupart de nos escales n'excèdent jamais un quartier, même pendant les périodes nocturnes.

— Combien ?

— Cent mille gigs l'aller simple, comprenant la cabine individuelle et les repas. »

Zaslo grimaça : non seulement il n'aurait pas le temps d'effectuer l'aller-retour à temps pour accueillir son père comme il le méritait, mais il n'avait pas assez d'argent pour financer son voyage. Combien de mois, d'années, devrait-il travailler pour réunir une telle somme ? Il secoua la tête avant de foncer vers la sortie du bureau sous les regards narquois des deux hôtes.

C'est alors qu'il remarqua la présence d'une autre femme assise sur l'un des fauteuils disposés en cercle autour d'une table basse. Une longue chevelure ambrée, un teint pâle, des traits d'une finesse étonnante, un corps dont on devinait la sveltesse malgré l'épaisseur de ses vêtements. Elle le fixait avec une insistance qui, sur Azadée, aurait paru inconvenante. Il ne l'avait pas remarquée lorsqu'il était entré dans la pièce. Ses yeux gris clair transperçaient la pénombre. Elle ne bougea pas, ni ne lui adressa la parole lorsqu'il ouvrit la porte.

Saisi par la fournaise extérieure, il rejoignit le garçon qui attendait quelques mètres plus loin, adossé à l'un des piliers soutenant la toile de l'abri gonflée par les courants d'air brûlant. Il tira une pièce transparente de cinq gigs de la poche de sa veste et le tendit à son petit guide. La vitesse à laquelle ce dernier s'en empara et se fondit dans la foule environnante le sidéra. Il se demanda même un moment s'il n'avait pas rêvé. Si sa vie tout entière n'était pas un rêve. S'il n'allait pas se réveiller brusquement en sueur dans sa chambre d'enfant. Un bref instant, il espéra se retrouver dans la quiétude de la maison de sa mère à Saarout, la capitale d'Azadée.

Il s'éloigna du hangar de toile de la TG d'une allure somnambulique. Les évolutions facétieuses de petits animaux au pelage rayé se dandinant au son de l'instrument de musique d'un dresseur détournèrent un moment son attention. Il marcha au hasard jusqu'à se retrouver dans l'une des ruelles qui donnaient sur la place.

Le gérant d'une boutique, assis sur un tabouret, l'apostropha avec un sourire :

« Besoin de rien, monsieur ? C'est bientôt la fin de la cinquième vingte, et je vais fermer. »

Zaslo continua de remonter la ruelle. La fatigue lui pesait maintenant sur les épaules comme un joug. Il lui tardait de rentrer à l'hôtel, de s'allonger sur son lit, de plonger dans l'oubli du sommeil. Le temps d'accompagner des yeux la descente d'une navette qui se posait une centaine de mètres plus loin entre les toits plats des constructions

de trois ou quatre étages, il se rendit compte que les boutiques avaient tiré leurs rideaux métalliques et que la rue était déserte.

Des bruits de pas retentirent et enflèrent derrière lui.

Cinq hommes trapus à l'allure déterminée.

Il comprit, un peu tard, qu'ils étaient les chasseurs et lui la proie. Il voulut s'enfuir, mais l'engourdissement de ses muscles ne lui laissa aucune chance face à des Gigantins parfaitement adaptés à la gravité de leur planète. Ils le rattrapèrent sans difficulté et l'acculèrent contre un mur. Dans leurs mains brillaient des objets aux formes étranges qui, il le devina, étaient des armes.

« Ton argent, vite ! » glapit l'un d'eux.

Zaslo croisa par-dessus leurs têtes le regard sardonique du garçon qui l'avait conduit quelques instants plus tôt au hangar de la TG.

CHAPITRE II

On ne peut pas dire que Zaslo soit beau, du moins pas selon les critères généralement admis sur les planètes affiliées. Il ressemble davantage à un enfant trop tôt grandi qu'à un homme. Mais il y a quelque chose en lui de bien plus attirant que le simple charisme physique.

Un charme. Un mystère. Une noirceur qui contraste avec ses traits encore poupins, sa chevelure dorée, bouclée, ses grands yeux naïfs d'une insolite couleur mauve. Sa maladresse et ses hésitations ne pèsent pas bien lourd en regard du magnétisme qu'on devine en lui, même enfoui sous des couches et des couches d'insécurité, de peur et d'autodénigrement. Il a besoin de se révéler à lui-même, ce qu'apparemment il n'est pas parvenu à réaliser lors de son enfance. Il ignore l'étendue de son pouvoir, de sa puissance. Il est peut-être celui qui nous donnera la clef des géants de Gigante, cette planète démentielle qui ne semble avoir aucune cohérence, aucune unité. Mon intuition me l'a soufflé dès que j'ai croisé son regard. Il m'arrive bien sûr de me tromper, mais je préfère me tromper en suivant mes chemins intimes plutôt que de refuser d'agir en guettant les certitudes.

D'ailleurs, à une vingtaine de notre départ, je n'ai encore aucune certitude le concernant.

Je pars quoi qu'il en soit. J'ai fait le tour des charmes de Magniz, cette ville tentaculaire où se sont agglutinés plus de la moitié des nouveaux arrivants effrayés par les proportions déraisonnables de Gigante. Et puis je me suis attiré tellement d'ennemis pendant ces mois d'activité qu'il vaut mieux pour moi changer d'air ; celui, vicié, de Magniz ne me convient plus.

Extraits du journal de Madilia.

ZASLO comprit qu'il ne servirait à rien de se défendre, d'abord parce que ses agresseurs gigantins étaient plus nombreux et vigoureux que lui, ensuite parce que, de toute façon, il n'avait jamais eu de goût pour la bagarre. Il n'avait qu'une confiance très limitée en ses moyens

physiques. Sa tendance à reculer, à fuir ou à capituler lorsqu'on gonflait les muscles ou montrait les dents devant lui, relevait d'une forme de lâcheté qui, il l'avait constaté à chaque fois, était une source intarissable d'humiliation et de mépris de soi-même.

« Je... Je n'ai pas d'argent », bredouilla-t-il.

Son vis-à-vis leva son arme sur la poitrine de Zaslo ; un rictus déformait sa face déjà ingrate.

« Ton fric, hareko, ou je viens le chercher moi-même sur ton cadavre.

— Écoutez, je n'ai presque rien, et... »

Le canon bosselé de l'arme heurta sèchement le sternum de Zaslo, dont les pensées affolées ruaient comme des fauves en cage. Il ignorait tout de la criminalité de Gigante, de ses forces de l'ordre, de son système judiciaire. La planète géante n'appartenant pas, en tout cas, à la Confédération des Mondes affiliés, elle n'était pas tenue d'assurer à ses habitants un minimum de protection. Il scruta la rue dans l'espoir d'y apercevoir un quelconque uniforme ou même un groupe de passants qui pourrait voler à son secours, ne détecta aucun mouvement dans la semi-obscurité indéchiffrable. Il ne lui restait plus qu'à essayer de sauver sa peau.

« D'accord, d'accord... »

Il glissa la main dans la poche intérieure de sa veste. La nervosité soudaine de ses agresseurs l'incita à sortir précautionneusement l'étui à trois compartiments qui contenait les gigs. Il le tendit à son vis-à-vis, qui s'en empara avec la même vivacité, la même rapacité, que le garçon la pièce de cinq gigs quelques instants plus tôt. L'homme en vérifia rapidement le contenu et poussa un grognement de satisfaction avant de poser le canon de son arme sur le cou de sa victime avec un sourire hideux.

« Merci, hareko, et bonne nuit. »

Le sang de Zaslo se glaça. Ils n'avaient pas l'intention de l'épargner. Il croisa le regard du garçon, où il lut à la fois de la cruauté et de la compassion. Un peu mince comme consolation. Il eut une pensée pour son père, qui continuerait son périple sans savoir qu'il avait eu un fils, avec la conscience tranquille de l'homme en marche vers son destin.

« Vous avez votre fric, laissez-moi partir... »

— Notre principe est de ne jamais laisser de témoin derrière nous. Désolé, hareko. »

Zaslo ferma les yeux et se crispa dans l'attente du coup de feu.

Des bruits de pas. Le choc sourd d'un corps heurtant le sol. Puis des cris, des claquements, des crissements, des sifflements. Il rouvrit les yeux. Le Gigantin gisait à ses pieds, le cou transpercé par un trait métallique. L'étui de gigs et son arme lui avaient échappé des mains et

avaient glissé sur les dalles du sol. Un deuxième agresseur continuait de s'affaïsser contre le mur en abandonnant une trace sanglante derrière lui. Les trois autres et le garçon s'étaient enfuis sans demander leur reste ; la pénombre absorbait déjà leurs silhouettes.

« Il ne faut pas rester là. »

Sortant de sa torpeur, Zaslo lança un coup d'œil dans la direction d'où avait jailli la voix. Il ne put dissimuler sa surprise lorsqu'il reconnut la jeune femme à la chevelure ambrée dont il avait croisé le regard dans l'officine de la TG. Elle s'approchait de lui d'une allure souple et déterminée. À l'extrémité de son bras pendait un petit objet noir qui évoquait une arbalète.

« Fichons le camp, reprit-elle. Il vaut mieux ne pas tomber dans les pattes de la police locale. Ils sont encore pires que les truands. »

Le Gigantin blessé bascula vers l'avant et s'affaissa avec douceur dans un froissement de tissu.

« Pourquoi... » balbutia Zaslo.

Elle l'interrompit d'un geste de la main.

« Plus tard. Fichons le camp. N'oubliez pas votre argent. »

Elle se retourna sans accorder un regard aux cadavres des deux Gigantins et fila. Zaslo récupéra l'étui de gigs avant de s'élancer sur ses traces. La peur avait dissipé sa fatigue.

« Où allons-nous ? souffla-t-il.

— N'importe où loin de cette rue », répondit-elle sans se retourner.

Il remarqua qu'elle portait des gants couleur chair.

« Vous pensez que la police ne... nous retrouvera pas ?

— Les fouineurs ADN parviennent toujours à dénicher des traces, sueur, salive, cheveux, peaux mortes, mais je ne suis pas répertoriée dans leur fichier génétique, du moins je l'espère. »

Ils atteignirent la place circulaire, où régnait toujours la même agitation, et en traversèrent une partie avant de s'engager dans une autre rue, plus large et bordée de cafés et de restaurants bondés. Ils parcoururent encore plusieurs centaines de mètres avant que la jeune femme ne se dirige vers une terrasse dont quelques tables étaient libres.

« J'ai faim. Pas vous ? »

Zaslo s'abstint de préciser que son estomac noué lui semblait incapable d'ingurgiter la moindre nourriture. Ils s'assirent au centre de la terrasse et attendirent sans dire un mot que le serveur, un Gigantin presque aussi large que haut, daigne remarquer leur présence. La jeune femme opta pour un zorast bleu, un poisson des mers équatoriales, tandis que le choix de Zaslo se portait sur une sarda, une soupe de légumineuses parfumée aux herbes. Ils commandèrent également un vin rouge en provenance d'un vignoble des environs de Magniz.

« Pourquoi m'êtes-vous venue en aide ? »

Zaslo se rendit compte qu'il avait parlé trop fort quand il constata que plusieurs têtes se tournaient dans leur direction. La jeune femme lui tendit la main avec un sourire.

« Madilia. Vous n'êtes pas obligé de crier. On s'entend très bien malgré le brouhaha. »

Zaslo serra la main tendue ; la poigne de son interlocutrice le surprit.

« Zaslo Merticant. Je voulais... vous remercier pour votre intervention. Sans vous, je crois bien que j'y passais. Nous nous sommes entrevus dans le bureau de la TG, n'est-ce pas ? »

Il ne parvint pas à soutenir le regard gris clair et incisif de la jeune femme.

« Pourquoi vous êtes-vous lancé sur les traces des géants du Bragant ? demanda-t-elle.

— Je suis ethnolinguiste...

— Vous croyez donc en leur existence ?

— Vous n'y croyez pas ? »

Elle esquissa un nouveau sourire qui donnait à son visage une douceur insolite.

« Si je n'y croyais pas, je ne vous aurais pas suivi, et votre cadavre commencerait à pourrir dans une rue de Magniz. »

Zaslo avoua son incompréhension d'une grimace assortie d'un haussement d'épaules.

« Je vous ai entendu dans le bureau de la TG, reprit-elle. J'ai pensé qu'à deux nous aurions davantage de chances de trouver les géants et de résoudre leur énigme.

— Pourquoi vous intéressez-vous aux géants ? »

Il remarqua que l'arme de Madilia s'était escamotée sous l'ample manche de sa tunique. Impossible de deviner la présence d'une quelconque arbalète sous le tissu clair et lâche. Les yeux de la jeune femme errèrent un temps sur les tables environnantes, puis revinrent se poser sur Zaslo. Le crépuscule semblait suspendu, figé, comme prisonnier d'un trou noir.

« La nuit sait se faire désirer sur cette planète. » Madilia retira ses gants et picora quelques-unes des graines rouges disposées dans une coupe transparente. « Je suis née à Magniz. Première génération. Je n'ai pas encore subi la déformation gigantine, ce qu'ils appellent ici le RP, le remodelage planétaire...

— Vous êtes même très jolie », coupa Zaslo.

Elle apprécia le compliment d'un mouvement de tête.

« J'ai un peu plus de quatre mois locaux, et j'entends parler des géants depuis ma tendre enfance. Pour moi, cette histoire n'a jamais été une légende, mais la réalité. Non seulement une réalité, mais une

clef essentielle pour la compréhension de ce monde. Comme je ne suis pas d'une famille aisée, j'ai travaillé dur depuis l'âge d'un mois et demi pour me payer le voyage jusqu'au Bragant. Je venais juste d'acheter mon billet lorsque vous êtes entré dans le bureau de la TG.

— Je n'ai pas assez d'argent, murmura Zaslo. Je n'ai pas non plus trente années TU à perdre dans le voyage. »

Ils se turent le temps que le serveur dépose les assiettes fumantes, les couverts, le pichet de vin et les verres sur la table.

« Bon appétit ! »

Madilia commença à manger tandis que Zaslo trempait distraitement sa cuillère dans son assiette.

« L'agent n'est pas un problème. Je peux vous avancer la somme dont vous avez besoin. »

Elle ponctua sa proposition d'un sourire. Il se donna une contenance en avalant une cuillerée de soupe dont la saveur épicée et parfumée le surprit.

« Vous êtes si riche que ça ? »

Elle éclata d'un petit rire aux éclats cristallins.

« J'ai bien gagné ma vie. Je voulais être certaine de ne manquer de rien pendant mon périple. »

— Dans quel domaine travailliez-vous ? »

Elle marqua une légère hésitation.

« Protection rapprochée. J'étais garde du corps d'hommes politiques et de quelques personnalités locales. La vie publique est à Magniz, comment dire, agitée, voire chaotique. J'ai évité une mort prématurée à certains de ces messieurs dames. En retour, ils m'ont donné une infime partie de leur fortune. Un marché équitable. »

Zaslo fixa de nouveau la manche de la jeune femme : les Gigantins qui l'avaient agressé n'avaient pas eu l'ombre d'une chance face à elle.

« Pourquoi me prêteriez-vous de l'argent ? »

— Je vous l'ai dit : j'ai envie de percer le mystère des géants, j'ai envie de comprendre ce monde, mon monde, et je pense que vous pouvez m'y aider. Un marché équitable, là encore.

— Je n'aurai pas le temps, lâcha Zaslo sans desserrer les mâchoires. Je dois absolument revenir à Magniz dans vingt ans TU. Et le voyage aller-retour nous en prendra déjà plus de vingt-cinq. »

Elle enfonça ses yeux gris dans les siens.

« Qu'est-ce qui vous oblige à revenir ici dans vingt ans ? »

Il garda la tête baissée sur son assiette pour échapper à la pression de son regard.

« Une... affaire personnelle. »

— Je n'insiste pas. »

Il fut tenté de lui dire la vérité ; elle était sans doute de ces femmes qui ne s'effrayaient pas d'un projet de parricide.

« Parlons maintenant du temps, reprit-elle au bout d'un petit moment de silence. Avez-vous entendu parler de la Guilde ? »

Il secoua la tête tout en continuant de manger sa soupe, qu'il appréciait un peu plus à chaque cuillerée.

« La Guilde des Voyageurs. Des gens capables de se déplacer à très grande vitesse d'un point à l'autre de Gigante.

— Comment ?

— En utilisant des flux électriques qui traversent régulièrement la surface de la planète.

— Ça semble impossible ! »

Madilia détacha méticuleusement les restes de chair blanche de l'arête reposant en travers de son assiette.

« Beaucoup les considèrent eux aussi comme une légende. Un simple fantôme lié aux immensités gigantines. Ils pourraient peut-être nous permettre de gagner un temps précieux.

— Et s'ils n'existent pas ?

— Les géants non plus ne sont pas censés exister. Qu'avons-nous à perdre ? Prenons le glisseur de la TG pour le Bragant. Nous croiserons les premiers flux électriques dans environ cinq millions de kilomètres, soit une dizaine de jours gigantins. Si la Guilde n'existe pas, ou si nous ne la trouvons pas, vous aurez toujours la possibilité de rebrousser chemin pour revenir à temps à Magniz. Qu'en pensez-vous ? »

Zaslo se donna le temps de la réflexion en buvant une gorgée du vin dont le goût capiteux provoquait une euphorie presque instantanée.

« Quel intérêt pour vous de m'avancer cet argent si je rebrousse chemin avant d'atteindre le but ? »

Elle se renversa et laissa ses cheveux flotter par-dessus le dossier tubulaire de la chaise. Il la trouva désirable dans le crépuscule perpétuel de Magniz. Il n'avait connu qu'une femme avant d'embarquer à bord du *Questor*, une Azadéenne de son âge qu'il avait aimée avec maladresse dans sa petite chambre de la maison familiale, et avec la peur chevillée au corps de réveiller sa mère malade qui se reposait dans la pièce d'à côté.

« Considérez mon offre comme un investissement, répondit-elle. Mon intuition me donne souvent raison, mais il peut m'arriver d'investir à perte. De toute façon, vous n'avez pas vraiment le choix. Il vous faudrait travailler six ou sept mois gigantins pour réunir la somme dont vous avez besoin. À condition que la vie à Magniz ne vous pompe pas toutes vos économies. » Elle se redressa et fit signe au serveur de lui apporter l'addition. « Je vous laisse un peu de temps pour réfléchir. Si vous acceptez ma proposition, rendez-vous devant le bureau de la TG à la deuxième vingte du trentième quartier. » Elle extirpa un jeton transparent d'une des poches latérales de sa tunique.

« J'ai déjà votre titre de transport. Si vous ne venez pas, je me débrouillerai pour le revendre à un autre voyageur. »

Elle se leva et s'éloigna en louvoyant entre les tables.

« Au fait, savez-vous ce qu'est un hareko ? » cria-t-il.

Seuls les rires des autres clients attablés lui répondirent. Elle disparut sans lui avoir accordé le moindre regard.

Les boucles ADN avaient rempli leur office. Trop bien, puisqu'il s'était réveillé au moment où, selon le réceptionniste de l'hôtel, ils venaient d'entrer dans la deuxième vingt du trentième quartier. Zaslo avait entassé ses maigres affaires dans son sac de voyage, passé ses vêtements allégeants et filé sans prendre le temps de se laver après avoir réglé sa facture de cent vingt-trois gigs.

Le trajet dans une navette aérienne à destination du Flumm lui parut interminable, les stations et les passagers se succédant en grand nombre entre l'astroport et le terminus. Le glisseur de la TG avait sans doute levé l'ancre à l'heure qu'il était. Le crépuscule avait lentement évolué vers une pénombre indéchiffrable où d'autres étoiles et un dixième satellite s'étaient allumés dans un ciel virant peu à peu à l'indigo. Zaslo regrettait de ne pas avoir accepté le marché de Madilia. Il pesta une nouvelle fois contre son indécision, son manque de réactivité, ses scrupules. Elle avait raison : qu'avait-il à perdre ? Il avait tergiversé, sans doute parce que la proposition de la jeune femme avait froissé son orgueil d'homme.

Il transpirait sous ses vêtements allégeants. Les autres usagers, des Gigantins d'anciennes générations, trompaient leur ennui dans la contemplation morne des toits et terrasses de Magniz. Même si cette histoire de Guilde des Voyageurs ne revêtait aucune réalité, il aurait dû saisir la chance à pleines mains. Après tout, il s'était lancé sur la piste de créatures dont seuls quelques rêveurs croyaient à l'existence.

Il consulta la carte lumineuse s'élevant de l'une des fosses de projection placées sur le côté de la navette. Encore six stations avant le Flumm. Un appareil très semblable au glisseur de la TG avançait au ralenti dans une rue étroite, frôlant les façades. Les lumières de la ville, aux formes de plus en plus fantomatiques, brillaient comme des étoiles échouées. Zaslo palpa machinalement l'étui de gigs enfoui dans la poche intérieure de sa veste. Il ne s'imaginait pas dilapider treize années TU de son existence dans l'atmosphère chaude et oppressante de Magniz. Il se demanda soudain si la mort son père le délivrerait de ses tourments. Sa mère l'avait élevé dans la haine de l'homme qui les avait abandonnés pour se mettre en quête de créatures chimériques. Son père n'avait jamais vu son fils, ignorait même peut-être son existence. Le traumatisme provoqué par son départ avait occulté tout un pan de la mémoire de sa mère. Elle ne se rappelait pas lui avoir dit

qu'elle était enceinte. Elle s'était contentée de ressasser sa rancune et de mettre la tristesse de sa vie, sa pauvreté, ses misères, sur le compte de l'absent.

Le Flumm, enfin.

Zaslo sauta de la navette à peine posée sur son aire et, dédaignant l'ascenseur pris d'assaut par les autres passagers, se jeta dans l'escalier. Son sac lui battait le dos et les cuisses. Il transpirait de nouveau sous ses vêtements allégeants. Il écarta sans ménagement l'andro obséquieux qui lui proposait de le conduire à l'endroit de son choix à bord de son taxi volant et fonça en direction de la place jusqu'à ce que, au bout d'une centaine de mètres, les effets de la gravité gigantesque le rappellent à l'ordre. Un engin volumineux s'éleva au-dessus des toits environnants dans un grondement assourdissant. Sur la partie bombée du fuselage s'étalait, en lettres scintillantes, le nom de la compagnie : *GigAir*. Des visages tendus apparaissaient au travers des hublots. Dans quelle région de Gigante se rendaient-ils ? Combien de temps durerait leur voyage ? Dix ans ? Trente années TU ? Une vie entière ?

La place circulaire était toujours noire de monde. Il lui fallut fendre la multitude agglutinée devant les hangars et les diverses attractions. La fatigue lui alourdissait les épaules et les jambes. Lorsqu'il aperçut l'enseigne lumineuse TG fixée tout en haut du bâtiment de toile où étaient stationnés les glisseurs, il manquait à ce point d'oxygène qu'il franchit à l'agonie les derniers mètres le séparant de l'entrée du hangar. Une forme claire émergeait au ralenti de la pénombre. Il reconnut la proue effilée du glisseur et aperçut des silhouettes agrippées aux bastingages des différents niveaux.

Des sirènes assourdissantes pressèrent la foule de s'écarter.

Il arrivait trop tard. Le glisseur ne s'arrêterait pas pour lui permettre d'embarquer. De toute façon, Madilia avait probablement revendu le titre de transport qu'elle avait acheté pour lui. Il se défit de son sac et, de colère, le jeta au sol. Des larmes de rage lui vinrent aux yeux. Le glisseur continuait d'avancer, majestueux, s'engageant dans le chemin qui se creusait quelques mètres devant lui.

Zaslo crut entendre son nom dans le tumulte qui enflait autour de lui, grossi par les cris des passagers, des spectateurs, et le sifflement des moteurs.

Il releva la tête.

Madilia.

Debout à la proue du premier niveau. Vêtue d'une combinaison grise. Ses cheveux chahutés par les turbulences dansaient au-dessus de sa tête. Elle le fixait avec un large sourire. Elle se pencha vers l'avant, le bras tendu. Elle l'invitait à lui saisir la main au passage et à grimper à bord du glisseur.

CHAPITRE 3

On peut dire de Madilia que c'est une belle femme malgré la dureté de ses traits. Elle porte sur elle la rudesse de sa condition de ténébreuse. Bien qu'elle soit née sur Gigante, elle n'a pas encore subi le remodelage planétaire qui déforme l'anatomie des locaux. Plutôt grande et svelte, elle me rappelle certaines femmes des régions équatoriales d'Azadée, des créatures à la peau dorée dont l'élégance et la beauté ont inspiré un grand nombre d'artistes. Sa longue chevelure ambrée, sa peau délicate, presque translucide, et ses sourires la parent d'une touche de féminité qui l'adoucit et la rend infiniment désirable.

Sans elle, je ne crois pas que j'aurais eu le courage de continuer le voyage vers le Bragant. Pas seulement parce qu'elle a payé les cent mille gigs de mon titre de transport, mais parce qu'elle m'insuffle l'énergie qui me manque depuis que je suis arrivé sur Gigante. L'énergie qui m'a toujours manqué, devrais-je dire si je faisais preuve d'un minimum d'honnêteté. Mais, depuis que j'ai posé le pied sur la planète géante, je me sens de moins en moins déterminé, de moins en moins sûr de moi, comme si les conditions planétaires, la gravité, les échelles de distance et de temps, la chaleur, finissaient par se diffuser dans mes veines, dans mes fibres, mes cellules.

Ma raison vacille par instants. Madilia affirme qu'un grand nombre d'émigrants souffrent de dépression, et je crois bien que je marche allègrement sur leurs traces. Je doute d'avoir la force de caractère exigée par cette terrible mère qui a pour nom Gigante. Les géants mythiques sont bien loin de mes préoccupations. L'adaptation à mon nouveau monde me vole mes dernières réserves d'énergie.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

« JETTE TON SAC, vite. »

Le glisseur poursuivait sa lente progression à travers la foule agglutinée sur la place. Zaslo avait attrapé la main de Madilia mais

n'était pas parvenu à agripper le bastingage. Il hésita à lâcher son sac : il contenait des notes précieuses sur les géants, tout son travail préparatoire pour tenter de localiser l'endroit où l'expédition Primani les avait découverts.

« Vite ! Je vais lâcher. »

Arc-boutée à la barre supérieure, Madilia tentait de le haler sur le pont.

Zaslo se résigna, dégagea la bandoulière et se débarrassa de son sac dont le cuir usé éclata en heurtant le sol. Il donna un dernier coup de rein pour se soulever de quelques centimètres, saisit enfin la barre inférieure du garde-corps et, aidé par la jeune femme, réussit à se hisser sur le pont. À bout de souffle, les muscles tétanisés, la gorge en feu, il se rétablit sur ses jambes, vit le vent éparpiller les feuilles extensibles de ses notes et les badauds se précipiter sur ses micro-appareils en ADN de synthèse, ses vêtements, ses chaussures, sa trousse de toilette... La marée humaine engloutit ses seules possessions, les miettes de son existence, dans le sillage du glisseur.

« Désolé pour vos effets personnels, souffla Madilia. Nous pourrions en reconstituer une partie dans les boutiques de la TG, ou dans les villes étapes. »

Il haussa les épaules.

« Bah, seules les notes sur les géants étaient importantes. Mais je crois en avoir gardé en bonne partie en mémoire. Désolé pour mon retard : j'ai été piégé par les boucles ADN de sommeil. Vous... vous n'avez pas revendu mon ticket ? »

Elle extirpa d'une poche de sa combinaison le même jeton transparent qu'elle lui avait montré la veille.

« J'étais certaine que vous viendriez.

— Et si je n'étais pas venu ?

— J'aurais perdu une centaine de milliers de gigs. Pas de quoi en faire une maladie. Je vous l'ai dit : je suis joueuse. Ravie que vous soyez du voyage, en tout cas. »

Elle se retourna pour faire face à l'homme en uniforme bleu marine et blanc qui s'était approché derrière eux, un Gigantin à la chevelure noire, aux traits forts, aux épaules, au cou et au torse massifs.

« Même s'il a été spectaculaire et fort apprécié du public, monsieur, votre embarquement ne s'est pas effectué selon les règles protocolaires de la TG... »

— Il était en retard et devait absolument embarquer, plaida Madilia.

— Avez-vous votre titre de transport, monsieur ? demanda le contrôleur sans tenir compte de l'intervention de la jeune femme.

— Le voici. »

Madilia tendit le jeton au contrôleur, qui le glissa dans son

terminal portable et lut les informations s'affichant sur l'écran.

« Puis-je également vous demander votre titre, madame ? »

Elle lui remit un deuxième jeton ; il le lui rendit après en avoir vérifié la validité.

« Tout semble en règle. » Le contrôleur tourna les talons et longea le bastingage en direction de la poupe du glisseur. « À l'avenir, évitez ce genre d'acrobatie, ajouta-t-il sans se retourner. La TG n'est pas un cirque.

— La compagnie fournit déjà les clowns », pouffa Madilia à voix basse.

Zaslo s'efforça de sourire, même s'il n'avait pas le cœur à rire. Il se sentait dépouillé, vulnérable, minuscule, dans la peau d'un nouveau-né mal taillé pour affronter le monde et lancé dans une aventure un peu trop grande pour lui. Ses rêves l'avaient déserté, un peu comme ces oiseaux perchés dans un arbre qu'un bruit soudain effraie et égaille. La haine contre son père inoculée par sa mère restait sa seule source d'énergie, la dernière prise à laquelle se raccrocher. Il avait mal évalué l'immensité de Gigante, les distances énormes, le temps nécessaire pour aller d'un point à l'autre, la gravité, la chaleur, les flux électriques. L'hostilité de la planète géante lui paraissait désormais insurmontable. Il avait lu, dans la docuthèque du *Questor*, que des boules d'énergie jaillies de nulle part traversaient les diverses régions de la planète à une vitesse folle et réduisaient en cendres tout obstacle qu'elles rencontraient, rochers, arbres, communautés errantes, villes, convois, troupeaux, récoltes... Elles pouvaient surgir à n'importe quel moment, n'importe où. Les scientifiques n'avaient trouvé aucune explication au phénomène, ni aucune forme de prévention.

« Vous voilà bien songeur. »

La voix de Madilia le tira de ses réflexions. Le glisseur s'était engagé dans une rue qui semblait trop étroite pour l'accueillir. Les badauds et les riverains massés sur les balcons ou les terrasses saluaient son départ avec force cris, rires et mouvements de la main. Les passagers leur retournaient des expressions et des gestes empreints de tristesse et d'inquiétude ; ceux-là quittaient le périmètre relativement sécurisé de Magniz pour s'aventurer dans un périple aux multiples dangers dont, de toute façon, ils ne reviendraient pas.

Zaslo observa les hommes, les femmes et les enfants disséminés sur le pont. Beaucoup d'entre eux appartenaient à une même communauté religieuse : les hommes portaient tous de longues barbes et des robes blanches rigides resserrées à la taille par des attaches de bois, les femmes d'amples tuniques également blanches et des pantalons bouffants, les enfants des deux sexes des vêtements sombres, des couvre-chefs circulaires et des colliers de bois et de métal.

« Des adorateurs de Saribis, précisa Madilia. Je suppose qu'ils

s'arrêteront dans la région du Koskant, à Espéranz, la ville où s'est installée leur communauté. Je ne sais pas si vous avez déjà vu des images de leurs temples : de purs joyaux d'architecture.

— Je me demandais, pour le contrôleur et les autres qui travaillent sur ce glisseur : comment peuvent-ils accepter de perdre pratiquement toute leur vie pour un seul aller-retour ? Ils n'ont donc pas de famille ? »

Madilia décocha un regard assassin à l'homme âgé qui, assis sur son balcon, lui avait adressé un geste obscène.

« Vous ne pensez pas encore en Gigantin. Les distances changent les mentalités, les comportements, les notions du temps. Ces gens ont pour la plupart une famille. Leur travail permettra aux leurs d'être à l'abri du besoin. Ils se marient et font des enfants très jeunes dans l'idée qu'ils partiront peut-être pour plusieurs dizaines d'années TU.

— C'est... inhumain.

— C'est gigantin. L'environnement influe sur le comportement. Gigante et sa démesure entraînent des changements radicaux sur le double plan physiologique et psychologique. Si vous ne l'acceptez pas, vous croupissez toute votre vie dans les regrets, dans la souffrance. Certaines compagnies autorisent également les pilotes ou le personnel navigant à voyager en famille et créent ainsi de véritables dynasties. »

Le vent chaud s'engouffrait dans leurs vêtements et leurs cheveux. La rue s'élargissait, le glisseur prenait de la vitesse, les moteurs montaient en régime, les façades des immeubles défilaient de plus en plus vite. Zaslo comprit que les lumières rouges allumées tous les cinquante mètres lui donnaient la priorité absolue sur tous les autres véhicules, qui se rangeaient sur le côté pour lui céder le passage. Il eut l'impression angoissante qu'ils étaient sur le point de se jeter dans une nuit perpétuelle.

Les doigts de Madilia se refermèrent sur son poignet.

« Venez, je vais vous montrer votre cabine. Nous sommes installés au troisième niveau. »

Leurs cabines, voisines et identiques, comprenaient un lit d'une largeur d'un mètre et long de deux, une table et une chaise vissées au plancher, un placard de rangement, un lavabo installé dans les toilettes, une douche exigüe dans laquelle Zaslo avait du mal à se mouvoir, une fosse de projection 3D et un hublot ovale donnant sur l'extérieur. Madilia avait décoré la sienne de deux tableaux holographiques et de tissus colorés qui donnaient de la gaîté à l'ensemble. On y accédait par une coursière extérieure longeant le pont du troisième niveau.

Le glisseur était sorti de la ville à la cinquième vingt du trentième

quartier et s'était lancé sur une large route qui traversait une plaine quadrillée de vignobles et de champs cultivés. Son accélération constante l'amenait peu à peu à sa vitesse maximale. Ses lames métalliques crissaient sur un revêtement pour l'instant parfaitement lisse. Zaslo supposait que le ruban blanc ne s'étirait pas sur des millions de kilomètres, qu'ils traverseraient bientôt des zones un peu plus cahoteuses. Le ciel s'assombrissait peu à peu et se criblait d'étoiles scintillantes. Les chants sacrés des saribiséens rassemblés sur le pont du niveau deux dominaient les grondements des moteurs et les sifflements de l'air.

« Ils vont passer leur voyage à chanter, soupira Madilia. Ils chantent tout le temps. C'est leur principal défaut. En dehors de ça, ils sont d'humeur pacifique et joyeuse. De toute façon, on aura qu'une partie du voyage à les supporter.

— D'où viennent-ils ?

— D'une planète du système du Berger, je crois.

— Quelle est l'origine du nom de Saribis ? »

Madilia se redressa. Le vent plaquait sur son corps la robe au tissu fluide qu'elle avait passée quelques instants plus tôt.

« Aucune idée. » Elle leva les yeux sur le ciel. « La nuit est tombée...

— Une nuit de trente jours TU. Je suppose qu'on doit apprécier le retour du jour.

— C'est même une véritable fête. Les femmes gigantines s'arrangent pour ne pas accoucher pendant la nuit. Les nouveau-nés nocturnes sont considérés comme des malédictions, des parias. On les appelle les ténébreux. » Elle fixa Zaslo d'un regard intense, provocant. « Mes parents se sont montrés maladroits : je suis moi-même une ténébreuse.

— Quelle différence avec un enfant diurne ?

— Aucune sur le plan physiologique ni métabolique. On dit seulement des ténébreux que leur âme est imprégnée de nuit, sombre, qu'ils sont donc enclins au mal.

— Est-ce votre cas ? »

Madilia marqua un temps de silence avant de répondre.

« Je ne suis pas superstitieuse en principe, mais j'ai tué des êtres humains et, même si c'était dans le cadre de mon travail, je suis à jamais couverte de leur sang.

— Quand vous avez volé à mon secours, il s'est agi de légitime défense...

— Peut-être, mais une âme saine n'est sans doute jamais placée dans l'obligation de tuer. »

Zaslo refoula son envie de la prendre dans ses bras comme il avait refoulé la plupart de ses désirs depuis sa naissance.

« Votre arme, où la dissimulez-vous ? »

Elle retroussa la manche de sa robe, dévoila un avant-bras en apparence ordinaire, puis exerça une triple pression dans le creux de sa paume. Une entaille s'ouvrit au niveau de son poignet, un objet noir en jaillit et, avec un claquement, se déploya sous la forme caractéristique d'une arbalète.

« On m'a creusé un petit compartiment dans l'avant-bras pour la ranger. Elle contient dix carreaux. Je la recharge après usage. J'utilise parfois des traits enduits de poison foudroyant. Même si je ne touche pas un organe vital, ma cible n'a aucune chance d'en réchapper.

— Il existe des armes plus sophistiquées, non ?

— Celle-ci offre l'immense avantage de ne pas dépendre d'un mécanisme compliqué, d'être fiable et silencieuse. De plus, les boucliers magnétiques ne peuvent pas arrêter ni dévier les carreaux. Elle ne m'a jamais trahie. »

Elle pressa de nouveau sa paume, l'arbalète se replia et disparut par l'entaille à son poignet, qui se referma et se confondit avec la peau. Les chants des saribiséens redoublèrent de volume. D'où ils étaient, sur le pont extérieur, Zaslo et Madilia en apercevaient quelques-uns en rangs serrés qui, tous, gardaient les mains croisées sur la poitrine.

« Un flux... »

La jeune femme désignait la ligne étincelante qui se déplaçait à grande vitesse à l'horizon, zigzaguant entre les reliefs, se subdivisant parfois en deux ou trois branches avant de se reconstituer un peu plus loin et de poursuivre sa course folle.

« Les Gigantins les surnomment les follets. Assez peu chargés en électricité, donc assez peu dangereux. Enfin, il vaut mieux éviter de les prendre de plein fouet : ils vous roussissent les poils et vous bouffent les os. Les personnes touchées par un follet finissent en général par mourir d'une maladie des os. Ils se produisent presque toujours au crépuscule.

— On sait pourquoi ? »

Elle tenta, du plat de la main, de discipliner ses cheveux emmêlés par les courants d'air chaud.

« Aucune explication, comme la plupart des phénomènes climatiques de Gigante. Cette planète prend un malin plaisir à déjouer toute démarche rationnelle, toute certitude scientifique. »

La ligne étincelante suivait une trajectoire erratique, dessinait d'éphémères figures géométriques qui se figeaient un court instant avant de s'évanouir dans la semi-pénombre. Le spectacle, fascinant, permettait à Zaslo d'oublier la morosité qui le rongait depuis le départ du glisseur. La perte de ses affaires l'avait affecté bien davantage qu'il ne l'aurait cru. Plus rien ne le reliait à son ancienne

vie. Ses souvenirs s'effiloçaient, se détachaient de lui comme des lambeaux de vêtements usés jusqu'à la trame. Il ne parvenait même plus à se remémorer le visage de sa mère. Certaines religions qu'il avait étudiées parlaient du grand fleuve d'oubli traversé par chaque être avant sa naissance : l'espace entre Azadée et Gigante avait eu l'effet sur lui d'un fleuve d'oubli. Son père éprouverait-il les mêmes sensations au sortir de son presque demi-siècle de voyage ?

La ligne étincelante s'estompa après avoir percuté un massif rocheux dans une somptueuse gerbe d'étincelles.

« Sa vie s'achève, commenta Madilia. Combien de temps aura-t-elle duré ? Aura-t-elle été utile à quelque chose ?

— Tout phénomène a son utilité, avança Zaslo. Même si nous ne savons pas l'interpréter. Je crois que rien n'est gratuit. J'ai l'impression que... vous allez certainement me trouver stupide...

— Je vous trouverai sûrement stupide si vous n'allez pas au bout de votre idée. »

La moue ironique de la jeune femme lui tira un sourire.

« J'ai l'impression que ces follets sont des messagers, répondit-il. Qu'ils nous adressent des signes que nous ne comprenons pas.

— Sur quoi vous basez-vous ?

— Comme vous : mon intuition. J'ai toujours eu la certitude que l'univers entier était une vibration, un langage. Qu'il résonnait avec nos pensées.

— Une théorie pas vraiment rationnelle, monsieur l'ethnolinguiste ! »

Toute trace de moquerie avait déserté les yeux clairs de Madilia. Zaslo frissonna malgré la chaleur.

« Vous avez vous-même affirmé que Gigante n'était pas propice à la démarche rationnelle.

— C'est vrai : en débarquant sur cette planète, beaucoup d'émigrants perdent ce qui leur reste de raison. »

Les lumières de la ville n'étaient plus que des points scintillants dans le lointain. Un paysage vallonné supplantait désormais les cultures des plaines. À en juger par les crissements des lames du glisseur, le revêtement de la route perdait peu à peu son aspect lisse.

« En voilà une autre ! »

Une deuxième ligne étincelante dévalait la pente d'une colline et se faufilait entre des troncs d'arbres ou des pitons rocheux, se teintant par endroits de nuances pourpres.

« Elles arrivent parfois par centaines, renchérit Madilia. On appelle ça un sabbat. Un spectacle magnifique.

— Sabbat ? Ce mot désigne une assemblée de sorcières dans d'anciennes traditions.

— Je constate que le linguiste n'est pas mort en vous. »

Zaslo contint comme il le put une soudaine et stupide envie de pleurer.

« Tant de choses sont mortes en moi...

— Un rapport avec votre projet de revenir à Magniz dans quatre mois ? »

Il faillit une nouvelle fois lui avouer la vérité ; quelque chose l'en dissuada, un reste de défiance envers son interlocutrice, sans doute.

« Vous êtes bien curieuse. Curieuse et têtue.

— Têtue, curieuse et joueuse, des qualités qui vont bien ensemble, vous ne croyez pas ? »

La nuit s'était installée en douceur, enveloppant les formes dans son étreinte sombre avec une lenteur implacable, ensorcelante. Le glisseur n'avait pas ralenti l'allure. Les faisceaux de ses phares écartaient une obscurité dense, presque palpable, que n'égratignaient pas les disques argentés des douze satellites, très proches les uns des autres, ni le scintillement étoilé. Ils éclairaient également une petite portion de la route de plus en plus cabossée qui sinuait entre les collines rocheuses.

Mais quand deux animaux laineux pourvus de cornes recourbées avaient surgi d'un repli de ténèbres et traversé devant le grand appareil, il n'avait pas pu les éviter. Le choc les avait soulevés comme des brindilles et projetés une cinquantaine de mètres plus loin. Zaslo avait entrevu leurs corps désarticulés à la lueur mouvante des phares. Madilia lui avait précisé que, plus loin, entre les régions du Pargant et du Koskant, vivaient des animaux sauvages de plusieurs dizaines de tonnes qui risquaient, en cas de collision, d'endommager fortement le glisseur.

L'arrivée de la nuit n'avait pas non plus dissuadé les saribiséens de chanter, à croire qu'ils ne dormaient jamais, que le chant leur servait à la fois de respiration et de nourriture. La communauté n'était pas pour eux un vain mot. Ils semblaient n'avoir aucune intimité. Non seulement ils s'égosillaient en chœur, mais ils prenaient leur repas ensemble et se promenaient en groupes sur les différents ponts.

Zaslo avait discuté avec quelques-uns d'entre eux. Il envoyait leur foi, leurs certitudes, leur joie. Ils portaient s'installer dans le Koskant pour peupler leur cité radieuse fondée sur le partage et la dévotion. Eux n'étaient pas assaillis par ces doutes qui, insidieusement, rongeaient et écroulaient ses constructions mentales. Les géants de la région du Bragant n'engendraient plus chez lui que scepticisme et pessimisme. Il aurait mieux fait de rester à Magniz, de trouver un boulot, d'attendre tranquillement l'atterrissage du *Velox*, de tuer son père comme prévu, d'apaiser ainsi le spectre de sa mère et de chasser ses propres démons. Comme il était le dernier des Merticant, la famille

s'éteindrait avec lui, l'univers n'y perdrait rien, y gagnerait même peut-être en sérénité.

Il avait failli ne pas remonter dans le glisseur à l'issue de la première escale. Ils s'étaient arrêtés un dixième de quartier dans une petite ville nichée en bas d'une falaise dont la façade blême barrait la nuit sur plusieurs dizaines de kilomètres. Après avoir erré dans les rues animées, il avait finalement rejoint Madilia dans le grand réfectoire de la coque où les passagers du troisième niveau prenaient leur deuxième repas du quartier. La jeune femme avait paru soulagée de le revoir, comme si elle avait pressenti les tourments qui le harcelaient. La nuit exerçait sans doute une influence négative sur son humeur.

« Les premières nuits sont difficiles sur Gigante, lui avait-elle confié. Malgré les boucles ADN, l'organisme n'est pas habitué au manque prolongé de lumière, et le métabolisme s'en ressent. Vivre normalement dans l'obscurité perpétuelle n'est pas évident. Cela conduit souvent à la dépression. Parfois au suicide. Quand je vous disais qu'il ne faisait pas bon naître en pleine nuit... »

Elle avait ponctué sa déclaration d'un sourire mélancolique.

« La régularité est la clef, avait-elle ajouté. Manger à heures fixes, prendre un temps de repos d'au minimum trois vingtes, se laver, s'habiller, surtout ne pas traîner son ennui en pyjama ou en robe de chambre. »

Il s'était efforcé d'ingurgiter la nourriture insipide servie à bord et de s'allonger sur son lit lorsque les boucles ADN initiaient le cycle du sommeil. Il dormait mal, roulant des pensées torrentueuses, submergé par le dégoût de l'homme indécis, incomplet, qu'il était devenu. Les chants perpétuels des saribiséens lui vrillaient les nerfs. Il avait résolu d'en toucher deux mots au contrôleur : la compagnie n'était-elle pas tenue de garantir la tranquillité à chacun de ses passagers ? Il avait compris que cette démarche ne servirait à rien lorsque, à la faveur d'un court répit, il avait perçu le crissement persistant, horripilant, jusqu'alors masqué par les chœurs des religieux, des lames d'acier sur le sol inégal. Le silence absolu n'existait pas à bord d'un glisseur. Il devait simplement apprendre à dormir en compagnie des sifflements du vent, des grincements de la structure, des éclats de voix et des multiples bruits qui peuplaient la nuit.

Il venait tout juste de s'endormir quand des coups ébranlèrent la porte de sa cabine.

« Réveillez-vous, Zaslo ! »

La voix de Madilia.

Le corps engourdi, le cerveau embrumé, il poussa un soupir bruyant.

« Zaslo ?

— Qu'y a-t-il ?

— Une alerte aux boules de feu... »

CHAPITRE 4

Je ne sais pas si je m'habituerai un jour à Gigante.

La planète semble avoir été conçue pour des êtres vivant sur une autre échelle de temps, pas pour les êtres humains. Je me sens infiniment petit, infiniment misérable, sur ce monde aux proportions titanesques. Les peuples qui, faute de moyens, se sont lancés à pied dans la traversée des terres gigantines se sont transformés en errants perpétuels. Gigante est une mère cruelle, impitoyable, pour ses nouveaux enfants. Sans doute avons-nous besoin de plusieurs millénaires pour nous adapter à ses terribles conditions, pour muter, sans doute exigera-t-elle de nombreux holocaustes avant de nous remodeler à sa façon, sans doute éliminera-t-elle les faibles et dotera-t-elle les survivants d'un organisme et d'un cerveau capables d'appréhender sa démesure, mais nous, les nouveaux arrivants, souffrirons jusqu'à notre mort de la pesanteur, de la longueur des jours et des nuits, de l'électricité saturant l'air, les eaux et le sol, nous ne ferons qu'entrevoir ses beautés, ses équilibres secrets, ses rythmes, sa générosité. Nous regretterons amèrement jusqu'à la fin de l'avoir choisie pour destination. Nous ferons partie des générations damnées. Combien notre mère, comme l'appellent certains peuples errants, sacrifiera-t-elle de ses aînés pour commencer à aimer ses autres fils ? S'il faut craindre la toute-puissance maternelle, comme l'affirment les mythes originels, alors nous devons redouter la terrible puissance de Gigante.

Une mère aussi dévorante peut-elle permettre à l'amour de se développer entre ses enfants ? L'attitude de Madilia me laisse perplexe. Parfois, j'ai l'impression qu'elle me témoigne de l'intérêt et, parfois, je pense qu'elle me méprise, ou du moins qu'elle ne me trouve pas à sa hauteur. Difficile d'interpréter ses regards, ses gestes, ses mots. Le remodelage planétaire s'applique-t-il également à la psychologie ? Le plus souvent, je la trouve désirable ; elle me paraît laide, insupportable, à d'autres moments.

Il me semble également penser moins vite qu'avant, ou nourrir des pensées moins nombreuses, comme si mon cerveau était plus épais ou mes synapses alourdies. Je me demande si je

ne suis pas en train de perdre peu à peu mes facultés mentales, si ma planète d'adoption n'exige pas également le sacrifice d'une partie de mon intelligence. Mes espoirs s'étiolent, mes projets s'effilochent, ma haine elle-même, ce diamant inlassablement poli par ma mère, m'abandonne. Je n'éprouve plus qu'un ressentiment sourd pour mon père, comme si un voile d'indifférence me recouvrait peu à peu. Mon nouveau monde me dépouille de tout, y compris des intuitions qui me guidaient jadis dans mes labyrinthes intimes.

Je sombre dans une nuit perpétuelle où les géants sont la seule lumière.

Aurai-je le temps de les contempler ? Ont-ils seulement existé ? Les doutes ne souffrent pas de la pesanteur : ils m'assaillent sans trêve et m'arrachent, lambeau après lambeau, mes ultimes rêves.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

ELLES dévalaient les collines environnantes et semaient derrière elles des sillons étincelants. Elles se comptaient par dizaines, fusaient dans des directions différentes, se percutaient parfois, explosaient alors dans un soudain embrasement qui faisait reculer la nuit sur plusieurs kilo-mètres.

Les lueurs d'incendies rougeoyaient dans le lointain. Le glisseur avait déployé le bouclier magnétique, reconnaissable à son halo bleuté, avant de réduire l'allure. Un relief rocheux avait légèrement dévié la course d'une boule qui fonçait tout droit sur lui et qui avait frôlé la proue. La vitesse à laquelle elle avait franchi l'intervalle avait stupéfié Zaslo.

Il avait passé à la hâte des sous-vêtements et un pantalon de toile sans prendre le temps d'enfiler sa tenue allégeante. La pesanteur lui donnait l'impression de s'enfoncer peu à peu au travers des lattes de bois. Madilia, elle, s'était simplement couverte d'un peignoir moiré assez court qui dévoilait avec générosité ses longues jambes blanches. Un grand nombre d'autres passagers contemplaient le spectacle, à la fois grandiose et effrayant. Aucun adepte du culte de Saribis parmi eux : ils avaient demandé au commandant l'autorisation de se regrouper dans le réfectoire du pont inférieur pour adresser une prière collective à leur dieu. Leurs mélodies étouffées résonnaient entre les sifflements des boules de feu, les cris d'effroi et le ronronnement des moteurs.

« Si une seule boule nous touche, c'en est terminé de notre

voyage », murmura Madilia.

Celles qui bondissaient par-dessus les reliefs retombaient sur le sol à l'issue d'un long saut et se désagrégeaient en centaines de langues étincelantes qui finissaient par s'éteindre après avoir enflammé les buissons épineux.

« Je parle de notre vie, reprit la jeune femme. Elles sont chargées d'une telle énergie que nous serions immédiatement pulvérisés. »

Zaslo contempla quelques instants le ballet des sphères incandescentes. La pesanteur mobilisait presque toute son énergie et étouffait son inquiétude.

« À quoi sert le bouclier magnétique ?

— À rassurer les passagers. » Madilia eut un petit rire dans lequel il décela une pointe de nervosité. « Aucun bouclier d'aucune sorte n'est en mesure d'arrêter ces fléaux électriques.

— J'ai lu quelque part qu'on n'a trouvé aucune explication au phénomène et qu'on est incapable de prévoir leurs apparitions.

— Les scientifiques se sont bornés à constater qu'elles sont de plus en plus fréquentes ces derniers mois. Et qu'aucune région n'est épargnée. Le mois dernier, elles ont tué près d'un million de Gigantins. »

Il eut besoin d'une ou deux secondes pour convertir en temps TU : un million de morts en cinq années TU.

« Elles ont réduit en cendres des villes ou des communautés entières, poursuivit Madilia.

— Il n'existe vraiment aucune parade ?

— Connaissez-vous la roulette des damnés ?

— Un jeu mortel basé sur la chance, non ? »

Elle suivit des yeux la course folle d'une sphère qui fusait à une centaine de mètres de la poupe du glisseur.

« Une variante de la roulette des damnés se joue régulièrement dans les faubourgs de Magniz. Les joueurs descendent à tour de rôle dans une arène où sont placés, sur des cases, douze andros. Sur les douze, dix sont neutres, et deux sont des tueurs. Le joueur choisit une case. S'il tombe sur un andro neutre, il attend le prochain tour. Lorsqu'il tombe sur l'un des deux tueurs, il doit l'affronter et survivre pour continuer à jouer.

— Les andros ne sont pas censés combattre les humains.

— Il suffit aux techniciens de les reprogrammer pour les transformer en implacables machines à tuer. Nous jouons, nous aussi, à la roulette des damnés avec les boules de feu. J'estime nos chances identiques à celles des joueurs dans l'arène : une sur six d'être touchés, cinq sur six de nous en sortir. »

Zaslo crut à plusieurs reprises la collision inévitable, de simples impressions visuelles dues à la différence de vitesse. Les boules

étincelantes passaient le plus souvent à plusieurs centaines de mètres du glisseur et s'évanouissaient dans la nuit en semant derrière elles leurs traînes de feu.

« Avez-vous joué à la roulette des damnés ? »

La crispation soudaine des traits de Madilia transforma son visage en un masque dur, repoussant.

« À plusieurs reprises. J'avais besoin d'argent. J'ai eu de la chance. Une expérience que je ne souhaite à personne.

— Une expérience que nous sommes pourtant en train de vivre, non ?

— La différence, c'est que les risques sont naturels et que nous n'avons pas le choix. Persistez-vous à penser que les boules de feu sont un langage, comme les follets ? »

Les pensées de Zaslo peinaient à se frayer un chemin dans son cerveau fatigué. Il n'avait plus qu'une envie, rejoindre sa cabine, s'allonger sur son lit, fermer les yeux et plonger dans l'oubli du sommeil. Les boucles ADN de sommeil et la gravité gigantesque se liguèrent pour le vider de ses dernières forces.

« Je n'ai plus aucune certitude, parvint-il à marmonner. Je fais sans doute partie de ces migrants dont la raison ne résiste pas à Gigante... »

Il se dirigea d'un pas vacillant vers la porte de sa cabine, vaguement conscient qu'il ne donnait pas à Madilia une image très reluisante de lui-même. Une lumière éblouissante et des cris stridents attirèrent son attention. Une boule de feu longeait le pont inférieur. Il évalua son diamètre à vingt ou trente mètres. Des éclats flamboyants se détachaient d'elle et se dispersaient dans l'obscurité en crachant des grésillements menaçants. Il perçut sur son visage les vibrations chaudes, désagréables, révélatrices de la puissance phénoménale de la sphère en mouvement. Elle se rapprocha un court instant du glisseur avant de bifurquer sur la droite, de s'éloigner en direction des collines, d'exploser dans le lointain et de se pulvériser en filaments dorés bientôt absorbés par la nuit.

« Nous avons eu chaud ! »

Zaslo n'eut pas la force d'accorder une réponse ou un sourire à Madilia. Il gagna sa cabine, se laissa tomber tout habillé sur son lit et s'endormit comme une masse.

« Une caravane... »

Le glisseur traversait un immense plateau où ne poussaient pas un arbre ni même un buisson. Les lames métalliques glissaient désormais sur un sol inégal et rocheux en soulevant des gerbes d'étincelles. Des sondes repéraient les obstacles les plus importants et dirigeaient sur eux des rayons à haute fréquence qui les pulvérisaient. À la vitesse de huit cent vingt kilomètres par vingt, le moindre heurt risquait de

l'entraîner dans un dérapage incontrôlable. Les faisceaux des phares balayaient le terrain sur plusieurs kilomètres, dévoilant un paysage gris et désolé où scintillaient quelques lumières isolées. Ils avaient révélé dans le lointain une longue colonne survolée par des bulles lumineuses flottantes disséminées. Zaslo discernait des silhouettes humaines marchant auprès de masses plus volumineuses, des animaux sans doute. Les douze lunes de Gigante formaient désormais dans le ciel étoilé une figure appelée l'arc Argenté.

« À cette allure, ils doivent mettre un temps fou à rallier leur point de destination... »

Il n'avait pas eu l'impression que ces mots étaient sortis de sa tête, aussi fut-il surpris d'entendre la réponse de Madilia.

« Plusieurs générations, parfois. Comme ils manquaient d'argent lorsqu'ils sont arrivés sur Gigante, certains peuples ont poursuivi leur rêve à pied et sont devenus des errants. »

Le glisseur ralentit lorsqu'il se rapprocha de la colonne.

« On va sûrement faire halte, avança Madilia. Les compagnies de transport ne dédaignent pas le trafic avec les errants ni les petits profits qui en découlent. Et puis ça nous changera les idées. »

Constituée de deux peuples qui avaient décidé de faire une partie du voyage ensemble, la caravane atteignait une longueur de six ou sept kilomètres. Elle se divisait en deux entités bien distinctes : les Komans, des individus austères, renfrognés, silencieux, et les Saïkars, des nomades bavards, exubérants, joyeux et vêtus d'étoffes colorées.

Zaslo et Madilia, attirés par les cris et les rires, se rendirent en compagnie d'autres passagers chez les Saïkars où on leur offrit une boisson chaude aux saveurs épicées. Outre leur sens de l'hospitalité, le peuple saïkar prisait la musique, la poésie, la danse et le commerce. Des jeunes femmes vêtues de plusieurs couches de voiles transparents dansèrent devant un grand feu d'olignes, des pierres combustibles de couleur grise. La fluidité de leurs mouvements offrait un contraste saisissant avec leurs corps transformés par le remodelage planétaire. Malgré leur petite taille et la largeur insolite de leurs épaules, elles parvenaient à conserver une légèreté, une vivacité et une grâce incomparables. Un ancien raconta l'histoire du peuple saïkar en buvant un liquide rougeâtre au goût amer qui avait pour vertu, selon lui, de maintenir en forme jusqu'à un âge avancé. Arrivés vingt mois plus tôt de la lointaine planète Sa-Hik, ils marchaient sans trêve à la recherche de leur terre promise. Un orage électrique, en phase d'amplitude moyenne, avait décimé plus des trois quarts de leur peuple. Après avoir offert leurs morts aux charognards, les survivants étaient repartis et avaient dompté les ophants, ces grands et puissants animaux à corne qui leur servaient désormais de montures et

d'attaches. Ils avaient d'ailleurs conçu des enclos mobiles d'élevage et de dressage qui leur permettaient d'augmenter leur cheptel et d'en vendre une partie aux autres peuples errants. Ils constituaient des réserves de fourrage dès qu'ils abordaient une région fertile, mais, comme les Saïkars parcouraient des régions désertiques depuis un demi-mois, les provisions commençaient à manquer. Les familles se répartissaient en chariots dont les roues, les bâches et les ridelles avaient été rafistolées à de multiples reprises.

Zaslo demanda à l'ancien pourquoi ils ne recouraient pas à une technologie plus avancée.

« Nous ne sommes pas riches. Ce ne sont pas les poignées de gigs grappillés par-ci par-là qui vont changer quoi que ce soit à l'affaire.

— Avez-vous entendu parler de la Guilde des Voyageurs ? » intervint Madilia.

L'ancien but une nouvelle gorgée de liquide rouge avant de secouer vigoureusement la tête.

« Je peux vous dire, ma dame, que personne ne peut se balader sur les flux électriques. J'ai vu des inconscients se transformer en minuscules tas de charbon pour les avoir approchés de trop près. Les Voyageurs ne sont qu'une légende colportée par des vagabonds à l'imagination fertile et à la langue bien pendue. »

Il ponctua sa diatribe par un crachat qui atterrit dans les braises noirâtres des olignes.

« Nous avons le temps de rendre une petite visite aux Komans, glissa Madilia à l'oreille de Zaslo.

— Quel intérêt ?

— Curieuse question de la part d'un ethnolinguiste... »

Madilia se leva et, sans attendre la réponse de Zaslo, s'éloigna d'une allure déterminée. Il dut presser le pas pour la rejoindre sur le plateau plongé dans la nuit, un effort qui lui coûta une grosse débauche d'énergie avant d'arriver dans le campement koman.

Les gémissements sourds des ophants parqués dans leur enclos les accueillirent. La peau brune des grands animaux évoquait les surfaces rugueuses des rochers environnants. Hauts de quatre ou cinq mètres au garrot, dotés de membres épais, ils pesaient facilement quinze tonnes et portaient des cornes recourbées dont les pointes effilées en faisaient probablement des adversaires redoutables en cas d'affrontement. Une touffe de poils rêches et jaunes masquait en partie leurs yeux ronds et leur muflle noir.

Alors qu'ils s'enfonçaient au milieu de constructions de toiles reliées les unes aux autres par des cordes qui dessinaient une géométrie complexe, Zaslo se demanda combien de temps était nécessaire aux nomades pour les monter. Aucun feu ne brillait au milieu du campement, aucun autre bruit ne résonnait que les

ronflements des dormeurs et la rumeur sourde en provenance du campement saïkar.

Ils croisèrent une première silhouette au détour d'une tente plus volumineuse que les autres. Un homme au visage anguleux enfoui sous un capuchon de laine. À la ceinture qui lui enserrait la taille, pendait une gaine de cuir ouvragé contenant un coutelas à la large lame.

« Que faites-vous ici ? demanda-t-il d'une voix sèche. Nous n'avons rien à vendre.

— Ça tombe bien : nous n'avons rien à acheter », répliqua Madilia.

Zaslo perçut le claquement caractéristique de l'arbalète se déployant sous la manche de sa tunique.

« Que voulez-vous ? » répéta le Koman.

D'autres ombres surgissaient des ténèbres, silencieuses, furtives, des hommes vêtus des mêmes robes de laine et armés de coutelas.

« Nous sommes des passagers du glisseur... » commença Madilia.

Leur vis-à-vis les interrompit d'un geste de la main.

« Vous feriez mieux d'y retourner. Nous n'avons rien à nous dire.

— Vous avez quelque chose à dire aux Saïkars ? lança la jeune femme avec une moue provocante.

— Nos intérêts sont pour l'instant liés. Nous nous séparerons d'eux lorsque nous aurons appris à élever et dresser les ophants. »

Zaslo dénombrait maintenant une trentaine d'hommes autour d'eux. Une ronde de visages émaciés émergeait de la pénombre des capuchons. Il jugea dangereuse, voire stupide, l'attitude de Madilia. Il n'existait pas d'autre loi dans une caravane que celle des nomades. S'il leur prenait l'envie de les égorger, aucune autorité ne les en empêcherait, ni ne leur réclamerait des comptes.

« Nous sommes sur la piste des géants », reprit Madilia, nullement impressionnée par l'hostilité affichée de son interlocuteur.

Le Koman consulta du regard les autres nomades.

« En quoi cela nous concerne-t-il ?

— Vous avez peut-être des renseignements qui pourraient nous aiguiller. Sur les géants, ou encore sur la Guilde des Voyageurs. Les Saïkars affirment qu'ils n'existent pas.

— Les Saïkars savent peut-être domestiquer les ophants, mais ils ne connaissent rien de Gigante.

— Et vous ? Que savez-vous de ce monde ?

— En quoi nos connaissances peuvent-elles vous intéresser ? » Le Koman désigna la masse éclairée du glisseur stationné entre les deux campements. « Nous ne voyageons pas de la même façon, ni à la même vitesse que vous, nous avançons au rythme de notre respiration, nous foulons de nos semelles les roches brûlantes des étendues désertiques, nous traversons les forêts d'arbres pétrifiés, les terres

mouvantes, les jungles inextricables, nous suivons la nuit la course des douze lunes et des autres corps célestes, nous nous fions le jour aux positions de notre père Kolos, nous affrontons les tempêtes électriques et les autres colères de notre mère Gigante, elle nous enseigne le respect et l'humilité, nous nous effaçons de sa surface le jour venu, nous lui confions nos corps, nous ne laissons aucune trace, nous naissons et partons sans savoir, ou plutôt en emportant dans l'au-delà les quelques bribes qu'elle a daigné nous offrir.

— Vous ne transmettez rien à vos enfants ? »

Le sourire du Koman dévoila ses fortes dents blanches.

« Que pourrions-nous leur transmettre qui n'encombrerait pas leur mémoire ? Rien ne remplace l'expérience. Ils apprendront par eux-mêmes, puis ils s'effaceront, comme leurs aînés. Telle est la loi des cycles. »

D'un geste de la main, il fit signe aux autres hommes de se disperser. Les faces émaciées s'évanouirent dans les ténèbres. Un nouveau déclic informa Zaslo que Madilia avait commandé le retrait de son arbalète dans son avant-bras.

« Suivez-moi. »

Le Koman se faufila entre les cordes reliant les tentes avec une adresse et une souplesse étonnantes, et Madilia n'hésita pas un instant à lui emboîter le pas. Lorsque Zaslo se décida, il se rendit compte que la nuit avait presque absorbé la silhouette de la jeune femme. Il se lança à sa poursuite en s'appliquant à ne pas la perdre de vue, se prit les pieds et les mains dans l'entrelacs de cordes, perdit l'équilibre, se releva, vit Madilia disparaître dans une allée latérale et la rejoignit, épuisé, au bout d'une vingtaine de mètres.

« Pourquoi nous a-t-il demandé de le suivre ? » chuchota-t-il à l'oreille de la jeune femme.

Elle lui jeta un regard en coin avant de répondre.

« Nous ne le saurons pas si nous ne le suivons pas... »

Saisi par la paix et la sérénité qui régnaient dans le campement, Zaslo entrevoyait, à l'intérieur de certaines habitations de toile, des familles rassemblées autour de lampes sur pied, des hommes affairés à polir leurs coutelas, des femmes aux cheveux dénoués se baignant dans des bacs de bois, des enfants en train de manger.

Le Koman s'immobilisa devant l'entrée d'une tente, murmura quelques mots à voix basse, puis invita les deux visiteurs à entrer. Ils s'introduisirent dans une première pièce éclairée par les rayons des lunes tombant d'une invisible ouverture.

Une forme remua dans la pénombre. Une femme s'avancait vers eux, vêtue d'une courte tunique blanche, portant une bassine de fer.

« La tradition veut qu'on se lave les pieds avant de pénétrer dans le cœur de la giette, précisa le Koman.

— La giette ? releva Zaslo.

— C'est le nom que nous donnons à nos tentes. »

La femme posa la bassine devant les visiteurs. Le Koman releva légèrement sa robe et dégagea l'un après l'autre les pieds de ses sandales pour les plonger dans l'eau chaude. Madilia et Zaslo l'imitèrent après s'être déchaussés. La femme leur tendit ensuite un linge avec lequel ils s'essuyèrent, puis elle déclara :

« Mork vous attend. »

Elle s'éclipsa par une ouverture latérale voilée d'un repli de toile.

« Qui est Mork ? souffla Madilia.

— Un ancien Voyageur de la Guilde », répondit le Koman d'un ton placide.

CHAPITRE 5

Je ne comprendrai jamais les hommes comme Zaslo.

Je ne sais pas si je comprendrai un jour les hommes.

Je n'ai eu avec eux que des relations banales, basées sur les rapports de forces. Une histoire banale et sordide de domination. La plupart de mes amants savaient que j'étais garde du corps et se frottaient à moi pour étalonner leur virilité. Ils mettaient un point d'honneur à me dominer, puis ils s'en vantaient auprès de leurs amis – certains de leurs amis étaient aussi les miens, qui m'ont rapporté leurs paroles. Je les laissais faire la plupart du temps. Leur puérité m'amusait. Chacun d'eux croyait être celui qui domptait la tueuse redoutée par un grand nombre d'hommes dans les rues de Magniz. Je leur demandais seulement de m'aimer, de me regarder comme une femme désirable, et eux se servaient de moi comme d'un miroir pour gonfler leurs muscles et leur ego. Les hommes éprouvent toujours le besoin de se comparer ; c'est ce qui fait d'eux des tyrans et des enfants.

Je croyais Zaslo différent. Il l'est, sans doute, mais pas comme je l'espérais. J'ai eu le tort d'attendre quelque chose de lui. Mon attente ne pouvait qu'être déçue. J'ai compris un peu tard qu'il détestait être enfermé, qu'il était, comme le vent, insaisissable, qu'il manquait à ce point de confiance en lui qu'il ne fallait surtout pas le brusquer, surtout pas le forcer.

Le voyage se poursuit, morne, oppressant. Où me conduira-t-il ?

Me suis-je donc lancée à la poursuite de simples chimères ?

Extraits du journal de Madilia.

UNE LUMIÈRE TÊNUE éclairait les cloisons de toile agitées par les courants d'air ; elle semblait émaner des yeux de l'homme qui perforaient la semi-obscurité de la pièce. Leur éclat les rendait en tout cas difficiles à fixer. Lorsqu'ils se posaient sur lui, Zaslo avait la sensation d'être transpercé par une chaleur intense et débusqué dans les tréfonds de son être. Même si on ne distinguait que les contours de son visage et

de son crâne nu, on devinait les crevasses et les boursofflures de sa peau. Assis sur un banc de bois, il portait un vêtement humide et transparent qui répandait une vague odeur de camphre. D'un geste, il pria les visiteurs de s'asseoir sur les coussins disposés à même le sol. Les grincements des cordes et les frissons des toiles traversaient le silence nocturne comme des spectres.

« Ces passagers du grand glisseur s'intéressent à la Guilde des Voyageurs, Mork », déclara le Koman en désignant Madilia et Zaslo.

Mork répondit d'un soupir qui s'acheva en halètements rauques semblables à un rire étouffé. La femme qui avait apporté la bassine d'eau fit sa réapparition dans la pièce, l'air préoccupée.

« Tout va bien, Didlin. »

Les mots de Mork étaient une succession de chuchotements plus ou moins sifflants. La femme hocha la tête et se retira avec la discrétion d'une ombre.

« Pardon d'avoir troublé ton sommeil, vénéré Mork, reprit le Koman. Peut-être ne souhaites-tu pas parler ? »

Mork dévisagea tour à tour Madilia et Zaslo.

« Que voulez-vous savoir au sujet de la Guilde ?

— Comment apprend-on à voyager sur les flux ? demanda Madilia.

— Vous croyez donc que c'est possible ?

— Nous ne serions pas dans cette tente, sinon. »

Mork baissa la tête et demeura un long moment immobile.

« On n'apprend pas à chevaucher les flux, finit-il par répondre sans se redresser. Chacun doit chercher le jid au fond de lui-même.

— Le... jid ?

— Un concept pas évident à traduire en mots. Vibration, harmonie, alignement sont les plus approchants. » Mork s'éclaircissait de temps à autre la gorge, sa voix retrouvait progressivement sa fermeté. « Il suffit de chercher d'où jaillit le flux : pas en dehors de soi, mais au-dedans de soi.

— Nous sommes en train de parler d'un phénomène plus puissant qu'une centrale à fusion.

— L'important n'est pas la puissance, dame, mais le jid, l'accord.

— Comment trouve-t-on le jid ? »

Comme sa voix, les yeux de Mork gagnaient en intensité et se transformaient peu à peu en ampoules électriques.

« Il ne faut pas le chercher. Si on le cherche, il se dérobe. Il n'aime pas être enfermé dans les limites.

— Comment est-on admis dans la Guilde ? »

Des hoquets répétés s'échappèrent de la bouche de Mork, sa façon de rire sans doute.

« Il faut chercher le Voyageur qui acceptera de vous conduire au bord d'un flux. En espérant que c'est votre destin de le trouver. Les

Voyageurs sont par essence mobiles et insaisissables.

— Pouvez-vous au moins nous dire si nous sommes dans la bonne direction ?

— La seule direction à suivre est celle du jid. »

Zaslo ne put retenir un soupir d'exaspération : Mork commençait à l'irriter avec son jid et ses phrases énigmatiques.

« Pourquoi avez-vous échoué dans cette caravane ? » lâcha-t-il d'un ton rogue.

Le regard de Mork lui incendia le front et les joues.

« J'ai perdu le jid et le flux m'a rejeté. » Aucune acrimonie dans sa voix, seulement une pointe de mélancolie. « J'ai eu de la chance : je devrais être mort. J'ai repris connaissance dans le désert, agonisant, brûlé sur tout le corps. Les Komans m'ont recueilli et ramené à la vie.

— Mork est devenu notre lumière, notre guide, intervint le Koman.

— Un présent du flux après ma disgrâce, précisa Mork. Les flux attribuent certains pouvoirs à ceux qui les chevauchent. Ils m'ont fait le don de prévoir les orages et les marées électriques, ce qui me permet de prévenir mon peuple d'adoption avant leur déclenchement. Nous avons ainsi le temps de chercher un abri.

— Quel genre d'abri peut protéger des orages électriques ? » demanda Madilia.

Mork pointa l'index sur le sol.

« Une mère n'abandonne jamais ses enfants. Elle leur ouvre son ventre lorsqu'elle déchaîne sa toute-puissance. Nous avons appris à repérer ses entrées secrètes.

— Le sol n'arrête pas l'électricité.

— Elle ne pénètre pas dans certains endroits. Il faut seulement apprendre à les reconnaître.

— Apprenez-nous à les reconnaître.

— À quoi cela vous servirait-il ? Si vous n'êtes pas prévenus deux ou trois quartiers avant, l'orage ne vous laissera pas le temps de chercher un abri. »

Les paupières de Mork s'abaissèrent, occultant ses yeux ; une obscurité totale envahit la pièce.

« Nous l'avons fatigué, il n'en dira pas davantage. Partons. »

Joignant le geste à la parole, le Koman se releva, salua leur hôte d'une révérence et se dirigea vers la sortie de la giette. Madilia et Zaslo le rejoignirent à l'extérieur. Un vent tiède diffusait des senteurs d'épices. La masse éclairée du glisseur se découpait dans le lointain au-dessus des ondulations des tentes.

« Que votre voyage vous soit propice, murmura le Koman en s'inclinant.

— Une dernière question avant de partir... » Madilia tenta de discipliner ses cheveux du plat de la main. « Vous n'avez jamais eu

envie d'intégrer la Guilde ?

— Pour quoi faire ? Le temps finit toujours par nous dévorer.

— Vous n'êtes pas pressés de découvrir votre terre promise ?

— Gigante nous la donnera un jour. Pourquoi s'en soucier ? »

Madilia s'inclina à son tour.

« Merci encore de nous avoir reçus. »

Ils s'éloignèrent du campement sous le regard attentif du Koman.

Le jour.

Zaslo ne pensait jamais le revoir. Il avait fini par se résigner à l'obscurité perpétuelle divisée en cycles de veille et de sommeil par les boucles ADN. Il s'était également efforcé de se familiariser avec la pesanteur en sortant régulièrement sans ses vêtements allégeants. Il lui semblait se mouvoir avec davantage de facilité sur les ponts et sur le sol lors des escales.

Les inégalités du terrain et les obstacles contraignaient par moments le glisseur à réduire l'allure. Ils avaient traversé une interminable forêt d'aiguilles rocheuses aux pointes effilées et phosphorescentes qui, de loin, ressemblaient à des bougies géantes gifiées par le vent, puis ils s'étaient lancés sur des étendues planes et mornes totalement dépourvues de végétation. Des follets et des boules de feu leur avaient rendu visite, lointains, traçant des figures étincelantes, complexes et fascinantes sur le fond d'obscurité. Cinq des douze lunes avaient déserté le ciel où les étoiles s'éteignaient l'une après l'autre, puis les premiers rayons de Kolos, l'étoile du système, s'étaient peu à peu échappés de la frange pâle soulevant l'horizon. La nuit s'était transformée en un clair-obscur indéchiffrable qui pâlisait avec une lenteur exaspérante.

L'avènement du jour se traduisait sur le glisseur par une euphorie soudaine qui rendait les passagers exubérants, aimables, bavards et rieurs. Entre deux sessions de chants, les familles saribiséennes se promenaient sur les ponts avec une décontraction qu'on ne leur connaissait pas.

« Le jour naissant a toujours cet effet sur les gens. »

Madilia se tenait sur le pont du troisième niveau devant la porte de sa cabine. Elle avait revêtu la robe au tissu souple qui, plaquée par le vent chaud sur son corps, ne cachait rien de ses formes.

« Ça ne dure pas, vous verrez, reprit-elle. On en a tellement marre de la lumière et de la chaleur de Kolos qu'on finit par souhaiter le retour de la nuit. »

Zaslo appréciait pour l'instant d'exposer son visage aux caresses de l'aube et de voir les paysages de Gigante dérouler leurs perspectives à l'infini. Il discernait les couleurs de l'étendue désertique qui se déployait comme un océan aux vagues figées, les diverses nuances de

gris, d'ocre, de vert, de rouge, de brun.

« Je ne suis pas pressé de revoir la nuit.

— Nous en reparlerons dans quelque temps. »

Ils n'avaient pas croisé d'autres peuples nomades depuis leur rencontre avec les Komans et les Saïkars. Les escales s'étaient effectuées dans des agglomérations limitées le plus souvent à quelques maisons et deux ou trois hangars dont les uns abritaient les cuves de carburant et les autres les réserves de nourriture.

« Nous n'avancions pas aussi vite que l'avait promis la TG, maugréa Zaslo. À ce rythme-là, ce n'est pas onze années TU qu'il nous faudra pour nous rendre au Bragant, mais vingt-cinq !

— Je vous rappelle que vous avez la possibilité de repartir dans l'autre sens à tout moment, rétorqua Madilia avec une pointe d'acrimonie.

— Comment puis-je être certain de trouver un glisseur pour faire le trajet retour ?

— Il vous suffit de descendre à une escale carburant. Tôt ou tard, un glisseur passera et vous ramènera à Magniz.

— Je n'ai pas d'argent pour payer le billet.

— Vous n'aurez qu'à négocier avec le correspondant local de la TG : votre billet inclut un certain nombre de kilomètres. Qu'ils soient parcourus dans un sens ou dans l'autre n'a aucune espèce d'importance. »

Zaslo envisageait sérieusement de rebrousser chemin. Le voyage vers le Bragant lui paraissait désormais dénué de sens. Son but premier en venant sur Gigante était d'honorer la mémoire de sa mère et de tuer son père. Les géants n'étaient qu'un fantasme d'ethnolinguiste rêveur. Ils ne revêtaient sans doute aucune réalité, pas davantage que la Guilde des Voyageurs et leur soi-disant jid dont leur avait parlé Mork. Ses yeux brillants comme des ampoules et ses paroles sans queue ni tête relevaient plutôt de la pathologie mentale.

« Je prendrai ma décision à la prochaine étape. »

Il ne voulait pas en informer Madilia trop tôt de crainte d'affronter sa déception. Il ne savait pas pourquoi elle avait misé sur lui mais, en finançant son voyage, elle avait installé une attente, une pression, qu'il ne supportait plus. Il ne se sentait pas à la hauteur de son investissement. De manière générale, il détestait être placé dans l'obligation de rendre des comptes.

« Comme vous voudrez. »

Madilia pivota sur elle-même avec une vivacité révélatrice de son agacement et se retira dans sa cabine. Il demeura sur le pont, observant les miroitements du désert sous les feux obliques de Kolos. Elle l'avait enfermé dans une prison aux barreaux trempés dans la gratitude, elle l'avait emberlificoté dans d'invisibles liens qu'il devait

trancher au plus vite. Des Saribiséens en goguette sur le pont inférieur lui adressèrent des saluts et des rires joyeux. Ils avaient cessé leurs chants depuis peu pour aller prendre leur premier repas du quartier. Ils se dirigeaient vers l'escalier métallique qui donnait sur le pont inférieur. Il leur retourna un sourire dont il ne parvint pas à masquer l'amertume. Ses dernières illusions, ses ultimes désirs s'étaient fracassés sur le sol de Gigante. Enfant, il avait cru qu'un destin extraordinaire l'attendait quelque part dans cet univers. Que son nom brillerait en lettres de feu dans la Galaxie. Des rêves de gosse en mal de père. Il s'était jeté sur le mythe des géants comme un affamé sur un morceau de pain rassis, il ne lui en restait plus qu'un arrière-goût de moisi. Il tuerait ce père inconnu et honni, puis il se laisserait glisser tout doucement vers la mort, et le nom des Merticant s'éteindrait avec lui. Il baissa la tête pour dissimuler les larmes qui lui venaient aux yeux.

« Que votre jour soit radieux », lui lança un Saribiséen.

Il répondit d'un vague grognement que l'autre prit sans doute pour une langue étrangère, s'absorba ensuite dans la contemplation du ciel d'un bleu encore dilué dans l'encre nocturne. Quelques étoiles persistaient à scintiller tandis que la lumière rase de Kolos effaçait les deux dernières lunes.

« Aucune chance que vous changiez d'avis ? »

Vêtue d'une ample tunique aux manches courtes et d'un pantalon bouffant, Madilia n'avait pas touché à son assiette. La salle du réfectoire bourdonnait des conversations des passagers du troisième service. La chaleur entraînait à flots par les baies entrouvertes. Le commandant avait décidé de surseoir à l'utilisation de l'air conditionné pour maintenir la vitesse de croisière et rattraper le temps perdu sur l'horaire prévu tout en évitant la surconsommation de carburant. À son réveil, Zaslo avait décidé d'informer la jeune femme de sa décision de rebrousser chemin à la prochaine escale. Il s'était mentalement préparé à affronter ses réactions, aussi était-il soulagé de constater que sa déception se traduisait seulement par une légère crispation de ses traits et un voile de tristesse sur ses yeux gris.

« Je ne crois pas être taillé pour l'aventure gigantine, répondit-il.

— Peut-être souffrez-vous seulement d'éphantase ou de décalage planétaire ? Vous devriez aller consulter le toubib de bord. »

Zaslo secoua la tête.

« Je me suis renseigné sur les maladies qui guettent les nouveaux arrivants, et leurs symptômes ne s'appliquent pas à mon cas. J'ai l'impression d'avoir commis une erreur d'appréciation en venant sur Gigante.

— Vous aviez seulement l'intention de régler cette affaire

personnelle dont vous m'avez parlé ? »

Zaslo garda les yeux rivés sur son assiette garnie de boulettes de viande au goût insipide heureusement relevé par des épices fortes.

« Je croyais... enfin, je croyais trouver autre chose sur cette planète, je croyais me trouver.

— Vous n'êtes guère patient.

— C'est vrai qu'ici, étant donné la durée des voyages, la patience est une qualité essentielle. »

Madilia se recula sur sa chaise, visage fermé tout à coup, lèvres pincées.

« Se peut-il que je me sois à ce point trompée sur votre compte ? » Sa voix vibra de colère contenue. « Se peut-il que vous ne soyez qu'une coquille creuse ? »

Surpris par la soudaineté de l'attaque, Zaslo peina à reprendre son souffle.

« Que voulez-vous... »

Elle l'interrompit d'un geste péremptoire.

« Il m'avait semblé déceler en vous quelque chose de différent. Vous me donniez l'impression d'être celui que j'attendais, celui qui allait m'accompagner dans ma quête, pas l'être irrésolu et geignard que je vois devant moi. »

Zaslo releva la tête.

« Je ne suis pas responsable de vos impressions.

— Juste. Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

— Je ne me connais pas moi-même. Comment auriez-vous pu savoir qui j'étais en un temps aussi court ? »

Elle haussa les épaules.

« Le temps n'a rien à voir là-dedans. Je pense qu'on peut sentir l'essence d'un être en un éclair. Simple question de vibration, de jid, selon le mot de Mork. J'ai cru percevoir en vous une essence rare, précieuse. Il faut croire que je n'ai plus aucune clairvoyance. »

Zaslo continua son repas davantage pour se donner une contenance que pour assouvir une faim inexistante.

« Vous... Vous comptez vraiment aller jusqu'au bout du voyage ? » demanda-t-il au bout de quelques instants d'un silence pesant.

La jeune femme eut un sourire las.

« Que voulez-vous que je fasse d'autre ? Je ne compte pas reprendre mon travail de garde du corps. J'ai tout misé sur ce voyage.

— Vous persistez à croire aux géants ? À la Guilde des Voyageurs ? »

Elle jeta un bref regard par l'une des baies entrouvertes. Le désert déroulait à l'infini ses ondulations grises, ocre et brunes. Toujours pas de végétation à l'horizon, seulement cette désolation minérale brisée

de temps à autre par les taches vertes des lacs d'huile.

« Mes croyances me regardent.

— Désolé pour l'argent que... »

Elle frappa soudain la table du plat de la main. Le bruit interrompit les conversations autour d'eux, toutes les têtes se tournèrent dans leur direction.

« N'ajoutez pas la vulgarité à la lâcheté ! » La fureur transformait son visage en un masque blême. « L'argent n'est rien. Rien. Vous n'avez aucune obligation vis-à-vis de moi, pas même celle de me rembourser. Je ne vous ai pas acheté. »

Elle se leva et ajouta, avant de partir :

« Nous arriverons dans deux quartiers à Barkour, la prochaine ville étape. D'après les informations du com de bord, un glisseur de la TG en provenance du Koskant et à destination de Magniz passera dans une trentaine de quartiers. »

Elle sortit de la grande salle sous les regards ébahis des autres passagers.

Perdue en plein milieu du désert, Barkour se présentait sous la forme d'une petite ville étirée des deux côtés de la piste du glisseur. Les baraquements en tôle côtoyaient les maisons basses aux toits arrondis. Quelques cultures en espalier sur le flanc d'une colline donnaient une touche colorée à l'environnement grisâtre.

Le glisseur, qui avait entamé sa décélération depuis un bon quartier, s'immobilisa en douceur le long d'un quai de pierre. Des hommes vêtus d'uniformes qui avaient dû être blancs déployèrent des passerelles mobiles pour permettre aux membres d'équipage et aux passagers de descendre. L'escalade durerait cette fois un quartier entier.

« Eh bien, je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à nous dire au revoir. »

Les fêlures dans la voix de Madilia contredisaient son sourire. Zaslo et elle ne s'étaient pratiquement pas reparlé depuis leur conversation dans la salle à manger. Elle l'avait évité, se débrouillant même pour être admise aux repas d'un autre service. Enlisé dans une solitude pesante interrompue de temps en temps par un bref échange avec un Saribiséen ou un autre passager, il était resté enfermé dans sa cabine la plupart du temps, allongé sur son lit, tentant de remettre de l'ordre dans ses pensées. Ces longues plongées en lui-même l'avaient conforté dans sa décision. Une fois revenu à Magniz, il trouverait un travail qui assurerait sa subsistance et lui permettrait d'attendre son père. Les innombrables verres d'eau qu'il avait bus n'étaient pas parvenus à chasser le goût d'amertume qui imprégnait sa gorge, ni le sentiment persistant qu'il était en train de passer à côté de sa vie.

« Désolé de ne pas être celui que vous espériez. »

Elle rejeta la tête en arrière pour confier sa chevelure aux souffles chauds qui balayaient l'unique artère de Barkour. Il se sentit indigne d'elle, indigne de sa beauté, indigne de sa confiance.

« Ne soyez pas désolé pour moi. Il arrive que les chemins se séparent. La vie est une invitation permanente au changement. J'espère seulement pour vous que vous ne regretterez pas votre décision. »

Elle lui tendit la main. Il la serra furtivement, comme s'il craignait de lui transmettre une part de sa faiblesse, de ses incertitudes. Les passagers débarquaient par les différentes passerelles et se dispersaient dans la rue, hélés par les commerçants qui réalisaient la plus grande partie de leur chiffre d'affaires lors des passages des glisseurs de la TG. Les tourbillons gonflaient les robes des hommes saribiséens et les pantalons bouffants des femmes. Plusieurs enfants couraient en riant après leurs couvre-chefs emportés par le vent.

« Si... » Les mots peinaient à se frayer un passage dans la gorge sèche de Zaslo. « Si vous décidiez de rebrousser chemin à votre tour, je serai ravi de vous revoir à Magniz.

— Je ne suis pas du genre à revenir en arrière.

— C'est seulement que... enfin, vous savez, cette histoire personnelle que je dois absolument régler... »

Elle rajusta la ceinture métallique qui serrait sa robe à la taille.

« Le passé prend parfois trop d'importance et nous manipule en nous empêchant de nous consacrer au présent. C'est votre choix, Zaslo. Assumez-le. Bonne chance. »

Elle lui lança un regard lourd de regrets avant de s'éloigner sur le pont.

« Merci, cria Zaslo. Merci pour tout et, encore une fois, désolé. »

Elle s'engouffra dans une course sur sa gauche. Il espéra quelques instants qu'elle rebrousse chemin, mais, elle le lui avait rappelé un peu plus tôt, elle n'était pas du genre à revenir en arrière.

CHAPITRE 6

Je ne saurai probablement jamais qui je suis.

Je ne suis pas en tout cas ce Zaslo empêtré dans ses contradictions, dans ses indécisions. Enfin, pas seulement celui-là.

Je sais qu'il existe au fond un autre Zaslo, une essence unique, une signature, une lettre inédite du langage universel. Mes propres faiblesses m'empêcheront sans doute de le découvrir. Et de révéler par la même occasion son rôle dans le jeu de la Création. Je resterai le fils fidèle d'une mère haineuse et le fils perdu d'un père enfui. Je finirai confit dans le petit être formaté par les divers conditionnements, dans l'homme ligoté par ses peurs. Je n'accomplirai rien de grand. La nature ne donne jamais rien de grand à réaliser aux pusillanimes. Je me comporterai comme la plupart de mes frères humains : je creuserai un petit trou dans lequel je me réfugierai jusqu'à ma mort. Si j'ai la malchance de rencontrer une femme ou, plus exactement, si une femme a la malchance de me rencontrer, j'agrandirai le trou pour y accueillir ma petite famille, et je transmettrai mon étroitesse à mes enfants. Si la fortune me sourit, je demeurerai célibataire jusqu'à ma mort et me détacherai du tronc humain comme une branche morte.

Au fond de moi, je ne pense rien de tout cela. Mes élucubrations mentales sont le fruit pervers de mon esprit, le dominateur, le contrôleur, le geôlier ; au fond de moi brille toujours comme une étoile lointaine la lumière ténue de mon âme, l'expérimentatrice, la joueuse, l'éternelle émerveillée. Au fond de moi, j'espère toujours que l'univers s'ouvrira à moi et me montrera une infime partie de ses secrets. Au fond de moi, je suis toujours persuadé qu'un destin m'attend quelque part.

Mais qui l'emportera ? Mon esprit qui bâtit des murs autour de moi avec les briques de la raison ? Mon âme qui ne supporte par la moindre limite, la moindre restriction ?

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

LE GLISSEUR parcourut au ralenti l'unique rue de Barkour.

Debout sur le quai, Zaslo le regarda s'éloigner sans réagir, incapable d'associer ses pensées et ses actes. Il ne songeait qu'à le rattraper en espérant que Madilia, dont il apercevait la silhouette sur le pont inférieur, lui tendrait une nouvelle fois la main pour l'aider à embarquer, mais son corps ne lui obéissait pas, comme un andro déconnecté.

Il maudissait ce flottement permanent qui le poussait à prendre des décisions qu'il regrettait ensuite. Sur les deux ans TU de voyage entre Azadée et Gigante, il avait passé huit bons mois à se demander pourquoi il avait quitté sa planète natale. Ses yeux restèrent rivés sur la chevelure ambrée de Madilia jusqu'à ce que le glisseur ne soit plus qu'une masse indistincte dans la lumière rasante de Kolos, puis, lorsqu'il prit conscience qu'il avait peut-être laissé filer la chance de sa vie – et une femme qu'il trouvait intrigante, attirante –, il esquaissa quelques pas vacillants. Même s'il avait pris la précaution d'enfiler ses vêtements allégeants, il eut la sensation de recevoir plusieurs centaines de kilos sur les épaules et la nuque.

Les locaux vêtus d'uniformes de la TG, toujours répartis sur le quai, lui lançaient des regards interrogateurs. Rares étaient les voyageurs qui descendaient à Barkour. Les deux mille habitants de la ville ne recevaient jamais de visite, l'agglomération la plus proche étant distante de cinq cent mille kilomètres et, hormis les escales des glisseurs et les passages, exceptionnels, des caravanes, on n'y recensait aucune activité commerciale ni aucune autre forme d'animation. La chaleur de l'aube se faisait déjà écrasante ; elle deviendrait probablement insupportable lorsque le disque rougeâtre de Kolos apparaîtrait au-dessus de la ligne d'horizon.

Zaslo se demanda s'il aurait suffisamment de gigs pour tenir le coup jusqu'à l'arrivée du glisseur à destination de Magniz même s'il n'avait pratiquement rien dépensé depuis son départ, les repas étant compris dans le billet et les vêtements vendus par la boutique de bord beaucoup trop chers pour sa bourse. Il lavait ses sous-vêtements avant de se mettre au lit et les récupérait secs à son réveil. Il n'avait donc, pour tout bagage, qu'un nécessaire de toilette et de rasage, son étui de gigs et le petit carnet avec son crayon perpétuel sur lequel il tenait son journal.

« On peut vous aider, m'sieur ? »

Un homme en uniforme blanc s'était approché de lui. Sa petite taille, ses épaules anormalement larges, ses courtes jambes épaisses et ses traits grossiers indiquaient que plusieurs générations de ses ascendants s'étaient succédé sur Gigante.

« Vous savez quand passe le glisseur à destination de Magniz ? »

— Vous en v'nez, s'étonna l'homme. Pourquoi vous voulez y r'tourner ? Votre voyage est à peine commencé.

— Affaire personnelle. Alors, quand ?

— Il aura un peu de r'tard. Disons dans... à peu près un tiers de quartier. »

Une rapide conversion mentale apprit à Zaslo qu'il devrait patienter dans ce trou paumé une dizaine de jours TU.

« Je dois voir le responsable local de la TG pour régulariser mon billet et, aussi, trouver un hôtel pas trop cher.

— J'vous amène voir Shifren pour vot' histoire de billet. Puis j'vous conduirai au Grand Hôtel. Pas trop l'choix : y en a qu'un dans Barkour. »

Zaslo acquiesça d'un mouvement de tête et emboîta le pas de l'homme qui s'était déjà mis en mouvement.

« Z'êtes nouveau sur Gigante, pas vrai ? demanda ce dernier sans se retourner.

— Vous dites ça à cause de mes vêtements allégeants ?

— Pas seulement. Comment vous dire ça ? Les nouveaux migrants comme vous, ils ont une drôle de bobine, une drôle d'allure... »

Zaslo s'abstint de répliquer qu'il pensait exactement la même chose de son interlocuteur : le moment aurait été mal choisi de s'attirer l'hostilité de la population locale.

Après avoir longé le quai sur toute sa longueur, ils parcoururent une bonne partie de la rue de la ville, passant devant des boutiques désertes et des groupes de personnes âgées assises sur le pas des portes entrouvertes. Zaslo peinait à suivre l'allure de son guide. La transpiration collait ses vêtements à sa peau, ses muscles douloureux et tremblants l'élançaient à chaque pas.

Le glisseur avait disparu à l'horizon. Il était définitivement sorti de la vie de Madilia, elle qui lui avait sauvé la vie dans le quartier du Flumm de Magniz. Une sortie piteuse. Elle garderait sûrement un souvenir exécrable de lui. Quelle importance ? Si l'univers était un langage, comme il en était persuadé, il n'avait rien compris à son message. La matière ne se dévoilait qu'à ceux qui percevaient ses rythmes secrets ; il n'en faisait pas partie.

Il aperçut, par l'intervalle entre deux maisons, une surface miroitante quelques centaines de mètres plus loin. Des silhouettes s'agitaient autour de grands véhicules équipés de longs tuyaux qui semblaient aspirer une matière molle et verte.

« Un lac de gehla, expliqua son guide avant qu'il n'ait eu le temps de poser la moindre question.

— Gehla ?

— Un genre d'huile de roche gélatineuse qu'on entrepasse dans les séchoirs qu'vous voyez là-bas et qui sert d'combustible aux moteurs

des glisseurs. » Il désignait les bâtiments anguleux qui se découpaient dans le lointain. « On les conditionne en cubes pour faciliter l'entreposage, et pis les gueules des moteurs les gobent tels quels !

— Les villes étapes se sont développées près de ces lacs ?

— Pour sûr ! Les glisseurs suivent ce qu'on appelle les routes de la gehla. »

Zaslo avisa une petite mare aux reflets verdâtres ceinte d'un garde-corps métallique au bord de la rue. Il s'y arrêta quelques instants pour l'observer et, par la même occasion, reprendre son souffle. Il s'appuya à la barre supérieure du garde-corps et ressentit une forte décharge qui lui tétanisa le bras, lui émerisa la peau et lui dressa les cheveux sur la tête. Il se recula vivement, perdit l'équilibre et tomba sur le dos. Remuant bras et jambes, il se révéla incapable de se remettre debout, incapable de vaincre la gravité qui le clouait au sol.

« J'veais vous aider », s'esclaffa son guide revenu sur ses pas.

Il le saisit par la main et, d'une traction puissante, le releva sans effort apparent.

« Heureusement qu'vous êtes pas tombé de l'autre côté ! Cette saloperie, elle est tellement toxique qu'elle vous tue en moins de dix secondes. Cette mare, personne a essayé d'la combler ou d'la déménager. J'gage que c'est pour rappeler qu'Barkour doit toute sa fortune à la gehla. »

Zaslo épousseta ses vêtements gris de poussière.

« J'ai ressenti comme une décharge électrique...

— Normal, vous êtes un hareko ! Faut l'temps de s'habituer à l'électricité de Gigante. Dans deux ou trois mois, vous sentirez plus rien.

— Je n'ai rien senti à Magniz ni dans le glisseur.

— C'est qu'là-bas on met des prises spéciales pour les harekos dans vot' genre. Des prises de terre. Sur le glisseur aussi, d'ailleurs : y a des prises sous les lames.

— Que veut dire exactement hareko ? »

L'homme éclata de rire.

« Ben, c'est un nouveau v'nu sur Gigante, un naïf, un idiot, quoi. »

La maison du responsable local de la TG se distinguait des autres habitations par son volume et l'élégance de sa façade jaune. Ils s'avancèrent jusqu'à la porte restée entrouverte sous son auvent de verre.

« Shifren ! cria le Gigantin.

— Qu'est-ce que tu veux, Galpin ?

— Y a un hareko qui veut changer son billet. »

Shifren se présenta quelques secondes plus tard, encore plus petit et large que l'accompagnateur de Zaslo. Ses cheveux gris emmêlés coiffaient une bouille carrée au milieu de laquelle brillaient deux yeux

noirs incisifs. Il portait un ensemble blanc frappé de plusieurs sigles TG bleu marine.

« Pourquoi voulez-vous en changer, monsieur ? demanda-t-il à Zaslo.

— Je souhaite retourner le plus vite possible à Magniz. »

Shifren hocha la tête à plusieurs reprises d'un air grave.

« Il s'est brusquement souvenu qu'il avait une affaire à régler par là-bas ! » précisa Galpin.

Le responsable local de la TG balaya l'intervention d'un geste du bras.

« Quelle était votre destination d'origine, monsieur ?

— Le Bragant.

— Vous savez que la TG ne rembourse pas les kilomètres non utilisés ?

— Je demande seulement à ce que vous échangiez mon ancien billet contre un nouveau à destination de Magniz.

— Ça me paraît tout à fait possible, approuva Shifren. Le prochain glisseur s'arrêtera à Barkour dans, disons, une dizaine de quartiers. Remettez-moi votre titre de transport. Je vous ferai porter le nouveau au Grand Hôtel. Vous descendez bien au Grand Hôtel, n'est-ce pas ?

— J'ai cru comprendre que je n'avais pas le choix... »

Zaslo tendit le jeton transparent à son vis-à-vis qui, comme le contrôleur dans le glisseur, l'inséra dans un boîtier et lut les informations affichées sur l'écran.

« Il m'a l'air en règle, marmonna Shifren. Je m'occupe de la modification. Galpin, conduis donc monsieur au Grand Hôtel. »

Le Grand Hôtel de Barkour portait mal son nom : la modestie et la vétusté de la construction, l'exiguïté des chambres et de la salle de bains, les restrictions d'eau et la propreté douteuse du linge l'apparentaient plutôt à l'une de ces pensions miteuses où s'entassaient les familles pauvres des banlieues de Saarout. Zaslo eut une pensée nostalgique pour Azadée, son climat tempéré, ses distances raisonnables et sa gravité ordinaire. Peut-être pourrait-il y retourner après avoir tué son père ? Après tout, il n'aurait qu'une quarantaine d'années TU, une bonne espérance de vie donc, et il ne se voyait pas vieillir sur une planète aussi désagréable que Gigante. Chaque chose en son temps : d'abord retourner à Magniz, ensuite se ménager une existence aussi confortable que possible, guetter l'arrivée du *Velox*, repérer son père parmi les passagers et lui régler enfin son compte – avec discrétion ; il n'avait aucune envie de finir ses jours dans une prison gigantesque.

« Si vous avez besoin de quelque chose, m'sieur, n'hésitez pas à m'appeler par le com. »

La réceptionniste, qui était également la fille des propriétaires de l'hôtel, désignait le petit appareil blanc posé sur le comptoir, seule trace de modernité dans la grande pièce qui servait à la fois de hall d'entrée et de salle de restaurant.

« Merci, mademoiselle, répondit Zaslo.

— Appelez-moi Korfa », dit la jeune fille avec un large sourire.

Elle aurait pu être jolie sans le remodelage planétaire qui épaississait ses traits et son corps. Il supposa que les critères esthétiques évoluaient, qu'on finissait par s'habituer aux caractéristiques gigantines. La beauté n'était après tout qu'une question de point de vue. Les différents peuples auxquels il s'était intéressé sur Azadée en proposaient des définitions très différentes qui, toutes, avaient leur légitimité.

« Enchanté. Moi, c'est Zaslo. Dites-moi : quel genre de distractions peut-on trouver à Barkour ? »

Korfa poussa un interminable soupir.

« Y a pas grand-chose. C'est qu'un trou, ici. Moi, j'rêve de fiche le camp à Magniz. Dès qu'j'aurai l'argent, sûr, je saute dans le premier glisseur pour la capitale. Pour vous amuser, y a que l'bar qu'est à l'autre bout d'la rue. Tout l'monde y va après les quartiers d'travail. Ah oui, j'ai oublié d'vous dire : vous devez payer quatre nuitées d'avance. Avec les trois repas par jour, ça vous f'ra deux cents gigs. »

Il extirpa son étui de la poche de sa veste et posa sur le comptoir les jetons équivalant à deux cents gigs. Elle s'en empara avec cette vivacité de gestes commune à la plupart des Gigantins. Il remonta dans sa chambre située au premier étage et noircit une page de son carnet intime avant de s'allonger sur son lit. Le climatiseur ne fonctionnant que par intermittence, il mijota rapidement dans une chaleur désagréable, se dévêtit, se rendit dans la salle de bains où il resta un long moment sous la douche froide, retourna se coucher sans s'essuyer et, les gouttes d'eau le maintenant dans une relative fraîcheur, il parvint à s'assoupir.

Les clients du bar le fixaient du coin de l'œil en sirotant des gorgées d'un alcool ambré dont l'odeur et l'aspect auraient fait fuir n'importe quel être normalement constitué. Il avait pris son troisième repas du quartier à l'hôtel avant de regarder une fiction inepte sur la fosse holo de sa chambre, puis, ne trouvant pas le sommeil, il avait décidé de jeter un coup d'œil à l'unique distraction locale. Il avait envisagé une entrée discrète dans le bar appelé *La Dernière Chance*, mais à peine avait-il poussé la porte que toutes les conversations s'étaient interrompues et que tous les regards s'étaient tournés vers lui. Lorsqu'il s'était accoudé au comptoir, les serveurs l'avaient scruté

avec la même attention que des entomologistes examinant un animal inconnu.

« Monsieur, qu'est-ce que ce s'ra ? »

Comme il ne connaissait aucune des boissons mentionnées sur la carte, il avait opté pour le siless présenté comme une spécialité locale. L'un des serveurs lui avait apporté un verre rempli d'un liquide brun avec un sourire sardonique qui ne présageait rien de bon. La première gorgée l'avait d'abord imprégné d'une amertume qui lui avait tiré des larmes, puis lui avait incendié le palais. Il s'était efforcé de répondre au sourire du serveur et de vider peu à peu son verre pour montrer aux autochtones qu'il ne dédaignait pas les spécialités locales. Il avait maintenant la sensation qu'une hache de pierre s'était plantée au milieu de son crâne et que le sol se contorsionnait sous ses pieds.

« C'est pas une boisson pour un hareko... »

Il se retourna et reconnut Galpin, son guide. Ce dernier avait troqué son uniforme de la TG contre un maillot de corps qui moulait son torse massif et un pantalon tendu à craquer par ses cuisses. Dans ses yeux profondément enfoncés sous ses arcades brillaient des lueurs ironiques. Deux hommes l'accompagnaient, aussi trapus et goguenards que lui.

« Puisque vous avez l'air d'aimer ça, j'veis vous en offrir un autre, reprit Galpin.

— Merci beaucoup, mais ce ne sera pas la peine, bredouilla Zaslo. Je dois rentrer à l'hôtel...

— Personne vous attend, pas vrai ? À moins que vous ayez déjà fait la connaissance d'une fille d'ici. »

Galpin ponctua sa phrase d'un rire étonnamment léger en regard de sa corpulence, puis il fit signe au serveur de resservir la même chose à Zaslo. L'employé de la TG et ses acolytes brandissaient quant à eux des chopes emplies de ce liquide ambré que buvaient tous les autres consommateurs.

« On trinque, l'ami ? »

Zaslo eut toutes les peines du monde à choquer le récipient que Galpin tendait devant lui. Il comprenait maintenant qu'ils avaient l'intention de l'enivrer et qu'il ne sortirait pas debout de ce bar. Il eut encore la lucidité de se demander s'ils étaient animés d'intentions malveillantes, s'ils prévoyaient de le dépouiller de ses gigs comme les malfrats du quartier du Flumm. Il chercha des yeux des en-cas à picorer pour l'aider à absorber l'alcool qui se diffusait dans ses veines, ne vit rien d'autre sur le comptoir que des alignements de verres plus ou moins vides. Il but le plus lentement possible sous les regards attentifs de Galpin et des deux autres. Toujours la même amertume, toujours la même sensation d'ingurgiter des coulées de lave.

« On n'a jamais vu un hareko résister autant au siless, pas vrai, les

gars ?

— Vous avez pas honte, vous autres ? »

Il sembla à Zaslo reconnaître la voix féminine qui venait de s'élever au-dessus des rires et du brouhaha des conversations.

« Ben quoi, Korfa, si on peut plus s'amuser à Barkour... »

Korfa s'avança vers le comptoir, vêtue d'une courte robe blanche d'où saillaient des jambes et des bras musculeux. Ses fines chaussures brillantes donnaient une touche de féminité insolite à l'ensemble.

« Pas aux dépens d'un client, Galpin.

— Me dis pas qu'tu en pincas pour ce hareko.

— Il est bien plus distingué que toi et tes copains, en tout cas. »

De l'esprit embrumé de Zaslo se détacha la pensée que les paroles de la réceptionniste de l'hôtel n'allaient pas arranger son cas.

« Distingué, lui ? grogna Galpin. Il a pas plus de chair sur les os qu'une foutue momie !

— Fous-lui la paix. La TG n'apprécierait sûrement pas la façon dont tu traites ses clients.

— Comment elle pourrait le savoir, hein ?

— Suffirait par exemple que Shifren débarque dans ce bar.

— Lui ? » Le rire gras de Galpin s'acheva par un rot. « Il sort jamais d'chez lui. Pas même au début du jour.

— Ce satané berko aime pas s'mêler à ceux qui travaillent la gehla », intervint l'un de ses acolytes.

Korfa posa la main sur l'avant-bras de Zaslo pour l'inviter à reposer son verre.

« Vous auriez pu le prévenir que le siless rend à moitié dingue et provoque un mal de crâne qui dure au moins trois quartiers.

— T'en pincas pour lui, ma parole ! »

Les lèvres brunes de Galpin s'étaient tordues en un rictus menaçant.

« Dis pas n'importe quoi. » La jeune femme se tourna vers Zaslo : « Vous devriez rentrer maintenant.

— Faut... faut que je paye avant, balbutia-t-il.

— Vous inquiétez pas pour ça, j'm'en occupe. »

Elle le tira par la main pour l'inviter à se diriger vers la sortie. Il eut besoin d'un petit moment pour retrouver un équilibre fuyant et parvenir à louvoyer entre les tables. Il traversa tant bien que mal la salle que ne parvenaient pas à éclairer les appliques disséminées sur les cloisons lambrissées.

Si l'air tiède du dehors lui permit de recouvrer un minimum de lucidité, les vapeurs d'alcool et la gravité se ligüèrent pour l'empêcher de marcher droit. Son allure vacillante divertit les personnes âgées regroupées sur les côtés de la rue. Un sursaut d'orgueil l'incita à repousser la tentation de s'allonger à même le sol. Il se souvenait de

ces pauvres bougres imbibés d'alcool jonchant les rues de Saarout, et il refusait de donner le même spectacle aux habitants de Barkour.

Comme il ne reconnaissait pas les lieux, il se demanda s'il n'avait pas choisi la mauvaise direction. Il tourna sur lui-même, mais, ni d'un côté ni de l'autre, il ne distingua la façade blanche de l'hôtel.

« Vous cherchez quelque chose ? »

Un homme s'était approché de lui. Ni son allure, ni ses vêtements ne ressemblaient à ceux des autochtones. Aussi grand et svelte que Zaslo, il portait une longue tunique écrue fendue sur les côtés par-dessus un pantalon droit et noir. Chaussé de bottes ornées de motifs géométriques, il paraissait se mouvoir avec une grande aisance dans la gravité de Gigante.

« Le... le Grand Hôtel...

— Je m'y rends, justement. Je vous y accompagne si vous voulez. »

Zaslo croisa le regard de son interlocuteur. L'extraordinaire lumière de ses yeux le dégrisa aussitôt et le ramena quelques quartiers en arrière dans la giette des Komans.

CHAPITRE 7

Nous sommes arrivés dans la région du Pargant. Depuis le départ de Zaslo, j'éprouve un sentiment oppressant de solitude. Je n'ai pas envie de nouer de relations avec les autres passagers, ni sur le plan amical, ni sur les plans sentimental et/ou sexuel. Si une fringale irrépressible me prend, comme cela m'arrive de temps en temps, je la comble moi-même. Nul besoin non plus de recourir aux faveurs toujours décevantes d'un andro de compagnie. J'ai découvert, il y a de cela deux quartiers, que la TG louait sur le glisseur les services de créatures artificielles pudiquement appelées valets, en réalité destinées aux hommes et aux femmes tiraillés par le désir.

L'ennui est désormais mon seul compagnon, mon seul partenaire. La désertion de Zaslo m'a évidemment déçue, mais c'est en réalité moi qui me déçois, moi et mes rêves de petite fille insensée. D'une rencontre j'ai bâti un monde chimérique qui s'est dissipé dans le désert de Gigante à la façon d'un mirage. J'ai l'impression désormais d'errer dans un champ de ruines. J'avais, j'en prends conscience, tout misé sur Zaslo. Je me suis comportée comme ces joueurs qui placent leurs espoirs sur une seule carte et j'ai perdu.

Je me rends également compte que toutes mes envies, tous mes élans m'ont désertée. Les géants me sont devenus indifférents, les mystères de Gigante me laissent de marbre, la Guilde des Voyageurs me paraît de moins en moins probable (même après avoir rencontré Mork). Je suis tel un arbre secoué par le vent qui a perdu ses feuilles, dénudée jusqu'au cœur.

Trois mois gigantins de ma vie se gaspilleront dans ce voyage absurde. Que pourrais-je bien faire dans le Bragant ? Je me suis renseignée : c'est une région désertique où la plus grande agglomération atteint péniblement les dix mille habitants. Elle est également le point de départ des grandes caravanes qui se rendent dans l'hémisphère sud de Gigante au-delà de la Mare Centra, ou Ceintremar, la mer qui ceinture pratiquement de part en part la planète. Je doute qu'on puisse trouver là-bas un emploi de garde du corps, et je ne sais pratiquer aucun autre métier que la protection et donner la mort.

Bah, il me reste du temps pour y réfléchir.

Un quartier plus tôt, j'ai aperçu du pont du troisième niveau mon premier gobis, un reptile qui atteint les vingt mètres de longueur et les trois mètres de diamètre. Blanc, écailleux, il a un temps rampé à la même vitesse que le glisseur, soit plus de huit cents kilomètres/vingte, puis il a fini par être distancé, et il est sorti de mon champ de vision. J'ai lu à propos du gobis qu'il avale des proies de plusieurs tonnes, un ophant par exemple, d'un seul coup de gueule.

Je me demande ce qu'est devenu Zaslo. Je continue d'éprouver pour lui une tendresse mêlée d'espoir. Au fond de moi brille la certitude, stupide sans doute, que je le reverrai un jour.

Extraits du journal de Madilia.

ZASLO se réveilla avec une atroce gueule de bois, l'esprit aussi vide qu'un marigot desséché. Il tenta de reconstituer les événements de la veille, mais ne parvint qu'à accentuer sa nausée et son mal de crâne. Émergèrent d'abord les scènes un peu floues du bar, puis le visage rigolard de... comment s'appelait-il déjà ?... Galpin. Il se souvenait à présent qu'il avait commandé une boisson aux effets dévastateurs et que Galpin et ses amis avaient eu la ferme intention de le soûler. Il se remémora également l'intervention de Korfa, la réceptionniste de l'hôtel. Sans elle, il aurait certainement fini sa soirée ivre mort et allongé au pied du bar. Il lui fut impossible en revanche de se rappeler comment il était rentré à l'hôtel, comment il avait pu ouvrir la porte de sa chambre, comment il avait retiré ses vêtements, et, qui plus est, soigneusement rangés sur le dossier de la chaise... Il ne savait pas pourquoi le visage et les yeux lumineux de Mork lui revenaient sans cesse, comme s'il l'avait rencontré au cours de la nuit.

Un rêve ? Les rêves ne généraient pas chez lui d'impressions durables.

Il crut qu'il n'aurait pas la force d'affronter la gravité gigantine, se traîna en titubant jusqu'à la douche, resta un long moment sous le jet tiède, puis, régénéré, enfila ses vêtements allégeants – il trouverait sûrement une tenue de rechange bon marché dans l'une des boutiques de Barkour. Il descendit à la salle de restaurant par l'escalier de bois grinçant.

Korfa, vêtue de la même courte robe blanche que la veille, l'y accueillit d'un large sourire.

« Asseyez-vous où vous voulez, je vous sers le p'tit-déjeuner. »

Il choisit une table dans le fond de la salle plongé dans la pénombre tant il supportait mal la luminosité du jour naissant, même si Kolos n'avait pas encore fait son apparition dans le ciel. Quelques instants plus tard, Korfa déposait devant un lui un plateau garni d'une tasse contenant une boisson noire et chaude, de galettes à l'étrange couleur orangée et d'une coupelle emplie d'une sauce blanche.

« Comment allez-vous, c'matin ? »

— La tête un peu dans le sac, mais ça peut aller. Merci pour votre intervention, hier soir.

— Ces crétins d'garçons ! Faut toujours qu'ils essaient de mettre la misère aux hare... aux étrangers.

— Je ne me souviens pas de la fin de ma soirée.

— Normal : le siless est une vraie saleté. Ceux qui en abusent perdent définitivement la mémoire.

— Je ne sais pas comment j'ai pu retrouver le chemin de l'hôtel. »

La jeune femme garda un temps les bras écartés devant lui. Il entrevoyait ses seins volumineux sous le tissu lâche de sa robe. Il eut l'impression qu'elle s'offrait volontairement à son regard.

« Vous n'étiez pas seul. On vous a aidé.

— Qui ?

— Un étranger. »

Elle rechignait visiblement à en parler.

« J'aimerais lui parler.

— Il est parti au début de la dixième vingté. Mais il a laissé quelque chose pour vous.

— Pour moi ? »

Elle s'éclipsa avec sa vivacité coutumière. Il trempa le bout d'une galette dans la sauce blanche. Le goût légèrement sucré n'en était pas désagréable, et même savoureux. La jeune femme revint au bout d'un moment, portant une petite enveloppe jaune qu'elle lui tendit. Il la décacheta et en extirpa une carte sur laquelle étaient écrits quelques mots.

Au fond de la mer Morte, avant la fin de la quinzième vingté du quartier. G.

Zaslo admira d'abord l'écriture, belle et ample, puis il se demanda ce que les mots signifiaient. Korfa se tenait toujours devant la table, dévorée par la curiosité.

« Je ne comprends rien, murmura Zaslo. Il est question d'une mer Morte. Vous en avez entendu parler ? »

Une voile de terreur glissa sur le visage de Korfa.

« Un endroit maudit. À une cinquantaine de kilomètres d'ici.

— Pourquoi maudit ?

— Ceux qui y vont n'en reviennent pas.

— On dirait qu'il me donne rendez-vous là-bas avant la fin du

quinzième quartier. »

La main de Korfa traça, à hauteur de sa poitrine, une figure qui avait tout d'une conjuration.

« N'y allez surtout pas !

— Vous connaissez l'homme qui m'a ramené ici hier soir ? »

Elle secoua la tête ; les muscles de son cou saillaient à chacun de ses mouvements.

« Jamais vu. » Elle se pencha vers lui après avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. Il entrevit les aréoles brunes de ses seins, mais, cette fois, il n'y avait aucune volonté provocatrice de sa part. « Pas besoin de l'connaître pour s'rendre compte que c'est un tchiko.

— Un quoi ?

— Un tchiko. Un démon. Une créature surgie des enfers en quête d'une âme. Il veut voler la vôtre. Si vous allez au rendez-vous, vous s'rez transformé en mort-vivant.

— Il a bien passé une nuit dans votre hôtel, non ?

— Ben oui, et alors ?

— Il ne vous a pas payée en gigs ?

— Ben si...

— Où un démon venu des enfers aurait-il trouvé des gigs ? »

Korfa eut un petit sourire qui voulait sans doute souligner la naïveté du propos.

« Les démons sont capables de tout, y compris d'fabriquer des gigs plus vrais qu'nature. Vous comptez tout de même pas y aller ? »

Zaslo mangea un morceau de galette et but une gorgée de l'amer liquide bouillant.

« Je n'ai aucune raison d'y aller. »

En même temps qu'il prononçait ces mots, il prit conscience qu'une curiosité irrésistible le poussait à savoir qui était cet homme et ce qu'il voulait. Il lui semblait désormais revoir ses yeux, aussi lumineux et fascinants que ceux de Mork dans la giette des Komans.

« Nous sommes dans quelle vingte ?

— On entre dans la treizième, répondit Korfa.

— Est-il possible de louer un engin de transport ?

— Y a rien à voir dans l'coin. Juste d'la rocaille et des bestioles pas très sympathiques.

— Vous avez une carte du secteur ?

— Sélectionnez la 98 sur la fosse holo de votre chambre. Y a toutes les cartes que vous voulez. Vous suffira ensuite d'imprimer celle que vous choisirez. Pour les engins, voyez du côté de Leïph, le réparateur. Il aura peut-être un sagl à vous prêter, un glisseur personnel. J'sais pas ce que vous avez en tête, mais j'vous le répète : n'allez surtout pas du côté de la mer Morte.

— Merci du conseil et de vos renseignements, Korfa.

— À vot' service », souffla la jeune femme en esquissant une révérence.

Sa peau crevassée, sa chevelure couleur paille, sa forme cubique, ses vêtements poussiéreux et crasseux apparentaient davantage Leïph, le réparateur, à un roc coiffé d'un buisson qu'à un homme. Ses yeux eux-mêmes évoquaient des quartz enchâssés profondément dans une grosse pierre. Son garage situé à la sortie du village contenait une quantité invraisemblable d'engins de toutes sortes, de carcasses rouillées et de pièces métalliques éparpillées à même le sol.

« Un sagl ? Dame oui, j'dois avoir ça...

— Pouvez-vous m'en louer un ? »

Le front de Leïph se plissa.

« Louer ? J'en ai un vieux que j'peux vous prêter. Vous m'paierez plus tard, au bar, d'une pinte ou deux. Ça ira comme ça ?

— À quelle vitesse va votre engin ?

— Il doit bien atteindre les deux cents kilomètres par vingt. Mais, dame, dans l'désert profond, vous dépasserez guère les dix kilomètres par vingt. » Leïph lança un regard soupçonneux à son vis-à-vis.
« Z'êtes un hareko, vous, pas vrai ? Suivez-moi. »

Le réparateur se dirigea vers le fond du hangar.

« V'là l'sagl en question. »

Il désignait un engin équipé de deux lames recourbées, de deux sièges au cuir craquelé et d'un volant crénelé. Par les trous de la carrosserie rongée par la rouille, on discernait certaines pièces du moteur barbouillées d'une étrange teinte verdâtre.

« Vous êtes certain qu'il ne va pas tomber en rade ?

— Dame, non ! Il a été révisé. Il tourne comme s'il était neuf. Vous avez jamais piloté ce genre d'engin, j'gage ? »

Leïph s'installa sur le siège avant et pressa un bouton souple de la pointe de l'index. Le moteur hoqueta avant de démarrer au bout de quelques secondes. Le réparateur montra ensuite comment accélérer, ralentir, freiner, s'arrêter et, enfin, comment couper les gaz.

« Je lui ai mis un cube de gehla il y a deux quartiers de ça. Ça vous assure une autonomie de pratiquement mille kilomètres. Z'avez donc aucun souci à vous faire. À moins que vous ayez l'intention d'aller à l'aut' bout d'la planète. »

Le rire de Leïph roula comme un fracas d'orage et domina le grondement du moteur.

« Y a rien à voir dans l'coin, reprit le réparateur. Mais paraît que l'désert a ses charmes. Au fait, vous avez une arme ?

— Non, pourquoi ?

— Y a des bestioles pas sympathiques qui rôdent dans l'coin. Faites bien attention à vous. Bonne balade. On s'revoit au bar à la fin d'mes

vingtes de boulot. »

Il ne fallut pas longtemps à Zaslo pour maîtriser le sagl : après avoir parcouru un premier kilomètre au ralenti, il accéléra progressivement jusqu'à ce que les constructions de Barkour s'estompent dans la lumière rasante du matin et que le nombre 80 s'affiche sur l'écran de bord. S'habituant peu à peu au crissement désagréable des lames sur le sol rocailleux, il suivit la direction de l'est, de Kolos levant. La carte qu'il avait étudiée avant de se rendre chez le réparateur mentionnait la mer Morte à environ soixante kilomètres de l'agglomération. Il devrait d'abord traverser deux régions appelées Cargehla et Piquedante, la première plane et criblée de minuscules mares de gehla, la deuxième hérissée, comme son nom l'indiquait, d'aiguilles rocheuses. Korfa lui avait fourni deux bouteilles d'eau gazeuse et un déjeuner dans une boîte autochauffante, « puisque, comme vous avez choisi la formule pension complète, l'hôtel se doit de vous fournir tous vos repas ».

Le glisseur de la TG ne passant pas avant neuf quartiers, il avait tout le temps d'honorer le rendez-vous fixé par l'inconnu. Il ne s'agissait pas seulement de curiosité, mais d'une nécessité, un appel impérieux auquel il ne pouvait pas résister, comme si les yeux flamboyants de l'inconnu l'avaient hypnotisé. Que risquait-il de toute façon ? Il jugeait parfaitement ridicule cette histoire de malédiction et de démon débitée par Korfa. L'inconnu n'était peut-être qu'un fou, mais un fou inoffensif.

Les rayons de Kolos arrosaient les reliefs de lumière rouille. Le sagl glissait à vive allure sur les parties planes. De temps à autre, une ornière ou une pierre provoquait une petite secousse amortie par la bourre du siège. Comme il n'avait pas besoin de lutter contre la gravité, Zaslo s'était débarrassé de sa veste allégeante et de son maillot de corps, qu'il avait glissés dans le compartiment sous le siège. Il appréciait les effleurements de l'air chaud sur son visage et son torse nu. Il baignait dans une sérénité qu'il n'avait pas connue depuis très longtemps. Le sentiment d'échec qui l'avait étreint après son débarquement du glisseur de la TG se dissipait peu à peu. Seule persistait l'image de Madilia, le sourire sensuel, le corps élancé et la chevelure dansante de la jeune femme. L'échine rouge de Kolos s'arrondissait désormais au-dessus des crêtes sombres qui dressaient un rempart à l'horizon.

Zaslo faillit foncer tout droit dans une mare de gehla qu'il évita au prix d'une brutale embardée. Des bulles agitaient la surface de l'huile ; un petit animal écailleux se prélassait sur le bord enduit d'un dépôt brunâtre. Il repéra d'autres mares dans les environs, certaines à peine plus grosses que des flaques, formant une mosaïque de figures géométriques, circulaires pour la plupart, d'un vert plus ou moins

soutenu. De plusieurs d'entre elles s'élevaient des fumerolles dispersées par le vent. Il ralentit l'allure pour louvoyer entre elles. Il se souvenait des paroles de Galpin affirmant que la gehla tuait en moins de dix secondes, et il ne tenait pas à échouer dans l'une de ces nappes, d'autant qu'elles se resserraient au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans le cœur du désert. Aucune végétation ne poussait dans ce royaume minéral aux innombrables nuances de gris et d'ocre. Il maintint sa concentration jusqu'à ce que les taches vertes s'espacent et qu'il aperçoive une muraille sombre qu'il prit d'abord pour l'orée d'une forêt. Il se rendit compte que les formes élancées n'étaient pas des troncs d'arbres, mais des aiguilles rocheuses blanches marbrées de rouge. Il avait parcouru environ la moitié du chemin, quittant la région de Cargehla pour passer dans celle de Piquedante. Constatant que l'orée s'étendait à l'infini des deux côtés, il en conclut qu'il n'avait pas d'autre choix que de traverser la formation de pics hauts d'une vingtaine de mètres et espacés d'à peine deux mètres les uns des autres. Les lambeaux de nuit accrochés à leurs pieds rendaient par moments la visibilité quasi nulle. Leïph avait eu raison de préciser qu'à certains endroits il ne dépasserait pas les dix kilomètres par vingt. Il faillit caler à plusieurs reprises. Non seulement les aiguilles restaient toujours aussi proches les unes des autres, mais le sol présentait parfois de brusques dénivellations ou des fissures profondes qu'il lui fallait contourner.

Les lames se prirent dans un enchevêtrement de fils blancs de trois centimètres d'épaisseur semblable à une toile d'araignée. Zaslo dut s'arrêter pour dégager ces brins gluants d'une solidité à toute épreuve. Il rencontra ensuite les pires difficultés à redémarrer et se dit que l'endroit était vraiment mal choisi pour tomber en panne, puis le moteur finit par repartir en crachant une épaisse fumée verdâtre.

La rencontre avec l'animal se produisit deux ou trois kilomètres plus loin. Une longue forme claire, un genre de grand reptile à première vue, se déplaçait avec agilité et rapidité entre les bases bosselées des aiguilles. Zaslo se demanda si la créature avait été attirée par le grondement du moteur et si elle appartenait à l'espèce des prédateurs. Il décida de prendre une direction perpendiculaire pour voir comment elle réagirait et se rendit très vite compte qu'elle le suivait, qu'elle commençait à combler l'intervalle. Il discernait désormais, par-dessus son épaule, sa gueule béante d'où saillaient deux énormes crochets. Il avait beau accélérer, prendre tous les risques, elle gagnait inexorablement du terrain. Il comprit que l'encombrement du sagl ne lui laissait aucune chance et résolut de l'abandonner. Il coupa les moteurs, sauta avant même que l'appareil ne soit immobilisé et courut aussi vite que le lui permettait la gravité gigantesque, regrettant d'avoir retiré sa veste allégeante. Il chercha des

yeux un objet qui aurait pu lui servir à se défendre. Rien d'autre ne jonchait le sol que de gros blocs blancs et rouges, des vestiges d'aiguilles brisées, sans doute. Il percevait à présent le crissement étouffé produit par le glissement de la créature sur la surface rocheuse. La fatigue lui sciait les jambes et lui brûlait les poumons. Il ne tiendrait pas longtemps à ce rythme.

Les aiguilles s'espacèrent tout à coup, la lumière de Kolos chassa les vestiges de la nuit. Il déboucha sur une clairière de plusieurs centaines de mètres de diamètre. Un voile sombre lui glissait sur les yeux. Son pied heurta une excroissance. Il battit des bras pour se rééquilibrer, mais il ne put éviter la chute. Il roula sur le sol avec l'impression que ses os éclataient.

La créature se tenait tout près de lui lorsqu'il se releva, étourdi, chancelant. Dressée sur ses anneaux enroulés, elle se dandinait en cadence, la gueule toujours béante. Une substance blanchâtre s'écoulait par deux orifices de chaque côté de son corps écailleux et retombait en filaments à la fois souples et solides, les mêmes dans lesquels s'étaient prises les lames du sagl. Sa tête perchée à plus de cinq mètres de hauteur, ses crochets légèrement courbes telles des lames de sabre, elle le fixait de ses yeux rouges luisant comme des braises.

Cloué au sol par la gravité, Zaslo chercha de nouveau un objet avec lequel il aurait pu la frapper. Tenta en vain de soulever une pierre de la grosseur d'un poing. Il n'avait plus de force. Il allait probablement achever son existence dans ce désert de Gigante. Il rampa encore sur une distance de quatre ou cinq mètres, puis il renonça, exténué, résigné. La créature s'affaissa avec une lenteur et une douceur surprenantes, et s'enroula autour de lui.

CHAPITRE 8

La Guilde des Voyageurs n'est donc pas une légende.

Je peux l'affirmer maintenant, car j'ai rencontré l'un de ses membres. Deux en réalité, mais Mork n'était qu'un voyageur déchu, un homme brisé et rejeté par les flux.

Il y a bien longtemps que je n'ai pas tenu mon journal.

Quelqu'un retrouvera-t-il un jour mon premier carnet ? J'en doute. Même s'il était constitué de papier ignifuge, il n'a sans doute pas résisté au traitement de choc qu'il a subi. Je ne regrette pas de l'avoir perdu. Je crois me souvenir que, mon existence s'étant révélée insipide jusqu'à mon arrivée sur Gigante, il ne présente lui-même que très peu d'intérêt. J'espère que le nouveau carnet, un petit bijou technologique qui traduit les pensées directement en écriture, se révélera plus passionnant. Je ne sais pas pourquoi j'éprouve ce besoin presque névrotique de laisser une trace tangible de mon passage sur ces bas mondes. Sans doute l'orgueil entre-t-il pour une bonne part dans cette obsession ? Ou bien est-ce l'absence de mon père, cette béance douloureuse que j'essaie en vain de combler par les mots ?

Je pense de plus en plus souvent à Madilia. Continue-t-elle son voyage vers le Bragant ? A-t-elle modifié ses projets ?

Je n'aurai sans doute jamais l'occasion de lui reparler, de lui expliquer pourquoi ce qu'elle a probablement pris pour une simple désertion de ma part était en réalité une étape indispensable de mon propre parcours. Je ne sais pas pourquoi je continue d'éprouver des remords vis-à-vis d'elle. Ce sentiment de culpabilité finira-t-il par se consumer comme toute autre émotion ici-bas ?

Je commence à m'habituer à Gigante. J'ai l'impression d'être désormais un véritable enfant de la planète géante. Je comprends pourquoi elle inspire un tel culte à bon nombre de ses habitants : ils éprouvent pour elle un amour à la mesure de sa démesure.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

LA CRÉATURE enroulée autour de Zaslo ne bougeait plus. Il voyait palpiter doucement son flanc arrondi. Les amples mouvements et réguliers laissaient entrevoir des bandes de chair blanche entre les écailles. Des paupières translucides s'étaient tirées sur ses yeux phosphorescents. Des crochets, on ne discernait plus que les pointes boursoflant le bord supérieur de sa gueule refermée. Une constriction agitait de temps à autre ses anneaux, dont Zaslo devinait l'extrême puissance : il aurait suffi qu'elle se resserre autour de lui pour le broyer comme une branche morte. Il s'efforçait de calmer les battements de son cœur et de respirer le plus lentement, le plus profondément possible, sachant qu'il ne fallait pas donner aux prédateurs des signes de panique, de faiblesse. Il craignait que les fils blancs, qui continuaient de se dévider par les orifices situés sous sa gueule, ne le recouvrent et ne le paralysent. Ils formaient pour le moment deux monticules qui atteignaient déjà une hauteur d'un mètre, répandant une odeur indéfinissable, entre putréfaction et minéral fondu.

Les rayons de Kolos lui léchaient le torse. La fatigue l'enveloppait comme une ombre molle et chaude. Son inquiétude s'estompait peu à peu. Des scènes oubliées de son enfance sur Azadée remontaient à la surface de son esprit. Il avait croupi dans une extrême solitude depuis sa naissance. Les rares camarades qu'il avait eus étaient aussitôt sortis de son existence, les uns ayant quitté Saarout, les autres l'ayant négligé au profit de nouvelles amitiés. Il avait grandi au milieu de ses rêves, de ses constructions imaginaires, baignant dans la haine de son père instillée jour après jour par sa mère. Son unique relation sentimentale lui avait procuré davantage de déceptions que de satisfactions. Il avait échappé au désespoir en se passionnant pour les civilisations mythiques et les langues mortes. Il se rendait compte maintenant qu'il ne s'était pas encore frotté à la réalité, que les rencontres avec Madilia, avec Mork, avec le mystérieux inconnu aux yeux fascinants, avec cette créature effrayante, entrouvraient des portes sur la vraie vie.

Il sombra peu à peu dans un sommeil peuplé de rêves confus.

Lorsqu'il se réveilla, la créature avait disparu. Elle avait abandonné des fils blancs qui traversaient la clairière et s'enfonçaient une centaine de mètres plus loin dans la forêt d'aiguilles rocheuses.

Les ombres s'éтираient sur le sol inégal. Il lui sembla que la chaleur de Kolos s'était accentuée de quelques degrés. Il prit le temps de recouvrer ses esprits avant de se relever. Il ne ressentait aucune courbature, aucune séquelle de sa fuite éperdue. La facilité avec laquelle il se mouvait dans la gravité gigantique le surprit. Un silence

paisible régnait sur les environs, bercé par les sifflements des rafales de vent chaud. Il essaya de s'orienter pour partir à la recherche du sagl. Il estima qu'il avait parcouru cinq ou six cents mètres après avoir abandonné l'engin et choisit de commencer son exploration en suivant la direction opposée à celle de Kolos levant.

Il se demanda si la quinzième vingt était commencée, voire si elle touchait déjà à sa fin, s'il n'arriverait pas trop tard au rendez-vous fixé par l'inconnu. Il eut besoin d'un long moment pour retrouver le sagl encastré dans une aiguille fissurée par le choc. Il parvint à le dégager et à le démarrer.

Il traversa sans encombre la clairière, puis la deuxième partie de la forêt de pics, déboucha sur un plateau hérissé de rochers plus ou moins verticaux avant d'aborder une descente vertigineuse qu'il dévala en décrivant de larges boucles pour conserver la maîtrise du glisseur. Le sol devenait meuble et roulait en crissant sous les lames. Il semait derrière lui des volutes de poussière ocre. La pente s'adoucit peu à peu pour se transformer en une surface plane anthracite, sillonnée de larges et longues failles.

La mer Morte.

Qu'avait voulu dire l'inconnu par « au fond de la mer Morte » ?

Elle s'étendait à perte de vue, et il n'avait mentionné aucun point de repère précis. La pensée traversa de nouveau Zaslo que l'homme aux yeux brillants était frappé de démence – de la même façon qu'on pouvait douter de la santé mentale de Mork. Il longea une faille dont on n'apercevait pas le fond. De loin en loin, des reliefs tourmentés brisaient la monotonie du paysage. Il poussa sans s'en rendre compte le sagl à sa vitesse maximale. 110 s'afficha sur l'écran du compteur. Le sillage de poussière s'épaissit derrière lui.

Un éclat lumineux s'échappa de la faille dans le lointain, comme un éclair craché par les entrailles de la terre. Des traits étincelants semblables à ceux tracés par les boules de feu coururent sur le sol et se dispersèrent dans tous les sens. Il supposa qu'ils étaient chargés d'électricité à haute tension et qu'il serait réduit en cendres si l'un d'entre eux venait à le toucher. Mais il refusa de rebrousser chemin ; il était allé trop loin maintenant pour renoncer. Il longea la faille sur une longue distance sans que d'autres phénomènes lumineux ne se manifestent, à la fois grisé par la vitesse du glisseur et étourdi par l'électricité qui saturait l'air et lui picotait la peau.

Une clarté persistante attira son attention. Il s'en rapprocha en maintenant le sagl à sa vitesse maximale. Ce n'était pas une irruption de type volcanique, pas une projection de lave ni de vapeur : elle jaillissait de la faille en geyser de lumière éblouissante et culminait à une hauteur qu'il évalua à plusieurs centaines de mètres. D'elle fusaient des rayons qui s'éparpillaient dans plusieurs directions. Il

pénétrait dans un champ magnétique de plus en plus dense. Des bulles s'infiltraient dans ses narines et sa gorge, éclataient en semant sur sa chair des irritations semblables à des brûlures. La chaleur augmentait également ; elle n'était pas due à l'émersion du disque rougeâtre de Kolos au-dessus de la ligne d'horizon, plus petit que ne le laissait supposer son éclat rougeoyant. Des taches éblouissantes, éphémères, apparaissaient çà et là. Zaslo veilla à ne pas se laisser distraire par l'étrange beauté des pétales aléatoires et fulgurants couvrant le fond de la mer Morte. La faille s'élargissant par endroits, il devait consacrer toute son attention à la trajectoire du sagl.

À l'approche du geyser, dont la luminosité lui blessait les yeux, il crut discerner une silhouette au milieu des nappes lumineuses, puis, comme elle demeurait parfaitement immobile, il se dit qu'il avait été victime d'une illusion d'optique, qu'il s'agissait seulement d'un rocher solitaire. Le sagl crachait une fumée de plus en plus dense et son rugissement évoquait un hurlement d'agonie. Zaslo décéléra, mais un peu tard. Le moteur hoqueta et se tut définitivement. Le glisseur ralentit, puis s'arrêta au bout d'une trentaine de mètres. Zaslo eut tout juste le temps de descendre avant que la gehla ne prenne feu. Des flammes verdâtres s'élevèrent de divers points de la carrosserie. Il ne prit pas le risque de récupérer sa veste allégeante, ni son précieux carnet, pas plus que le repas préparé par Korfa, et s'éloigna aussi vite que possible de l'engin, qui s'embrasa et explosa. La déflagration projeta des débris métalliques à plus de cinquante mètres à la ronde. Quelques-uns frappèrent Zaslo au bassin et aux jambes en ne provoquant que des égratignures. Il eut une pensée pour Leïph, le réparateur, qui ne reverrait jamais son sagl mille fois rafistolé ; une autre pour Korfa, qui s'inquiéterait sans doute de son absence prolongée ; une troisième pour lui, qui mettrait probablement plus d'un quartier à regagner Barkour.

L'électricité crépitait autour de lui et lui irritait la peau. Si elle avait enflammé la gehla avec une telle facilité, elle ne tarderait pas à lui cailler le sang, à griller ses connexions cérébrales.

Un mouvement attira son attention : une silhouette avait bougé au milieu des vapeurs scintillantes. Elle avançait dans sa direction. Zaslo plaça sa main en paravent au-dessus de ses yeux pour mieux la distinguer. Autour d'elle flottaient des ombres qui, il s'en aperçut au bout de quelques instants, étaient ses vêtements. Elle émergea peu à peu du halo lumineux. La première chose qui le frappa, ce furent les deux éclats rutilants qui semblaient provenir du cœur même du geyser.

Des yeux.

Les yeux dont le souvenir l'avait hanté à son réveil.

Des yeux chargés d'énergie semblables à ceux de Mork.

L'homme portait une longue tunique écruée ouverte dont les pans volaient à hauteur de ses hanches, un pantalon noir et des bottes ornées de motifs géométriques. Des taches brunes parsemaient son torse luisant. Aucune pilosité n'était visible sur sa tête, ni sur aucune autre partie de son corps, pas même au niveau des sourcils. Un large sourire barrait son visage émacié.

« Je ne vous attendais plus. »

Sa voix grave s'était enfoncée comme une lame dans le plexus solaire de Zaslo.

« Le quinzième quartier touche à sa fin, poursuivit-il. L'activité des flux va bientôt cesser.

— J'ai été... euh... retardé par un reptile géant.

— Un gobis ? »

Zaslo haussa les épaules.

« Je sais seulement qu'il m'a poursuivi et j'ai cru ma dernière heure arrivée.

— Les gobis sont victimes de leur apparence. Les gens les croient féroces alors qu'ils ont la douceur des enfants. Je n'ai jamais vu un gobis manger un être humain. Ils se contentent d'avalier deux fois par mois un animal entier, pesant parfois plusieurs tonnes.

— Vous voulez dire : par mois Gigante ? »

L'homme acquiesça d'un mouvement de tête.

« Deux fois tous les cinq ans TU. Non seulement vous ne risquiez rien, mais il vous aurait protégé si un prédateur vous avait agressé. »

Zaslo désigna le geyser lumineux.

« Comment... comment pouvez-vous résister à de telles charges électriques ?

— Bonne nouvelle pour vous : vous pouvez aussi les supporter. Un homme ordinaire serait mort depuis bien longtemps. Nombreux sont ceux qui sont venus ici pour défier les flux et qu'on n'a jamais revus.

— Je suis un homme ordinaire. »

Le sourire de l'homme s'élargit.

« C'est ce que vous croyez. Si vous affrontez le flux, il vous dira qui vous êtes réellement.

— Pourquoi m'avez-vous donné rendez-vous ici ?

— Pourquoi êtes-vous venu ? »

Zaslo contempla un temps le geyser flamboyant dont l'éclat ne l'éblouissait plus. Les particules électriques dessinaient sur sa peau des figures fugaces, insaisissables.

« Une impulsion.

— C'est également une impulsion qui m'a entraîné du côté de Barkour, renchérit l'homme. Une impulsion qui m'a conduit à vous. Je m'appelle Gudji.

— Zaslo. Vous êtes un Voyageur ? »

Gudji passa ses doigts écartés sur son crâne lisse, comme pour peigner une chevelure inexistante. Zaslo vit que ses bras et ses mains présentaient les mêmes taches brunes que son torse.

« Certains nous appellent les Voyageurs, d'autres nous traitent de sorciers, d'autres encore nous considèrent comme des démons et nous tirent dessus lorsque nous passons à portée de leurs armes.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Mon rôle était seulement de te mettre en contact avec les flux. À toi, si tu le souhaites, de trouver le jid. »

Les paroles de Mork résonnèrent dans l'esprit de Zaslo.

« Comment trouve-t-on le jid ?

— En écartant la peur, en cherchant l'accord.

— Pourquoi moi ? »

Gudji haussa les épaules.

« Je ne sais pas, c'est le jid qui m'a dirigé vers toi. À toi maintenant de découvrir ce qu'il veut te signifier. »

Zaslo évacua son exaspération d'un soupir bruyant : les propos de son interlocuteur se révélaient aussi énigmatiques et agaçants que ceux de Mork.

« Tout passe par l'expérience, précisa Gudji. Je ne peux pas te transmettre la mienne.

— C'est quoi, au juste, un flux ?

— Certains affirment qu'il s'agit d'un phénomène électrique, je préfère parler de pulsion énergétique.

— À quoi vous sert de voyager sur les flux ? »

Gudji éclata de rire.

« Tout d'abord voyager à la vitesse de la lumière permet de gagner du temps et, sur une planète comme Gigante, c'est un avantage appréciable. Mais ce n'est pas le plus important. »

Il s'interrompit pour observer la ligne étincelante qui fusait à moins de cinquante mètres d'eux.

« Voyager sur les flux permet de voir les choses de manière différente, reprit-il. Ils sont des présents de Gigante, ils remodelent le cerveau, le corps, l'âme.

— Pourquoi ne sont-ils pas accessibles à tout le monde ? »

Gudji rajusta les pans de sa tunique.

« Je n'ai pas la réponse à cette question. Je suppose que nous ne faisons qu'ouvrir les voies, qu'à la longue tous les habitants de Gigante deviendront vraiment ses enfants.

— Où vous déposent donc les flux ? Vous le savez à l'avance ? »

Gudji marqua un temps de silence avant de répondre. Zaslo eut l'impression qu'il s'absentait par instants, que ses yeux perdaient un peu de leur éclat, comme s'il se déconnectait du présent.

« Chacun des flux a un point de départ et une destination précis, et

l'une de nos tâches est justement de les découvrir et de les cartographier.

— Vous êtes nombreux ?

— Quelques dizaines peut-être.

— Comment recrutez-vous ?

— Lorsqu'un aspirant est prêt, il rejoint le réseau.

— Vous êtes venu me chercher, non ?

— Tu étais prêt.

— Je ne suis qu'un hareko. Que se passera-t-il si j'échoue ?

— Tu ne survivras pas. »

Des frissons glacés parcoururent la nuque et le dos de Zaslo malgré la chaleur ambiante.

« Une variante de la roulette des damnés », murmura-t-il.

La voix de Madilia résonna en lui ; il se demanda s'il la reverrait un jour.

« L'épreuve de vérité, corrigea Gudji. Libre à toi de la refuser.

— Que dois-je faire ? »

Le Voyageur tendit le bras vers le geyser de lumière.

« Me suivre. »

Zaslo crut que tous les poils de son corps roussissaient, qu'il était sur le point de se transformer en morceau de charbon. La chaleur avait augmenté à mesure qu'ils s'étaient approchés du geyser. Gudji s'enfonçait dans le cœur du halo de lumière sans aucune hésitation. Des traits étincelants jaillissaient régulièrement devant ou au-dessus d'eux.

« Ici. »

Gudji s'était arrêté sur le bord de la faille large à cet endroit de plusieurs centaines de mètres, voire un ou deux kilomètres.

« Pourquoi ici ? demanda Zaslo.

— C'est par là que passera le flux.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Essaie d'entendre sa vibration au fond de toi. »

Zaslo ne percevait pour l'instant que le vacarme de ses pensées affolées. Il avait l'impression que l'électricité à haute tension courait dans les moindres recoins de son corps, que ses veines charriaient du plomb fondu. Il respirait à petits coups pour éviter de se brûler la gorge et les poumons. Il n'avait plus qu'une envie : prendre ses jambes à son cou, s'éloigner le plus rapidement possible de cet endroit.

« Essaie de trouver l'accord, reprit Gudji.

— De quel accord parlez-vous, merde ? On va juste brûler comme du bois mort ! »

Le hurlement de Zaslo avait dominé les crépitements et les grésillements permanents qui lui lacéraient les nerfs.

« Le flux vient, prépare-toi à le recevoir. »

Il sembla à Zaslo discerner un grondement lointain, semblable à ceux qui précèdent les tremblements de terre. Le sol vibrait légèrement sous ses pieds.

« Vous êtes complètement dingue ! glapit-il. On va être réduit en cendres.

— Nous sommes tous destinés à finir en cendres. »

Le ton de Gudji était calme, exempt de toute trace de peur.

« Je ne peux pas... Je ne peux pas... »

Les vibrations du sol s'étaient accentuées. Zaslo tremblait de tous ses membres. Il lui semblait stupide, absurde, d'attendre la mort sans réagir. L'épreuve proposée par Gudji était au-dessus de ses forces. Il résista encore un peu, puis, incapable de supporter le feu qui l'embrasait de la tête aux pieds, il commença à reculer. Il eut le temps de se rendre compte, avant de se retourner et de se mettre à courir, que les yeux de Gudji étaient braqués sur lui et que leur éclat était aussi flamboyant que les fulgurances du geyser.

CHAPITRE 9

Mare Centra porte également le nom de Ceintremar. C'est un jeune Saribiséen qui me l'a affirmé, visiblement fier de me l'apprendre (je le savais, mais je n'ai pas voulu doucher son enthousiasme). Sa mère nous a jeté un regard noir : elle n'a pas aimé, sans doute, que son fils se confie à une femme qui n'appartient pas à sa religion.

Nous avons essuyé un terrible orage hier. J'ai bien cru que nous n'en sortirions pas vivants. Les éclairs nous environnaient comme un filet aux mailles resserrées. Le glisseur a déployé ses grands paratonnerres, mais j'ai douté qu'ils servent à quelque chose contre ce déchaînement des cieux. Des boules de feu ont également surgi du sol, se sont fracassées contre les reliefs ou heurtées les unes les autres en provoquant d'impressionnantes gerbes d'étincelles. J'ai également cru que les roulements de tonnerre allaient me crever les tympans.

J'ai parfois l'impression que les colères de Gigante pourraient nous balayer comme des fétus de paille. Nous avons de la chance qu'elles restent localisées. Imaginons qu'elles se déchaînent sur l'ensemble de la surface de la planète, il ne resterait sans doute pas grand-chose des minuscules humains qui tentent de la coloniser. Mon intuition me souffle que Gigante recèle en son sein une violence inconcevable, à l'image de ses dimensions et de ses outrances. Mon monde me fiche parfois une trouille de tous les diables. Je me suis forcée à contempler l'orage par la vitre de ma cabine, à le regarder droit dans les yeux, sans doute pour exorciser une peur qui me poussait, petite fille, à me réfugier sous mon lit ou dans un recoin de la maison. C'est comme si j'attendais l'orage définitif, la fureur enfin révélée de Gigante, le déchaînement de toutes ses forces, de sa toute-puissance. Je plains les peuples errants que leur mode de vie expose aux multiples convulsions de la planète, perturbations climatiques, canicules, saisons glaciaires, tremblements de terre, raz-de-marée dans la région équatoriale, éruptions électriques... Je me dis que nous, les humains, sommes fous de prétendre occuper un monde aussi peu hospitalier. Mais la folie n'est-elle pas la caractéristique première des êtres humains ?

Je me demande ce que devient Zaslo. Je suppose qu'il m'a oubliée. De mon côté, j'aimerais bien le chasser de mon esprit, mais j'ai beau me raisonner, me traiter de gamine idiote, lui trouver tous les défauts de l'univers, il revient sans cesse m'occuper, comme si j'étais devenue sa propriété. Ces derniers quartiers, j'ai observé les passagers masculins du glisseur, je n'en ai pas vu un qui trouve grâce à mes yeux. Je viens tout juste d'écrire que la folie est la caractéristique première des êtres humains, et prends soudain conscience que cette phrase s'applique à moi, ô combien !

Extraits du journal de Madilia.

ZASLO courut sans se retourner jusqu'à ce que, hors d'haleine, il s'arrête pour reprendre son souffle. Il chercha des yeux le geyser de lumière, ne vit rien d'autre que l'uniformité anthracite de la mer Morte traversée par la faille. Plus une seule trace du phénomène lumineux, plus aucun rayonnement, plus aucune ligne étincelante. Les seuls reliefs étaient les débris du sagl éparpillés par l'explosion. La chaleur avait un peu diminué, l'air semblait désormais nettoyé des particules grésillantes. Il respirait en tout cas plus aisément et ne sentait plus que les effleurements tièdes de l'air sur sa peau. Gudji avait également disparu. Il se félicita d'abord d'être sorti indemne du déchaînement électrique et jouit intensément du bonheur d'être en vie, puis il commença à se reprocher sa fuite, sa lâcheté : il avait reculé encore une fois devant l'expérience qui s'offrait à lui.

Était-il donc condamné jusqu'à la fin de sa vie à refuser les obstacles ? Il ne lui restait plus maintenant qu'à retourner à Barkour, à expliquer à Leïph pourquoi il ne lui ramenait pas son vieux sagl, à ruminer ses regrets jusqu'au passage du glisseur régulier de la TG.

Suivant la direction opposée à celle de Kolos levant, il se mit en marche, étonné de ne pas souffrir davantage de la pesanteur. Le gobis surgit soudain de l'abri d'un rocher et rampa jusqu'à lui alors qu'il finissait d'escalader la pente entre le plateau désertique et la mer Morte. Même si Gudji lui avait affirmé que l'animal était inoffensif, la peur lui étreignit la poitrine et lui commanda de s'enfuir. Il n'en fit rien, demeurant immobile face au reptile géant jusqu'à ce que la gueule ouverte de ce dernier vienne échouer à quelques centimètres de ses jambes. Vus de près, les crochets recourbés paraissaient aussi grands que lui. Les yeux rouges le scrutaient, étonnamment fixes, dépourvus de pupilles, pénétrants, comme s'ils le sondaient jusqu'au fond de son être. Les fils blancs continuaient de se dévider de chaque

côté de l'immense corps annelé. Zaslo se souvint que le gobis avait eu tout loisir de l'avaloir plusieurs quartiers auparavant, et la sensation de danger le déserta, il n'éprouva plus qu'un sentiment d'échec baigné d'une immense amertume.

Le reptile l'observa pendant un long moment avant de se remettre à ramper et à dévaler la pente. La vitesse et la légèreté de son déplacement, eu égard à sa taille, ne cessaient d'étonner Zaslo, quand son attention fut attirée par des formes sombres dans le lointain. Des animaux volumineux, des ophants sauvages sans doute, soulevant des nuages de poussière. Le gobis avançait de plus en plus vite dans leur direction. Lorsque les grands mammifères eurent détecté sa présence, un cri perçant retentit et donna le signal de la débandade. Le troupeau s'ébranla et se scinda en plusieurs groupes, les uns faisant demi-tour, les autres fonçant en direction de la faille, les derniers continuant tout droit. Le reptile géant opta pour le troisième groupe, qu'il rejoignit en quelques reptations, se glissa entre les masses sombres et disparut dans les nues poussiéreuses. Après que le vent eut chassé les particules grises, Zaslo le découvrit enroulé autour d'un ophant, dont les convulsions désespérées ne parvenaient pas à desserrer les anneaux constricteurs. Le mammifère cessa de bouger à l'issue d'une courte agonie. Le gobis relâcha enfin son étreinte, se positionna, gueule ouverte, devant le cadavre et, distendant ses mâchoires, entreprit de l'avaloir.

La tâche lui prit deux ou trois vingtes. Zaslo ne put détacher son regard du spectacle fascinant de l'énorme masse de l'ophant passant peu à peu dans le corps allongé et dilaté du reptile. Lorsque le gobis eut terminé son repas, il s'étira de tout son long pour entamer sa digestion ; elle lui prendrait sans doute l'équivalent de plusieurs semaines TU.

Zaslo reprit sa marche en direction de la forêt d'aiguilles blanches et rouges. Le disque entier de Kolos trônait dans le ciel d'un rose de plus en plus pâle traversé par un banc de nuages mordorés. Les rayons encore rasants lui criblaient le visage et la poitrine. Il estima qu'il ne pourrait pas marcher torse nu jusqu'à Barkour, que sa peau, déjà irritée par les particules électriques, risquait de subir des dommages irréversibles, et décida de rebrousser chemin pour tenter de retrouver sa veste et son maillot de corps dans les débris du sagl. La sueur lui dégoulinait dans les yeux. Il dévala à nouveau la pente abrupte qui donnait sur le fond de la mer Morte. Il passa devant le gobis toujours allongé, parfaitement immobile, engourdi par sa digestion. Le cadavre de l'ophant avait parcouru à peine un mètre dans son immense corps. Il longea ensuite la faille d'où montait une chaude exhalaison soufrée qu'il n'avait pas remarquée lors de son premier passage.

Une sourde vibration continue ébranlait le sol, qu'il attribua au

galop des grands mammifères pris de panique. Puis il se rendit compte que la distance parcourue avec le sagl était supérieure à ce qu'il croyait, au point qu'il se demanda un instant s'il ne s'était pas trompé de direction. Il était en nage lorsqu'il aperçut enfin les premiers débris du glisseur. Les diverses pièces avaient volé dans toutes les directions, plus ou moins volumineuses. Il retrouva le bloc-moteur badigeonné d'une teinte noir et vert, puis, plus loin, l'une des deux selles dont le cuir éventré continuait de vomir sa bourre, plus loin encore une partie du coffre où il avait fourré ses vêtements et le repas préparé par Korfa.

Vide.

Il entreprit une exploration systématique des environs. Certains débris avaient été projetés sur une distance de cinq ou six cents mètres. Il espéra que ses vêtements ne faisaient pas partie de ceux qui étaient tombés dans la faille. La peau de ses épaules commençait déjà à le tirailler. Il lui fallait à tout prix la protéger de l'ardeur de Kolos. Une rumeur tenace affirmait que les étoiles rouges étaient plus nocives pour l'épiderme que les géantes bleues. Aucun fondement scientifique dans cette légende, seulement une impression due à la couleur rouge, plus chaude que le bleu.

Des débris avaient creusé des cratères profonds dans le fond gris de la mer Morte, plus meuble à certains endroits. Il s'enfonça d'ailleurs dans une nappe un peu plus foncée, comprit qu'il s'agissait de sables mouvants, se jeta en arrière à temps pour se sortir du piège. Il perdit une chaussure dans l'aventure et pesta contre Gigante, une planète décidément impitoyable. Il reprit ses recherches jusqu'à ce qu'une lueur brille dans le lointain.

Le geyser de lumière se manifestait de nouveau, faible au début, puis gagnant peu à peu en éclat. Un premier rai étincelant s'en détacha. Son panache flamboyant s'estompa dans le lointain. Zaslo n'hésita pas longtemps. Une deuxième chance lui était offerte, il ne la manquerait pas cette fois. Il se dirigea d'un pas résolu vers le geyser, perçut les premières crépitations, les premiers grésillements, ressentit les premiers picotements sur sa peau. Les arêtes coupantes des cailloux jonchant le sable gris blessaient son pied nu et la chaleur augmenta progressivement tout en restant supportable. Il trancha toute pensée de peur si tôt qu'elle se présentait et s'efforça d'appliquer les conseils de Gudji : entendre la vibration à l'intérieur, chercher l'accord. Il pénétra dans le halo lumineux. Les particules électriques lui cinglaient maintenant la peau comme des piqûres d'insectes. Il se positionna là où s'était immobilisé le Voyageur un peu plus tôt, sur le bord de la faille, pratiquement en face de l'éruption lumineuse. Des traits brillants fusèrent de chaque côté de lui.

De nouveau cette impression terrible que ses veines dilatées étaient sur le point d'éclater. Que sa gorge et ses poumons se racornissent,

se calcaient.

Il tenta de s'isoler des éléments extérieurs pour plonger en lui-même. Il prit conscience au bout de quelques instants qu'une vibration s'imposait en lui et chassait les autres bruits ainsi que ses propres sensations. Deux vibrations, en fait, qui se superposaient, l'une provenant de lui-même, et l'autre d'une source extérieure. Elles se cherchaient, mais ne se trouvaient pas, étrangères l'une à l'autre, comme séparées par un intervalle à la fois infime et immense. Elles s'amplifiaient progressivement, résonnaient de sa tête aux extrémités de ses membres. Il comprit qu'il devait obtenir un accord parfait, que seule leur cohérence le protégerait de l'intensité inouïe du geyser. Il chassa les doutes qui l'assaillaient et engendraient des impulsions de panique. Si Gudji pouvait affronter la puissance fantastique des flux, il devait y parvenir. Il savait maintenant qu'il n'avait pas le choix. Il risquait de perdre la vie, mais sa vie n'aurait d'intérêt que s'il acceptait l'épreuve. Mourir ne l'effrayait plus. On ne fondait pas son existence sur la détresse d'une mère et l'assassinat d'un père. Il n'était pas venu sur Gigante pour exécuter une vengeance, mais pour se confronter à lui-même.

Pour se découvrir, comme l'avait dit Gudji.

Il se rendit vaguement compte que des cloques se formaient sur son torse, sur ses bras. Il les associa aux taches brunes du Voyageur. Aux stigmates des flux. L'intensité des vibrations augmenta encore, l'une plus grave et l'autre plus aiguë. Le corps de Zaslo semblait désormais trop étroit pour les accueillir. Il crut que son enveloppe se gonflait à se déchirer et se pulvérisait en myriades de particules enflammées. Il n'était plus à côté du geyser, mais dans le cœur du geyser. L'énergie montait le long de sa colonne vertébrale et jaillissait par le sommet de son crâne. Il fléchit les genoux à plusieurs reprises, comme si la gravité de Gigante se combinait à la puissance du phénomène électrique pour le lester de plusieurs tonnes. Suffoquant, il faillit renoncer, rompre, mais il s'enroula autour des vibrations comme le gobis s'était enroulé autour de l'ophant quelques instants plus tôt. Le son du flux se faisait pressant, impérieux : il n'allait pas tarder à surgir. Il recouvrait la résonance de Zaslo, qui dut se concentrer pour continuer de la percevoir. Le sol tremblait de plus en plus fort, en longues secousses qui ressemblaient à des spasmes, ou à des contractions précédant un accouchement.

Zaslo perdit toute notion d'espace. Il eut la sensation de tomber dans le fond de la faille. Sa voix intérieure lui souffla qu'il avait présumé de ses forces, de ses facultés, qu'il n'était pas prêt à chevaucher le flux, qu'il aurait dû attendre d'être acclimaté à Gigante et à sa démesure. La vibration le transperçait de toutes parts, comme si elle scindait chacune de ses cellules pour les transformer en

particules et les disperser aux quatre vents de la planète géante. Un orage dévastateur grondait maintenant en lui, un fracas terrible, disharmonieux, qui générerait une douleur effroyable, pas uniquement physique, mais étendue à tout son être. Il poussa un long hurlement, du moins en eut-il l'impression.

Chercher l'harmonie, avaient dit Mork et Gudji.

Le jid.

Comment trouver l'harmonie dans une telle souffrance ? Il n'avait qu'une seule envie, que tout s'arrête, qu'il perde conscience, qu'il se dissolve à jamais dans le néant. Plus de souvenir auquel se raccrocher, plus de perspective, plus de désir. Il n'était plus rien d'autre qu'une âme nue. Il perçut alors, avec une incroyable netteté, sa propre résonance, dont la beauté le ravit et lui fit oublier le tumulte intérieur causé par le flux. D'un seul coup, tandis qu'il se sentait soulevé du sol et projeté dans les airs, il n'y eut plus qu'un écho unique et ravissant.

Le jid.

Le flux jaillit du geyser. Zaslo fut emporté à une telle vitesse qu'il perdit toute notion d'espace et de temps.

L'étendue d'eau déroulait à l'infini ses ondulations vertes et grises légèrement teintées d'or par les rayons obliques de Kolos. Des oiseaux aux couleurs vives survolaient les vagues en piaillant, plongeaient de temps à autre et ressortaient de l'eau en tenant un poissant argenté et frétilant dans leur bec jaune et droit.

Le flux s'était engouffré dans un aven large et profond en abandonnant Zaslo sur la rive rocheuse de ce qui était sans doute un océan. Les vagues de plusieurs dizaines de mètres de hauteur se fracassaient sur les grands récifs qui dressaient un formidable rempart à une cinquantaine de mètres du bord. Zaslo resta un long moment allongé, exténué, incapable de remettre de l'ordre dans ses pensées, les os imprégnés d'une douleur sourde. Il tenta dans un premier temps de reconstituer mentalement le voyage sur le flux, mais, de ses souvenirs embrouillés, n'émergea qu'une sensation globale de déplacement, de vertige.

« Bienvenue à Gandril. »

La voix grave avait retenti derrière lui. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir à qui elle appartenait. Gudji entra dans son champ de vision, s'assit à ses côtés et posa sur lui ses yeux toujours aussi brillants.

« Nous sommes au bord de Ceintremar, l'océan qui ceinture la planète presque de part en part, continua le Voyageur. À plus de cent dix mille kilomètres de Barkour, notre point de départ. Nous n'avons mis qu'une dizaine de secondes à parcourir la distance.

— Moins vite que la lumière, fit observer Zaslo.

— Juste. » Gudji réfléchit quelques instants. « Il existe un petit décalage entre la vitesse de la lumière et la vitesse de nos corps. Nous ne pourrions pas supporter le voyage sinon. L'important est que tu aies chevauché le flux.

— Je n'ai pas l'impression de l'avoir chevauché. C'est plutôt lui qui m'a emporté jusqu'ici.

— Si tu n'avais pas trouvé le jid, nous ne serions pas en train d'en parler.

— Je n'ai rien maîtrisé du processus. »

Le dépit dans la voix de Zaslo dessina une moue dubitative sur les lèvres de Gudji.

« Si tu avais cherché la maîtrise, le flux t'aurait pulvérisé. La maîtrise viendra en son temps. Tu as franchi la première étape. La plus importante sans doute.

— Je me suis quand même sauvé la première fois... »

Le Voyageur éclata d'un rire tonitruant.

« De quoi te plains-tu ? Moi, j'ai reculé à quinze reprises avant d'affronter le flux. La plupart des Voyageurs ont besoin d'au moins une dizaine de tentatives. » Il pointa l'index sur le torse de Zaslo. « Tu portes déjà les marques d'un Voyageur chevronné. »

Zaslo examina sa poitrine. Des taches brunes d'une largeur de trois ou quatre centimètres maculaient sa peau. Il constata également que ses poils avaient disparu, y compris sur les bras. Pris d'un doute, il se passa la main sur le crâne : son cuir chevelu était nu et lisse.

« Ton cadeau au flux, précisa Gudji avec un sourire. Ni tes cheveux ni tes poils ne repousseront. »

Zaslo eut besoin de quelques secondes pour accepter la perte de sa chevelure, qu'il avait toujours crue indissociable de son apparence.

« Tous les voyageurs ont le même aspect ?

— Tous. Les corrections ADN n'y changent rien. Elles risquent au contraire d'entraîner la perte du jid. »

Zaslo songea à Mork. L'ancien Voyageur disait que les flux l'avaient rejeté. Avait-il cédé à la tentation de la modification génétique pour retrouver sa chevelure, son aspect initial ?

« Y a-t-il d'autres façons de perdre le jid ? »

Gudji prit de nouveau un long temps de pause avant de répondre.

« Elles sont nombreuses. Et variées. Tu les découvriras bien assez tôt.

— Nous avons voyagé sur un flux qui va de la mer Morte à Ceintremar, mais comment peut-on choisir d'autres destinations ? »

Le doigt de Gudji se pointa en direction de l'aven où avait disparu le flux.

« Gandril est un nœud énergétique important. D'ici, les flux partent dans différentes directions.

— Comment les distingue-t-on ?

— Ils sont réguliers, ils se présentent toujours dans le même ordre. Tu finiras par les reconnaître.

— Tous les flux ont été explorés ? »

Gudji se releva, s'approcha du bord de la falaise et contempla les vagues se fracassant sur les récifs.

« Nous n'en sommes qu'au début. Gigante est loin de nous avoir confié tous ses secrets. Lorsque nous ouvrons une voie, nous la parcourons à plusieurs reprises et vérifions qu'elle mène toujours au même endroit avant de la répertorier.

— À quoi sert-il de les répertorier si les autres habitants de Gigante n'ont pas la possibilité de les utiliser ? »

Gudji se retourna et enfonça ses yeux dans ceux de Zaslo, qui rencontra des difficultés à soutenir leur intensité.

« Nous pensons qu'un jour ils seront accessibles à tout Gigantin. Qu'ils modifieront le rapport à l'espace et au temps.

— Plus personne n'aura de cheveux sur cette planète. »

L'amertume avait soufflé toute trace d'humour dans la voix de Zaslo.

« Un sacrifice minuscule en regard des avantages. » Le sourire de Gudji donnait à son visage un aspect enfantin. « Les plus coquets coiffent des perruques ou des couvre-chefs. Certains portent également des lunettes fumées pour dissimuler l'éclat de leurs yeux. Dans certaines régions, il est mal vu d'être un Voyageur. »

Zaslo se rappela que Korfa avait traité Gudji de démon en se fiant uniquement à son aspect.

« J'ai failli être lynché par des nomades, poursuivit le Voyageur. Et lorsque je me balade en ville, j'essaie de passer inaperçu.

— Pourquoi la population réagit-elle de cette façon ? »

Gudji revint s'asseoir près de Zaslo.

« Je suppose que c'est le lot des pionniers. Nous ouvrons les voies et les cages, ce qui ne plaît pas à ceux qui basent leur pouvoir sur l'interdit, la restriction, l'ignorance. Ils nous diabolisent. »

Zaslo fut pris d'une soudaine et irrésistible envie de dormir. Il lutta un instant contre le sommeil qui se déployait en lui et l'engourdisait.

« Ne résiste pas, lui conseilla Gudji d'une voix douce. Les premiers temps, tu auras besoin de dormir après avoir chevauché le flux, puis tu finiras par t'y habituer. »

Zaslo s'allongea sur la surface rocheuse et ferma les yeux.

Les sensations de son voyage sur le flux lui revinrent soudain en mémoire. L'impression d'être lui-même une vague de particules voguant sur le flot lumineux.

Une conscience échappée de son corps.

Une vibration pure.

Il perdit conscience.

Un fracas le réveilla.

Un roulement assourdissant.

Des dizaines d'éclairs zébraient le ciel qui avait viré au rouge sombre. D'autres dansaient au-dessus de l'océan hérissé d'énormes vagues. D'autres encore montaient de l'aven où avait disparu le flux quelques quartiers plus tôt.

Un orage à l'image de Gigante.

Démentiel. Dangereux.

CHAPITRE 10

Pour autant que je puisse en juger, Gigante est une planète criblée de nœuds énergétiques, d'ouvertures, où naissent et disparaissent les flux. Ils formeraient un réseau complexe couvrant l'ensemble de son énorme surface. Nous pouvons observer le phénomène, mais ne pouvons pas l'expliquer. Nous sommes encore loin de déchiffrer les mystères de notre planète d'adoption. Je persiste à penser que Gigante est une entité quasi organique dont les manifestations, les colères, les équilibres, les outrances même composent un langage cohérent. On me prendra certainement pour un dément si j'affirme que notre monde nous parle, nous avertit, nous guide, comme si la matière était dotée d'une intelligence propre, voire d'une conscience, et pourtant, pourtant, au fond de moi, je reste persuadé que Gigante et ses habitants sont issus d'un même creuset, qu'il est possible de créer une véritable symbiose entre elle et nous. J'en suis, comme un nouveau-né, à mes premiers pas, à mes premiers balbutiements. J'ai l'impression d'appriivoiser peu à peu une mère effrayante.

Les vagues d'émigration ne cessent de déferler à Magniz même si, à première vue, rien ne prédispose ces créatures fragiles que sont les êtres humains à s'installer sur un monde aussi peu hospitalier. J'ai le sentiment qu'il y a une urgence à comprendre les mécanismes profonds de Gigante si nous voulons durer, si nous voulons survivre. Notre planète exige beaucoup de nous. Saurons-nous nous élever à sa hauteur ? La réponse se trouve-t-elle du côté des géants mythiques qui recommencent à hanter mon esprit ?

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

DES ÉCLAIRS chargés d'une puissance infinie s'échappaient de l'aven.

Zaslo se demanda où était passé Gudji et chercha un abri des yeux.

Sans doute le Voyageur était-il reparti sur un flux pendant qu'il dormait. Il se souvint des propos de Mork dans la giette des Komans : *une mère n'abandonne jamais ses enfants, elle leur ouvre son ventre*

lorsqu'elle déchaîne sa puissance, l'électricité ne pénètre pas dans certains endroits, il faut seulement apprendre à les repérer... Il devait trouver l'un des endroits dont avait parlé l'ancien Voyageur, rapidement, ou il serait réduit en cendres. Chevaucher les flux ne protégeait pas des éclairs ; ces derniers étaient d'une autre nature, l'expression du chaos de Gigante, un déversement de trop-plein énergétique.

La foudre s'abattit à quelques mètres dans un fracas assourdissant. Une décharge d'électricité lui cingla les muscles, les nerfs et les os. Elle se dispersa par des sillons étroits creusés dans la roche qui formaient des réseaux.

Il se releva. Une véritable pluie d'éclairs criblait d'impacts le sol rocheux ou la surface tumultueuse de l'océan. Il sentait sur sa peau les caresses grésillantes et douloureuses des particules électriques. Il fonça en direction de l'aven, seul orifice apparent dans les environs. Le sol noirci par endroits piquait son pied nu. La foudre le manqua de peu, tombant une fois à sa gauche et une fois derrière lui en pulvérisant le sommet d'un piton rocheux. Les grondements s'amplifiaient. Il eut l'impression que le ciel le pourchassait, le prenait pour cible. Il remarqua alors une autre bouche à côté de l'aven, nettement moins large, en partie dissimulée par un repli. Elle ne crachait pas d'éclairs, mais une lumière changeante en émanait, comme émise par une lampe agonisante. Il lança un regard derrière lui. Les vagues débordaient la barrière de récifs, frappaient la falaise de plein fouet, projetaient des gerbes livides à une hauteur de vingt mètres.

Il atteignit l'entrée voisine de l'aven au moment où l'orage redoublait de violence. Une chaleur intense se déploya derrière lui. Une boule de feu fonçait dans sa direction. Il plongea dans l'orifice. Rebondit sur une paroi avant de dévaler sur le dos une pente abrupte. La sphère fusa au-dessus de lui en éclaboussant le conduit de ses lueurs rageuses. Zaslo atterrit une douzaine de mètres plus bas. Le choc lui coupa le souffle. Il oublia la douleur à ses côtes et à sa hanche droite pour se redresser et observer les lieux. La lumière tremblotante provenait de piliers transparents enchevêtrés qui étayaient la voûte et ressemblaient à des cristaux. Plus loin, dans une salle adjacente, brillaient par intermittence des éclats fulgurants. La foudre pénétrait par une autre ouverture, peut-être l'aven principal, mais son feu semblait bloqué à l'entrée de la cavité dans laquelle Zaslo venait de tomber, comme si un invisible bouclier empêchait l'électricité d'y poursuivre son chemin.

Il respirait désormais un air exempt de particules crépitantes. Il comprit qu'il serait hors d'atteinte de l'orage tant qu'il demeurerait dans cette partie de la grotte. Les piliers transparents semblaient capturer la lumière des éclairs et former une cage isolante. Il s'installa le plus confortablement possible pour attendre la fin de l'orage, retira

sa chaussure restante, en très mauvais état, et décida de s'en débarrasser. Il ne lui restait désormais que son pantalon. Gigante l'avait dépouillé de tout, y compris de ses cheveux. Il s'assit contre l'une des parois et ferma les yeux, bercé par les roulements de tonnerre mêlés aux grondements des vagues. Des gouttes tombèrent non loin de lui, signe sans doute que les vagues commençaient à submerger la falaise. Il espéra que l'eau ne comblerait pas la cavité.

Il ne sut combien de temps dura l'orage. Tenaillé par la faim et la soif, il alterna les périodes de veille et de sommeil. Une fraîcheur humide avait peu à peu supplanté la chaleur initiale, et il s'était recroquevillé sur lui-même pour lutter contre la froidure qui lui mordait la peau. Les piliers transparents continuaient de capturer la lumière éblouissante qui arrosait régulièrement la salle voisine et dispensaient une clarté changeante teintant d'ambre les parois et le sol rocheux.

Il s'approcha de l'un d'eux : quelque chose le différenciait des cristaux qu'il avait déjà pu observer. Ses faces paraissaient très fines, à peine plus épaisses qu'un ongle, ce qui était pour le moins surprenant en regard de ses dimensions. Son pied ne reposait pas sur une base élargie comme une concrétion ordinaire, il était planté dans la roche, tout comme son sommet qui, dix ou douze mètres plus haut, s'enfonçait dans la voûte à la façon d'une lame. Il s'élevait en oblique et s'appuyait en son milieu sur un autre pilier, plus étroit, avec lequel il formait une croix affaissée. Zaslo hésita un long moment avant de poser la main sur la surface lisse, craignant une électrocution, une brûlure, puis, fasciné par les figures lumineuses qui se succédaient de l'autre côté de la face transparente, il finit par s'y risquer. La douceur et la fraîcheur de la matière, qui renfermait pourtant un phénomène à très haute température, l'étonnèrent. Comment parvenait-elle à piéger l'électricité et à la maintenir prisonnière sans que celle-ci ne puisse s'échapper ni la détruire ? La trouvait-on seulement dans cette région de Gigante, ou sur l'ensemble de la planète ?

Des flaques s'étaient formées dans les anfractuosités, hérissées par les gouttes qui dégringolaient en pluie. Il s'assoupit de nouveau. Lorsqu'il se réveilla, l'eau lui montait jusqu'en haut des cuisses. Le fond de la cavité disparaissait sous une nappe vêtue d'or par les lueurs des piliers. D'abord envoûté par le jeu des reflets changeants sur les parois et la voûte, Zaslo prit peu à peu conscience du danger. L'orage ne faiblissait pas là-haut, et, les vagues ayant conquis le haut de la falaise, l'eau s'engouffrait maintenant en cataracte par l'ouverture. Il eut l'idée de s'installer sur l'intersection entre les deux piliers, à environ six mètres du sol. Il peina à franchir la pente, ses mains et ses pieds glissant sur la matière lisse, parvint cependant à atteindre le

croisement, s'y jucha et s'assit sur le support le plus large.

L'eau continua de monter, parcourue de frémissements rageurs, saturée d'électricité. Les éclairs se succédaient à un rythme effréné, crachant leurs éclats livides dans la cavité, la foudre martelait la roche, les vagues rugissaient sans répit. Bien qu'il ne fût séparé de la menace électrique que par une mince couche minérale, Zaslo se sentait en sécurité entre les deux piliers emplis de lumière.

Il se demanda tout à coup si le flux l'avait vraiment déposé sur le haut de la falaise. Il était fort possible que Gudji l'ait attendu dans l'aven pour le remonter à l'air libre. Le Voyageur ne lui avait pas parlé des circonstances de son arrivée, et lui-même n'en avait aucun souvenir, comme s'il avait perdu connaissance. La disparition du flux s'effectuait sans doute de la même façon que son jaillissement, dans un terrible bouillonnement énergétique. Il lui faudrait garder sa conscience du début à la fin de ses voyages, une lucidité qui relevait de la maîtrise dont avait parlé Gudji.

De ses pensées confuses émergèrent peu à peu la silhouette et le visage de Madilia. L'idée qu'il ne reverrait peut-être plus jamais la jeune femme l'envahit de tristesse. Il en oublia la montée de plus en plus rapide de l'eau à l'intérieur de l'abri.

Lorsque Zaslo rouvrit les yeux, la cavité baignait dans un silence paisible troublé par des chants d'oiseaux. Une clarté rouille tombait en colonne à travers la pénombre et s'échouait en tache pâle sur le sol rocheux encore luisant d'humidité. Toute lumière avait déserté les piliers transparents.

Zaslo descendit de son perchoir et, en proie à une faim dévorante, décida d'explorer les lieux. L'eau s'était retirée, abandonnant des flaques plus ou moins larges et profondes. Il en recueillit quelques gouttes dans le creux de sa main et les but. Leur goût saumâtre l'incita à les recracher aussitôt. Il se faufila entre les piliers enchevêtrés et passa dans une cavité plus importante et mieux éclairée par les rayons de Kolos. Aucune des larges colonnes qui l'étaient par endroits n'était transparente ; elles se présentaient sous la forme habituelle de concrétions rugueuses, évasées à la base et au sommet. La foudre avait semé un peu partout des corolles, des cratères et des débris sombres. La quantité d'impacts impressionna Zaslo. Il comprit qu'il évoluait à l'intérieur de l'aven lorsqu'il découvrit, un peu plus loin, sa très large ouverture circulaire. C'était donc là qu'avait abouti le flux. Là, sans doute, que d'autres se présenteraient. Gudji ne lui avait donné aucune précision sur leur fréquence. Il lui suffisait d'attendre que le phénomène se reproduise et de ressentir le jid. Traversé par l'envie de respirer l'air de la surface et de contempler le ciel de Gigante, il monta sans aucune difficulté par les rochers qui formaient un escalier naturel

aux larges marches régulières.

Un vent chaud chargé d'une odeur de sel l'accueillit dehors. Il se rapprocha du bord de la falaise. Des nuées d'oiseaux multicolores survolaient en piaillant une grève grise parsemée de mares où s'agitaient des poissons et d'autres créatures marines piégés par le brusque retrait de l'océan. Des récifs gisaient en plusieurs morceaux sur le sable. Les oiseaux se disputaient les poissons et les autres proies avec férocité. Aiguillonné par la faim, il dévala la falaise aussi vite que possible en sautant d'un relief à l'autre. Il se sentait aussi léger que sur Azadée. La gravité de Gigante n'avait plus d'emprise sur lui.

Une fois sur le sable, il se dirigea à grands pas vers une mare. Les oiseaux effrayés par son irruption s'égaillèrent en poussant des piailllements de dépit. Des poissons argentés s'agitaient dans la retenue trop étroite pour eux. Il s'accroupit sur le bord, attendit qu'un gros poisson passe tout près, plongea la main, l'agrippa et le tira hors de l'eau. Il maintint ses doigts serrés autour de sa tête pour résister à ses convulsions et aux coups étonnamment puissants de sa nageoire caudale. Il espéra que sa proie n'était pas toxique, mais, si les oiseaux se battaient avec autant d'ardeur pour capturer et dévorer ses congénères, c'était sans doute qu'il n'avait rien à craindre de ce côté-là. Il attendit que le poisson expire pour se reculer et permettre ainsi aux prédateurs ailés de reprendre le cours interrompu de leur pêche. Installé sur un rocher, il entreprit de retirer les écailles, puis il préleva des bandes de chair d'un gris clair et commença à manger. Le goût en était légèrement salé et délicieux. Il le nettoya consciencieusement en ne laissant que les arêtes, la tête et les boyaux. Rassasié, il contempla un moment le ballet bruisant des plumes multicolores et des becs jaunes s'abattant sans cesse sur les mares, puis s'éloignant dans le ciel teinté de pourpre et d'or. Le disque de Kolos brillait d'un éclat vif au-dessus de la ligne d'horizon. Aussi loin que portait le regard, on ne distinguait pas l'océan, probablement reculé sur des dizaines de kilomètres. Les cercles pâles de quatre des lunes de Gigante se devinaient entre les bancs de nuages qui, pourchassés par le vent, filaient comme des ombres. Pour la première fois depuis qu'il avait posé le pied sur son sol, il fut saisi par la beauté de la planète géante.

Le flux surgit dans une débauche de lumière éblouissante ; ce n'était pas un flux en formation, mais un flux en fin de parcours. La vibration en était différente, décroissante, beaucoup moins chargée d'énergie, elle n'appelait pas la vibration du Voyageur, elle ne recherchait pas l'accord harmonique, le jid. La luminosité décrut d'un coup, le phénomène s'estompa et l'aven replongea dans la pénombre.

Zaslo fut surpris d'apercevoir une silhouette recroquevillée sur le sol. Il s'en approcha. L'homme, à qui il était difficile de donner un âge,

le crâne et les sourcils lisses, portait une combinaison de couleur écru et des chaussures montantes dotées d'épaisses semelles. Ses paupières se soulevèrent et ses yeux étincelants, presque phosphorescents, volèrent d'un point à l'autre de la cavité avant de se poser sur Zaslo. Il se releva et se livra à quelques mouvements d'assouplissement qui firent craquer ses articulations.

« Je ne te connais pas. »

Zaslo eut besoin d'un petit moment pour prendre conscience que l'homme s'adressait à lui.

« Je m'appelle Zaslo. Je viens d'effectuer mon premier voyage. »

L'homme interrompit ses mouvements pour le dévisager.

« Bienvenue dans la Guilde. Mon nom est Walkur. J'ai plus de mille sauts à mon actif. »

Zaslo vit que son interlocuteur en tirait une fierté qui ne lui semblait pas légitime ; elle était peut-être même l'une des causes de la perte du jid dont avait parlé Gudji.

« Sauts ?

— La vitesse de déplacement est telle que les voyages ressemblent à des sauts. J'ai ouvert plus de cinquante voies.

— C'est beaucoup ? »

Le rire de Walkur vrilla les nerfs de Zaslo.

« Aucun autre Voyageur vivant n'en a fait autant. Et j'espère en ouvrir beaucoup d'autres. J'y consacre mon existence.

— Où sont classifiées les voies une fois qu'elles sont ouvertes ?

— La Guilde dispose d'archives centrales à Magniz. Après que trois Voyageurs au moins ont contrôlé et authentifié la voie, on prévient les vérificateurs qui calculent ses coordonnées précises avant d'ajouter son point de départ et son point d'arrivée sur le planisphère.

— Vous arrivez d'où ?

— Du Phalkant. Une région de l'hémisphère sud dont la température peut descendre en dessous des moins soixante degrés Celsius. J'ai eu de la chance cette fois : il n'y faisait que moins vingt-cinq. Je cherche une voie qui m'emmènerait dans le Lokodant, une région encore méconnue. La seule communauté qui s'y soit installée n'a plus donné de nouvelles depuis bien longtemps. Et toi ? Où comptes-tu aller ?

— Je ne sais pas. Peut-être... » Zaslo hésita. « ... le Bragant. »

Le regard intense de Walkur se fit soupçonneux.

« Ne me dis pas que tu y vas pour cette histoire de géants ?

— Vous n'y croyez pas ?

— Une simple légende née des dimensions extraordinaires de Gigante. Les gens ont besoin de belles histoires pour accepter les dures réalités de leur planète d'adoption.

— Les gens ne croient pas non plus à la réalité de la Guilde des

Voyageurs. »

Walkur défroissa le devant de sa combinaison avant de lever les yeux vers l'ouverture de l'aven.

« J'aime la nuit et ses mystères, contrairement à la plupart des Gigantins, reprit-il. Le jour m'ennuie. Les gens ne croient pas à notre existence parce que nous accomplissons ce qu'ils ne sont pas capables d'accomplir et que nous sommes condamnés à la clandestinité.

— Gudji affirme qu'à terme tous les enfants de Gigante auront la capacité de chevaucher les flux.

— Tu connais Gudji ?

— C'est lui qui m'a guidé vers le flux et aidé à trouver le jid. »

Walkur hocha la tête à plusieurs reprises d'un air réprobateur.

« Comme tous les idéalistes, Gudji est un grand naïf. Je crois, moi, que les voies ne s'ouvriront jamais à tout le monde.

— Pourquoi seraient-elles seulement réservées à quelques-uns ? »

Les lèvres brunes de Walkur s'étirèrent en une moue fugace.

« La plupart de ceux qui ont essayé d'affronter les flux ont été réduits en cendres. Je ne sais pas ce qui fait de nous des êtres différents. Un truc génétique ? Une sensibilité particulière ? Un don semblable à celui d'un musicien ? Nous ne serons jamais admis dans le commun des mortels. Si tu n'acceptes pas d'être différent, tu en souffriras toute ta vie. Allons prendre l'air. »

Joignant le geste à la parole, Walkur gravit les rochers qui menaient à l'ouverture de l'aven. La lumière de Kolos tirait maintenant sur le rose, vêtait le ciel d'une teinte légèrement mauve, gagnait en intensité vingt après vingt.

« Toujours aussi bruyantes, les quernes. »

Le Voyageur désignait les nuées d'oiseaux multicolores qui survolaient les ondulations de l'océan revenu s'installer au pied de la falaise. Il se tourna vers Zaslo avec un sourire.

« Viens avec moi dans le Lokodant.

— On peut voyager à deux sur un flux ?

— Pas en même temps. Mais on peut s'attendre à l'arrivée. C'est toujours préférable d'être accompagné les premiers temps. Quand tu auras plusieurs sauts à ton actif, tu pourras ensuite explorer tes propres voies. Qu'en penses-tu ? »

Le personnage de Walkur déplaisait à Zaslo mais, si le Voyageur était aussi chevronné qu'il le prétendait, il pourrait sans doute progresser à son contact. L'important pour le moment était d'apprendre à maîtriser les flux.

« Bonne idée. »

Walkur examina son vis-à-vis de la tête aux pieds.

« Il te faut déjà une tenue adaptée. Tu as de l'argent ?

— J'ai laissé la plus grosse partie de mes gigs à l'hôtel de

Barkour. »

Walkur tapota l'une des poches de sa combinaison.

« Pas la peine d'escompter les récupérer. J'ai ce qu'il faut. Nous prendrons un premier flux pour Galène, une ville moyenne du Juvant. Nous trouverons là-bas de quoi t'équiper. Puis nous prendrons un transport aérien pour la région d'Oléane. J'ai bon espoir d'y découvrir de nouvelles voies.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Nous chercherons ailleurs.

— Sur quels éléments vous basez-vous pour effectuer vos recherches ?

— Les récits des voyageurs ou des autochtones, les légendes locales, les rapports des expéditions scientifiques, les fréquences des orages, les événements climatiques inhabituels... Un commerçant ambulant m'a appris qu'une communauté d'Oléane vénérât des apparitions lumineuses qu'elle assimile à des dieux. J'ai envie de voir de près à quoi ressemblent ces apparitions. Il faudra seulement être prudent : d'après mon informateur, ces gens sont des fanatiques, et ils n'aiment pas beaucoup qu'on vienne fourrer le nez dans leurs croyances. » Walkur haussa les épaules. « La vie ne va pas sans risques. »

Les éclats de son rire effarouchèrent les oiseaux qui volaient au-dessus d'eux.

« Le programme te convient ? » Walkur scruta le ciel. « Allons-y. Thémis vient de disparaître.

— Thémis ?

— La onzième lune. Le flux ne va pas tarder. »

CHAPITRE 11

Je hais Gigante.

Je la hais parce que je suis une ténébreuse.

Je hais cette mère horrible qui contraint ses enfants à gaspiller leur vie en déplacements.

Je hais ces perspectives infinies qui donnent l'impression d'être à jamais piégée, à jamais perdue.

Je hais Gigante et ses colères électriques qui peuvent à tout moment s'abattre sur vous et vous réduire en cendres.

Je hais les humains qui la découvrirent et décidèrent de s'y installer.

Je hais mes ancêtres qui s'enfermèrent pendant un demi-siècle TU à l'intérieur d'un vaisseau et endurèrent le sommeil de glace pour émigrer sur Gigante en caressant leur rêve absurde.

Je hais la Guilde des Voyageurs, ces hommes qui ont appris à maîtriser les flux électriques et le secret du déplacement instantané, et n'ont pas transmis leur savoir à leurs frères englués dans le temps gigantin. S'ils n'existent pas, s'ils ne sont qu'une légende issue de l'imagination fertile des humains, je les hais davantage encore.

Je hais les Saribiséens, ces religieux fanatiques qui chantent à longueur de quartier, je hais leurs certitudes, leur foi inébranlable, leur candeur désarmante, leur optimisme à toute épreuve. Je me suis tellement habituée à leurs chants que je les regretterai sans doute lorsque le glisseur les déposera dans le Bragant.

Je hais Zaslo de m'avoir abandonnée à mes rêves de petite fille.

Je me hais moi-même de m'être lancée dans cette aventure absurde.

Je m'ennuie, me blessant les yeux à force de contempler des paysages désolants de platitude. Les déserts succèdent aux déserts ; ils ne se différencient que par leurs teintes, brunes, noires, rouges, jaunes...

Je crois que je hais également le jour gigantin : la chaleur me vrille les nerfs, et la nuit, au moins, entretient une forme de mystère qui intrigue et ménage l'espoir, tandis que la lumière de

UNE CURIOSITÉ mêlée d'effroi troublait le regard de la vendeuse dont les yeux clairs se nichaient profondément sous les arcades sourcilières. Comme ces deux hommes étaient les deux seuls clients de la boutique, elle se sentait obligée de se montrer prévenante tout en se demandant s'ils avaient de l'argent pour payer la veste et le pantalon choisis par le plus jeune qui s'était présenté torse et pieds nus. L'insoutenable éclat de leurs regards l'empêchait de les regarder en face. Elle lissait machinalement les mèches torsadées de sa chevelure noire, intriguée par leurs crânes lisses et, pour le plus vieux des deux, parsemé de fleurs sombres.

Galène s'étendait dans une vallée flanquée de montagnes grises et nues. Une ceinture de végétation sauvage et de champs cultivés entourait la ville. Certains arbres se vêtaient de feuilles translucides qui s'emplissaient régulièrement de lumière. Des canaux d'irrigation couraient entre les rectangles jaunes et verts, sillonnés par des embarcations légères transportant deux ou trois hommes affairés à pêcher.

Le flux avait déposé les Voyageurs un quartier plus tôt sur la rive d'un cours d'eau bordé d'une végétation inextricable. Walkur connaissait heureusement un passage souterrain d'une longueur approximative d'un kilomètre qui donnait sur les premières plantations et, au-delà, sur les faubourgs de Galène.

« Que se passerait-il si des habitants du coin découvraient l'endroit d'où part et où arrive flux ? avait demandé Zaslo.

— Pour qu'il se passe quelque chose, il faudrait qu'ils le découvrent au moment de l'arrivée d'un Voyageur, avait répondu Walkur. Ensuite, il faudrait aussi qu'ils établissent la relation entre le phénomène électrique et la présence d'un homme dans les parages, autant dire que les risques sont minimes. »

Zaslo s'était efforcé de rester conscient lors de son deuxième voyage. Il avait dû trouver un équilibre délicat entre le lâcher prise permettant de percevoir les vibrations et la volonté de concentrer son attention sur le processus, de garder toute sa lucidité. Il n'y était pas tout à fait parvenu. Lorsque les deux vibrations s'étaient fondues en une seule, la puissance du flux l'avait happé et projeté sans lui laisser le loisir d'observer le mécanisme, et il s'était retrouvé quelques secondes plus tard allongé sur la rive du cours d'eau, pantelant, grisé,

étourdi par la vitesse de son déplacement.

Walkur, qui avait chevauché le flux précédent, l'avait accueilli d'un regard amusé. Ils avaient ensuite gagné la ville et étaient entrés dans une boutique de vêtements d'une rue commerçante. La plupart des habitants de Galène étaient des Gigantins issus de la première migration, petits, râblés, bruns de cheveux et de peau, dotés de cette démarche et de ce débit saccadés qui les apparentaient à des andros réglés sur la fréquence accélérée. L'agglomération en elle-même ne présentait pas grand intérêt. Selon Walkur, elle avait été fondée par un groupe de pionniers qui, las d'errer sur les immensités gigantines, avaient décidé de s'installer dans le secteur à cause du cours d'eau dévalant la montagne un mois sur deux. Elle comptait environ vingt mille âmes, une population qui s'étoffait peu à peu grâce à une politique nataliste incitative. Son éloignement des grands axes de circulation et des zones habitées l'avait poussée à cultiver son autonomie sur les plans alimentaire, législatif et technologique.

Zaslo se regarda dans le miroir en pied et se jugea acceptable dans son ensemble gris. Les vêtements étaient en tout cas confortables. La vendeuse avait assuré qu'ils maintenaient la chaleur corporelle pendant les grands froids et la fraîcheur pendant les saisons caniculaires. Il avait complété le tout par des chaussures souples noires dont les fermetures s'ajustaient automatiquement au niveau des chevilles.

« Vous n'êtes pas de Galène, pas vrai ? demanda-t-elle avec un sourire crispé. Je ne vous ai jamais vus dans le coin. Vous faites partie d'une caravane ? D'un peuple errant ? »

— En quelque sorte, répondit Walkur. Nous sommes des voyageurs.

— Les autres vont aussi descendre en ville ?

— Je n'en sais rien, chacun fait ce qu'il veut. » Walkur s'approcha du comptoir derrière lequel se tenait la jeune femme. « Nous cherchons à gagner la région d'Oléane. »

La grimace de la vendeuse creusa ses joues et souligna l'aspect saillant de ses arcades sourcilières.

« Vous ne ressemblez pas à des zerfis, pourtant.

— Des zerfis ?

— Les dingues d'Oléane. Des fanatiques qui massacrent tous ceux qui passent dans leur coin.

— Il y a bien des transports aériens entre Galène et Oléane ?

— Quelques aérolotes. Mais ils transportent uniquement des marchandises, pas de passagers.

— Ces marchandises ont bien été vendues par des commerçants qui ont rencontré vos zerfis, non ?

— Les commandes et les paiements se font par le com, jamais en

direct.

— D'où partent les aérolopes ? »

Le bras de la vendeuse se tendit en direction de la porte de la boutique.

« De l'aéroport situé au sud de la ville. Faut moins d'une demi-vingte pour s'y rendre à pied... Vous prenez les vêtements ? »

Walkur se tourna vers Zaslo.

« Ils te conviennent ? »

Zaslo répondit d'un hochement de tête.

« Combien pour le tout ? »

— Deux cent soixante-dix gigs, monsieur. »

Walkur ne réagit pas tout de suite ; la vendeuse se méprit sur son hésitation.

« Je peux vous faire un petit prix. Deux cent cinquante le tout, vêtements et chaussures.

— Deux cent trente.

— D'accord. »

Walkur régla d'assez mauvaise grâce, conscient que, étant donné la rapidité avec laquelle avait cédé la jeune femme, il aurait pu obtenir de meilleures conditions.

« Combien de temps mettent les aérolopes pour l'Oléane ? demanda-t-il entre ses lèvres serrées.

— Une vingtaine de quartiers. »

À l'échelle de Gigante, l'Oléane était une voisine très proche.

Les deux Voyageurs sortirent de la boutique. Zaslo jeta son vieux pantalon dans une poubelle.

« Je te rembourserai dès que j'aurai de l'argent...

— Il te faudrait travailler pour ça. Travailler te ferait perdre du temps.

— Tu ne travailles pas pour gagner ton argent ?

— Je n'en ai pas besoin. Je puise dans les réserves héritées de ma famille, qui sont, par chance, abondantes. »

Les passants qu'ils croisaient leur lançaient des regards mi-intrigués, mi-hostiles. Certains hommes arboraient ostensiblement une arme à leur ceinture. Les crosses luisantes saillaient des étuis de cuir souvent ornés de motifs colorés.

« La loi est assez simple dans le coin, précisa Walkur à voix basse. Si quelqu'un te cherche noise ou ne te plaît pas, tu lui tires d'abord dessus, ensuite tu discutes. Il vaut mieux rester discrets. Mangeons un morceau avant de nous rendre à l'aéroport. »

Ils choisirent un restaurant qui, d'après son enseigne, proposait une cuisine de qualité pour tous les goûts. Ils durent se contenter d'un plat unique fade qu'ils tentèrent de relever avec les épices à leur disposition sur la table. Comme elles étaient elles-mêmes insipides, ils

se résignèrent à mâcher sans plaisir les morceaux de viande à la consistance spongieuse et des légumes aux fibres récalcitrantes.

Deux hommes assis à une table voisine, aussi larges que hauts, les apostrophèrent. L'un d'eux, le plus costaud, portait à la ceinture une arme à l'énorme crosse recourbée.

« Qu'est-ce que vous fichez dans le coin, les gars ?

— Nous sommes en route vers l'Oléane, répondit Walkur.

— Vous r'ssemblez guère à des zerfis, pourtant.

— On nous a dit que l'Oléane était riche en ressources. On y va juste faire un peu de prospection. »

Les deux Gigantins éclatèrent de rire.

« On s'est bien foutu de votre gueule ! reprit le plus costaud. Y a rien d'autre là-bas que des cailloux et des pharbres. » Discernant les lueurs interrogatives dans les yeux des deux Voyageurs, il ajouta : « Des arbres aux feuillages lumineux. On en a quelques-uns par ici. Vous devriez faire demi-tour avant que ces cinglés vous coupent les... »

Une nouvelle quinte de rire emporta ses mots.

« Nous irons nous rendre compte par nous-mêmes, rétorqua Walkur.

— On n'aime pas beaucoup par ici les gens qui fricotent avec les zerfis », maugréa le moins corpulent des deux Gigantins.

Zaslo espéra que Walkur ne réagirait pas et que l'échange d'amabilités en resterait là. Un silence oppressant était tombé sur la salle. Les regards des autres clients et des deux serveurs convergeaient dans leur direction.

« Ce que vous pensez et dites n'a strictement aucune importance, objecta Walkur. Nous sommes libres d'aller où bon nous semble et de voir qui bon nous semble. »

Les deux Gigantins se levèrent comme un seul homme et s'approchèrent de la table des Voyageurs. La main du plus costaud se promenait quelques centimètres au-dessus de la crosse de son arme.

« J'aime pas la façon dont tu nous parles, hareko, gronda le plus petit.

— Nous sommes également libres de parler de la façon qui nous plaît, répliqua Walkur.

— Vous feriez pas partie de ces foutus charlatans qui prétendent se balader sur les courants électriques ?

— Peu importe qui nous sommes. Nous aspirons seulement à manger en paix. On m'avait pourtant dit que les habitants de Galène avaient le sens de l'hospitalité.

— Pas pour les charlatans. Les charlatans, on les expulse de la ville parce qu'ils n'ont rien à foutre chez nous. »

Zaslo maudit Walkur. Il se retrouvait, par la faute du Voyageur,

impliqué dans la situation qu'il détestait entre toutes : le conflit. La vigueur et l'agressivité des Gigantins ne leur laissaient aucune chance de s'en sortir indemnes ; ils auraient déjà du mal à s'en tirer vivants.

« Ne vous donnez pas cette peine, messieurs, nous partons de nous-mêmes. »

Walkur se leva et, d'un geste, réclama l'addition à l'un des serveurs. Comme ce dernier ne bougeait pas, il se dirigea vers le comptoir.

« Offert par la maison, monsieur », lâcha le serveur.

Walkur s'inclina avec un large sourire.

« Je suppose que c'est pour vous excuser de l'infection que vous nous avez servie. »

Les traits du serveur se tendirent.

« Tu viens, Zaslo ? Nous ne sommes pas les bienvenus dans le coin. »

Zaslo se leva et, de plus en plus inquiet, rejoignit Walkur au centre de la salle. Les deux Gigantins se dirigeaient vers la porte afin d'attendre les Voyageurs à la sortie de l'établissement.

« Ils vont nous massacrer, murmura Zaslo.

— Les grandes gueules ne m'effraient pas.

— Ils ne sont pas seulement grandes gueules, ils sont costauds et l'un d'eux est armé. Tu avais pourtant dit qu'on resterait discrets. »

Walkur enveloppa son compagnon d'un regard teinté d'amusement et d'une tendresse surprenante.

« Tu devras apprendre à te débarrasser de tes peurs pour devenir un vrai Voyageur. »

Il n'y avait pas trace de forfanterie dans sa voix. Autant le personnage paraissait imbu de lui-même en évoquant son expérience des flux, autant, face à la menace des deux Gigantins, il débitait les mots avec la simplicité de l'évidence.

« Allons prendre l'air », ajouta-t-il avec un sourire désarmant de candeur.

Les deux hommes s'étaient postés au milieu de la rue à cinq ou six mètres de la porte. Le plus costaud n'avait pas tiré son arme de son étui ; sans doute estimait-il que ses poings suffiraient pour venir à bout des deux charlatans.

L'initiative de Walkur prit au dépourvu Zaslo, qui avait cru qu'ils s'enfuiraient ventre à terre une fois dehors : il fondit sur l'adversaire le plus costaud et, sans lui laisser le temps de réagir, il lui assena un coup de poing sur le nez. Le craquement des cartilages précéda le cri de surprise et de douleur poussé par le Gigantin, qui s'affaissa de tout son long sur les pavés. Walkur pivota et se rua sur le deuxième adversaire. L'autre leva le bras pour riposter, mais, bien plus rapide que lui, le Voyageur se fendit de tout son long pour le frapper au

niveau du plexus solaire. Le petit homme, plié en deux par le choc, tomba à genoux avant de s'allonger pour tenter de reprendre son souffle.

« Quelqu'un d'autre ? »

Walkur s'adressait aux clients et aux serveurs du restaurant massés devant la porte ; pas un ne releva le défi. Il rajusta ses vêtements avec flegme et s'éloigna d'une démarche tranquille. Zaslo accéléra le pas pour le rejoindre.

« Je ne te savais pas aussi...

— Doué pour la bagarre ? Un présent des flux : ils nous rendent à la fois plus vigilants et plus réactifs. Ils m'ont appris à traverser mes peurs, à prendre l'initiative. Les grandes gueules comme ces deux-là sont complètement désarmés quand on ne réagit pas comme ils l'attendent.

— Les flux ont le même effet sur tous les Voyageurs ?

— Chacun développe ses propres talents. Les tiens te seront révélés. »

Zaslo ne put s'empêcher de jeter un regard par-dessus son épaule et fut soulagé de constater que personne ne le suivait.

Il leur fallut un peu moins d'une demi-vingte pour se rendre à l'aéroport de Galène, un grand mot pour désigner une piste de terre, un bâtiment cubique flanqué d'une porte coulissante et de quelques baies arrondies, et deux hangars sous lesquels stationnaient des aérolotes couverts de poussière ocre. Des hommes et des femmes vêtus de combinaisons jaunes déambulaient entre les appareils. Les deux Voyageurs se rendirent dans le bureau situé à l'intérieur du bâtiment cubique. Une femme à l'air renfrogné, qui s'éventait avec nonchalance à l'aide d'une feuille de papier repliée, les accueillit au comptoir. Elle montra du doigt une bouche noire recouverte par une grille et marmonna :

« La clim est en panne deux mois sur trois...

— C'est rassurant pour les voyageurs qui utilisent les services de votre compagnie », lança Walkur avec un sourire.

Elle se redressa et rajusta son chemisier jaune. La finesse de ses traits jurait avec l'épaisseur de ses épaules et de ses bras. Le bois sombre des cloisons et du plafond donnait un air vétuste à la pièce éclairée par une seule lucarne.

« Vous désirez, messieurs ?

— Un aller simple pour la région d'Oléane. »

Les yeux bruns de la femme s'arrondirent de surprise.

« Jamais personne ne va en Oléane. C'est une région dangereuse pour les voyageurs. À moins que... »

Elle se mordit la lèvre inférieure. D'un geste de la main, Walkur l'invita à poursuivre.

« Que vous ne soyez vous-mêmes...

— Zerfis ? Nous sommes de simples voyageurs, des harekos. Quand part le prochain aérolote ? »

Elle consulta l'écran vertical et transparent apparu devant elle.

« Dans deux vingtes. Un cargo. Il dispose d'une dizaine de sièges pour d'éventuels passagers.

— L'équipage ne descend pas, une fois à destination ?

— Les pilotes et les autres membres de l'équipage ne sortent jamais des limites de l'aéroport de Torlinn.

— Torlinn ?

— La ville principale d'Oléane. Vous êtes bien sûrs de vouloir vous rendre là-bas ?

— Tout à fait certains. »

La femme promena ses doigts sur l'écran traversé de figures lumineuses.

« Cinq cents gigs pour les deux billets. »

Walkur préleva un jeton de cinq cents gigs de son étui et le tendit à l'employée. Une machine s'alluma et grésilla derrière elle, et cracha deux petits carrés holographiques.

« Vos titres de transport. »

L'employée les récupéra et les posa sur le comptoir.

« La GalAir vous souhaite un bon voyage, messieurs.

— GalAir ? On peut dire que vous avez vraiment le don de mettre vos clients en confiance ! » s'exclama Walkur avec un petit rire.

CHAPITRE 12

Que dire des populations de Gigante ?

La plupart se montrent inamicales, comme si les conditions éprouvantes de leur planète déteignaient sur ses habitants. L'éloignement des différentes communautés entraîne un repli sur elles qui engendre des sociétés fermées et ne favorise guère les échanges. Souvent, les émigrants se sont arrêtés dans un coin à la suite d'une interminable errance qui leur a pris parfois plusieurs générations. Une fois installés, ils ont vécu en autarcie quasi complète, tirant leurs maigres ressources d'une terre elle-même peu hospitalière, menant l'existence rude des pionniers. L'arrivée d'une caravane représentait pour eux un danger : de nouvelles bouches à nourrir qui menaçaient un équilibre déjà précaire et n'étaient pas les bienvenues. On m'a rapporté plusieurs cas de massacres et de pillages perpétrés par les populations sédentaires sur des populations errantes. Comme les distances rendent impossibles l'action des forces de l'ordre et l'établissement d'une véritable justice, ces crimes sont restés impunis. Peut-être la maîtrise des flux électriques rendra-t-elle possible une unité pour l'instant difficile à trouver ? Il faudrait pour cela que chacun puisse les utiliser, mais combien de temps faudra-t-il aux Gigantins pour se familiariser avec leur puissance ? S'il s'agit d'une simple question d'évolution génétique, plusieurs millénaires TU seront probablement nécessaires. Si, comme je le pense contrairement à d'autres Voyageurs, la technique du chevauchement des flux est d'ores et déjà accessible à chacun, alors nous devons très rapidement convaincre les populations d'utiliser ce système de transport qui redonnera à la planète une dimension humaine. Toutefois, nous ne parlons pas d'une simple manière de se déplacer, mais d'un mode de vie qui implique un changement radical dans la perception des phénomènes matériels. Voilà sans doute ce que nous enseigne Gigante : un nouveau rapport à l'espace et au temps, une métamorphose radicale, un abandon des anciens paradigmes humains. Et, connaissant les résistances de nos frères humains au changement, nous ne sommes certainement pas au bout de nos peines.

LA LIGNE ÉTINCELANTE qui barrait toute la largeur de l'horizon donnait l'impression qu'un feu gigantesque embrassait la région d'Oléane.

L'aérolote survolait une zone désertique parsemée de lacs de gehla verte que leurs hautes ceintures rocheuses rendaient impossibles à exploiter. Zaslo avait fini par s'habituer au ronronnement désagréable des moteurs. L'appareil s'était posé à deux reprises sur des aéroports isolés pour refaire le plein. Il avait volé le reste du temps de façon continue, les deux pilotes prenant les commandes à tour de rôle. Il transportait dans ses soutes du fer, du bois et d'autres matériaux pour les constructions, ainsi que des boîtes de nourriture, des bidons d'huile de cuisine et différentes variétés de farines. L'hôtesse servait les repas sans se fendre d'un sourire ni du moindre mot de sympathie. La nourriture ressemblait à celle que les Voyageurs avaient mangée à Galène, insipide et d'une consistance caoutchouteuse. Les sièges inclinables ne valant pas un lit, Zaslo ne dormait que par bribes, et la fatigue lui pesait de plus en plus sur la nuque et les épaules. Walkur, lui, semblait traverser l'épreuve sans ressentir ni lassitude ni impatience, même s'il avait affirmé que les correspondances étaient les moments les plus pénibles des voyages sur les flux. Le disque de Kolos avait viré du rouge à l'orangé, parant d'ocre et de rouille les rares nuages qui s'étiraient dans le ciel toujours empourpré.

« Une forêt de pharbres, sans doute. » Walkur désignait par le hublot la frange lumineuse dans le lointain. « Nous devrions bientôt arriver.

— Dans cinq vingtes, exactement », précisa l'hôtesse debout devant les compartiments métalliques où étaient entreposés et réchauffés les plats.

La perspective de l'arrivée prochaine à Torlinn lui avait redonné miraculeusement l'usage de la parole. Elle s'éclipsait régulièrement derrière le rideau qui séparait sa cabine des rangées de sièges, et en ressortait à chaque fois avec une nouvelle tenue jaune, comme si elle tentait de tromper son ennui en essayant tous les tailleurs, jupes, robes, pantalons, chemisiers et polos à sa disposition dans son impressionnante garde-robe. Elle leur avait expliqué, au tout début du voyage, qu'elle occupait également la fonction d'infirmière et qu'elle pouvait, en cas de besoin, prendre les commandes de l'appareil.

« Qu'allez-vous faire à Torlinn ? demanda-t-elle en leur apportant leurs plateaux-repas d'où s'échappait toujours la même odeur douceuse.

— De la prospection », répondit Walkur.

Elle les examina de la tête aux pieds avant de poser la question qui, visiblement, lui brûlait les lèvres.

« Vous n'êtes pas armés ? Les zerfis sont dangereux...

— Nous n'avons pas peur, répliqua Walkur.

— Vous venez de quelle région ?

— D'aucune en particulier. Nous sommes des itinérants.

— Ça fait... (elle réfléchit, les yeux mi-clos) près de trois mois que je travaille pour GalAir, et c'est la première fois que je rencontre des passagers à destination de Torlinn.

— Aucune loi n'interdit aux voyageurs de se rendre en Oléane. »

Elle secoua la tête d'un air réprobateur.

« Les zerfis ne connaissent pas d'autre loi que la leur. Les forces de l'ordre ne mettent jamais les pieds dans leur région. De toute façon, y a rien d'intéressant là-bas, seulement des cailloux et des pharbres.

— Il faut bien qu'ils aient des ressources pour réussir à vivre sur place.

— Ils importent tout ce dont ils ont besoin.

— Avec quel argent ? »

L'hôtesse fronça les sourcils et, ne trouvant rien à répondre, haussa les épaules avant de regagner sa cabine.

Les frondaisons des pharbres formaient une immensité lumineuse figée d'où montaient par instants des spirales éclatantes, des nuées de feuilles arrachées dispersées par les puissantes rafales de vent qui chahutaient également l'aérolote.

Ils avaient survolé un premier village aux maisons basses, resserrées, dont les habitants coiffés de turbans colorés avaient suspendu leurs tâches, agricoles pour la plupart, pour suivre l'appareil des yeux. Le grondement du moteur avait également effrayé un troupeau de bêtes sauvages aussi grandes que les ophants, mais aux robes tachetées et aux immenses cornes noires incurvées ; elles s'étaient réfugiées au grand galop sous les feuillages des pharbres. La vie semblait de retour après des quartiers et des quartiers de vol au-dessus d'une immensité minérale que n'agitait pas un mouvement, pas un souffle. Zaslo n'avait distingué aucune trace d'eau sur des milliers de kilomètres, seulement ces lacs figés de gehla verte qui ressemblaient à des yeux de sauriens. Outre les arbres lumineux, une maigre végétation constituée d'arbustes épineux et de buissons aux branches rampantes grimpait à l'assaut des reliefs escarpés.

« Les habitants de Galène n'avaient pas tort quand ils disaient qu'il n'y a rien d'autre dans l'Oléane que des cailloux et des arbres, fit Zaslo.

— Rien d'autre en apparence, corrigea Walkur. Ça dépend ce qu'on

vient y chercher.

— Et si les apparitions qui nous ont amenés ici n'étaient que des histoires sans fondement ? De simples légendes ?

— Nous ne le saurons que si nous vérifions. Et si nous ne trouvons rien, nous n'aurons plus qu'à rebrousser chemin.

— Que de temps perdu.

— Chercher de nouveaux réseaux n'est jamais du temps perdu. » Walkur nettoya machinalement d'un revers de main la vitre du hublot rendue presque opaque par la couche de poussière extérieure. « Nous procédons autant, voire davantage, par éliminations que par découvertes.

— Combien de siècles seront nécessaires pour tous les répertorier ?

— Nul ne peut répondre à cette question. La vraie interrogation est : Gigante nous laissera-t-elle le temps de l'explorer ?

— Tu as l'air d'en douter.

— Je sais qu'une planète a une durée de vie de plusieurs milliards d'années TU, mais j'ai souvent la sensation que nous sommes tout petits et très fragiles devant elle, qu'elle peut nous broyer à n'importe quel moment. »

Zaslo avait ressenti la même impression en posant le pied sur Gigante ; elle ne s'était pas estompée depuis, elle s'était au contraire accentuée, comme si les phénomènes électriques qui secouaient régulièrement la planète n'étaient que des préludes à un déchaînement terrifiant.

« Atterrissage à Torlinn dans moins d'une vingtaine, annonça le pilote.

— Tu crois que les zerfis sont aussi dangereux que le prétendent les habitants de Galène ? demanda Zaslo.

— Nous le découvrirons bien assez tôt », répondit Walkur.

La cité de Torlinn s'étendait à la lisière de la forêt de pharbres. Elle se distinguait des agglomérations ordinaires par l'agencement de ses constructions, disposées en cercles concentriques autour d'une place dominée par les flèches d'un temple vêtu de feuilles étincelantes. À part ce dernier, elle ne comptait aucun édifice de plus de deux étages. Zaslo avait lu, sur le com de bord, que les zerfis assimilaient les tours et les hauts bâtiments à des expressions néfastes de l'orgueil humain et, à ce titre, condamnés à l'écroulement. Seul le temple de Zerf, leur dieu, pouvait s'élever au-dessus du commun des immeubles : lui n'était pas un défi jeté au ciel, mais une expression de la grandeur divine.

L'aérolote déploya ses ailes souples et décrivit une boucle au-dessus de la ville avant d'entamer sa descente. Il se posa en douceur sur une piste directement taillée dans le sol rocheux et tellement étroite qu'à plusieurs reprises Zaslo crut la collision inévitable.

L'appareil replia ses ailes et poursuivit sa route au ralenti en direction d'un hangar. L'un des deux pilotes, coiffé d'une casquette noire et sanglé dans un uniforme jaune, sortit de la cabine et se dirigea vers les deux passagers.

« Vous êtes bien sûrs de vouloir rester à Torlinn ?

— Nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour rebrousser chemin, répondit Walkur avec une pointe d'agacement.

— Vous êtes libres, messieurs, mais je vous conseille au moins de vous munir d'une arme.

— Nous n'en avons pas. »

Le pilote extirpa d'une poche un petit objet noir muni d'une détente et d'un canon.

« Je vous le donne, déclara-t-il en le tendant au Voyageur. C'est un modèle ancien, mais il fonctionne comme au premier jour, et son réservoir d'énergie est plein.

— Vous n'en avez pas l'usage ?

— Pas besoin : nous attendons que l'aérolote soit déchargé pour repartir aussitôt. C'est un rafleur : il tire des rayons à haute densité capables de perforer n'importe quelle nanocombinaison, n'importe quel blindage. »

Walkur saisit l'objet et l'examina un petit moment avant de le glisser dans l'une de ses poches.

« J'espère ne pas être placé dans l'obligation de l'utiliser, mais merci quand même.

— Vous pouvez changer d'avis à tout moment avant notre départ. Nous vous ramènerons à Galène même si vous n'avez pas de billet. »

Le pilote les salua d'un geste de la main avant de se retirer. L'aérolote s'immobilisa à l'entrée du hangar. Une passerelle fut tirée devant la porte latérale qui coulissa et s'escamota dans le fuselage. L'hôtesse invita les deux passagers à descendre et les accompagna d'un regard inquiet. Deux hommes les attendaient en bas des marches, vêtus de longues tuniques d'un blanc immaculé et coiffés de larges turbans colorés. Leurs yeux sombres luisaient comme des braises au milieu de leurs faces émaciées et brunes. Ils ne prononcèrent pas un mot lorsque les deux Voyageurs posèrent le pied sur la terre ocre, ils se contentèrent de leur lancer des regards à la fois surpris et torves.

Longeant le hangar, Walkur et Zaslo marchèrent vers la sortie de l'aéroport. Les employés qu'ils croisèrent portaient tous les mêmes tenues, tunique blanche et turban coloré, et ne cherchaient pas à dissimuler leur hostilité.

« On ne peut pas dire qu'ils sont accueillants, murmura Walkur.

— Par où allons-nous commencer nos recherches ?

— Il nous faut apprendre où se produisent les apparitions lumineuses.

— Tu comptes le leur demander ? »

Les rayons de Kolos dispensaient une chaleur écrasante. Zaslo transpirait sous ses vêtements et contrôlait sa respiration pour ne pas inhaler l'air brûlant. Il pesta contre la vendeuse de Galène qui leur avait affirmé que le tissu maintenait la fraîcheur du corps pendant les grosses chaleurs.

« Nous finirons bien par trouver une bonne âme pour nous renseigner. »

Il leur restait un bâtiment à franchir avant de sortir de l'enceinte de l'aéroport. Une douane déserte tenue par un seul homme qui somnolait sur une chaise. Comme l'ouverture de la porte coulissante dépendait de lui, ils n'eurent pas d'autre choix que de le réveiller. Zaslo crut qu'ils venaient de ranimer un monstre assoupi. Les yeux de l'homme, lorsqu'ils se rouvrirent, étaient des éclats de colère concentrée. Il rajusta les pans de son turban avant de se redresser sur sa chaise.

« Vous voulez quoi ?

— Sortir de l'aéroport », répondit Walkur.

Le douanier les observa un long moment, les paupières mi-closes, comme s'il peinait à les maintenir ouvertes.

« Vous venez fiche quoi à Torlinn ?

— Du tourisme... »

Le douanier se leva et, d'une allure encore engourdie, vint s'accouder au comptoir.

« Vous vous foutez de moi ? Personne fait du tourisme dans le coin.

— Aucune loi ne l'interdit, non ? Gigante garantit la liberté de circulation à chacun de ses habitants. »

Un sourire froid barra la face sévère du zerfi.

« Ici, c'est pas le gouvernement de Magniz qui fait la loi.

— Tout ce que nous demandons, c'est de pouvoir visiter votre région.

— Y a rien à voir ici. Feriez mieux de retourner d'où vous venez, à Galène, si je me trompe pas. »

Zaslo espéra que Walkur garderait son calme, mais à l'attitude de son compagnon, aux éclats de sa voix, il craignit que l'échange avec le douanier ne dégénère.

« Seriez pas de ces fouineurs qui se mêlent des affaires des autres ? ajouta ce dernier.

— Nous avons bien assez à faire avec les nôtres, répliqua Walkur.

— Si je vous laisse passer, je garantis pas votre sécurité.

— Nous sommes assez grands pour assurer notre sécurité. »

Le douanier garda un temps de silence pendant lequel ses yeux perçants se promenèrent sur les deux Voyageurs.

« Pas de bagages ? reprit-il.

— Nous aimons voyager légers », répondit Walkur.

Le douanier hocha la tête et pressa derrière lui l'une des touches lumineuses enchâssées dans un panneau blanc fixé à la cloison. La porte vitrée coulisssa dans un léger sifflement, permettant à la rumeur de la ville et à la chaleur de s'engouffrer dans la pièce.

« Juste un petit conseil à vous donner : soyez aussi discrets que des ombres, ou je réponds de rien. »

Walkur le remercia d'un sourire et se dirigea vers l'ouverture.

Torlinn ne regorgeait pas des boutiques ni des hôtels généralement abondants dans les parages d'un aéroport. Les arcades bordant les façades proposaient en revanche d'agréables zones d'ombre où flottaient des odeurs parfumées. Aucune femme parmi les silhouettes qui déambulaient dans les étroites rues courbes, seulement des hommes tous vêtus de la même façon et dont les regards luisaient de malveillance.

« Nous devrions nous habiller comme eux, suggéra Zaslo.

— Nous ne réussirions pas à passer inaperçus en portant leurs tenues. Je crois même que ça ne ferait qu'exciter leur fureur. »

Les rues transversales donnaient toutes sur la place centrale du temple qui se présentait, au sortir de la pénombre des arcades, comme une gigantesque et aveuglante trouée de lumière pourpre. Ils avisèrent un hôtel à la façade blanche et aux fenêtres hérissées de barreaux, une pension qui proposait l'hébergement complet pour cinquante gigs par personne et par quartier. Un panneau phosphorescent indiquait que quatre chambres étaient disponibles. Un homme âgé assis derrière un bureau de bois les reçut dans le large couloir d'entrée. Les pans dénoués de son turban aux couleurs enfuies retombaient de chaque côté de son visage sillonné de rides. La surprise arrondit ses yeux opaques lorsqu'ils se posèrent sur les Voyageurs.

« Vous voulez quoi ?

— Deux chambres, répondit Walkur.

— Vous êtes pas... enfin...

— Nous sommes des voyageurs et nous avons vu que vous aviez des chambres libres.

— C'est que...

— Nos gigs sont tout à fait identiques aux vôtres.

— Je sais pas si... »

Le vieil homme écarta un pan de son turban pour se gratter l'arrière du crâne, puis il balaya l'air de sa main.

« Après tout, les affaires sont les affaires, pas vrai. Combien de quartiers vous comptez rester ?

— Nous ne le savons pas encore.

— Payez-m'en donc trois d'avance dans ce cas. Ça vous fera trois cents gigs. »

Walkur s'acquitta du montant réclamé. Le vieillard fourra les jetons dans la poche de sa tunique avant de se lever et de les conduire au premier étage par un escalier de bois aux marches étroites et craquantes. Son odeur forte mêlait la sueur, la crasse, l'urine et les épices.

Même si les chambres, petites et bien tenues, ne disposaient pas de la climatisation, elles offraient une fraîcheur constante et agréable. Chacune d'elles disposait d'une salle d'eau sommaire, mais fonctionnelle. La rumeur des rues avoisinantes et de la place centrale s'échouait en murmures dans le silence. Les lits reposant sur des socles transparents se révélaient confortables, et Zaslo, qui en avait rêvé tout au long du trajet en aéronef, s'y allongea avec délectation.

Ce fut une sirène grave prolongée qui le réveilla. Il eut la sensation d'avoir dormi pendant des quartiers. Encore engourdi, il se traîna sous la douche dont l'eau froide le ravigota. Il s'habilla et frappa à la porte de la chambre de Walkur. N'obtenant aucune réponse, il descendit à la réception, où le vieil homme, assis à la même place, l'accueillit d'un sourire édenté.

« Mon ami est sorti ? »

Le vieil homme acquiesça d'un mouvement de tête qui agita les pans de son turban.

« Il ne vous a pas dit où il allait ? »

Le bras du vieil homme se tendit en direction de la porte.

« M'est avis qu'il avait une grande envie de savoir ce qui se passe là-dedans. »

Zaslo se retourna et se rendit compte que son interlocuteur désignait le temple.

« Je croyais que les étrangers n'étaient pas admis à l'intérieur...

— Ils ne le sont pas.

— Que risque-t-il de lui arriver si les zer... enfin, si les vôtres le repèrent ?

— Ils l'écharperont. La dernière fois que c'est arrivé, je vous parle de ça il y a plus de six mois, l'intrus est ressorti en petits morceaux. »

Le vieillard ponctua sa déclaration d'un rire enroué. La sirène continuait de hurler, vrillant les nerfs de Zaslo.

« Votre ami m'a demandé où se produisaient les apparitions lumineuses. À l'intérieur du temple, je lui ai répondu, toutes les dix vingtes, avec une régularité de vieille horloge. Zerf ne se fait jamais attendre pour ses miracles. Il vous reste encore une petite chance d'empêcher votre ami d'entrer : la sirène a pas fini de sonner, et les portes sont pas encore ouvertes. »

Zaslo vit que des centaines de silhouettes vêtues de tuniques blanches et de turbans colorés convergeaient vers l'entrée principale

du temple.

« Les femmes ne sont pas admises ?

— Elles n'ont pas le droit de bouger de la maison, c'est la loi. Notre loi.

— Les phénomènes lumineux ne se produisent pas ailleurs dans le pays que dans le temple ?

— Pas que je sache. C'est la raison pour laquelle on l'a construit ici. »

En dépit des odeurs de cuisine qui attisaient une faim déjà dévorante, Zaslo renonça au petit-déjeuner. Il supposa que Walkur avait passé une tenue traditionnelle zerfi bien qu'il eût catégoriquement rejeté cette idée quelques vingt-cinq ans plus tôt.

« Je peux aller dans le temple habillé de cette façon ?

— Vous seriez mort avant même d'avoir atteint l'entrée, marmonna le vieil homme.

— Où puis-je trouver un ensemble comme le vôtre ? »

La moue rapace du vieil homme creusa les rides autour de sa bouche.

« Je devrais pas, en principe, vous encourager, mais je peux vous fournir tunique et turban.

— Je n'ai pas d'argent sur moi. Walkur vous paiera plus tard. »

Le vieux zerfi se leva dans un concert de craquements et de froissements.

« Vous inquiétez pas. Venez avec moi. »

CHAPITRE 13

Je me demande si je ne suis pas en train de devenir folle.

Est-ce la platitude infinie des paysages que nous traversons ?

Est-ce la présence des Saribiséens dont les chants finissent par devenir lancinants, hypnotiques ?

Est-ce la schizophrénie dont je souffrais enfant qui fait son retour en dépit de la boucle correctrice insérée dans mon ADN ?

Est-ce la malédiction frappant chaque ténébreux ?

Est-ce le temps qui se dilate à l'intérieur de moi et perturbe mes équilibres ?

Est-ce la chaleur de Kolos que je n'avais jamais ressentie avec une telle intensité dans les rues de Magniz ?

Toujours est-il que ma raison m'échappe, que je ne suis plus capable de me raisonner, que mes fonctions cérébrales semblent définitivement altérées.

Il y a un objet à cette déraison : Zaslo. Il m'obsède de plus en plus au point que je ne parviens plus à le chasser de mon esprit. Je pense sans cesse à lui quand je ne dors pas, et comme je dors peu, à peine deux quartiers par cycle, il m'occupe presque la totalité de mon temps. Je suis convaincue qu'il possède des qualités qu'il ne soupçonne pas et que ses terreurs obscurcissent. Je n'ai pas été capable de le révéler à lui-même, d'être l'âme forte capable de l'aider à déployer toutes ses possibilités. Je n'ai pas su l'appriivoiser, je l'ai sans doute effrayé avec mon comportement de tueuse à gages et l'étalage complaisant de ma force et de mon fric. J'ai manqué d'humilité. J'avais autant besoin de lui qu'il avait besoin de moi, il était l'indispensable maillon de mon évolution. J'étais l'arc, mais, sans la flèche, l'arc n'est qu'une arme inutile.

Et maintenant, dans ce glisseur qui m'emporte vers un avenir morne, je me rejoue sans cesse la scène de notre rencontre, je redis sans cesse les mots que je n'ai pas su prononcer, je refais à l'infini les gestes que je n'ai pas su esquisser, je l'entoure de la bienveillance et de la sympathie que je n'ai pas su montrer lorsqu'il était à mes côtés.

Si seulement la vie voulait bien me remettre sur son chemin, je ne commettrais pas les mêmes erreurs. Mais, sur Gigante,

l'espace et le temps rendent les chances d'une nouvelle rencontre quasiment nulles. Notre planète ne tolère pas les erreurs d'aiguillage. Les décisions justes relèvent de ses exigences et, pour ne pas l'avoir compris assez vite, je nous ai condamnés, Zaslo et moi, à vivre à côté de nous-mêmes.

Extraits du journal de Madilia.

LE VIEIL HOMME lui avait montré comment nouer le turban autour de son crâne, mais, bien qu'il s'appliquât à maintenir l'un de deux pans devant son visage, Zaslo craignait sans cesse que les zerfis ne s'aperçoivent qu'il n'était qu'un étranger, un imposteur. Puis il s'était laissé porter par les courants jusqu'à la porte monumentale du temple, remarquant au passage que les feuilles qui recouvraient les multiples dômes étaient transparentes et emplies de lumière dorée, comme les feuilles des pharbres dont elles semblaient être les répliques plus grandes et rectangulaires. Il crevait de chaud et transpirait d'abondance dans la tunique au tissu épais que lui avait remise le vieil homme. Elle n'était pas neuve, ni même propre à en croire l'odeur âpre qui s'en dégageait. Il se rendait compte, *a contrario*, que les vêtements achetés à Galène étaient des filtres relativement efficaces contre les rayons brûlants de Kolos.

La sirène s'était tue quelques instants plus tôt. Il arrivait trop tard pour dissuader Walkur d'entrer dans le temple. De toute façon, il n'aurait sans doute même pas essayé de convaincre son compagnon : lui-même brûlait du désir d'assister à l'irruption du flux dans l'espace sacré des zerfis, une impulsion irrésistible, la même que celle qui pousse les insectes à se précipiter dans la chaleur mortelle des éclats de lumière. Il devenait un Voyageur, un enfant de Gigante relié aux rythmes secrets de son monde.

Une fraîcheur surprenante régnait dans l'enceinte plongée dans une pénombre à peine égratignée par les rayons mordorés tombant des puits de lumière. Des frissons d'excitation parcouraient les veines de Zaslo, hérissaient sa peau. Une vibration résonnait en lui, encore sourde, dissipant son inquiétude et l'emplissant de joie, comme si elle révélait le meilleur de lui-même, comme si elle l'alignait sur son être véritable. L'intérieur du temple avait la forme d'un amphithéâtre ou d'une scène antique : des travées circulaires encerclaient une scène centrale qui n'était en réalité qu'un orifice noir circulaire d'une trentaine de mètres de largeur. Accompagnant le mouvement général, il se glissa dans la cinquième travée à partir du bas et s'arrangea pour rester le plus près possible de la sortie. Il chercha Walkur des yeux,

conscient qu'il n'avait pratiquement aucune chance de le repérer au milieu de tous ces turbans. Une brûlure sur sa joue gauche lui indiquait que son voisin l'observait avec insistance. Les hommes remplissaient les travées sans prononcer un mot. Seuls les froissements des vêtements et les claquements des chaussures sur le bois troublaient le silence.

Quand le temple eut fait le plein, les portes se refermèrent et la pénombre s'épaissit. Des murmures enflèrent peu à peu, qui ne provenaient pas des hommes rassemblés sur les gradins mais d'un groupe placé sur une estrade surélevée et légèrement éclairée par un rayon oblique.

Un chœur.

Les murmures se changèrent bientôt en une psalmodie envoûtante. Les zerfis se dandinèrent au rythme du chant. Des vagues régulières, colorées et synchronisées agitèrent bientôt l'assemblée tout entière. Zaslo commença lui-même à se trémousser en essayant d'imiter les mouvements des autres hommes. Son voisin de gauche, à contretemps, lui heurta l'épaule, et il dut s'agripper à la barre de la travée inférieure pour conserver son équilibre. L'homme lui lança un regard noir. Mais une première lueur jaillie de l'orifice central attira son attention. Les voix graves du chœur augmentaient en intensité et en cadence. Zaslo perçut peu à peu une deuxième résonance, un écho à sa vibration intérieure.

Le son du flux qui s'apprêtait à jaillir.

« Démon ! »

Son voisin s'était arrêté de se balancer pour pointer sur lui un index accusateur. Son cri avait interrompu le chœur. Un silence figé était redescendu sur le temple, tandis que de nouveaux éclats lumineux continuaient de sabrer la pénombre. Une main s'empara d'un pan du turban de Zaslo et l'arracha d'un coup sec, dévoilant son crâne nu. Il eut la sensation d'être une proie sans défense face à une horde de prédateurs.

« Ses yeux, on dirait les flammes de l'enfer ! »

Il regretta de ne pas avoir eu la présence d'esprit de réclamer le rafleur du pilote à Walkur. Des grognements montaient des différentes travées.

« Il a le crâne et l'esprit d'un reptile ! vociféra son voisin. Il s'est introduit dans le temple pour défier Zerf ! »

Une deuxième main agrippa sa tunique et tira sur le tissu jusqu'à ce qu'il se déchire. La peur se diffusa dans le corps de Zaslo et lui glaça le sang. Il se demanda pourquoi Walkur n'intervenait pas, lui qui disposait d'une arme. Il ne percevait plus la vibration de la lumière électrique intense du centre de la salle. La peur l'empêcherait d'atteindre le jid de toute façon. Il ne maîtrisait plus sa respiration, de

plus en plus saccadée. Des ongles s'enfoncèrent dans sa chair et lui prélevèrent un bout de peau. Le sang ruissela de la blessure.

« Walkur ! hurla-t-il. Walkur ! »

Le Voyageur ne se manifesta pas.

« Empêchez le démon de parler ! Il nous lance sa malédiction ! »

Un homme corpulent de la rangée supérieure lui enroula le bras autour du cou. Il se débattit avec l'énergie du désespoir mais, malgré ses contorsions, il ne parvint pas à desserrer l'étreinte. D'autres ongles se plantaient dans sa chair. Sa tunique et sa peau partaient en lambeaux. Le chant du chœur, qui avait repris, se mêlait au tumulte des vociférations.

Du coin de l'œil, Zaslo vit le flux se présenter et le geyser de lumière se stabiliser à une hauteur d'une vingtaine de mètres. Il tenta une nouvelle fois de se concentrer sur la vibration, sur le jid, mais l'affolement de ses pensées l'en empêcha. Plusieurs agresseurs l'entouraient, la bouche tordue de fureur, les yeux consumés de haine. Si la plupart de leurs coups atterrissaient dans le vide, quelques-uns l'atteignaient au visage, à la nuque ou au dos. Il protégeait sa tête et ses autres parties vitales à l'aide de ses bras et de ses mains. Quand il succomba sous le poids de ses adversaires et s'affaissa dans la travée, ils lui arrachèrent ses vêtements et s'acharnèrent sur lui à coups de pied. Il se souvint des paroles du vieil homme de l'hôtel : *la dernière fois que c'est arrivé, l'intrus est ressorti en petits morceaux*, et il crut que sa dernière heure était arrivée. Il pensa à sa mère et son air tragique, à ce père qu'il n'avait pas connu, aux hommes et aux femmes qui avaient effleuré sa vie, puis un visage s'imposa en lui : Madilia. Elle serait son plus grand regret. Il prit conscience qu'il n'avait jamais renoncé à l'espoir de la retrouver. Il ne regrettait plus de l'avoir déçue en descendant du glisseur, parce que sa décision lui avait permis de chevaucher les flux, il se désolait seulement d'être sorti de sa vie.

La violence se déchaînait autour de lui, au-dessus de lui. Le déploiement du geyser modifiait le métabolisme des zerfis. L'intensité des particules électriques affolait leur cerveau et leur système nerveux. Il suffisait d'une perturbation, d'un élément étranger à leur assemblée, pour qu'ils perdent tout contrôle sur eux-mêmes. La génétique ne suffisait probablement pas à expliquer pourquoi seuls les Voyageurs pouvaient supporter l'extraordinaire puissance des flux. Il n'aurait jamais la réponse à cette question. Les coups pleuvaient, son sang s'écoulait en flocons légers et chauds sur son front, sur ses tempes, sur ses joues. Il lui sembla déceler du coin de l'œil l'éclat d'une lame. L'épouvante se diffusa en lui et gela ses pensées. Les zerfis allaient l'égorger comme un animal. Il tenta en une ultime ruade de se sortir de leurs pieds et de leurs mains. La mêlée devint confuse autour de lui. Il rampa, entièrement nu, entre leurs jambes sur les lattes du

plancher.

« Il s'échappe ! »

Comme ils se gênaient les uns les autres, Zaslo parvint à se rétablir sur ses jambes quelques mètres plus loin. Il exploita la surprise des hommes au milieu desquels il s'était relevé pour se jucher sur la tranche de la travée inférieure, puis, oubliant la douleur et la peur, galvanisé, il bondit en direction de la scène centrale. Les mots de Walkur lui revinrent en mémoire : *Les grandes gueules comme ceux-là sont complètement désarmés quand on ne réagit pas comme ils l'attendent.* Son initiative prenait les zerfis au dépourvu et lui offrait un répit. Personne n'eut le réflexe de se mettre en travers de son chemin lorsque, sautant de gradin en gradin, il atteignit le bord de la scène centrale.

Le flux brillait toujours avec la même intensité. Les choristes s'étaient tus, sidérés par le comportement de l'homme nu et ensanglanté qui se précipitait dans le feu divin de Zerf. Le silence retombé sur le temple n'était plus troublé que par les expirations sifflantes de Zaslo. Il s'immobilisa au bord de l'orifice. Les particules électriques provoquaient des milliers de piqûres sur sa peau. La puissance du flux le traversa, la vibration résonna de nouveau en lui et ranima sa propre vibration. Il s'appliqua à maîtriser sa respiration et à chasser ses peurs pour atteindre l'accord parfait entre les deux, le jid. Il perçut des mouvements, mais, refusant de regarder derrière lui, il resta concentré sur l'harmonie intérieure.

Des cris perçants retentirent. Constatant que l'intrus ne s'était pas jeté dans l'orifice, les zerfis reprenaient leurs esprits et, fous de colère, dévalaient les travées pour s'avancer à leur tour vers le feu divin. Leurs pas précipités frappaient le plancher de bois et soulevaient un vacarme assourdissant. Zaslo jugula avec l'énergie du désespoir la vague de panique qui le submergeait et se focalisa sur les vibrations. Elles ne se fondaient pas encore l'une dans l'autre. Celle du flux diminuait rapidement d'intensité, comme si le geyser s'apprêtait à disparaître.

Un objet pointu frappa Zaslo sous l'épaule, provoquant une douleur vive. Il perdit l'équilibre et bascula dans l'orifice. Il n'essaya pas de se rattraper au bord, il se laissa tomber sans esquisser le moindre geste. Le tumulte du temple s'éloigna. Il cessa de résister et baigna tout à coup dans une paix totale. Il avait la sensation de passer dans un autre monde. Le monde d'après la vie. La lumière vive qui l'entourait le ravissait. Plus rien n'avait d'importance. Tout à coup, alors qu'il plongeait dans les entrailles profondes de Gigante, la vibration s'éleva en lui, unique, splendide.

L'accord parfait.

Le jid.

Une face flottait au-dessus de lui, ridée, grimaçante.

Les cris des zerfis résonnèrent dans sa tête. Avait-il échoué dans le pays des démons ? La douleur qui montait de son épaule indiquait qu'il n'était pas mort ; les morts n'étaient pas censés ressentir de la souffrance. Ses yeux se dessillèrent, les formes se précisèrent, il aperçut un toit au-dessus de sa tête ; pas vraiment un toit, une toile légèrement incurvée parcourue d'ondulations. Des rayons de lumière rouille se glissaient par les interstices et s'épalaient en flaques éblouissantes sur les diverses malles et autres objets qui bougeaient au gré des cahots. Il entreprit de rassembler ses souvenirs ; rien d'autre ne lui vint à l'esprit que l'agression des zerfis et sa chute dans le puits d'où avait surgi le flux. Il se demanda où était passé Walkur, pourquoi son compagnon n'était pas intervenu pour le tirer de ce mauvais pas. Il voulut parler ; aucun son ne franchit sa gorge serrée.

La face grimaçante appartenait à une vieille femme. Elle lui adressa quelques mots qu'il ne comprit pas. Il prit conscience des pansements qui recouvraient certaines parties de son corps. Il ne réussit pas, en revanche, à identifier les bruits qui lui parvenaient, claquements, sifflements, grincements, crissements... Il essaya une dernière fois de remettre de l'ordre dans ses pensées avant de plonger dans un sommeil fiévreux.

« Ils t'ont trouvé dans les environs du puits de Farstom... » La vieille femme parsemait ses mots de raclements de gorge et de quintes de toux. Elle s'interrompait régulièrement pour tirer d'impressionnantes bouffées d'une pipe en bois tellement usée qu'elle semblait elle-même faite de cendres. « Tu gisais nu et couvert de sang près d'une cavité. Ceux qui t'ont mis dans cet état et abandonné dans cet endroit devaient beaucoup t'en vouloir. »

Elle s'appelait Corkiane. Elle lui avait expliqué qu'il se trouvait dans l'un des chariots des Belsedek, un peuple qui traversait la région du Magistant pour aller s'établir sur l'un des continents de l'hémisphère sud de Gigante, regorgeant, selon elle, de vertes prairies et de sources d'eau pure. Âgée de quatre-vingt-dix années TU – refusant de diviser le temps en mesures gigantines, elle se référait à une antique horloge réglée sur le temps unifié –, elle n'avait pas connu d'autre vie que celle des chariots, comme sa mère et la mère de sa mère avant elle. Elle avait ajouté que ses enfants et ses petits-enfants mèneraient la même existence qu'elle, que quinze générations au moins se succéderaient avant que le peuple belsedek n'atteigne la terre promise. Les errants allaient au rythme des vents, très irréguliers dans le Magistant. Leurs chariots n'avaient pas d'autre mode de propulsion que les voiles tendues sur des mats au-dessus des bâches.

« Les dieux cessent parfois de souffler, et nous restons bloqués pendant des jours et des jours dans le même endroit, avait ajouté Corkiane. Fasse le ciel qu'on y trouve de quoi boire et manger.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Beaucoup d'entre nous sont condamnés quand les réserves sont épuisées. Et nous, les anciens, nous partons mourir loin de la caravane. »

Zaslo avait observé la caravane par l'un des interstices de la bâche. Les chariots avançaient par lignes de trois. Leurs roues souples leur permettaient de franchir en douceur les arêtes des rochers, les bosses et les anfractuosités du sol. Les conducteurs se tenaient sur un petit banc situé à l'avant et manipulaient des barres de bois pour diriger les véhicules. Ils progressaient à vive allure lorsque les trois voiles se gonflaient, mais, dès que les vents tombaient, ils traversaient au ralenti les interminables plaines. Même s'ils lançaient souvent des regards anxieux sur le ciel et sur les environs, ils ne se plaignaient pas. Des enfants et des femmes étaient venus rendre une brève visite à l'étranger recueilli près du puits de Farstom où s'était arrêtée la caravane pour remplir les citernes et tous les récipients disponibles. Il lui était arrivé à plusieurs reprises de se réveiller en découvrant une ronde de visages autour de lui, bouilles d'enfants aux yeux pétillants de curiosité, faces plus graves de femmes de tous âges à la fois bienveillantes et farouches. Leurs chevelures dénouées, brunes et ondulées pour la plupart, dansaient au gré des courants d'air traversant l'intérieur du chariot. Leurs sourires découpaient des fenêtres de blancheur et de gaîté sur leur peau brune. Il se demandait où elles pouvaient bien se procurer leurs amples vêtements colorés.

« Mes aïeux sont venus de Beldek. Ils ont quitté leur monde parce que Algeuse, l'étoile de notre système, était sur le point de mourir et d'emporter tous les êtres vivants dans sa fin. » Corkiane tira d'un air songeur sur sa pipe. Elle avait confié à Zaslo qu'elle bourrait le fourneau d'une herbe séchée et odorante, la maliz, qu'on trouvait un peu partout sur Gigante. « Les grands vaisseaux ont emmené plus d'un million de nos ancêtres. Ils se sont divisés en trois groupes. Du nôtre, il ne reste que cinq ou six mille individus.

— Vous avez des nouvelles des deux autres groupes ? »

Elle secoua la tête en recrachant par les narines et la bouche un volumineux panache de fumée bleuâtre.

« Au début, les groupes communiquaient entre eux par les MA, des messagers automatiques capables de localiser les caravanes en n'importe quel endroit de cette planète, puis nous n'avons plus reçu de réponse à ceux que nous envoyions. Nous en avons déduit que les deux autres groupes avaient été anéantis par un orage électrique ou une autre catastrophe, ou encore qu'ils avaient été massacrés par un

peuple hostile. Nous sommes sans doute les derniers descendants du peuple belsedek. Laisse-moi regarder ta blessure. »

Elle reposa sa pipe sans l'éteindre sur son socle avant de se pencher sur lui et, d'une pression autoritaire de la main, le contraignit à se retourner. Était-ce une particularité de son âge, toujours est-il qu'elle ne s'embarrassait pas de pudeur avec lui, qu'elle n'hésitait pas à le dénuder pour examiner ses blessures. Comme elle occupait la fonction plus ou moins officielle de guérisseuse, elle disposait du chariot pour elle seule. Un homme, une femme, un enfant venait de temps à autre la consulter. Elle tirait alors un rideau qui isolait Zaslo avant de procéder à l'auscultation. Il ne s'agissait la plupart du temps que d'égratignures ou de fièvres bénignes.

« La lame a perforé les poumons, murmura-t-elle après avoir dénoué le bandage. Quelques centimètres plus loin, et elle atteignait le cœur. Tu reviens de loin. Et tu ne m'as toujours pas dit pourquoi les gens de ton peuple t'en voulaient à ce point... »

Il avait jusqu'alors évité de parler de lui-même, mais il savait qu'il serait tôt ou tard tenu de donner des explications plausibles sur sa présence dans cette région désertique.

« Un... un désaccord.

— Vous avez une curieuse façon de résoudre les désaccords. Dans quel coin compte s'installer ton peuple ?

— Aucun endroit précis. L'errance est notre seule condition.

— Tous les tiens ont les mêmes yeux que toi ?

— Une particularité génétique... » Il se passa la main sur le crâne, un geste qui réveilla quelques-unes de ses douleurs. « Tout comme les cheveux, enfin l'absence de cheveux. »

Elle promena l'index sur sa poitrine et son ventre.

« L'absence totale de poils, tu veux dire ! Tu es aussi glabre qu'un nouveau-né. Vous venez de quel monde ?

— Azadée.

— Pourquoi vous l'avez quittée ?

— Pour accomplir notre rêve. »

En même temps qu'il prononçait ces mots, il prit conscience que la mort de son père n'avait jamais été un rêve, ni même un but, qu'il était venu sur Gigante pour se forger son propre destin. Il espéra qu'il aurait la chance de rencontrer et de chevaucher un nouveau flux. À la vitesse à laquelle progressaient les chariots, il lui faudrait peut-être des mois gigantesques pour découvrir un autre réseau. S'interrogeant une nouvelle fois sur les raisons de la défection de Walkur, il admit qu'il ne recevrait peut-être jamais la réponse à cette question.

« Nous sommes tous à la poursuite de nos rêves », murmura Corkiane.

Elle remonta le drap sur lui et se dirigea vers la sortie du chariot.

Une secousse de forte amplitude la contraignit à s'agripper à l'un des arceaux de bois. Un fracas résonna dans le lointain dominant les grincements des roues et les claquements de la voile. Des grondements lui répondirent, plus proches, assourdissants.

Elle passa la tête par l'ouverture de la bâche, puis se retourna vers Zaslo, blême, les yeux exorbités.

« Un orage. Des dizaines de boules foncent dans notre direction. Nous sommes perdus. »

CHAPITRE 14

J'ai encore perdu mon carnet dans le temple zerfi de Torlinn. Je l'ai remplacé par un cahier aux feuilles de papier simple et gris reliées entre elles par une spirale et sur lesquelles j'écris à l'aide d'un crayon à la mine friable. J'espère que mes mots ne s'effaceront pas trop tôt.

Pourquoi cette espérance, d'ailleurs ? Pourquoi accorder une telle importance à des écrits qui ne concernent finalement que moi ? Ce n'est pas parce que j'aime piéger mes pensées dans les mots que d'autres auront envie de les lire. Ainsi est l'être humain, persuadé que l'univers tout entier tourne autour de sa minuscule personne. Et s'il avait raison à ce propos ? Si l'univers tournait véritablement autour de sa personne ? De chaque personne ? Il me semble que c'est là, dans le renversement de cette relation, que s'ouvrent les voies, que se terrent les solutions, que s'épaissit – ou s'éclaire – le mystère. C'est, je crois, le sens profond de ma quête, et tant pis si j'ai déjà prétendu le contraire dans d'autres pages.

Je puis maintenant l'affirmer : il existe, sur Gigante, une énorme quantité de savoir malheureusement disséminé sur son immensité. Des bribes qui, une fois rassemblées, dessineraient une fresque gigantesque, cohérente, pratique. Au hasard de mes pérégrinations, j'ai rencontré bon nombre de personnes expertes dans l'art de guérir, ou dans l'art d'interpréter les signes, mais comment réunir ces fragments dispersés ? Les difficultés semblent insurmontables au regard des distances gigantines.

Relever cet énorme défi entre, j'en ai en tout cas l'impression, pour une grande part dans ma destinée, mais est-ce vraiment une intuition ou une simple expression de mon orgueil, une illusion ?

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

ZASLO se leva et, d'une démarche mal assurée, rejoignit Corkiane à l'avant du chariot. Habillé de ses seuls bandages, il se glissa par

l'ouverture entre les bâches et s'installa aux côtés de la vieille femme sous le siège du conducteur. Elle montra d'un geste tremblant les boules de feu qui dévalaient les pentes environnantes et fonçaient vers le défilé dans lequel la caravane s'était engagée, bondissant par-dessus les reliefs et produisant un vacarme effrayant, comme chargées de toute la colère de Gigante. Certaines d'entre elles se télescopaient dans un terrible embrasement qui projetait des éclats incandescents des centaines de mètres à la ronde. Le ciel avait pris une couleur sanguine inquiétante.

« Nous sommes perdus », répéta Corkiane.

La saturation électrique provoquait des picotements brûlants sur la peau de Zaslo. Une sphère heurta de plein fouet un chariot de tête, qu'elle pulvérisa instantanément. Les bâches des véhicules voisins s'enflammèrent. Des silhouettes s'en échappèrent et se dispersèrent en courant dans les environs. Une boule de feu fusa tout près du chariot de Corkiane en semant dans son sillage des crépitements menaçants. Zaslo perçut sa vibration puissante, destructrice. Il scruta les environs du regard en s'efforçant d'ignorer sa peur et vit plusieurs sphères se ruer dans une bouche béante à flanc de colline. Il affina son observation et constata qu'elles diminuaient d'intensité en franchissant l'ouverture. Il se souvint des piliers transparents qui piégeaient l'électricité dans l'aven des bords de Ceintremar.

« Le conducteur serait capable d'amener le chariot au milieu de cette pente ? » demanda-t-il à Corkiane en pointant le doigt sur le relief.

Elle demeura quelques instants tétanisée, incapable de remettre de l'ordre dans ses pensées.

« On peut le diriger dans n'importe quelle direction pourvu qu'il y ait du vent, finit-elle par répondre d'une voix rauque. Pourquoi ?

— Il y a peut-être un abri là-bas. »

Elle lui lança un regard réprobateur, presque haineux.

« Dans une grotte ? Ce serait la meilleure façon de finir en cendres... »

Un vacarme étourdissant retentit derrière eux, suivi de cris déchirants.

« Ces saloperies en ont touché deux autres ! » hurla le conducteur.

Des particules enflammées retombèrent en pluie autour du chariot. Un vent violent s'était levé, probablement déclenché par l'orage, soufflant en longues rafales et gonflant les voiles.

« On grillera à coup sûr si on reste dans ce défilé, argumenta Zaslo avec toute la force de conviction dont il était capable. Elles sont attirées par les mouvements et aucun obstacle ne peut les arrêter. Faites-moi confiance : la seule façon de nous en sortir, c'est de nous réfugier dans la grotte.

— On n'est même pas sûr qu'elle soit assez grande pour nous accueillir tous, objecta Corkiane.

— On ne le saura que si on essaie.

— Qu'est-ce qui te rend si sûr de toi ?

— Ce n'est pas le moment d'en discuter. Y a-t-il un moyen de prévenir les autres chariots ? »

La vieille femme hésita quelques secondes avant de lever la tête vers une petite grille noire sertie dans le bois du banc.

« Le système intercom de la caravane, expliqua-t-elle. J'espère pour toi, pour nous tous, que tu as raison. »

Elle pressa un bouton circulaire tout près de la grille sur laquelle elle posa ses lèvres.

« Communication de Corkiane à l'ensemble des chariots, déclara-t-elle d'une voix claire et forte. Communication de Corkiane aux autres chariots : dirigez-vous immédiatement vers l'entrée de la grotte située sur la grande colline à votre droite. Je répète : dirigez-vous immédiatement vers l'entrée de la grotte située sur la grande colline à votre droite.

— Tu es folle ! On ne doit jamais se réfugier dans des endroits clos pendant un orage. »

La netteté de la voix grave qui avait surgi de la grille étonna Zaslo. Corkiane le consulta du regard avant de reprendre :

« De Corkiane à la caravane : faites ce que je vous dis. »

Un petit temps de silence s'ensuivit, brisé par le fracas de la collision de deux sphères.

« Jellab, votre sek, à l'ensemble des chariots : on applique la consigne de Corkiane. Je répète : on applique la consigne de Corkiane. »

La vieille femme pressa le bouton et reprit sa position initiale. Sa pâleur et la crispation de ses traits trahissaient une grande tension intérieure.

« Fasse le ciel que je ne sois pas celle qui précipite la fin des Belsedeks, soupira-t-elle.

— Les conducteurs ont entendu ? » s'inquiéta Zaslo.

Le brusque virage des chariots lui apporta la réponse quelques secondes avant celle de la vieille femme.

« Ils sont équipés d'écouteurs reliés sur la fréquence de l'intercom. »

Ils convergeaient tous maintenant vers la colline, les conducteurs réglant leur allure pour s'insérer dans la nouvelle file qui se formait. Les voiles se gonflèrent de nouveau après avoir faseyé et claqué lors du changement de direction, et les véhicules se lancèrent à pleine vitesse à l'assaut de la pente raide. Une boule de feu en percuta un de plein fouet à l'avant. Des corps calcinés roulèrent sur l'herbe jaune

rase. Les doutes assaillirent Zaslo : son intuition, si elle l'avait trompé, condamnerait à mort des milliers d'errants. Puis il se dit que, de toute façon, l'orage aurait détruit une grande partie, voire la totalité de la caravane. Le violent air chaud fouettait sa peau hérissée par la saturation électrique. Le fracas des sphères augmenta encore, comme si l'orage déchaînait toute sa puissance contre les êtres vivants qui tentaient de lui échapper. Les chariots tiraient de larges bords pour affronter le vent soufflant de face. Le synchronisme des mouvements étonna Zaslo : il traduisait l'adresse des conducteurs et leur longue habitude des manœuvres collectives.

Alors que les véhicules de tête se rapprochaient rapidement de la bouche, d'autres sphères étincelantes surgissaient au sommet de la colline et dévalaient la pente à une vitesse vertigineuse. Zaslo crut à plusieurs reprises qu'elles se précipitaient sur le chariot de Corkiane, mais elles passèrent au large et se perdirent dans le moutonnement des autres collines. Il ressentait leurs vibrations avec une netteté par instants suffocante.

Les trois chariots de la première ligne se précipitèrent dans l'ouverture en même temps qu'une boule de feu. Les suivants ne ralentirent pas pour autant et s'engagèrent dans la large bouche les uns après les autres. Les piliers transparents emplis de lumière étaient répartis environ tous les vingt mètres et soutenaient la voûte pourtant perchée à une hauteur de trente mètres.

Les véhicules exploitèrent leur élan pour se ranger en bon ordre à l'intérieur de la salle. D'autres boules de feu se désagrégèrent sitôt après s'être engouffrées dans la cavité. Les lumières des piliers devinrent éblouissantes pendant quelques secondes avant de recouvrer leur intensité ordinaire.

« On dirait qu'elles passent à l'intérieur de cette matière », murmura Corkiane.

Son chariot s'était immobilisé près d'une paroi d'où saillaient des reliefs également transparents et emplis de lumière.

« Elle a la propriété de piéger l'électricité, confirma Zaslo.

— Comment l'as-tu appris ?

— J'ai observé le phénomène dans une autre grotte. À mon avis, Gigante regorge de ce genre de cristaux. Ils permettent de rééquilibrer l'intensité électrique. Sans eux, l'atmosphère de la planète ne serait probablement pas viable. Il faut seulement apprendre à les repérer. »

Quand l'ensemble de la caravane se fut regroupé dans la grande salle, ils attendirent tranquillement la fin de l'orage. Corkiane en profita pour examiner une nouvelle fois les plaies de Zaslo, dont certaines s'étaient remises à saigner. Elle reçut ensuite plusieurs membres du peuple errant blessés plus ou moins grièvement par les éclats incandescents des sphères ou les débris de bois. Des hommes se

chargèrent de faire l'appel et d'établir un premier bilan : l'orage avait détruit une trentaine de véhicules et fait plus de deux cents victimes.

Tandis que s'élevaient les lamentations et les chants funèbres, un homme âgé se présenta dans le chariot de Corkiane. Ses longs cheveux blancs noués en deux tresses encadraient un visage à la fois énergique et haché de rides. Il portait un pantalon de toile noir et un gilet de cuir d'où saillaient des bras musculeux. Ses yeux d'un bleu très pâle se posèrent sur Zaslo, de nouveau allongé sur sa couchette.

« Je suis Jellab, le sek de cette caravane.

— Le sek ?

— Les autres m'ont choisi pour responsable. Les décisions finales me reviennent. Corkiane m'a dit que nous te devons notre salut. Au nom de tous les Belsedeks, je te remercie.

— Je n'ai fait que vous rendre la pareille : sans vous, je ne serais qu'une dépouille en train de pourrir dans le désert. »

Jellab s'assit sur une malle et s'essuya le front d'un revers de main.

« Les colères de Gigante sont chaque fois plus terribles, murmura-t-il d'un ton las. On dirait qu'elle nous poursuit de sa vindicte, qu'elle est mue par l'intention de tous nous exterminer.

— Gigante a deux faces, dit Zaslo. L'une est destructrice, l'autre protectrice.

— Nous connaissons trop bien l'une, et très mal l'autre. »

La tête de Corkiane se glissa par l'entrebâillement du rideau.

« On te réclame, Jellab.

— Mes rivaux vont exploiter les pertes dues à l'orage pour tenter de me remplacer, murmura le sek avec un sourire.

— Vous n'y êtes pourtant pas pour grand-chose, objecta Zaslo.

— La responsabilité d'un sek est engagée en toutes circonstances. » Jellab se leva et rajusta son gilet de cuir. « Merci encore. Sans toi, ces foutues sphères auraient mis tout le monde d'accord. »

Trois quartiers plus tard, la caravane atteignait une terre à l'étrange couleur noire veinée de brun et de pourpre. Des herbes phosphorescentes ressemblant aux fougères argentées d'Azadée, des fleurs aux pétales incurvés et gris mouchetés d'or et des arbres aux feuillages d'un vert éclatant proliféraient sur la plaine ondulante. Les Belsedeks suivirent un temps une rivière claire et légèrement saumâtre qui finit par disparaître sous la terre après avoir déroulé ses amples méandres dans l'opulente végétation. Ils renoncèrent à en remplir leurs réservoirs, l'étrange saveur de l'eau leur faisant craindre qu'elle ne fût impropre à la consommation. Des nuages gris sombre tirèrent un épais rideau sur le ciel étincelant et occultèrent les rayons de Kolos. La température baissa aussitôt d'une bonne quinzaine de degrés, et l'air devint respirable.

Les blessures de Zaslo commençant à cicatriser, il passait le plus clair de son temps aux côtés de Corkiane à l'avant du chariot. La caravane était repartie de son refuge après avoir enterré ses morts et réparé les dégâts. Jellab avait procédé aux réajustements nécessaires pour la répartition de la nourriture et de l'eau. Pris à partie par certains de ses rivaux, il avait été conforté dans ses prérogatives de sek par les autres Belsedeks : même s'il n'avait pas été celui qui avait découvert la grotte providentielle, il avait su prendre la bonne décision en ordonnant aux conducteurs d'obéir à la suggestion de Corkiane, épargnant ainsi de nombreuses vies. Le rôle de sauveur revenait à Zaslo, mais, comme ce dernier n'était pas belsedek, il ne pouvait prétendre au statut de sek, et les errants se contentaient de lui apporter des confiseries et des petits objets qu'ils fabriquaient avec des morceaux de bois et des cailloux. Les femmes et les enfants venaient souvent lui rendre visite dans le chariot de la vieille guérisseuse. Ils ne prononçaient pas un mot, le fixaient en silence, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, puis ils repartaient aussi furtivement qu'ils étaient venus. Leur comportement, qui tenait de l'adoration, décontenançait Zaslo : il avait seulement tiré parti de l'expérience vécue dans l'aven des bords de Ceintremar. Corkiane elle-même examinait ses blessures avec moins de familiarité, une distance soudaine qui n'était pas seulement due à l'amélioration de son état.

Ils s'installèrent pour le quartier suivant près d'un lac dont l'eau d'un vert translucide était parcourue de frémissements étincelants. Les chariots se positionnèrent en larges cercles sur la grève de cailloux aux couleurs vives. Les familles se rassemblèrent autour des combusts, des réchauds à réserve permanente, et les odeurs de cuisine montèrent rapidement dans l'air traversé par un vent frais. Jellab passa de groupe en groupe pour demander des nouvelles – pour également soigner sa popularité. Dans l'ignorance de la qualité de l'eau et des créatures qu'elle contenait, on interdit la baignade au grand désappointement des enfants. Les rayons de Kolos descendant se glissaient entre les trouées des nuages et dispensaient de nouveau une chaleur accablante. La nuit tomberait dans cinq ou six quartiers.

Les cris des guetteurs interrompirent la tranquillité relative du campement. Corkiane leva le nez et, comme un animal aux abois, parut humer l'air.

« Danger », murmura-t-elle.

Les Belsedeks se précipitèrent sur leurs armes, vétustes pour la plupart, et, guidés par Jellab, coururent entre les fougères et les fleurs dans la direction d'où avaient surgi les hurlements. Zaslo voulut les suivre, mais Corkiane lui posa la main sur l'avant-bras pour le contraindre à rester assis.

Plusieurs d'entre eux revinrent quelques instants plus tard et

déclarèrent qu'un autre peuple errant approchait du lac. Jellab, escorté de trois hommes, était allé à sa rencontre et en avait conclu qu'il n'était pas animé d'intentions malveillantes ; il l'avait même invité à partager le campement, à échanger les connaissances.

L'autre caravane voyageait à bord de glisseurs à voiles stellaires, un mode de locomotion qui les contraignait à ne voyager que le jour – ils ne disposaient pas de batteries rechargeables qu'ils auraient pu utiliser la nuit comme les grands glisseurs de la TG et autres compagnies gigantines. Ils voyageaient depuis sept générations en direction de Ceintremar. Trois mille au départ, ils avaient réussi à maintenir leur population à peu près constante en dépit des orages et autres tempêtes qu'ils avaient traversés, une stabilité qui s'expliquait par la fertilité de leurs femmes et la qualité de leurs guérisseurs. Leurs ancêtres étaient venus de Terranov, une planète distante de Gigante de vingt-sept années lumière. Les Terranoviens – ils avaient gardé leur nom d'origine – révéraient une multitude de dieux aux noms imprononçables et s'interrompaient à tout propos pour adresser une prière silencieuse à l'un d'eux. Jellab les invita à partager le repas avec les Belsedeks, une offre qu'ils acceptèrent avec plaisir. On se poussa autour des différentes tables pour leur ménager une place.

Un couple vint se joindre à Corkiane et Zaslo. Elle avait préparé un dîner de viande confite accompagnée d'une purée de légumineuses et de larges feuilles séchées au goût délicieux. Les deux Terranoviens mangèrent de bon appétit après s'être abîmés dans une longue prière silencieuse. L'homme s'appelait Silik, et la femme Agnaz. S'ils s'adressaient à leurs hôtes en confed avec un accent chantant, ils parlaient entre eux un dialecte musical que Zaslo ne parvenait pas à relier aux langues mortes et autres idiomes anciens.

« Nos cinq enfants ont été tués par un orage. » Agnaz ne semblait pas ressentir d'émotion particulière en prononçant ces terribles mots ; elle pinçait seulement avec nervosité le tissu de sa robe aux motifs criards. Les rafales de vent jouaient dans sa somptueuse chevelure claire et bouclée. « Mais je suis encore féconde et nous comptons bien en avoir d'autres. »

Silik l'approuva d'un hochement de tête énergique et répété.

« Fasse Oualauok, le dieu de la fertilité, que ma lignée ne s'éteigne jamais. » De la main, il traça dans l'air un signe aux motifs complexes. « Ma prière sera exaucée : Verdverak nous est apparu lors de notre dernier campement. Et puis notre guérisseur nous donnera les bons remèdes.

— Comment ça, il vous est apparu ? s'étonna Corkiane.

— À quelques dizaines de mètres de notre glisseur.

— Sous quelle forme ?

— Sous sa forme habituelle. »

Les rires et les conversations résonnaient autour d'eux. Les deux peuples étaient visiblement ravis de se rassembler, ravis de rompre la monotonie de leur errance. Les rencontres, très rares, débouchaient le plus souvent sur des célébrations qui duraient plusieurs quartiers. Corkiane avait raconté qu'en deux occasions la réunion avait dégénéré en bataille rangée.

Tout en mangeant, les deux Terranoviens jetaient à Zaslo des regards incessants et intrigués.

« Quelle est la forme habituelle de ce... Verdiverak ? insista Corkiane.

— C'est le dieu du feu, répondit Agnaz. Il éblouit et lance des éclairs. Ses serviteurs... » Elle hésita. « ... ont les yeux flamboyants et le crâne brillant. »

La vieille femme se servit un morceau de viande et le mâcha d'un air pensif.

« Comment le savez-vous ?

— Nous les avons aperçus avec le dieu. »

Zaslo laissa passer un temps de silence avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Où avez-vous établi votre campement la dernière fois ? »

Le bras de Silik se tendit en direction de Kolos, qui atteignait peu à peu son zénith.

« Pas très loin d'ici. À environ cent kilomètres. Au milieu d'un cirque géant. Au pied d'un pic en forme de trident. »

Le Terranovien parlait sans oser fixer son interlocuteur dans les yeux.

« Votre dieu se présentait-il comme un geyser de lumière ?

— Il jaillit du sol et monte à plus de cinquante mètres de hauteur.

— Il y avait un serviteur avec lui ?

— Quand je l'ai vu, il se tenait au pied de Verdiverak, puis il a disparu tout à coup, comme si le dieu l'avait avalé. »

Jellab s'approcha de la table dépliée près du chariot de Corkiane, accompagné d'un homme au teint mat, aux cheveux blancs et aux vêtements rouge vif.

« Corkiane, je te présente Ervik, le guérisseur de la caravane terranovienne. Vous avez certainement des connaissances à échanger. »

Les yeux bruns et vifs d'Ervik s'attardèrent un petit moment sur Zaslo avant de se poser sur la vieille femme.

« C'est un honneur, sek. »

Elle salua le visiteur d'une brève révérence et l'invita à s'asseoir. Il joignit les mains sur sa poitrine et s'inclina à son tour avant de prendre place autour de la table.

Zaslo attendit que les deux guérisseurs entament leur discussion sur les vertus comparées des végétaux et des minéraux pour se retirer. Il prit congé de Corkiane et de ses convives en prétextant un besoin urgent de repos. Il s'évertua à ne rien montrer de la grande excitation qui s'était emparée de lui et avait supplanté la fatigue des derniers quartiers.

CHAPITRE 15

Je ne sais pas pourquoi, mais l'espoir insensé de revoir Zaslo grandit en moi chaque instant, comme si nous n'étions plus séparés que par un infime intervalle. Est-ce un effet de cette folie dont je parle dans mes écrits précédents ? Je ne le crois pas. La folie m'égarerait dans des méandres d'où je ne sortirais pas, tandis que l'image de Zaslo me ramène à la réalité : elle me fait me sentir plus vraie, plus vivante, plus présente. On me demandera comment il pourrait me rejoindre alors qu'il est descendu d'un glisseur faisant partie des engins les plus rapides de Gigante et qu'un jour et une nuit se sont déjà écoulés depuis notre séparation.

Il me rejoindra, j'en suis certaine, une voix me souffle que Gigante est une planète riche de ressources et qu'elle me le ramènera, une pensée qui me met du baume à l'âme et m'aide à supporter un voyage qui serait autrement un sommet d'absurdité.

Je ne sais pas qui est Zaslo au juste, mais j'ai repris espoir.

Mon passé de ténébreuse me rattrape. J'ai tué quelqu'un récemment. Un homme qui me harcelait depuis un bon moment et devenait insistant, insupportable. Il s'était planqué dans ma cabine pour m'attendre et me violer. Comment a-t-il pu s'introduire dans un espace où, en principe, personne d'autre ne peut entrer que l'occupant légitime et les robots ménagers. Il y a là un mystère que je ne chercherai pas à éclaircir. Je risquerais de relancer l'enquête sur sa disparition et, comme cette dernière n'a pas été élucidée, je préfère qu'on en reste là.

J'ai ressenti le frisson que je n'avais pas éprouvé depuis bien longtemps lorsque mon trait s'est fiché dans sa gorge et l'a cloué à la cloison. Son air surpris puis affolé, enfin désespéré, m'a, je le confesse, divertie. Toujours ce plaisir indicible, inavouable, de prendre une vie. Il a tenté de parler, mais le carreau en travers de sa gorge a transformé ses mots en un gargouillis inaudible. Je l'ai regardé mourir sans bouger, mes yeux rivés dans les siens, de plus en plus troubles au fur et à mesure que la mort se déployait en lui. Il a sans doute regretté de m'avoir agressée. Je l'avais pourtant prévenu lors de sa première tentative sur le pont

supérieur. J'ai réussi à jeter son corps par le hublot de ma cabine. Le glisseur longeait alors un précipice d'une profondeur insondable. Je l'ai vu rebondir sur un rocher avant de basculer dans le gouffre. Par chance, il n'était pas marié, ni n'avait la moindre famille à bord. Le personnel de la TG s'est borné à constater sa disparition. Un membre de l'équipage est venu frapper à la porte de ma cabine pour me demander si j'avais croisé ces derniers temps un certain Geirg Albenor. Je lui ai répondu que je ne connaissais personne de ce nom. Il n'a pas insisté. Il arrive parfois que les passagers se suicident à bord des grands glisseurs, déprimés par la longueur et la monotonie du voyage ; c'est probablement la conclusion à laquelle est parvenu l'enquêteur de la TG.

La tueuse n'est pas morte en moi. Je me demande si je suis condamnée jusqu'à la fin de mes jours à être l'impitoyable Madilia des faubourgs de Magniz.

La ténébreuse.

Extraits du journal de Madilia.

IL AVAIT présumé de ses forces. Affaibli par ses blessures, il marchait avec difficulté sur une terre instable. La chaleur de Kolos accablait les étendues pelées qu'il traversait. Une herbe jaune rêche avait supplanté la végétation luxuriante des bords de la rivière et du lac.

Zaslo était parti un long moment après que Corkiane, qui dormait toujours dehors, s'était installée sous le chariot. Le silence avait peu à peu absorbé les derniers rires, les derniers cris. Il s'était muni d'une gourde pleine et des galettes séchées qui restaient du dîner, il avait récupéré son carnet, un couteau à la lame légèrement courbe, et passé l'une des tenues offertes par les Belsedeks, un pantalon de toile écru muni de nombreuses poches, un gilet de tissu brodé et des sandales dont les lacets de cuir lui montaient jusqu'aux mollets. Il s'était glissé en silence hors du campement. Il ne lui avait pas été difficile de déjouer la surveillance des sentinelles assoupies. Il regrettait de se comporter comme un voleur, de s'en aller sans prévenir ni remercier les Belsedeks, mais les déclarations du couple terranovien indiquaient qu'un flux se présentait une centaine de kilomètres plus loin. Il ignorait si ce dernier était régulier ou bien s'il faisait partie de ces courants erratiques qui, selon Walkur, pouvaient ne se représenter qu'un ou deux mois gigantesques plus tard. Il lui fallait tenter la chance. Cent kilomètres, l'équivalent de vingt heures TU de marche, une distance infime à l'échelle planétaire.

La douleur associée à une chaleur soudaine sous son épaule lui signala que sa blessure s'était remise à saigner. Les bandages imprégnés de sueur s'étaient relâchés. Il estima qu'il avait parcouru environ la moitié de la distance. Il avait vidé les trois quarts de la gourde et mangé pratiquement toutes ses galettes. La pesanteur recommençait à se faire sentir, comme si les bénéfices apportés par les voyages sur les flux s'étaient estompés. Il n'avait aucune certitude sur la direction à suivre : Kolos, trônant presque au milieu du ciel, n'était pas un point de repère très fiable, et il n'en disposait d'aucun autre. Il se raccrochait, pour se donner du courage, au témoignage des deux Terranoviens : ils avaient aperçu un Voyageur, signe que le flux était fréquenté.

Il s'arrêta à l'ombre d'un grand rocher pour récupérer de ses efforts et retira son gilet pour refaire le bandage imbibé de sang. Chaque inspiration ravivait la douleur sous son épaule. Il essaya tant bien que mal de serrer la bandelette, mais, la localisation de la blessure et sa propre fatigue se liguant pour rendre ses gestes maladroits, il dut se contenter d'un pansement mal ajusté. Il but une gorgée d'eau avant de s'allonger et de s'endormir.

Un grognement.

Il se redressa et se rendit compte qu'il était cerné par une meute d'animaux de grande taille qui, effrayés par son mouvement, s'étaient reculés de plusieurs dizaines de mètres. Il en déduisit qu'ils étaient davantage des charognards que des prédateurs. Les crocs impressionnants qui saillaient de leurs gueules plissées semblaient capables de broyer n'importe quel os. Leurs muscles roulaient sous leur poil noir lustré au milieu duquel brillaient des yeux jaunes, presque phosphorescents. Ils grondaient en sourdine, guettant visiblement le moment où leur proie cesserait de bouger.

Ils le suivirent à distance lorsqu'il se remit en marche. Ils se montraient patients, comme tous les charognards, et les occasions n'étaient sans doute pas nombreuses de se sustenter dans cet environnement désertique. Il avait la sensation d'évoluer à l'intérieur d'un four géant réglé à haute température. La chaleur du sol transperçait ses semelles, les pierres craquaient, aucun vent ne soufflait. Les rares zones d'ombre offertes par les rochers solitaires ne suffisaient pas à le rafraîchir. Il s'y reposait de temps à autre, sans parvenir à calmer son rythme cardiaque. Sa blessure, si elle ne saignait plus, continuait de l'élancer. Lorsqu'il s'arrêtait, les charognards s'allongeaient à une vingtaine de mètres de distance, le mufle posé sur leurs pattes antérieures croisées. Ils n'auraient fait qu'une bouchée de lui s'ils avaient décidé de l'attaquer. Chacun d'eux pesait probablement plus de deux cents kilos, et il était trop faible

pour leur opposer la moindre résistance, mais leur instinct leur commandait d'attendre, de ne prendre aucun risque.

Il luttait pour repousser la fatigue qui, inexorablement, l'engourdisait, gardant le plus longtemps possible dans la bouche les gorgées d'eau qu'il buvait. Il marcha jusqu'à l'extrême limite de ses forces, sentant dans son dos, sur sa nuque, le souffle des charognards. Ils le cernaient de plus en plus près, comme s'ils sentaient que sa fin était proche. Exténué, il décida de grimper en haut d'un rocher, estimant qu'il y serait à l'abri. Il faillit perdre connaissance en escaladant la paroi haute de plusieurs mètres. Lorsqu'il parvint enfin au sommet, il se recroquevilla dans l'ombre d'une étroite avancée et oublia la chaleur pour sombrer presque aussitôt dans un sommeil profond.

Un souffle chaud sur son visage le réveilla. Son tressaillement effraya le charognard qui se tenait tout près de lui. Il vit que plusieurs de ses congénères l'avaient suivi. Il tira le couteau de l'une des poches de son pantalon, une arme dérisoire en regard de leurs crocs et de leurs griffes. Il voulut se relever, mais ses jambes flageolantes refusèrent de le porter. La surface rocheuse gorgée de chaleur lui brûla les mains. Il demeura incapable de prendre la moindre décision. Ses pensées perdaient leur cohérence, se chevauchaient, se diluaient. Il s'allongea de nouveau, terrassé par la fatigue, vaincu par le renoncement. Les charognards s'agitèrent autour de lui. Sentant qu'ils n'avaient plus aucune crainte à nourrir, ils pouvaient maintenant entamer la curée. Les claquements de leurs langues et de leurs crocs résonnèrent entre leurs grognements et leurs gémissements. Zaslo fut envahi par la même sérénité qu'il avait éprouvée lors de sa chute dans le puits du temple zerfi. Il ferma les yeux et s'abandonna à l'instant. Un grattement retentit tout près de son oreille, puis des griffes labourèrent la roche tout autour de lui.

Un autre bruit.

Un grondement qui s'amplifiait peu à peu.

Les charognards se redressèrent, aux aguets.

« Y a quelqu'un là-haut ? »

Zaslo crut qu'il avait rêvé, puis, aux réactions craintives des animaux, il comprit qu'il avait bel et bien entendu une voix. Il voulut crier ; aucun son ne s'échappa de sa gorge.

« Fichez-moi l'camp, maudits zimbres ! »

Une salve de détonations précéda un geignement étouffé et un bruit sourd. Les charognards dévalèrent le rocher et se dispersèrent dans les environs. Quelques instants plus tard, un homme se hissait en ahanant à hauteur de Zaslo.

« Z'auriez pu répondre ! »

Le Gigantin s'essuya le front ruisselant d'un revers de main. Sa

longue chevelure noire flottait autour de son visage carré et du canon de son arme portée en bandoulière. Ses yeux sombres profondément renfoncés sous ses arcades saillantes pénétraient comme des lames ceux de Zaslo.

« Qu'est-ce que vous fichez dans l'coin ? Z'êtes blessé, on dirait. J'veis essayer de vous descendre de là. »

Doué d'une force et d'une adresse remarquables, il ne lui fallut que quelques secondes pour transporter et allonger Zaslo au pied du rocher. Il alla ensuite chercher une petite trousse dans la remorque de son engin, un glisseur personnel. Le cadavre ensanglanté d'un charognard gisait un peu plus loin.

« Y a rien d'meilleur pour soigner les blessures. »

Il retira le gilet de Zaslo, dénoua le bandage et enduisit la plaie d'une substance odorante et grasse aussi brûlante que du plomb fondu.

« Ça va vous piquer un brin, mais ça dure pas longtemps. Ah oui, je m'appelle Seznak. »

Comme il l'avait annoncé, l'effet de brûlure s'atténua très rapidement. L'homme arpentait la région pour en recenser les populations animales autochtones ou importées. C'était, contrairement à ce qu'aurait pu laisser croire son physique et son langage de baroudeur, un scientifique qui travaillait pour le compte d'un ministère de Magniz.

« J'communique par satellite avec les responsables du programme. Enfin, quand ces fichus satellites passent au-dessus de nos têtes et activent les réseaux, c'est-à-dire tous les cinquante quartiers environ. Cette planète est tellement grande qu'il leur faut du temps pour en faire le tour. J'dors dans une tente qui s'monte en un clin d'œil. Pas l'grand confort, mais j'aime la vie au grand air. J'comprends pas qu'les zimbres vous aient pas croqué tout cru. Quand ils reniflent une proie blessée, ces foutus nettoyeurs n'attendent pas qu'elle soit morte. Enfin, d'habitude : y a encore pas mal de mystères sur leur comportement. Z'avez eu d'la chance que j'croise la piste de cette meute, en tout cas. Et vous, alors, qu'est-ce que vous fichez dans l'coin ?

— Une caravane m'a déposé près d'ici. Je cherchais à me rendre dans un cirque voisin. Près d'un rocher en forme de trident, plus précisément.

— Vous parlez de la fourche du Diable ? Qu'est-ce que vous allez foutre là-bas ?

— J'ai entendu dire que des phénomènes lumineux se produisaient près de ce rocher.

— Z'êtes un spécialiste de l'électricité ?

— Plutôt des courants électriques qui traversent Gigante. »

L'œil noir de Seznak se fit soupçonneux.

« Seriez pas l'un de ces dingues qui s'baladent sur les flux ? »

Zaslo n'hésita qu'un court instant.

« Pouvez-vous me conduire à la fourche du Diable ? »

Seznak frotta d'un revers de main ses joues ombrées de barbe.

« Pas de problème, c'est sur ma route : faut qu'j'aille refaire le plein en carburant et en nourriture à Jerve-la-Vallée. » Il désigna l'épaule de Zaslo. « Votre blessure, elle est profonde. Qui vous l'a infligée ?

— Des gens qui n'aiment pas les Voyageurs sur les flux.

— Y en a beaucoup, à c'qu'il me semble. »

Le glisseur filait à pleine vitesse dans un paysage uniformément gris et rocailleux. Zaslo ne sentait pratiquement plus de douleur sous son épaule. L'onguent de Seznak avait eu un effet quasiment miraculeux sur sa blessure. Le Gigantin avait enfermé le cadavre du zimbre qu'il avait tué dans un sac de conservation ; il prévoyait d'effectuer une autopsie pour parfaire sa connaissance d'une population animale encore méconnue.

« S'agit en tout cas d'un groupe qui appartient à la classe des mammifères. » Sa voix rude peinait à dominer le grondement du moteur. « J pense qu'ils ont été amenés sur Gigante par des migrants et qu'ils se sont adaptés au désert. Les espèces vraiment locales échappent à la classification habituelle. À vrai dire, on en rencontre très peu. Faut dire que la vie est plutôt rude sur ce foutu caillou. »

Il avait tendu une toile opaque au-dessus du glisseur pour s'abriter des rayons incendiaires de Kolos. Bien que tannée, sa peau craignait les caresses de l'étoile du système. Ses trois cancers de la peau, pourtant soignés avec des boucles ADN, avaient provoqué un « traumatisme cuisant ». Âgé de vingt mois – soit un siècle TU –, il avait passé la plus grande partie de son existence à sillonner les continents gigantins.

« Enfin, une infime partie, hein, étant donné les distances. »

Le ministère avait expédié plus de dix mille explorateurs sur toute la surface de Gigante. On les avait transportés par vaisseau – l'un des anciens vaisseaux de colonisation que le gouvernement gardait à sa disposition – dans les territoires dont ils devaient recenser le plus précisément possible les populations humaines et animales.

« Une tâche colossale : même en étant dix mille, ça nous fait chacun un sacré terrain à couvrir. Pas certain qu'on en vienne un jour à bout. Bah, j'suppose qu'un autre viendra me remplacer quand la vie ne voudra plus de moi. On est que les maillons d'une interminable chaîne. Et toi, mon gars, explique-moi donc ce que tu cherches dans les flux.

— Je n'en sais rien exactement. Sans doute un rapport avec les immensités de la planète. Comme s'ils permettaient de raccourcir les

distances et le temps. »

Tout en continuant de surveiller la trajectoire du glisseur, Seznak lui lança un regard en coin.

« Vu l'état dans lequel ils te mettent, j'suis pas sûr que t'en aies pour bien longtemps à vivre.

— Tout le monde n'accueille pas les Voyageurs à coups de couteau.

— J'parle pas de ça. » Seznak désigna le crâne et les yeux de Zaslo. « J'parle de tes transformations physiques. Recevoir des charges électriques d'une telle puissance doit forcément laisser des traces, non ?

— L'expérience vaut le coup d'être tentée, vous ne croyez pas ? Elle fait partie de notre apprentissage de Gigante. Vous avez rencontré d'autres Voyageurs avant moi ?

— Quelques-uns, oui. Ils m'ont semblé assez... secoués. Pour ne pas dire complètement dingues ! Les flux les ont travaillés au corps et au ciboulot. Regarde, toi : t'es jeune, t'as déjà plus de cheveux, tes yeux ressemblent à de satanées ampoules électriques. À quoi servira ton expérience si elle fait de toi un cinglé ? »

Zaslo ne répondit pas. Les mots étaient impuissants à décrire les sensations engendrées par les flux. De même il ne servait à rien de chercher à convaincre quelqu'un de l'utilité des voyages de ce genre. Le gain de temps n'était pas un argument suffisant.

« Vous avez entendu parler des géants ?

— Comme tout le monde. » Le rire tonitruant de Seznak domina un temps le ronflement du moteur. « Comme j'ai jamais vu leurs squelettes, j'peux rien affirmer à leur sujet.

— Vous y croyez ?

— La croyance n'a rien à voir là-dedans. S'ils ont vraiment existé, alors on trouvera un jour leurs os. Sinon, ils resteront des légendes, des histoires qu'on s'raconte pour enjoliver la vie. »

Ils arrivèrent en vue d'un cirque dont le bord coupait en deux le plateau.

« On y est, s'exclama Seznak. Va falloir maintenant descendre au fond et parcourir encore une bonne trentaine de kilomètres avant d'atteindre la fourche du Diable.

— Elle est facilement repérable ?

— Difficile de manquer un machin dont la hauteur dépasse les deux kilomètres et dont le sommet a la forme presque parfaite d'une fourche à trois dents.

— Vous y êtes allé ? »

Le glisseur longea le bord hérissé de rochers de l'immense dépression.

« Une fois. J'en avais entendu parler. Ma curiosité a fait le reste. J'ai jamais eu l'envie d'y retourner. J'suis pas trouillard, mais l'endroit

porte bien son nom : il m'a flanqué une frousse de tous les diables !

— Merci de m'y accompagner. »

Un éboulement formait une pente naturelle jonchée de pierres de toutes tailles et donnait, plusieurs kilomètres plus bas, sur le fond du cirque.

« On devrait pouvoir passer. »

Seznak engagea le glisseur dans la descente et louvoya pour éviter les obstacles les plus imposants. Les lames pulvérisaient et projetaient des cailloux de chaque côté de l'engin. Les crissements aigus, horripilants, couvraient désormais le ronronnement sourd du moteur.

« J'espère avoir assez de gehla, marmonna le Gigantin.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— J'en serai quitte pour marcher jusqu'à Jerve-la-Vallée et à revenir avec un cube. La ville est située de l'autre côté du cirque. Soixante kilomètres l'aller-retour. Autant dire une bonne suée. »

Le pot d'échappement crachait une fumée verdâtre piquante. Arc-bouté sur son guidon, Seznak dirigeait le glisseur avec autorité entre les pierres. D'épaisses veines saillaient sur les muscles gonflés de ses bras. La descente parut interminable à Zaslo. Il craignait à chaque instant qu'une infranchissable muraille ne les oblige à rebrousser chemin. Il se demanda si la caravane des Terranoviens avait emprunté cette même rampe. La chaleur semblait encore augmenter au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du fond du cirque.

Ils atteignirent enfin une surface plane et relativement lisse sur laquelle le glisseur progressa presque en silence. Seznak coupa le moteur et laissa dériver l'engin jusqu'à ce qu'il s'immobilise.

« Moteur et bonhomme ont besoin d'souffler un brin », murmura-t-il avec un petit sourire.

Zaslo en profita pour se dégourdir les jambes ; il ne ressentait désormais plus aucune gêne, plus aucune trace de douleur.

« Votre produit a fait des miracles.

— Gardez encore le pansement. Vous n'en aurez plus besoin au prochain quartier.

— Il obtiendrait un certain succès si vous le commercialisez.

— Oh, s'agit juste d'un remède de vieux solitaire. Pas ragoûtant pour ces dames. C'est d'la purée d'un insecte rouge rampant qu'on trouve dans les parages. Un jour que j'étais blessé et que j'avais perdu conscience, j'me suis réveillé couvert de dizaines de ces vermines. J'me suis rendu compte que toutes mes blessures étaient cicatrisées. J'ai eu alors l'idée d'en faire un cataplasme que j'conserves dans l'alcool. C'est c'qui brûle quand on l'étales. »

Une chaleur étouffante régnait au fond de la dépression. Seznak tendit sa gourde à Zaslo, qui but à petites gorgées l'eau tiède qu'elle contenait, puis le Gigantin s'accroupit pour examiner le moteur.

« J'crains toujours qu'ces maudits cailloux crèvent le carter et endommagent une pièce, mais il a bien tenu l'coup. »

Ils repartirent après s'être installés sur les deux sièges du glisseur. Ils progressèrent sans encombre sur le sol relativement plat et lisse du cirque. L'air généré par la vitesse, bien que brûlant, avait l'effet d'une caresse exquise sur le visage et le corps de Zaslo.

« Là-bas ! » cria Seznak.

La forme élancée qui se dressait dans le lointain se dévoilait au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient, laissant apparaître ses trois dents au-dessus d'un sommet légèrement arrondi.

La fourche du Diable.

CHAPITRE 16

Le mystère de Gigante m'attire de plus en plus. Il me semble désormais que ma planète d'adoption cache un secret que les hommes doivent impérativement découvrir. J'ai la conviction que, si nous n'en trouvons pas la clef, nous serons éliminés impitoyablement de sa surface. Une course de vitesse est engagée entre notre redoutable mère et nous, ses enfants. Le voyage sur les flux n'est qu'un commencement, un indispensable préambule pour relever le véritable défi lancé par Gigante. Je me sens parfois gagné par le découragement tant la tâche me paraît difficile, quasiment insurmontable. C'est pourquoi les réactions des populations dispersées revêtent une telle importance : s'ils témoignaient pour les Voyageurs d'un réel intérêt, s'ils nous soutenaient dans notre quête, s'ils nous aidaient à localiser les flux, nous gagnerions un temps précieux. Mais nous nous heurtons le plus souvent à leur suspicion, voire à leur hostilité, et nos caractéristiques physiques, facilement reconnaissables, ne nous facilitent guère les choses. Je me demande s'il ne serait pas plus productif de les dissimuler d'une manière ou d'une autre, avec des couvre-chefs ou des lunettes par exemple. Gudji m'en avait touché deux mots, et il serait sans doute souhaitable de généraliser l'idée. J'en parlerai en tout cas aux autres Voyageurs – si j'ai la bonne fortune de croiser leur chemin, ce qui, étant donné la complexité des flux, reste aléatoire.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

ZASLO explora les environs de la fourche du Diable en se demandant d'où pouvait bien surgir le flux. La chaleur le contraignait à contrôler sa respiration, les inhalations trop brutales lui brûlant la gorge et les poumons. Aucun orifice, aucun puits, n'était visible sur le sol gris bosselé. Il ne distinguait même pas les murailles délimitant le cirque. Le monolithe se dressait en solitaire au milieu de l'immensité minérale enfouie sous les brumes de chaleur.

Assis sous la bâche du glisseur, Seznak l'observait sans bouger ni

parler. Un voile d'inquiétude s'était tiré sur ses yeux déjà sombres. Il avait posé son fusil – une pétoire antique qui avait appartenu à son grand-père – sur ses genoux, une attitude irrationnelle dans la mesure où aucune agression animale ni humaine n'était à redouter dans cet environnement désertique. Il ressentait probablement la saturation électrique qui hérissait la peau de Zaslo, mais aucune arme ne pouvait arrêter les particules apportées par les courants d'air chauds. Kolos n'allait pas tarder à quitter le ciel à en croire la couleur brun rouge du ciel et l'étirement des ombres.

« M'est avis qu'on peut pas rester là trop longtemps, grogna Seznak. On va finir par rôti comme de vulgaires morceaux de barbaque ! Et puis j'aimerais pas être surpris par la nuit. »

Zaslo revint près du glisseur. Les quelques pas effectués autour de la fourche du Diable l'avaient essoufflé et couvert de sueur. Les réserves du Gigantin étant épuisées, ils n'avaient plus d'eau.

« Vous pouvez repartir si vous voulez... »

— Et t'laisser tout seul dans ce trou du cul de l'enfer ? Ce s'rait bien la peine de t'avoir tiré des griffes des zimbres si c'est pour t'laisser crever ici !

— Je ne sais pas quand repassera le flux. Ni même s'il repassera.

— On peut s'rendre à Jerve-la-Vallée et s'refaire une petite santé. Je te ramènerai après avec des vivres et de l'eau, et tu pourras attendre ton flux dans de meilleures conditions, qu'est-ce que t'en penses ? »

La proposition était sensée, tentante.

« Je n'ai pas d'argent... »

— Bah, j'en ai suffisamment pour t'acheter d'la nourriture et de l'eau. Le ministère me verse régulièrement mon salaire, et j'ai pas beaucoup d'occasions de le dépenser. Faut juste te dépêcher d'prendre ta décision, j'commence à cuire. »

Zaslo hocha la tête. Son obstination ne mettrait pas seulement sa vie en danger, mais également celle du Gigantin.

« Votre proposition est généreuse, et je l'accepte. »

Un large sourire barra la face rude de Seznak.

« En ce cas, en route avant qu'on soit complètement transformés en tas de charbon ! »

Il tapa du plat de la main sur le siège passager pour inviter Zaslo à s'installer. Au moment où ce dernier grimpait sur le marchepied métallique, il perçut une vibration lointaine, ténue dans un premier temps. Il se figea et se concentra, oubliant le grondement du moteur démarré par Seznak.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

La vibration grandit rapidement au fond de lui, comme si un véhicule se rapprochait à grande vitesse. Elle parut tout à coup se

dédoubler, et il prit conscience qu'elle se superposait à sa propre vibration. Elles se cherchaient toutes les deux, tentaient de s'harmoniser, d'atteindre une fréquence commune, l'accord parfait.

Le jid.

« Hé, installe-toi ! qu'on puisse foutre le camp de cet endroit d'malheur. »

Zaslo descendit du marchepied et se rapprocha à pas lents de la fourche du Diable.

« Reviens donc, foutu zimbre ! » cria Seznak.

Les deux vibrations l'emplissaient tout entier, se servant de son corps comme d'une caisse de résonance, chassant les pensées, les autres sensations. Il anticipa de quelques secondes le jaillissement du geyser et se retourna pour adresser un sourire à Seznak, qui, les mains sur le guidon du glisseur, le fixait d'un air à la fois furieux et intrigué. Un soudain embrasement intérieur, comme si la puissance du flux se déversait en lui avant de surgir de terre. Un halo lumineux s'éleva au pied de la fourche du Diable et enfla brusquement jusqu'à atteindre une hauteur et une largeur de cinquante ou soixante mètres. Une nuée de particules grésillantes et piquantes enveloppa Zaslo.

« Reste pas là ! hurla Seznak. On va griller. »

D'un geste de la main, Zaslo lui fit signe de s'éloigner.

« Foutu cabochard. »

Le glisseur s'élança dans un vrombissement rageur en projetant de la poussière grise dans son sillage. Zaslo se rapprocha de la colonne, du cœur du geyser. Il ne percevait maintenant plus qu'une vibration.

L'accord parfait.

Il entendit encore la voix lointaine de Seznak avant d'être emporté par le flux.

« Content de t'avoir connu, mon gars. Bon voyage. »

Des toits jaunes pentus au milieu d'une végétation luxuriante.

Il contemplait, du sommet d'une colline, la ville dans la lumière rouille du crépuscule, recroquevillée autour d'une étendue d'eau bleue, dominée par des dômes transparents de toutes tailles, des bâtiments religieux sans doute. Encerclée d'une ceinture de champs cultivés et de pâturages où paissaient de grands animaux, elle s'étalait comme une immense oasis au milieu d'un désert. Plus loin se profilaient des étendues ocre et minérales totalement dépourvues de végétation.

Le flux l'avait déposé un peu plus tôt au milieu d'une clairière cernée par une forêt dense, presque inextricable. L'aspect calciné du sol s'expliquait sans doute par le passage régulier des flux. Pas une herbe ne poussait sur un rayon d'une cinquantaine de mètres.

Il était cette fois resté conscient à chaque instant du voyage,

goûtant la sensation grisante d'être un ensemble de particules propulsées par un courant à l'énergie phénoménale. Le transfert n'avait duré qu'une poignée de secondes sans doute, mais le temps avait paru s'étirer indéfiniment, comme s'il se suspendait, comme s'il s'effaçait. Il avait cessé de percevoir les limites de son corps, il s'était dématérialisé, du moins il en avait eu la très nette impression, puis ses particules avaient épousé le ralentissement du flux avant de se regrouper, de s'agréger, de se comprimer à nouveau dans son enveloppe corporelle, et il s'était retrouvé, pantelant, encore étourdi, au centre de la clairière. Il avait passé machinalement une main sur son crâne et ses arcades lisses.

Il débordait d'énergie, comme régénéré par ce court séjour dans le flux. Il lui semblait que ses yeux discernaient des formes éphémères et translucides qui n'appartenaient pas au paysage s'étendant à ses pieds. De simples illusions d'optique provoquées par la saturation électrique ?

Il lui fallait maintenant savoir où il était arrivé, puis chercher un autre point de départ, un autre flux. Il se mit en marche en direction de la ville. Il lui fallut une bonne vingtaine pour atteindre les premiers faubourgs nichés sous de grands arbres aux ramures tombantes jaunes et vertes. Un vent humide soufflait en rafales et tempérant la chaleur de Kolos couchant. La forme des habitations le surprit : les murs en étaient entièrement transparents sous des toits aux pentes douces recouverts de dalles jaunes. Aucune scène de la vie quotidienne n'était à l'abri des regards indiscrets. Il vit un homme barbu prendre sa douche dans une salle d'eau au sol également transparent, une femme s'habiller dans une chambre meublée d'un lit suspendu et d'une commode aux arêtes lumineuses, une famille prendre son repas dans une salle à manger qui semblait en apesanteur. Des allées pavées de dalles de pierre noires reliaient les maisons les unes aux autres. Pas de route ni de place, signe que les habitants de la cité n'utilisaient pas de transports terrestres. Il en eut la confirmation lorsqu'un engin volant, transparent lui aussi, le survola dans un sifflement à peine audible et se posa un peu plus loin sur une plate-forme aérienne. Des passagers en descendirent. Leurs tenues éveillèrent des souvenirs dans l'esprit de Zaslo. Il se retrouva tout à coup sur le pont du grand glisseur de la TG, contemplant les robes rigides des hommes resserrées à la taille par des attaches de bois, les amples tuniques et les pantalons bouffants des femmes, les vêtements sombres et les couvre-chefs circulaires des enfants : il était arrivé dans une ville peuplée de Saribiséens.

Il héla un petit groupe qui avançait dans sa direction.

« Bonjour. Dans quelle région sommes-nous ? Quel est le nom de cette ville ? »

Un homme se détacha des autres, s'approcha de lui et, tout en

lissant sa longue barbe, le fixa avec une certaine circonspection.

« Vous avez perdu la mémoire ? »

— Je suis arrivé un peu précipitamment.

— Par quel moyen ? Il n'est passé aucun glisseur ni aucun aérolote ces derniers temps. »

Les autres hommes et femmes du groupe, qui s'étaient immobilisés un peu plus loin, le considéraient avec une curiosité bienveillante.

« J'ai... traversé le désert avec un glisseur personnel, répondit Zaslo.

— Plusieurs dizaines de milliers de kilomètres ? Il vous a fallu un sacré bout de temps. Si vous avez vraiment franchi le désert à bord d'un sagl, ça fait bien longtemps que vous êtes entré dans la région de Koskant. »

Zaslo se souvint des paroles de Madilia sur le glisseur de la TG.

« Cette ville, c'est celle où viennent s'installer les Saribiséens ? »

L'homme sourit avant d'acquiescer d'un mouvement de tête.

« Pourquoi les murs des habitations sont-ils transparents ? »

— Ils symbolisent la pureté de nos âmes : à Espéranz, nous n'avons rien à cacher les uns aux autres. » L'homme marqua un temps de silence. « Et vous, mon ami, reprit-il, votre âme est-elle pure ? »

— Je ne suis pas à même d'en juger. Quelle est la monnaie utilisée ici ?

— Le gig. Nous n'avons guère besoin d'argent. Nous remettons nos salaires et nos avoirs au Conseil qui se charge de les répartir selon les besoins. Nos logements sont fournis par la collectivité. Nous avons trouvé ici notre havre, notre salut.

— Il n'y a pas d'orages dans le coin ? Pas de phénomènes électriques inhabituels ? »

Même s'il avait posé sa question avec un détachement feint, il lui sembla que les yeux très clairs du Saribiséen le transperçaient jusqu'au fond de l'âme.

« Nous subissons parfois les attaques des boules de feu, les sorcières, mais nos techniciens ont conçu un système qui les ralentit et les détourne de leurs trajectoires.

— Basé sur quel principe ? »

L'homme haussa les épaules.

« Je ne suis pas spécialiste. Il nous suffit de savoir que le système fonctionne et nous garantit une certaine sécurité. Quant aux autres phénomènes, ils se produisent en dehors de la ville.

— De quelle nature sont-ils ?

— Des apparitions lumineuses, la plupart du temps. » Le regard du Saribiséen s'attarda sur les yeux et le crâne de Zaslo. « Êtes-vous un savant en électricité ? »

— En quelque sorte...

— Allez en ce cas rendre visite à l'Élect, l'institut technologique du centre-ville, à proximité du temple principal. Ils vous donneront là-bas tous les renseignements que vous souhaitez. »

Zaslo remercia son interlocuteur d'une inclinaison du buste et se remit en chemin. Il marcha encore une dizaine de kilomètres avant d'atteindre le centre. L'étendue d'eau qu'il avait aperçue du sommet de la colline était un immense lac artificiel au milieu duquel se dressaient plusieurs temples reliés à la berge par des passerelles de bois. Les habitations du centre faites de toits jaunes et de murs transparents, comme celles de la périphérie, donnaient la curieuse impression de découvrir une ville de l'intérieur. Les scènes, anodines pour la plupart, parfois intimes, se multipliaient, se superposaient, formant un puzzle grandeur nature. À force de les voir, sans doute, les piétons ne leur prêtaient aucune attention.

Zaslo demanda à plusieurs reprises où se trouvait le temple principal et reçut des réponses aimables, mais contradictoires. Les sifflements des navettes aériennes et les cris des enfants ne parvenaient pas à troubler le silence paisible qui régnait sur Espéranz. Des chants fervents s'échappaient de bâtisses un peu plus grandes où se rassemblaient des centaines d'hommes et de femmes. De la cité se dégageait une réelle harmonie architecturale qui incluait les massifs fleuris, la forme et la couleur des arbres. Quelques embarcations glissaient paresseusement sur l'eau lisse du lac où s'ébattaient de grands poissons de toutes les couleurs aux nageoires translucides. Les Saribiséens vivaient coupés du reste du monde, en totale autarcie. Zaslo ne distingua pas un uniforme, pas un soldat, pas un policier, dans les allées habillées d'herbe rase et pavées de pierres. Séparés de leurs plus proches voisins par des dizaines de milliers de kilomètres, ils n'avaient pas besoin de forces de l'ordre, ni d'une armée pour se défendre d'une agression. Il passa devant des restaurants installés au bord du lac. Les odeurs de friture attisèrent sa faim, mais il n'avait pas de quoi s'offrir le moindre repas. Il déboucha enfin sur le parvis du temple principal, un monument qui accomplissait ce prodige de demeurer élégant, aérien, tout en étant imposant. Certains des innombrables dômes transparents culminaient probablement à plus de cinquante mètres de hauteur. Les murs en étaient en revanche opaques, érigés avec des pierres taillées de couleur ocre. Sa construction avait dû prendre plusieurs mois planétaires aux Saribiséens. Il ne donnait pas sur le lac, mais sur une esplanade en forme de cercle sur laquelle on avait dessiné des figures à l'aide de galets de différentes couleurs. Bon nombre de fidèles se pressaient devant l'entrée monumentale dont les deux battants de bois sculpté restaient entrouverts. Des statues se dressaient un peu partout sur les façades et les avancées de toit, représentant des scènes que Zaslo ne

comprenait pas, des personnages humains le plus souvent aux prises avec des créatures inconnues. Des odeurs de fleurs et de parfums flottaient dans l'air humide et chaud.

Un adolescent lui indiqua la direction à suivre pour se rendre à l'institut technologique. Son attitude obséquieuse lui parut contrainte. Il se forçait à être prévenant, mais son regard exprimait un courroux et une frustration qui soulevaient des doutes sur sa sincérité.

Zaslo avisa, près de l'Élect, une officine de la TG et se souvint que le glisseur qui transportait Madilia devait faire escale dans le Koskant. Il entra dans le bureau tenu par une hôtesse vêtue à la mode saribiséenne. Elle le scruta longuement avant de lui adresser la parole.

« Que peut faire la TG pour vous, monsieur ? »

— Un glisseur est parti de Magniz il y a quelque temps de cela. Je voudrais savoir s'il est déjà passé.

— Connaissez-vous le nom du glisseur ou la date exacte de son départ ? »

Il fouilla en vain sa mémoire.

« Ni l'un ni l'autre. »

Il crut que l'hôtesse, une femme blonde au visage rond et agréable, allait se mettre à pleurer. Les Saribiséens avaient la compassion théâtrale.

« Comment puis-je vous renseigner en ce cas ? »

Il haussa les épaules.

« Pourquoi avez-vous besoin de ces renseignements ? reprit-elle.

— Je désirerais voir une personne qui est à bord. »

Les doigts de l'hôtesse se promenèrent sur l'écran vertical apparu devant elle.

« Si vous avez la possibilité d'attendre un peu, le prochain glisseur en provenance de Magniz fait escale à Espéranz au début de la nuit, dans cinq quartiers.

— Où s'arrête-t-il ?

— Sur l'esplanade du grand temple.

— Les rues de la ville me semblent un peu étroites pour permettre le passage à un engin d'un tel gabarit.

— Les glisseurs commerciaux empruntent une voie spéciale en partie souterraine. Je peux vous conseiller un hôtel si vous comptez attendre.

— Je... je n'ai pas encore pris ma décision. »

Un fol espoir s'était levé en lui, mais, comme il avait perdu toute notion de temps, il lui était impossible de savoir si le glisseur dont elle avait annoncé le passage était bien celui où Madilia et lui-même s'étaient embarqués. Il ne lui restait plus qu'à patienter pendant cinq quartiers en espérant trouver de la nourriture et un endroit pour dormir.

« Merci beaucoup. »

L'Élect, un bâtiment entièrement cubique dont les murs transparents réfléchissaient la lumière mordorée de Kolos, était situé une trentaine de mètres plus loin. N'y travaillaient que des hommes barbus affairés devant des écrans verticaux couverts de graphiques brillants et de données satellitaires. Ils ne lui accordèrent aucune attention jusqu'à ce qu'il signale sa présence d'un toussotement prolongé. L'un d'eux daigna enfin lever la tête et le fixa avec une curiosité mêlée de méfiance.

« Vous désirez ? »

— Un renseignement : serait-il possible que vous me fournissiez la liste des phénomènes électriques inhabituels s'étant produits récemment dans les environs d'Espéranz ?

— Pourquoi en avez-vous besoin ?

— Intérêt personnel...

— Vous êtes le deuxième en peu de temps. » L'homme frotta son ventre replet d'un air perplexe. « Le plus étonnant, c'est qu'il vous ressemblait. Enfin, comme vous, il n'avait pas de cheveux et des yeux aussi... brillants que les vôtres. »

Zaslo désigna d'un mouvement de menton les hommes répartis dans la salle.

« Vous vous ressemblez également : même barbe, mêmes vêtements. »

Son interlocuteur parut surpris avant d'esquisser un sourire.

« Juste. Mais nous, nous ne nous en rendons plus compte.

— Savez-vous où est passé cet homme ?

— Il est arrivé au moment où nous fermions. Il m'a seulement dit qu'il repasserait bientôt. Disposez-vous d'un com, ou d'un autre moyen d'être prévenu ?

— Je suis seulement de passage. Dites-lui, quand il reviendra, que vous m'avez vu et que je me rendrai le plus souvent possible sur l'esplanade du grand temple. Et pour cette liste ? »

Le technicien eut l'un de ces larges sourires appuyés qui caractérisaient les Saribiséens.

« Il vous faudra la mémoriser. Le règlement interdit aux visiteurs de sortir quoi que ce soit de l'institut. » Il garda les yeux rivés sur son écran. « Un orage non spécifique localisé dans le secteur de Confiance. Une formation persistante de follets à l'orée de la forêt de Sérénité. J'ai aussi une saturation électrique inhabituelle sur plusieurs quartiers d'Espéranz, une pluie d'éclairs au-dessus des fermes du Repentir, une apparition lumineuse plusieurs fois signalée près du cimetière des marzongs. Ce sont les seuls phénomènes inhabituels répertoriés depuis une quinzaine de quartiers. Je ne vous parle pas des déferlements massifs des sorcières, des boules de feu sur la ville, des manifestations

courantes, hélas, dont nous nous efforçons d'amoindrir, sinon de prévenir, les effets.

— Que sont les marzongs ?

— De grands animaux aux colères redoutables qui vivent dans le désert et qui, pour une raison inexpliquée, viennent mourir tout près d'Espéranz. Nous avons essayé de les en dissuader : mal nous en a pris. Ils sont entrés dans une rage folle et ont tout saccagé sur un rayon de plusieurs kilomètres. Depuis, nous les laissons faire et, de leur côté, ils nous ignorent. Un pacte tacite qui arrange les uns et les autres. Je vous déconseille de vous rendre dans leur cimetière. S'ils vous y surprennent, non seulement ils vous réduiront en bouillie, mais ils risquent de défoncer les clôtures et de s'en prendre aux habitations de la ville et à leurs occupants. »

Zaslo le salua et sortit de l'institut. Une multitude joyeuse occupait l'esplanade du grand temple baignant dans la lumière crépusculaire de Kolos. Les enfants couraient et sautaient en poussant des hurlements stridents sous les regards attendris de leurs mères. Il lui sembla que les comportements hystériques des enfants et compassés des parents étaient aussi trompeurs les uns que les autres, que les gestes incontrôlés des uns et maîtrisés des autres trahissaient les mêmes frustrations, la même hypocrisie. Les sourires et la convivialité apparente dissimulaient des colères rentrées, des désirs inassouvis. Ils vivaient en permanence sous le regard des autres membres de la communauté, et, Zaslo en était persuadé, les jardins secrets étaient indispensables à l'équilibre humain.

« Zaslo. »

Il se retourna.

Une silhouette fendait la foule pour s'avancer dans sa direction.

CHAPITRE 17

J'ai entendu une curieuse histoire lors du deuxième repas du quartier. Elle m'a été racontée par un vieil homme avec qui j'ai sympathisé. Elle concerne son épouse, qui a disparu depuis plusieurs mois et dont il n'a plus jamais eu de nouvelles. Ce n'est pas la première fois, me direz-vous, que quelqu'un disparaît sans laisser de traces. Les hommes ou les femmes ne trouvent parfois pas d'autre méthode pour se séparer de leur conjoint. Mais mon interlocuteur m'a assuré qu'ils s'aimaient comme au premier jour et qu'elle n'avait aucune raison de s'enfuir de leur maison. Elle ne l'aurait pas pu d'ailleurs : elle souffrait d'une paralysie des jambes et ne se déplaçait qu'à l'aide d'un exosquelette adapté. Elle avait disparu de leur chambre, pièce à laquelle on accédait par une seule porte et qui ne disposait que d'une étroite lucarne. Elle s'était volatilisée, comme emportée par un invisible courant, en abandonnant son exosquelette. Les recherches n'avaient évidemment rien donné. Mais il l'avait revue. À plusieurs reprises. Dans la rue, dans un jardin public, dans leur chambre ; ou, plus exactement, il avait revu son ombre, son fantôme. Car, à chaque fois, elle s'était estompée aussitôt qu'il avait tenté de s'approcher d'elle. Pourtant, m'a-t-il assuré les larmes aux yeux, elle semblait réelle, vivante. Il avait passé des examens médicaux pour voir s'il ne souffrait pas d'hallucinations ou d'une maladie dégénérative du cerveau. On ne lui avait diagnostiqué aucun trouble.

Persuadé que son épouse est toujours vivante, il s'est lancé dans un voyage, qu'il n'est pas certain de mener au bout, pour rejoindre sa fille installée entre Koskant et Bragant. Et dans l'espoir un peu fou de croiser celle qu'il aime quelque part sur sa route.

Extraits du journal de Madilia.

« TU ÉTAIS dans le temple zerfi ? »

Walkur ne répondit pas tout de suite. Les deux hommes s'étaient

installés à la terrasse de l'un des restaurants du bord du lac. On leur avait servi des crêpes au goût amer fourrées de légumes épicés et accompagnées d'une boisson pétillante. Les conversations s'étaient tues lorsqu'ils avaient pris place à leur table, tous les regards avaient convergé dans leur direction, puis les autres clients avaient fini par oublier leur présence. Zaslo suivait des yeux les évolutions d'un poisson d'un bleu éclatant qui effectuait des sauts spectaculaires au-dessus de l'eau.

« Tu m'as pris par surprise, finit par répondre Walkur. Je ne te pensais pas dans le temple. Je t'ai entendu crier mon nom avant de te voir bondir d'une travée à l'autre, j'ai voulu intervenir quand les zerfis se sont précipités sur toi, mais, au moment où j'arrivais, tu as sauté dans le puits. Ils m'ont repéré à mon tour, j'ai dû utiliser le rafleur du pilote avant de faire comme toi pour leur échapper : sauter dans le puits.

— Le flux a dû te déposer au même endroit que moi. Comment se fait-il que tu ne m'aies pas vu ?

— J'ai fini par te trouver près du point d'eau. J'ignore où tu as puisé la force de te traîner jusque-là. Tu étais couvert de sang. Il y avait déjà du monde autour de toi. Des errants. Une vieille femme te posait un bandage. J'ai estimé que tu étais en sécurité avec eux. Je suis parti à la recherche d'un nouveau flux. J'ai marché longtemps. J'ai failli mourir de faim et de soif. Je m'en suis sorti en capturant de petits animaux et en buvant l'eau qu'ils pompent dans les profondeurs du sol et conservent dans une poche spéciale. Puis j'ai aperçu un village, une communauté isolée. Des gens cinglés qui égorgent l'un des leurs, un enfant le plus souvent, à chaque alignement horizontal des douze lunes de Gigante. Il se trouve que leur autel sacrificiel, une pierre couchée, est également l'endroit où jaillit le flux. Je m'y suis rendu et suis resté sur place à guetter l'apparition du geyser. Ils m'ont considéré comme une sorte de dieu et m'ont apporté nourriture et eau jusqu'à ce que le flux se manifeste.

— Il t'a conduit ici ?

— Pas directement. Il m'a fallu deux correspondances et trois sauts avant d'arriver à Espéranz. Le périple m'a permis de cartographier plusieurs portes qui, je crois, n'avaient jamais été ouvertes. Espéranz est, à mon avis, un carrefour où se croisent cinq ou six flux. »

Walkur ne cherchait pas à dissimuler sa fierté. Il finit le contenu de son assiette, vida son verre et claqua la langue d'un air satisfait.

« Il y a une grande part de hasard dans la découverte des flux, non ? » objecta Zaslo.

Les traits de Walkur se tendirent. Les fleurs noires sur son crâne semblaient s'être épanouies depuis la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés.

« Ce que tu appelles hasard, je le nomme, moi, volonté, détermination, obstination, acharnement, déclara-t-il d'une voix forte. Je suis un explorateur. Je n'aurai pas de trêve tant qu'il me restera des forces pour découvrir et répertorier de nouveaux réseaux. J'y consacre ma vie. Rien d'autre ne m'intéresse. »

Il jeta rageusement une poignée de jetons sur la table.

« Tu ne crois pas qu'il y ait une signification plus... globale au phénomène des flux ? demanda Zaslo.

— Je me doute que Gigante nous guette au tournant, je t'ai déjà dit qu'elle pourrait nous éliminer d'une simple secousse, mais ce n'est pas mon problème. Je laisse ça à d'autres. À toi peut-être. Quels sont tes projets ?

— Attendre le passage du prochain glisseur en provenance de Magniz.

— Tu ne comptes tout de même pas voyager sur un engin de la TG ?

— Je... Je voudrais voir quelqu'un qui se trouve à bord. Enfin, peut-être, je ne suis pas certain qu'il s'agisse du bon glisseur. »

Zaslo ne parvint pas à soutenir l'éclat des yeux de Walkur vissés dans les siens.

« Une femme ? »

Le mutisme de son interlocuteur conforta Walkur dans son hypothèse.

« Je ne sais pas quelle importance elle a pour toi, mais un Voyageur ne devrait pas s'encombrer de sentiments, reprit-il. C'est un poids qui te ralentit et finit par t'immobiliser. Les flux ne sont guère partageurs.

— Tu n'as jamais aimé quelqu'un ? »

Un voile assombrit le visage de Walkur.

« Le passé est mort, marmonna-t-il entre ses lèvres serrées. Seul l'avenir m'intéresse. Je vais aller voir de plus près cette apparition lumineuse du côté du cimetière des marzongs.

— Les techniciens de l'Élect m'ont déconseillé d'y aller. »

Un rictus crispa les lèvres de Walkur.

« Nous nous passerons de leur permission. Si on écoute les sédentaires, on ne peut jamais aller nulle part. »

Zaslo ne trouva rien à y redire dans la mesure où lui-même avait envisagé de s'y rendre après le passage du glisseur.

Walkur se leva.

« Tu as besoin d'argent ? »

Il n'attendit pas la réponse pour poser cinq jetons de deux cents gigs sur la table, puis il s'éloigna d'un pas décidé en direction du grand temple.

« Bonne chance, lança-t-il sans se retourner. À un de ces quartiers.

Peut-être nous reverrons-nous au bureau de la Guilde, à Magniz. »

Trois quartiers s'étaient écoulés depuis le départ de Walkur. Kolos avait disparu à l'horizon et la pénombre chassait les derniers vestiges du jour. Grâce à l'argent du Voyageur, Zaslo avait pu louer, dans un hôtel du centre, une chambre au confort sommaire mais à la propreté impeccable. Comme, dans la liste des phénomènes électriques inhabituels, seule l'apparition lumineuse près du cimetière des marzongs semblait correspondre à un flux, il s'était décidé à monter dans l'une des navettes qui desservaient Humilité, le quartier nord de la ville, puis était redescendu à la première station. Pour deux raisons : il ne résisterait probablement pas à l'appel du flux si ce dernier se présentait, et il ne voulait prendre aucun risque avant d'avoir vérifié que Madilia se trouvait ou non à bord du prochain glisseur de la TG.

Au sortir d'une douche froide – le réceptionniste lui avait assuré que l'eau chaude reviendrait dès que la chaudière à rayons condensés serait réparée, très bientôt sans doute –, il s'examina dans le miroir en pied de la salle de bains. Les taches brunes s'étaient agrandies et multipliées sur son torse et ses épaules. L'éclat de ses yeux le surprit et l'effraya. On ne distinguait pratiquement plus les iris : la lumière qui les emplissait estompait les formes et les couleurs. Son corps entièrement glabre semblait appartenir à quelqu'un d'autre. Il se demandait comment réagirait Madilia quand elle le reverrait – il n'était même pas sûr qu'elle le reconnaisse et souhaitait presque qu'elle ne fût pas à bord du glisseur.

Il mit à profit l'attente pour se reposer et visiter Espéranz. Il comprit peu à peu pourquoi un malaise l'étreignait depuis qu'il avait mis les pieds dans la ville des Saribiséens. Ils professaient la pureté de l'âme, une existence dépourvue de toute zone d'ombre, la transparence totale de leurs faits et gestes, mais leurs constructions, leurs démonstrations de gentillesse, leur civilité, leur collectivisme, leurs pratiques religieuses ne faisaient d'eux que des caricatures d'êtres irréprochables. La différence entre l'idéal et la réalité se transformait en gouffres intérieurs pour chacun d'eux. Ils se réunissaient au moins une fois par quartier dans les temples pour chanter. La cité bruissait alors de chœurs dont les échos se répondaient. Le reste du temps, ils se consacraient au travail avec une sérénité trompeuse qui évoquait le calme d'avant les tempêtes. La grande majorité des emplois était occupée par les hommes, les femmes se vouant le plus souvent aux tâches familiales et domestiques.

Un déferlement de boules de feu se produisit à l'intérieur même de la ville. Lorsqu'elles déboulèrent tout à coup dans les allées, leur passage déclencha les systèmes de protection mis au point par les

techniciens, des pare-feu nanotech destinés à ralentir leur course et à les diriger vers une seule destination : le lac. Les trajectoires de la plupart d'entre elles s'achevèrent effectivement dans l'eau. Elles s'y désagrégeaient après un ultime embrasement qui plaquait la surface ondulante d'or scintillant. Seules trois d'entre elles percutèrent des constructions proches de l'hôtel, qu'elles réduisirent en cendres. Zaslo alla constater les dégâts à la fin de l'alerte. Les services de nettoyage de la ville s'affairaient déjà à retirer les gravats et à effacer toute trace du passage des sphères. On recensait une dizaine de morts. Il fut surpris de découvrir les poissons encore vivants dans le lac.

« Une espèce spéciale, expliqua l'un des passants avec lequel il avait engagé la conversation. Ils résistent à des charges de très grande puissance. On dit même qu'ils en absorbent la majeure partie. C'est ce qui leur donne leurs couleurs vives. C'est également la raison pour laquelle on les appelle les absorbs. Mais je ne vous conseille pas d'en manger : les inconscients qui s'y sont essayés ont vu leurs organes tomber en poussière. »

Il ne revit pas Walkur, signe que le Voyageur avait trouvé son flux ou encore que les marzongs l'avaient taillé en pièces. Il eut un choc en distinguant, au sortir d'une allée fleurie, une silhouette qui émergeait de la pénombre et débouchait sur l'esplanade du grand temple.

Madilia.

Vêtue d'une robe blanche, elle lui souriait et lui ouvrait les bras. Ses cheveux dénoués dansaient au-dessus de sa tête.

Sa première pensée fut que le glisseur de la TG était passé en avance, puis, en s'approchant d'elle, il se rendit compte qu'il s'agissait d'une simple apparition, d'une illusion d'optique. Elle s'estompa alors qu'une petite dizaine de mètres le séparait d'elle. Il se demanda s'il n'était pas en train de perdre ce qui lui restait de raison.

Les Saribiséens se pressaient en masse sur l'esplanade du grand temple au milieu de laquelle s'ouvrait une énorme bouche. Des bulles lumière flottantes chahutées par les courants d'air dispensaient un éclairage instable et diffus. Des barrières en bois empêchaient les enfants turbulents de jouer dans la zone protégée. L'annonce de l'arrivée du glisseur de la TG avait soulevé une grande liesse dans la ville. Zaslo, qui avait pensé se lever assez tôt pour éviter la cohue, se retrouvait coincé entre plusieurs familles surexcitées. Des bribes de leurs conversations lui apprirent qu'elles attendaient des proches. Plusieurs de leurs membres lui jetaient des regards intrigués. Des nuages nimbaient les quatre premières lunes de Gigante.

Zaslo regretta de ne pas s'être muni de l'une de ces bouteilles de verre emplies du liquide amer et piquant qui était la boisson favorite des Saribiséens. Un long murmure précéda de quelques instants un

grondement prolongé et les faisceaux mouvants de phares puissants. Le glisseur émergea tout à coup de la bouche du centre de l'esplanade et poursuivit sa course sur une cinquantaine de mètres avant de s'immobiliser dans un ultime grincement. Les centaines de passagers massés sur les ponts adressèrent des signes à la multitude assemblée derrière les barrières de bois. Des rires et des cris fusèrent tout autour de Zaslo, des femmes éclatèrent en sanglots derrière lui. Arc-bouté sur ses jambes pour ne pas être emporté par les mouvements de foule, il chercha des yeux la silhouette de Madilia parmi les passagers du pont du troisième niveau éclairés par les bulles flottantes. Ne la voyant pas, il examina les autres visages dans l'espoir d'en reconnaître au moins un, mais aucun d'eux n'éveilla en lui le moindre souvenir ; ce n'était sans doute pas le bon glisseur et, même s'il s'était préparé depuis cinq quartiers à cette éventualité, il en éprouva une vive déception. Il assista en spectateur dépité au débarquement des passagers, tous saribiséens.

Il fallut un long moment pour que les flots finissent de s'écouler sur les passerelles. Les bulles flottantes s'éteignirent. L'esplanade se vida peu à peu et s'emplit d'obscurité. Zaslo resta immobile jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il n'y avait plus personne autour de lui. Des dizaines de débardeurs chargeaient des caisses et des sacs par les sas grands ouverts sur les flancs du glisseur. L'escalade durerait deux quartiers, avait précisé l'employée du bureau de la TG.

Il finit par reprendre le chemin de l'hôtel, davantage déçu par lui-même, par ses rêves insensés, que par l'absence de Madilia. Il déambula un long moment au hasard dans les allées de la ville, fixant sans les voir les scènes qui se déroulaient à l'intérieur des habitations éclairées. L'avènement de la nuit l'imprégnait de tristesse. Malgré les boucles ADN, son corps n'était pas encore habitué aux rythmes gigantins.

Avisant une station aérienne, il décida de prendre la première navette à destination d'Humilité. Il grimpa par l'escalier tournant sur la plate-forme où attendaient déjà une dizaine de Saribiséens. L'appareil, de forme ovoïde aux parois transparentes dont le système de pilotage automatique était entièrement dissimulé dans un compartiment noir placé sous la coque, se présenta quelques instants plus tard.

Elle le déposa au terminus de la ligne au bout d'une quinzaine de stations. La forêt se densifiait dans cette partie de la ville. Les frondaisons des arbres formaient une immense toile sombre qui occultait les toits jaunes et l'éclairage des habitations.

Il n'eut pas besoin de demander son chemin pour le cimetière : plusieurs panneaux lumineux en indiquaient la direction tout en recommandant aux passants de s'en tenir éloignés à cause du danger

représenté par les marzongs. Il s'engagea dans une allée bordée de buissons aux fleurs brunes et parcourut environ deux kilomètres dans l'obscurité avant d'arriver devant un grillage d'une hauteur de vingt mètres constitué de plusieurs couches de mailles métalliques distantes l'une de l'autre d'une cinquantaine de centimètres. Il le longea d'abord sur la gauche en espérant qu'une brèche se présenterait. Des oiseaux aux plumages blancs volaient de branche en branche en jacassant.

Il entrevit une silhouette un peu plus loin, penchée sur le grillage et visiblement affairée à couper les mailles métalliques à l'aide d'une pince laser.

Crâne nu parsemé de fleurs noires, combinaison écrue. Walkur.

Le Voyageur s'estompa quand Zaslo s'en approcha, exactement comme la silhouette de Madilia entrevue sur l'esplanade du grand temple.

Une nouvelle illusion d'optique.

Il atteignit l'endroit où il avait cru apercevoir son confrère et s'aperçut que le grillage avait été cisaillé, qu'il suffisait de le pousser de la main pour qu'il se soulève et offre un passage. Il s'accroupit afin de franchir le premier rideau, puis les quatre autres, tous coupés de la même façon. Walkur avait emprunté ce chemin avant lui. Il n'avait donc pas été victime d'une illusion d'optique : il avait vu le Voyageur en train de découper le grillage, mais la scène s'était passée quelques quartiers plus tôt, comme si le temps avait perdu son cours habituel.

Il en déduisit qu'il avait réellement contemplé Madilia sur l'esplanade du grand temple. Elle s'était bel et bien tenue là où elle lui était apparue, mais avec un décalage, antérieur ou postérieur. Il en conclut qu'elle se trouvait à bord du grand glisseur de la TG et, reprenant espoir, il rebroussa aussitôt chemin, franchit les différents grillages et parcourut presque en courant l'allée dans le sens opposé.

Les débardeurs chargés de lourdes caisses peinaient à gravir les passerelles jetées entre le sol et les sas du glisseur. Le sommeil engourdissait le corps de Zaslo. La clarté des quatre lunes plaquait d'argent l'eau du lac. Les vestiges du dernier passage des boules de feu avaient totalement disparu.

Il se demanda comment monter dans le glisseur : les accès passagers ayant tous été fermés, il ne pouvait pas accéder au pont inférieur. Il flâna le long du grand appareil. Ni les membres d'équipage ni les débardeurs ne semblèrent remarquer sa présence. Il avisa, à la poupe, une échelle scellée dans la coque. Comme le chargement mobilisait l'attention de tous, il décida de tenter sa chance. Il se rapprocha des échelons et les gravit aussi rapidement et silencieusement que possible. Personne ne s'interposa lorsque, parvenu en haut de l'échelle, il se hissa par-dessus le garde-corps et se

laissa tomber sur le pont. Il attendit quelques instants avant de se relever et de se diriger vers l'escalier qui menait au niveau supérieur. Les ahanements des débardeurs et les cris des officiers de la TG brisaient régulièrement le silence du quart de sommeil.

« Qu'est-ce que vous fichez là, vous ? »

Un membre de l'équipage, un homme dont les larges épaules tendaient à craquer les coutures de la veste blanche, avait surgi d'une course plongée dans les ténèbres pour s'avancer en sa direction sur le pont désert.

« Je me dégourdissais les jambes. Ce n'est pas interdit, non ? »

Les yeux luisants de l'homme se promenèrent avec insistance sur lui.

« Vous êtes dans quelle cabine ? »

Il n'avait pas oublié le numéro de la cabine qu'il avait occupée avant de débarquer à Barkour.

« 312, troisième niveau. »

L'homme continua de le dévisager un petit moment.

« Vous devriez remonter dans ce cas. Vous n'avez pas entendu la consigne ? Les passagers restant à bord doivent garder leurs cabines jusqu'à la fin des opérations de chargement. C'est la nuit, et on ne tient pas à ce qu'il y ait un accident. »

Zaslo acquiesça d'un mouvement de tête avant de s'avancer d'un pas aussi dégagé que possible vers l'autre escalier.

Au troisième niveau, il ne lui fut pas difficile de localiser la cabine de Madilia. Le cœur battant, il donna trois coups légers sur la porte de bois. Aucune réponse. Il insista, pensant que la jeune femme s'était peut-être endormie, mais il n'obtint pas davantage de réaction. Il tenta d'ouvrir ; la porte résista à sa poussée. Était-elle descendue lors d'une escale précédente ? Était-elle dans une autre cabine ? Avec quelqu'un d'autre ? Quoi qu'il en fût, il n'avait pas d'autre choix que de revenir après les quatre vingtes de sommeil.

Il s'assura que personne ne croisait dans les parages avant d'enjamber le garde-corps et de dévaler l'échelle, puis il s'éloigna du glisseur, traversa l'esplanade et s'engagea dans l'allée fleurie qui conduisait à l'hôtel.

C'est alors qu'il la vit.

Vêtue d'une robe blanche. Le vent jouait dans ses cheveux dénoués. Elle lui sourirait. Il s'avança vers elle et, cette fois, elle ne s'évanouit pas dans l'obscurité. Elle n'était pas une illusion d'optique, ni le fruit d'un décalage temporel ; elle se tenait là, devant lui, en chair et en os, d'une beauté renversante.

CHAPITRE 18

Revoir Zaslo m'a causé un véritable choc – que j'ai dissimulé de mon mieux. D'abord, parce que je l'ai retrouvé et que, sur les immensités gigantines, les chances sont infimes de tomber par hasard sur quelqu'un de sa connaissance. Ensuite, parce qu'il a changé de façon spectaculaire en quelques dizaines de quartiers seulement. Métamorphose psychique : fini le jeune homme à l'allure irrésolue que j'avais gardé en mémoire, l'homme hésitant, l'homme pusillanime, l'homme pas encore sorti de son cocon d'enfance, l'homme incapable de prendre une décision. Métamorphose physique : fini ses cheveux blonds bouclés, sa peau d'une pâleur presque malade, ses yeux ternes bien que d'un mauve peu commun. Il n'a pas changé de carrure, mais le simple fait de se tenir droit et de redresser les épaules lui donne désormais une allure robuste et une prestance virile. La perte de ses cheveux ne nuit pas à sa beauté : elle la souligne au contraire, elle met en valeur la régularité et la finesse de ses traits. De même l'éclat de ses yeux donne à son regard une intensité et une profondeur qui impressionnent au début. J'ai vu avec quelle crainte le fixaient les passants que nous avons croisés ou les clients du restaurant dans lequel nous avons pris notre dîner. Si les flux peuvent opérer une métamorphose d'une telle ampleur en un temps aussi court, quelle doit être leur puissance ! Je doute fort d'être capable de les affronter, même si l'envie de tenter l'expérience s'impose peu à peu à moi. Pour l'instant, le seul fait d'être en compagnie de Zaslo me suffit. Je me suis relevée lors de notre première nuit commune pour coucher ces quelques mots sur mon journal. Je l'ai regardé dormir en regrettant de ne pas avoir eu l'audace de l'embrasser, de lui ouvrir mes bras et mon ventre. Je présume que, même si j'étais l'une des personnes les plus redoutées de Magniz, j'ai gardé en moi les vieux réflexes des femmes d'un autre temps : laisser l'initiative à l'homme. Zaslo n'a pas changé au point de prendre des initiatives amoureuses. Je suis certaine pourtant que je ne lui suis pas indifférente, mais j'ai décidé de le laisser venir à moi, échaudée par notre premier contact dans le quartier du Flumm. Plus question, en tout cas, de remonter à bord du

glisseur de la TG. Tout à l'heure, je tenterai le tout pour le tout et, si ma vie s'arrête à cet instant, je partirai sans regret, même si le fil de mon histoire avec Zaslo vient tout juste d'être renoué.

Extraits du journal de Madilia.

« JE CROYAIS que les passagers n'avaient pas le droit de sortir de leur cabine pendant le chargement. »

Zaslo n'avait pas trouvé mieux que ces mots pour briser le silence qui s'était installé entre Madilia et lui. Le sourire radieux de la jeune femme la rendit encore plus belle que dans ses souvenirs.

« Tu as changé, Zaslo, répondit-elle.

— Tu m'as quand même reconnu ? »

Elle acquiesça d'un clignement de cils.

« Je t'aurais reconnu même si un siècle TU s'était écoulé depuis notre dernière rencontre.

— Je croyais que tu te hâterais d'oublier l'homme qui t'a faussé compagnie à Barkour. »

Elle désigna l'esplanade d'un ample geste du bras.

« Tu ne connais pas un endroit où nous serions mieux pour parler ?

— La ville n'est pas très riche en bars. On peut aller sur le bord du lac, on y trouvera peut-être des restaurants ouverts.

— Ça tombe bien. J'ai manqué le dernier repas du quartier sur le glisseur et je meurs de faim. »

Ils pénétrèrent dans un restaurant sur un quai du lac où des poissons phosphorescents traçaient des arabesques lumineuses. L'attention des Saribiséens attablés se porta davantage sur Zaslo que sur Madilia lorsqu'ils s'installèrent sur la terrasse.

« Tu ne passes pas inaperçu où tu vas, murmura la jeune femme en se glissant entre le garde-corps et la table.

— À cause des yeux, sans doute, et de l'absence de tout système pileux, fit Zaslo à voix basse.

— Si tu me racontais ce qui t'est arrivé, et comment tu as pu me devancer à Espéranz. »

Zaslo lui servit un verre d'eau, puis en but un à son tour pour à la fois se rafraîchir la gorge et remettre de l'ordre dans ses pensées.

« Je ne te parais pas trop monstrueux, comme ça ? »

Elle l'examina un long moment d'un air à la fois intrigué et amusé.

« C'est l'inverse, finit-elle par répondre avec un sourire. Je te trouve infiniment plus de charme. »

Zaslo écarta d'un geste de la main une bulle lumière flottante que les courants d'air avaient poussée tout près de sa tête. La serveuse, une

Saribiséenne trapue sans âge, déposa les cartes des menus sur la table.

« Je ne sais pas pourquoi, poursuivit Madilia, mais j'ai ressenti le besoin de descendre du glisseur et partir à ta recherche dans Espéranz. J'avais la certitude, presque physique, que tu étais dans cette ville.

— Je t'ai vue ici même il y a deux quartiers. J'ai d'abord cru que tu étais une apparition, que je perdais la tête, puis je me suis rendu compte que je t'avais bel et bien entrevue, décalée dans le temps.

— Une vision prémonitoire ?

— Une vision anticipée, mais réelle. »

Madilia but une gorgée d'eau et disciplina sa chevelure à l'aide de ses doigts écartés.

« Pas grand-chose à signaler de mon côté sur le glisseur. Quelques orages, un ou deux importuns, un voyage on ne peut plus monotone. Je suppose que le tien a été plus agité, plus excitant. »

Zaslo ne répondit pas tout de suite, prenant un certain plaisir à attiser la curiosité de son interlocutrice. La serveuse vint prendre leur commande. Madilia opta pour une côte de mak grillée accompagnée de pommes koskantes, et Zaslo pour des paupiettes de perlun braisées sur un lit d'aiguilles aromatiques.

« Quand je suis descendu à Barkour, je ne pensais pas que ma vie prendrait un tel virage... » dit-il après que la serveuse se fut éloignée.

Il raconta brièvement son séjour à Barkour, les circonstances dans lesquelles il avait fait la connaissance de Gudji, leur rencontre dans le fond de la mer Morte, son premier voyage sur les flux, son arrivée au bord de Ceintremar, l'orage terrible dans l'aven, sa rencontre avec Walkur, leur périple en Oléane, la fureur des zerfis, son départ précipité du temple, sa blessure, les soins de la vieille Corkiane et la caravane des Belsedeks, l'autre peuple errant des Terranoviens, la fourche du Diable, Seznak, le troisième voyage, Espéranz, l'attente...

« Quel rapport avec la disparition de ton système pileux et l'éclat de tes yeux ? demanda Madilia à la fin de son récit.

— C'est le lot des Voyageurs, le sacrifice aux flux.

— Tout le monde peut devenir Voyageur ?

— Walkur pense que non. Je reste persuadé, comme Gudji, que les flux sont utilisables par le plus grand nombre. C'est même l'une des conditions essentielles à la survie des êtres humains sur Gigante.

— Et les géants ?

— Les distances me paraissaient tellement énormes et les voyages si compliqués que j'avais fini par renoncer. Maintenant, il faut seulement que je réussisse à trouver le flux qui me conduira là où l'expédition Primani a exhumé leurs squelettes.

— Et cette affaire que tu dois régler à Magniz dans quatre ou cinq mois ?

— J'ai mieux à faire que régler des comptes personnels. » Il hésita

quelques instants avant d'ajouter, d'une voix sourde : « J'étais venu tuer mon père. Il est parti avant ma naissance, et il doit atterrir sur Gigante dans une vingtaine d'années TU. »

Elle hocha la tête.

« Je suppose qu'il s'est embarqué dans un vaisseau d'ancienne génération et qu'il a voyagé en classe cryo.

— Il était ethnologue. Il a abandonné ma mère pour partir sur les traces des géants de Gigante, conscient qu'il ne la reverrait jamais. Elle était enceinte de moi. Il a hypothéqué leurs biens pour payer son voyage, la condamnant à la misère, la sacrifiant à ses rêves. J'ai grandi dans la haine de mon père. Ou, plutôt, je l'ai cru : comme je n'avais aucune direction, aucun but, la haine m'a tenu lieu de gouvernail. Loin d'être suffisant pour se fabriquer une véritable existence. Ma haine a fondu sur Gigante comme de la neige au soleil. En revanche, même si je me suis passionné pour les géants parce que mon père s'y était intéressé, une façon de me rapprocher de lui sans doute, je compte bien aller au bout de cette histoire. Je suis de nouveau persuadé qu'ils détiennent une clef essentielle dans la compréhension globale de Gigante. Je projette de me rendre dans le Bragant, mais je ne connais pas encore le réseau. Il faudrait qu'un flux me ramène à Magniz pour que je puisse consulter les archives de la Guilde.

— Les autres Voyageurs ne peuvent pas t'informer ?

— Les rencontres sont aléatoires.

— Comment les archives de la Guilde sont-elles incrémentées ? »

Zaslo observa quelques instants les évolutions féeriques de poisons lumière dans l'eau du lac.

« On ne m'a rien précisé. Comme s'il fallait que j'apprenne à me débrouiller seul. Comme si je devais faire mes preuves.

— Est-ce que... » Madilia s'interrompt et tritura avec une certaine fébrilité la manche de sa robe. « ... est-ce qu'il y a des femmes parmi les Voyageurs ?

— Je n'ai croisé pour l'instant que des hommes. »

Il ne s'était jamais posé la question : le métabolisme d'une femme pouvait-il supporter la puissance phénoménale des courants ?

« Tu crois que je pourrais réussir à chevaucher le flux ? insista Madilia.

— Je ne sais pas. Tu ne le sauras pas non plus si tu n'essaies pas. Si tu ne supportes pas la puissance du flux, tu mourras. » Il ajouta, avec un sourire : « Si tu la supportes, tu perdras tes cheveux. »

La jeune femme glissa ses doigts dans les mèches de sa chevelure ambrée.

« Je suis prête à sacrifier l'une ou les autres, affirma-t-elle d'une voix soudain rauque. J'ai assez perdu de temps sur le glisseur de la TG. Je croyais disposer d'une bonne intuition, mais je ne t'ai pas suivi

la dernière fois comme j'aurais dû le faire. »

La serveuse déposa enfin les assiettes fumantes devant eux. Les alcools étant prohibés à Espéranz, elle leur proposa une eau parfumée pour accompagner leur repas. Les ténèbres continuaient de se déployer et absorbaient peu à peu les formes soulignées par la clarté diffuse des cinq premières lunes de Gigante.

« Un flux passe régulièrement dans le secteur du cimetière des marzongs, reprit Zaslo après avoir mangé quelques bouchées de paupiette. C'est là que nous nous rendrons.

— Quand ?

— Après trois ou quatre vingtes de repos. Tu n'as pas d'affaires à récupérer sur le glisseur ? »

Elle balaya l'air de la pointe de son couteau.

« J'ai pris l'essentiel avec moi : de l'argent et des carreaux de rechange. » Elle désigna ses vêtements d'un geste du bras : « J'espère que ma tenue conviendra pour les voyages sur les flux.

— Je pense que n'importe quelle tenue convient. C'est seulement que...

— Que ?

— Tu es bien sûre de vouloir les affronter ?

— Tout à fait certaine. » Elle coupa énergiquement la tranche de viande dans son assiette, puis elle releva la tête et planta ses yeux gris dans les siens : « N'aie aucune crainte pour moi. Si je ne suis pas digne de chevaucher les flux, alors je ne suis pas digne de vivre sur Gigante. »

Elle venait, en quelques mots, de résumer l'immense défi lancé aux hommes sur leur planète d'adoption.

Le grillage n'avait pas été refermé. Il suffit à Zaslo de soulever les pans découpés quelques quartiers plus tôt par Walkur pour franchir les cinq clôtures.

« Un seul aurait suffi, non ? murmura Madilia. À en juger par leur épaisseur, aucun animal ne serait capable de le défoncer.

— On m'a assuré que les colères des marzongs étaient redoutables.

— Qui a coupé ces grillages ?

— Un autre Voyageur.

— Tu l'as vu faire ?

— En quelque sorte. »

La navette aérienne les avait déposés quelques instants plus tôt près des panneaux lumineux indiquant la direction du cimetière des marzongs. Éclairés par la seule clarté des cinq lunes, ils avaient emprunté l'allée bordée de fleurs brunes jusqu'à la clôture. Ils avaient auparavant passé quatre vingtes à l'hôtel, allongés côte à côte sur le lit. Zaslo avait fini par s'endormir en regrettant qu'elle ne l'ait pas

frôlé d'un mouvement maladroit. Lui-même n'avait pas osé bouger, paralysé, incapable de la moindre initiative. Ils s'étaient réveillés aussi penauds l'un que l'autre, avaient pris une douche rapide puis un petit-déjeuner consistant avant que Zaslo ne règle la note d'hôtel.

Un silence profond régnait de l'autre côté de la clôture. Les jacassements des oiseaux verts s'étaient tus et, contrairement aux autres grandes villes, Espéranz ne bruissait d'aucune rumeur.

« Tu sais où jaillit le flux ? demanda Madilia.

— Pas exactement, mais je percevrai sa vibration quand il se présentera. »

Ils s'engagèrent dans un passage en grande partie obstrué par les branches basses des arbres et les plantes rampantes. Il débouchait plusieurs centaines de mètres plus loin sur une clairière au sol noir où flottait une tenace odeur de brûlé.

« Le cimetière ? souffla Madilia.

— Plutôt les vestiges du dernier passage des boules de feu. »

Leurs pas soulevèrent des gerbes de cendres lorsqu'ils traversèrent l'espace circulaire d'un rayon de près d'un kilomètre.

« Voilà à quoi ressemblerait ce monde si un orage généralisé éclatait, dit Zaslo.

— Étant donné la taille de Gigante, un orage généralisé semble impossible, objecta Madilia.

— J'ai l'impression que les portes énergétiques sont reliées entre elles et forment un réseau complexe qui couvre toute la surface de la planète.

— Tu veux dire que tous ses habitants sont en danger ?

— Tous ses habitants d'origine extraplanétaire, au moins. Certaines créatures, comme les poissons dans le lac d'Espéranz, ont muté pour pouvoir résister aux charges électriques phénoménales. »

De l'autre côté de la clairière, s'étendait une forêt d'arbres épineux aux formes torturées qui répandaient une odeur piquante. Zaslo entrevit un mouvement entre les troncs obliques et posa la main sur le poignet de Madilia pour l'inviter à s'immobiliser. Il perçut le crissement caractéristique de l'ouverture du compartiment du bras de la jeune femme qui contenait la micro-arbalète. Éclairée par les cinq lunes, une silhouette s'enfonçait dans la forêt. Il ne distingua plus tout à coup que l'entrelacs des branches ; elle s'était évanouie, absorbée par l'obscurité.

« Tu as vu quelque chose ? chuchota Madilia.

— Quelqu'un. Une vision décalée. Walkur, sans doute. »

Le bras tendu, Madilia se tenait prête à tirer le carreau court engagé dans le mécanisme de son arbalète.

Ils atteignirent le cimetière des marzongs une demi-vingte plus tard après s'être frayé un chemin au milieu des arbres dont les épines

d'une longueur de vingt centimètres se dressaient comme des lames. C'était une cuvette creusée dans la roche et baignée de clarté lunaire dont l'immensité les surprit. Zaslo évalua à plusieurs dizaines de mètres l'épaisseur du lit d'ossements sur lequel ils marchaient. La longueur et la grosseur des os, ainsi que le volume des crânes révélaient la taille gigantesque des animaux. L'air était imprégné d'une odeur indéfinissable. Le moindre bruit éclatait comme un fracas d'orage dans le silence sépulcral.

Zaslo ressentit une vibration. Un murmure intérieur pour l'instant infime qui semblait surgir d'une zone inconnue de lui-même et résonnait dans le secret de ses cellules. La sensation se précisa au fur et à mesure qu'ils s'avançaient vers le centre de la cuvette.

« Le flux ne va par tarder à passer, déclara-t-il tout en restant concentré sur la vibration.

— Qu'est-ce que je dois faire ? »

Il décela des éclats d'excitation et des nuances d'inquiétude dans la voix de Madilia.

« Essaie de percevoir sa vibration, puis la tienne, et attends que les deux se confondent.

— C'est ça, le jid ?

— Oui, l'harmonie, l'accord parfait entre la fréquence du flux et la tienne.

— Je ne perçois rien du tout pour l'instant.

— Tu es toujours vivante, c'est bon signe. »

Un os roula sous leurs pieds et heurta un crâne posé quelques mètres plus loin. Au craquement répondit un cri lointain, rauque et prolongé qui retentit comme un avertissement.

« On dirait que notre petite excursion ne passe pas inaperçue, murmura Madilia.

— Concentre-toi sur la vibration.

— Toujours rien...

— Elle monte pourtant. »

Elle s'amplifiait en effet, emplissant peu à peu le corps de Zaslo. Il distinguait maintenant une autre note prolongée, moins grave, moins puissante, sa propre vibration. Il sut d'où surgirait le flux lorsqu'il avisa un peu plus loin la bouche sombre circulaire d'un puits qui s'ouvrait au milieu d'un terrain dégagé, comme si le sixième sens des marzongs mourants leur interdisait de s'en approcher. Ils dévalèrent la paroi formée des ossements entremêlés d'une hauteur d'une vingtaine de mètres. Lorsque Zaslo posa le pied sur le sol rocheux de la cuvette, l'intensité électrique devint presque suffocante. Il sentit les myriades de petites brûlures semées sur sa peau par les particules vibrionnantes. Il lança un regard vers Madilia qui marchait derrière lui. La bouche ouverte, les yeux exorbités, elle semblait ballottée par d'invisibles

remous. Ses jambes flageolantes peinaient à la porter, son visage exprimait une souffrance indicible. Il craignit qu'elle ne supporte pas la puissance électrique dégagée par le flux en approche, qu'elle perde la vie, et cette pensée lui fut insupportable. Il ne l'avait pas retrouvée pour la perdre. Il lui proposa de rebrousser chemin. Elle ne lui répondit pas, comme si elle ne l'avait pas entendu. Le geyser de lumière jaillit alors qu'il leur restait une cinquantaine de mètres à franchir pour atteindre le bord du puits. Sa clarté éblouissante dispersa les ténèbres et révéla les structures complexes des ossements entrelacés qui dressaient une muraille circulaire et reculée autour du puits.

La vibration du flux résonnait maintenant dans le corps de Zaslo et cherchait la sienne. Il résista de toutes ses forces à l'attrait du courant, au jid, à cette fusion qui ne demandait qu'à s'opérer, embrassa d'un dernier regard le geyser lumineux et se retourna, ignorant la tristesse soudaine qui le déchirait de la tête aux pieds. Madilia était allongée sur le sol. Il pensa d'abord qu'elle était morte, puis, s'approchant d'elle, il constata qu'elle respirait encore. Des cloques rougeâtres parsemaient son visage et son cou, des filets de sang s'écoulaient des commissures de ses lèvres. Elle avait perdu connaissance. Il la souleva, s'éloigna du geyser en la portant et la déposa au pied de la muraille d'ossements. Mais l'intensité électrique restait encore trop forte à cette distance du puits et il décida de gravir la muraille des ossements. Il chargea Madilia, toujours inerte, sur son épaule et, la maintenant serrée contre lui par la pliure des jambes, il entreprit l'escalade. Il ne pouvait utiliser qu'une seule main, ce qui l'obligeait à s'assurer de la solidité de chacune de ses prises pour progresser sur la paroi. Le poids de la jeune femme le contraignait à déplacer sans cesse son centre de gravité pour ne pas basculer en arrière. Son pied ripa à plusieurs reprises sur un os ; il évita la chute en prenant immédiatement appui sur un autre support. Lorsqu'il parvint en haut de la paroi, il allongea Madilia, toujours inconsciente, près de lui pour récupérer. Le geyser brillait toujours au centre du puits et jetait ses éclats fulgurants sur la cuvette.

Un bruit attira l'attention de Zaslo, qui se redressa et scruta la pénombre autour de lui. Il remarqua d'abord les lueurs jaunes phosphorescentes perchées à plusieurs mètres de hauteur. Elles ne relevaient pas des phénomènes électriques, elles brillaient au milieu d'immenses masses regroupées un peu plus loin.

Des yeux.

Un cri prolongé provenant de l'une des masses retentit comme une sonnette d'alarme. Zaslo discerna peu à peu les formes, les faces, les oreilles, les mufles, les crocs, les pelages, les pattes.

Des animaux. Mesurant à première vue une bonne dizaine de

mètres au garrot. Frappant les ossements de leurs griffes recourbées.
Des marzongs.

CHAPITRE 19

Plus j'explore Gigante, plus son mystère semble s'épaissir. Je n'aurai pas assez de ma vie pour en déchiffrer ne serait-ce qu'une infime partie. Je ressens avec une acuité grandissante le danger qui nous menace et que je ne parviens pas à cerner. Mais, aidé de Madilia, je me consacrerai à cette tâche chaque instant du temps qui me sera donné.

Je n'éprouve plus de haine pour mon père. Je pense désormais que ma mère avait sa part de responsabilité dans ce qu'elle appelait son « grand malheur ». Elle aurait pu – dû – se remettre à vivre après les deux ou trois années de souffrance causées par le départ de son mari. Elle a choisi de se recroqueviller sur sa douleur, d'en faire son unique raison de vivre, et elle m'a enfermé avec elle dans ses murs de lamentation, elle m'a entraîné dans son ivresse morbide de vengeance. L'aventure gigantesque m'a permis de m'évader de la prison qu'elle nous avait bâtie, et, rien que pour cette formidable libération, je rends grâce à mon père, cet homme que je ne connais qu'au travers des mots empoisonnés de la femme qui m'a enfanté.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

LES CRIS et les mouvements des animaux annonçaient une charge imminente. Zaslo se redressa. La seule façon de leur échapper était sans doute de dévaler la paroi des ossements et de se rapprocher du geyser. Une solution à laquelle il renonça : Madilia, toujours inconsciente, ne supporterait probablement pas une deuxième exposition à la puissance du flux. Il dénombra une trentaine de marzongs, répartis sur deux lignes. Leurs yeux semblaient éclairés de l'intérieur, comme chargés eux aussi d'énergie électrique. Des taches plus claires parsemaient leur poil noir ou brun foncé. Les défenses recourbées qui saillaient de chaque côté de leur long museau mesuraient plus de deux mètres et ressemblaient à des lames de sabres. Ils frappaient le sol de puissants coups de patte qui ébranlaient

la surface des ossements. Si leurs énormes masses les apparentaient à des pachydermes, leur comportement, leurs griffes et leurs crocs les désignaient comme des fauves.

L'un d'eux se détacha du groupe et fonça vers le couple, tête baissée, défenses en avant. Zaslo se plaça devant Madilia, bouclier dérisoire face au gigantesque animal. Une vague de panique le recouvrit et faillit l'emporter, mais il s'arc-bouta sur ses jambes, expulsa sa peur d'une brève inspiration et fixa le marzong dont le galop furieux faisait trembler et craquer les ossements enchevêtrés. Un grand calme s'établit en lui. Il perçut de nouveau la vibration du flux. Le geyser continuait de déployer sa lumière étincelante dans la nuit. L'animal s'arrêta subitement à quelques mètres de lui, se cabra de toute sa hauteur et fouetta l'air de ses membres antérieurs. Il sembla à Zaslo que des flammes s'échappaient de ses naseaux. Il répandait une odeur indéfinissable où flottaient des relents de brûlé. Les taches plus claires sur son pelage étaient des zones dénudées de son corps. Il resta quelques instants cabré avant de retomber de tout son poids sur ses quatre pattes et de remuer doucement la tête en poussant un gémissement sourd.

Zaslo s'approcha de lui à pas lents. Il ne savait pas si les marzongs étaient originaires de Gigante ou y avaient été implantés par une vague de colonisation humaine, mais ils semblaient parfaitement adaptés à leur monde, sans doute capables d'endurer les puissants orages qui traversaient régulièrement les immensités planétaires. Parvenu tout près du marzong, il tendit le bras pour lui caresser le museau. Ses longues défenses aux pointes effilées se terminaient en aiguilles à peine plus épaisses que des cheveux. Le contact avec l'animal le surprit. Une puissante décharge électrique lui parcourut tout le corps. Les ténèbres retombèrent sur les lieux. Le geyser avait disparu.

Zaslo se demanda s'ils devraient attendre plusieurs semaines avant que le flux ne se représente. Le marzong gratta les ossements de ses griffes, souffla bruyamment par les naseaux, puis recula et rejoignit au pas ses congénères. La horde s'éloigna dans un silence surprenant.

Zaslo se pencha sur Madilia. Elle n'avait pas repris connaissance, elle respirait doucement, et les cloques sur son visage avaient gonflé. Il décida de la ramener à Espéranz. Il la souleva, marcha vers la sortie du cimetière, franchit les brèches des cinq clôtures et accomplit le trajet jusqu'à la station aérienne sans prendre le moindre temps de repos. Une navette déserte les déposa au centre de la ville une demi-vingte plus tard. Il crut à plusieurs reprises que Madilia, très pâle, était sur le point de succomber à ses blessures – il craignait que son système vasculaire n'ait pas résisté à la puissance du flux –, mais elle vivait toujours lorsqu'il poussa la porte de l'hôtel. Le réceptionniste

saribiséen, un homme d'une vingtaine d'années TU, se montra réticent quand il vit l'état de la jeune femme, mais Zaslo lui assura qu'elle souffrait seulement d'une allergie bénigne, et il finit par leur louer une chambre spacieuse située au premier étage de la bâtisse.

Lorsqu'il eut allongé Madilia sur le lit et constaté qu'elle respirait de façon régulière, il s'étendit à côté d'elle et s'endormit rapidement.

« Combien de temps tu dis ?

— Cinq quartiers.

— Je n'arrive pas à y croire : j'ai l'impression que ça ne fait même pas une demi-vingte que nous sommes entrés dans le cimetière des marzongs.

— Comment te sens-tu ? »

Elle palpa son visage et plusieurs parties de son corps.

« À peu près en ordre. »

Elle venait de se réveiller. On ne distinguait plus une seule trace des cloques qui avaient gonflé sur son visage. Elle était restée plongée durant cinq quartiers dans un sommeil si profond qu'elle donnait parfois l'impression d'avoir sombré dans le coma. Il l'avait veillée sans relâche, ne quittant la chambre que pour prendre un rapide repas dans les environs de l'hôtel. Elle n'avait pas encore recouvré son teint d'avant leur excursion dans le cimetière des marzongs, mais ses yeux brillaient avec davantage d'intensité.

« Au moins j'ai la réponse : je ne suis pas capable de chevaucher les flux, murmura-t-elle d'un ton dépité.

— Je n'en suis pas si sûr que toi, objecta Zaslo. Tu n'es pas morte. Je dirais plutôt que ton corps avait besoin de se modifier, de s'adapter. Il te faudra essayer encore une fois. »

Une moue dubitative déforma les lèvres de Madilia.

« Je ne sais pas si j'en aurai le courage. Pas de problème avec les marzongs ? »

Il lui raconta l'irruption des grands animaux, la charge furieuse de l'un d'eux, sa volte-face inattendue et leur retraite silencieuse.

« Tu sais quoi ? reprit-elle avec un sourire. J'ai faim. »

Ils se rendirent dans l'un des restaurants du bord du lac. La ville tournait au ralenti depuis la tombée de la nuit. Peu de monde dans les allées, les transports et les commerces. Les chants religieux ne résonnaient pas avec la même intensité ni avec la même fréquence. Zaslo sentait que son corps lui-même fonctionnait à un rythme plus lent ; il lui avait fallu quelques quartiers pour qu'il s'adapte et modifie son métabolisme.

« On y retourne quand ? demanda Madilia après avoir attaqué son assiette avec conviction.

— Je ne connais pas la fréquence du flux, répondit-il. Tu es donc

décidée à réessayer ?

— On n'aura qu'à se rendre dans le cimetière en emportant des provisions pour tenir un bon bout de temps. »

Il acquiesça d'un mouvement de tête. L'idée était bonne, et ils la mirent en œuvre dès l'ouverture des boutiques. Ils achetèrent dans un supermarché des plats cuisinés autochauffants, des briques de boissons toniques et une lampe à énergie persistante, puis ils retournèrent à l'hôtel régler la note avant de grimper dans la première navette à destination du cimetière des marzongs. Les lieux étaient déserts lorsqu'ils sortirent de la station, de même que l'allée de deux kilomètres menant aux clôtures. Un silence total régnait sur les environs, les oiseaux verts avaient cessé leurs jacassements, aucun souffle d'air n'agitait les frondaisons. Ils gagnèrent sans encombre le cimetière et s'installèrent au pied de la muraille d'ossements tout près du puits où avait jailli le geyser.

Ils reçurent la visite des marzongs moins d'une dime après leur intrusion dans le sanctuaire. Les grands animaux surgirent tout à coup devant eux sans que le moindre bruit n'eût trahi leur approche. Une vingtaine de paires d'yeux phosphorescents les épiaient.

« Impressionnants, souffla Madilia.

— Ils détectent la moindre présence dans leur cimetière.

— Pourquoi nous épargnent-ils ?

— Je ne sais pas au juste. Peut-être un rapport avec les flux. »

Les marzongs observèrent les deux visiteurs sans un bruit, sans un mouvement, puis s'évanouirent dans les ténèbres aussi discrètement qu'ils étaient apparus.

Le flux se présenta six quartiers plus tard, alors que les provisions commençaient à manquer et qu'ils envisageaient de retourner en ville pour le ravitaillement. Zaslo perçut la vibration caractéristique, ténue au début, puis de plus en plus nette. Madilia et lui avaient alterné les périodes de veille et de sommeil, se débrouillant pour que l'un se repose pendant que l'autre surveillait les environs. Pour tromper son impatience, Zaslo avait observé les mouvements des astres dans le ciel dégagé, l'apparition des sixième, septième et huitième lunes de Gigante, la danse infiniment lente des étoiles formant de complexes figures entrelacées. À chaque fois qu'il avait senti le poids d'un regard sur son front, il avait fouillé l'obscurité du regard et distingué la silhouette massive d'un marzong.

Ils s'allongeaient à même le sol pour dormir, s'efforçant d'oublier le contact rugueux de la roche avec leur hanche ou leur dos. Zaslo avait failli à maintes reprises rapprocher ses lèvres de celles de Madilia tant son désir d'elle l'envahissait, mais, comme il n'était pas certain de la réciprocité des sentiments de la jeune femme, comme il

n'avait jamais non plus éprouvé une attirance aussi forte, il ne savait pas quel comportement adopter. Alors il avait opté pour le *statu quo* en espérant qu'elle ferait le premier pas. Il croyait parfois percevoir chez elle de l'impatience, voire de la déception. Il s'était demandé, lors de ses interminables veilles, s'il avait un jour pris une vraie décision dans sa vie, si son départ pour Gigante et son intention de tuer son père n'avaient pas été de simples manipulations de son inconscient.

La brusque augmentation de l'activité électrique se traduisit par des picotements sur sa peau. Il remarqua que Madilia tremblait légèrement.

« Il est encore temps de s'en aller, dit-il.

— Ce n'est pas dans mes habitudes de reculer devant les obstacles », affirma-t-elle sans desserrer les lèvres.

Elle vida la dernière brique de boisson énergisante avant de se lever et de lancer un regard de défi en direction du puits. Zaslo devina que le geyser lumineux allait surgir de l'orifice quelques instants avant son jaillissement. Les deux vibrations, celle du flux et la sienne, cherchaient à se rejoindre et se fondre dans une même harmonie. Le visage de Madilia ressemblait désormais à un masque blanc et grimaçant. Le geyser se déploya dans un crépitement prolongé et grandit rapidement avant de se stabiliser à une cinquantaine de mètres de hauteur. Zaslo avait atteint le jid. Il lui suffisait dorénavant de s'avancer dans le cœur des particules étincelantes pour être happé par le flux. Un élan irrésistible l'y poussait. Madilia, elle, peinait à garder la station debout.

« J'ai mal, bredouilla-t-elle. J'ai mal...

— Essaie d'entendre la vibration », souffla Zaslo.

Elle ferma les yeux pendant quelques instants. Ses jambes flageolaient.

« Je... l'ai...

— Tu perçois également la tienne ? »

Des cloques rougeâtres se formaient de nouveau sur le visage de la jeune femme. Elle avait tendu son bras armé de l'arbalète comme pour se défendre d'un invisible adversaire.

« Il... y a... deux sons en moi...

— Quand les deux n'en feront plus qu'un, alors tu auras atteint le jid et tu pourras chevaucher le flux. »

Il vit qu'elle tentait le tout pour le tout, qu'elle repoussait la douleur, qu'elle jetait ses dernières forces dans sa concentration, il admira son courage, prit conscience qu'elle habitait son cœur, fut relié à elle corps et âme, ressentit sa souffrance, l'enveloppa de son amour et attira sur lui une partie de la puissance du flux pour la soulager.

« Je ne perçois plus... qu'une vibration, gémit-elle.

— Viens. »

Il la prit par la main et l'entraîna vers le geyser. Il ne savait pas s'il était possible de chevaucher le flux à deux, mais il obéit à l'impulsion qui lui commandait de l'aider à affronter la puissance du courant. Ils pénétrèrent dans le halo grésillant des particules lumineuses. La main de Madilia frémit dans la sienne, mais elle continua d'avancer. Il se sentit emporté, désintégré, comme si des gouffres se creusaient entre chacune de ses cellules. Il n'éprouva aucune souffrance, seulement une légèreté infinie, et la sensation grisante d'un déplacement fulgurant dans le cœur d'une énergie phénoménale.

Le voyage ne dura qu'un instant. Le flux perdit de la vitesse. Zaslo eut l'impression de subir un coup d'arrêt brutal et d'être de nouveau comprimé à l'intérieur de limites. Il atterrit avec rudesse sur une surface dure. La luminosité de l'endroit l'éblouit. Il ne récupéra pas tout de suite l'usage de son corps. Il eut besoin d'un peu de temps pour se relever et esquisser quelques pas. Une chaleur écrasante lui dégringola sur les épaules. Le disque rouge de Kolos trônait dans le ciel empourpré. Il en déduisit qu'il avait franchi un grand nombre de fuseaux et qu'il avait été transporté sur la partie ensoleillée de la planète. Une chaîne montagneuse barrait tout l'horizon dans le lointain sans qu'aucune trace de neige ne brille sur les pics de couleur rouille qui, pourtant, atteignaient des hauteurs vertigineuses. Les environs étaient inhabités à première vue. La seule végétation visible se composait de buissons bas et bouffants aux branches entrelacées et aux feuilles brillantes. Zaslo chercha machinalement des traces du passage de Walkur, qui s'était peut-être retrouvé dans cet endroit quelques quartiers plus tôt. Le sol dur n'avait gardé aucune empreinte de pas.

Un gémissement retentit derrière lui. Madilia était allongée à quelques mètres de là derrière un rocher, le crâne entièrement dénudé et, comme son visage, couvert de cloques rouges. Il se pencha sur elle et lui prit le pouls. Il battait faiblement. Il l'installa dans une zone d'ombre avant de se défaire de sa veste qu'il roula en boule et glissa sous sa nuque. Une bouffée de chaleur enroba son torse nu. L'environnement était pauvre en eau à en juger par la sécheresse de la terre cuivrée. Les feuilles des buissons émettaient de furtifs éclats. Ils paraissaient saturés d'électricité, comme si, de la même façon que les piliers de cristal dans les grottes, les feuilles piégeaient l'énergie et la conservaient en elles. Les souffles brûlants qui les agitaient de temps à autre provoquaient des crépitements menaçants. Des mouvements attirèrent son attention : des petits animaux pareils à des insectes sortant des éboulis de pierre et se dispersant entre les reliefs, pourvus de carapaces également brillantes d'où saillaient six pattes velues repliées. Une voix intérieure lui souffla de ne surtout pas les toucher.

Il se tint tranquille lorsqu'ils passèrent tout près de lui de leur allure tressautante. L'un d'eux frôla un buisson dont la branche s'embrasa presque instantanément. Les flammes se propagèrent rapidement aux autres branches, et il leur fallut très peu de temps pour réduire le buisson en cendres. Les feuilles en se consumant libéraient des nuages de particules lumineuses qui se dispersaient dans l'air.

Madilia ouvrit les yeux, toujours bordés de cils et soulignés par les lignes ambrées des sourcils. Elle s'efforça de sourire malgré la fatigue qui lui tendait les traits. Les éclats flamboyants de ses yeux estompaient le gris de ses iris.

« Où sommes-nous ? »

— Là où nous a déposés le flux, répondit Zaslo. Loin de notre point de départ sans doute : nous sommes passés sur une partie de la planète éclairée par Kolos. »

Une sensation inhabituelle la tracassa puisqu'elle se passa subitement la main sur le crâne. Il la sentit attristée comme il l'avait été avant elle en constatant sa calvitie. Il supposa que la perte des cheveux était une épreuve encore plus douloureuse pour une femme.

« À mon tour de te demander si je ne te parais pas monstrueuse. »

Elle avait prononcé ces quelques mots d'une voix enrobée d'inquiétude. Il se pencha sur elle et fit ce qu'il n'avait pas osé faire dans le cimetière des marzongs : il posa ses lèvres sur les siennes. Elle s'abandonna à son baiser. Ils restèrent enlacés jusqu'à ce qu'un craquement les contraigne à se séparer.

Un homme se tenait derrière eux. Torse nu, pantalon de peau, cheveux mi-longs, peau cuivrée, corps trapu, muscles imposants, yeux renforcés sous les arcades saillantes. Il les observait d'un air impassible en brandissant un long objet sombre, une arme sans doute.

Zaslo s'avança vers lui.

« Bonjour. Pouvez-vous dire où nous nous trouvons ? »

L'homme ne répondit pas. Peut-être ne parlait-il pas le confed, la langue universelle ? Impossible de deviner s'il était animé d'intentions hostiles. Un cliquetis indiqua à Zaslo que Madilia avait déclenché le mécanisme de l'arbalète contenue dans son avant-bras. D'autres créatures aux carapaces brillantes filèrent entre les rochers.

« On ne va tout de même rester là jusqu'à ce que Kolos nous ait réduits en cendres, marmonna Madilia.

— Vous comprenez ce que je dis ? » demanda Zaslo à son vis-à-vis en détachant chacune de ses syllabes.

L'homme resta immobile un petit moment avant de tendre le bras. L'index de Madilia se positionna sur la détente placée sous le mécanisme de l'arbalète. Une ombre les recouvrit. Levant les yeux, Zaslo aperçut les ailes déployées d'un immense charognard au cou déplumé, au bec jaune, aux pattes puissantes, aux plumes vertes et

dorées. D'un geste de la main, l'homme les invita à le suivre, puis, sans attendre leur réponse, s'éloigna entre les rochers.

« Tu peux marcher ? »

Madilia se releva sans commander le retrait de son arbalète dans le compartiment de son avant-bras. Ils suivirent l'homme qui, une trentaine de mètres devant eux, progressait avec vivacité et souplesse en direction de la chaîne montagneuse. Zaslo estima la température à plus de cinquante degrés centigrades. Il remit sa veste pour éviter d'être brûlé par les rayons accablants de Kolos. Leurs pas soulevaient des volutes de poussière rouille qui se dispersaient avec une lenteur fascinante dans l'air immobile. Les montagnes semblaient reculer au fur et à mesure qu'ils progressaient dans leur direction. Elles s'accordaient en tout cas aux dimensions de Gigante. Quelques-uns des innombrables sommets devaient culminer à plus de vingt mille mètres et la chaîne s'étendait sans doute sur plusieurs centaines de kilomètres. Ils ne distinguaient toujours pas d'habitation, ni aucune autre signe de colonisation sur le plateau qu'ils traversaient. Zaslo se demanda où leur guide les emmenait, à moins qu'il ne vécût en ermite dans le cœur de cette fournaise minérale. Sa silhouette brune s'évanouit soudain à la façon d'un mirage. Ils découvrirent, en arrivant à l'endroit où il avait disparu, un orifice circulaire d'un mètre de rayon protégé par une ceinture de rochers.

« C'est dangereux de descendre là-dedans, avança Madilia.

— On n'a pas le choix : nous ne disposons pas d'eau ni d'autre ressource. On y retrouvera peut-être Walkur. »

Zaslo s'engagea résolument dans l'orifice. Ses pieds se posèrent sur des barreaux de pierre scellés à la paroi. Il dévala l'échelle et se retrouva, une cinquantaine de mètres plus bas, dans une grotte éclairée par des éclats lumineux provenant de cristaux enchâssés dans la voûte et les parois. Madilia le rejoignit quelques instants plus tard. Leur guide les attendait à l'entrée d'une galerie taillée dans la roche. Ils franchirent plusieurs passages qui s'enfonçaient en pente douce dans les entrailles du sol. Le dernier d'entre eux donnait sur une immense cavité dont la splendeur les émerveilla. Des centaines de cristaux enchevêtrés diffusaient une lumière douce qui miroitait à la surface d'une retenue d'eau et révélait une multitude d'ouvertures circulaires sur les parois reliées entre elles par des passerelles de cordes et de bois. Il y régnait une fraîcheur agréable. Les plus imposants des cristaux lumineux éclairaient des terrasses couvertes d'arbustes et de plantes, peuplées d'animaux tachetés dotés de cornes minuscules.

Leur guide les précéda sur une passerelle souple qui surplombait la retenue d'eau où s'ébattaient des créatures aux longs corps sombres. Zaslo désigna l'arbalète de Madilia.

« Tu ferais mieux de la ranger. »

Elle obtempéra après une petite hésitation. La passerelle donnait sur une large ouverture. Ils entrèrent dans une grotte également éclairée par des cristaux. Une vingtaine d'hommes et de femmes âgés se tenaient assis en cercle, vêtus de pantalons ou de pagnes de peau. Leurs yeux brillaient entre leurs rides comme des braises sous des enchevêtrements de brindilles.

« Bienvenue à vous », déclara un vieillard d'une voix éraillée. Son doigt décharné désigna tour à tour les deux visiteurs. « Vous portez le feu d'Ulgur.

— Qui est Ulgur ? releva Zaslo.

— La mère de toute vie sur Gigante. Ses premiers enfants, les grandes créatures, l'offensèrent, elle conçut alors à leur encontre une terrible colère qui les tua du premier au dernier.

— Vous parlez des géants ?

— Elle fut de nouveau fécondée par le ciel et donna naissance à ses autres enfants, les êtres humains, poursuivit le vieil homme sans tenir compte de l'intervention de Zaslo. Elle leur dit qu'un jour ses envoyés nous rendraient visite pour nous annoncer le retour des temps de colère.

— Vous n'avez pas reçu de visites avant nous ?

— Vous êtes les premiers : nous avons perçu le signe et envoyé Zilkut pour vous accueillir.

— Quel signe ?

— L'un de nous a entendu le murmure.

— Qu'appellez-vous temps de colère ?

— La colère terrible qui détruisit les grandes créatures. Ulgur se met régulièrement en colère.

— Votre peuple a déjà connu l'une de ses colères ?

— Nos ancêtres étaient déjà là quand la dernière s'est produite. Nous sommes les enfants humains d'Ulgur.

— Vous n'avez jamais rencontré d'autres humains ? »

Le vieillard exprima son incompréhension d'un haussement de sourcils.

« Ils ont sans doute connu un orage dévastateur, murmura Zaslo à Madilia. Mais les cristaux de cette grotte les ont protégés. Et les protègent toujours des autres orages, des boules de feu. »

Une vieille femme vêtue d'un pagne se leva et s'approcha d'eux. Ses seins étaient étonnamment fermes au regard de sa peau fripée et d'un âge qui avoisinait sans doute les cent années TU. Elle prit les mains de Zaslo et s'inclina jusqu'à ce que son front vienne se poser dans le creux de ses paumes.

« Ulgur est un autre nom de Gigante ? demanda Madilia.

— Gigante est la maison d'Ulgur, répondit le vieillard. Ulgur est la

lumière et le feu, elle enfante et détruit, elle gronde et chante, infinie est sa puissance. »

Zaslo attendit que la vieille femme se fût éloignée de lui et avancée vers Madilia pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Savez-vous où ont vécu et sont morts les géants ?

— Dans le cœur sec et immobile des terres qui bougent. »

CHAPITRE 20

Plonger dans l'histoire pourtant très courte de Gigante est très instructif, et passionnant. Les archives, qui sont à la disposition du public à tout moment, contiennent une mine d'informations et d'anecdotes qui montrent parfaitement les difficultés et les terreurs de l'être humain confronté à un monde inconnu aux proportions démesurées.

Les témoignages des pionniers sont à ce titre éclairants. Soumis aux colères redoutables et répétées de la planète, découragés par les distances énormes entre les régions, écrasés par la gravité nettement supérieure à celle de leurs planètes d'origine, les premiers colons ont dû faire preuve d'un courage exceptionnel pour réussir à s'implanter durablement sur leur monde d'adoption. Après avoir trouvé une région relativement tranquille où ils fondèrent Magniz et accueillirent les vagues suivantes d'émigration, ils entreprirent de cartographier cette planète hostile et mystérieuse en organisant des expéditions dans toutes les directions – et quelqu'un qui partait en expédition savait qu'il n'aurait sans doute pas le temps de revenir à son point de départ –, et en expédiant des satellites qui mettaient entre vingt jours et vingt nuits à en faire le tour. Ils ont laissé des traces un peu partout sur Gigante. Nous, les nouvelles générations, leur devons beaucoup. Sans eux, il n'y aurait pas eu de Voyageurs, sans eux ce monde serait redevenu ce qu'il était quelques millénaires TU plus tôt : une planète déserte. Ou encore uniquement peuplée de ces géants mythiques dont Zaslo et moi cherchons sans trêve les traces.

Zaslo...

J'aime tant le recevoir en moi. Je n'ai jamais ressenti un plaisir aussi intense avec un autre homme. Pour la première fois de ma vie, je me sens vraiment femme. Avec les autres, la guerrière en moi restait vigilante, et mes défenses, aiguës ; avec lui, l'homme encore enfant, je m'abandonne, je me laisse porter par les vagues de plaisir qui sans cesse déferlent en moi.

Extraits du journal de Madilia.

« LES FEUX d'Ulgur. »

Zilkut désignait une dépression au beau milieu d'une surface plane, rouge et nue. Partis deux quartiers plus tôt, ils avaient marché plusieurs dizaines de kilomètres en direction de la chaîne montagneuse. La chaleur les contraignait à observer des pauses régulières.

Zaslo et Madilia avaient passé plusieurs quartiers dans la cité souterraine des êtres humains – ou les enfants d'Ulgur, les deux noms pour désigner le peuple des grottes souterraines –, à se reposer, à se restaurer, à écouter les légendes foisonnantes racontées par les anciens à la fin du dernier repas de chaque quartier. On leur avait alloué une grotte vide, on avait ajouté une passerelle pour la relier aux autres, on leur avait installé une couche faite de tiges entrelacées et de peaux animales, puis des adolescents leur avaient apporté à manger et à boire. Pour se laver, ils s'étaient baignés comme les autres dans les bassins d'eau claire alimentés par les débordements de la grande retenue d'eau. Le reste du temps, ils s'étaient aimés dans la petite salle qui leur servait de chambre. L'appréhension du début avait rapidement fait place à une fièvre et une complicité qui les avaient entraînés à explorer des territoires inconnus.

« On dirait des vers ! » s'était exclamée la jeune femme en désignant leurs corps entièrement glabres.

Ses cils et ses sourcils avaient fini par tomber. Elle avait contemplé un long moment son reflet dans la surface d'une flaque d'eau, puis elle avait décidé de ne plus jamais se regarder dans un miroir. Zaslo avait découvert l'amour avec elle, se rendant compte qu'il n'en avait jusqu'alors expérimenté qu'une pâle caricature. Madilia recelait au fond d'elle-même un gisement insoupçonnable de tendresse et de sensualité. Impossible de deviner, dans ses étreintes, dans ses abandons, qu'elle avait tué tant de ses congénères et qu'elle dissimulait une arme redoutable dans son avant-bras. Zaslo avait éprouvé des sensations inhabituelles, paroxystiques, et s'était demandé si les flux n'avaient pas aiguisé ses perceptions physiques. Même s'il savait que le temps leur était compté, qu'ils devaient se mettre le plus rapidement possible en quête des géants, il avait regretté de quitter la caverne accueillante du peuple d'Ulgur. Il aurait volontiers consacré le reste de son existence à explorer toutes les facettes de l'amour avec Madilia, d'autant que les cristaux leur assuraient une certaine sécurité face aux colères de Gigante. Il avait deviné, dans les récits des conteurs, que les enfants d'Ulgur appartenaient à l'une des plus anciennes vagues de colonisation et qu'ils avaient survécu à un grand orage en se réfugiant dans les grottes souterraines.

Ils s'avancèrent jusqu'au bord de la dépression. D'un diamètre de deux ou trois cents mètres, elle s'enfonçait si profondément qu'ils n'en distinguaient pas le fond. Les parois en étaient lisses et noires.

« Quand viennent les flux... les feux d'Ulgur ? » demanda Zaslo.

Zilkut parut décontenancée par la question.

« Qui peut connaître la volonté de la Mère ? » finit-il par répondre avec une moue dubitative.

Il les salua à la façon des êtres humains, d'une légère inclinaison du buste avec la main posée sur la poitrine, déposa le sac de vivres préparé à leur attention, puis il s'éloigna sans ajouter un mot. Sa silhouette massive s'estompa dans les brumes de chaleur qui emmitouflaient les rares reliefs du plateau rouille.

Madilia dégagea une gourde de peau du sac et but une gorgée d'eau. Des gouttes de transpiration perlaient sur son front et des auréoles maculaient sa combinaison grise.

Elle s'essuya les lèvres d'un revers de main.

« Rien ne dit que ce qu'il appelle les feux d'Ulgur soit un flux. »

Zaslo gardait les yeux rivés sur la dépression.

« S'il s'agit d'un flux, en tout cas, il est probablement irrégulier, et nous n'avons pas d'autre choix que d'attendre. » Il scruta les environs du regard : aucune ombre pour se soustraire à la fournaise. « Et si nous nous éloignons trop, nous risquons de le manquer.

— Il n'y a qu'une façon de s'abriter de Kolos. »

Madilia retira ses chaussures puis sa combinaison.

« Tu vas brûler dans cette tenue, protesta Zaslo.

— Déshabille-toi aussi.

— Tu crois que c'est le moment de... »

Il comprit ses intentions lorsqu'il la vit rassembler des pierres et monter des colonnes de cinquante centimètres de hauteur entre lesquelles elle tendit sa combinaison. Il retira à son tour sa veste et son pantalon. Ils construisirent un abri sommaire sous lequel ils se glissèrent et dont le toit de vêtements leur assurait un minimum d'ombre. Comme la chaleur ne baissait pas d'intensité, ils évitèrent de se toucher malgré l'envie qui les taraudait, et demeurèrent parfaitement immobiles.

Un cri rauque et un bruissement d'ailes lacérèrent le silence qui écrasait le cirque comme une chape de plomb. Un grand charognard semblable à celui qu'ils avaient aperçu à leur arrivée se posa une dizaine de mètres plus loin. Bec jaune, cou déplumé, serres puissantes, plumes brunes, blanches et dorées. Sa taille étonna Zaslo : il atteignait une hauteur de trois mètres et son envergure avoisinait les six mètres. Madilia déclencha l'ouverture du compartiment de son avant-bras et le déploiement de son arbalète.

« Pas le moment de s'assoupir », murmura-t-elle avec un sourire.

Sa main glissa avec délicatesse sur le torse et le ventre de Zaslo.

« Heureusement qu'il est seul... »

À peine avait-il prononcé ces mots que d'autres cris, d'autres bruissements d'ailes s'élevèrent autour d'eux.

« Je crains de ne pas avoir suffisamment de munitions », soupira Madilia.

Ils dénombrèrent bientôt plus de trente individus répartis sur le sol rouge, se différenciant les uns des autres par les couleurs de leurs plumes et de leurs becs.

« Si nous restons allongés là, ils vont finir par nous attaquer », souffla Zaslo.

Ils se rapprochaient par petits sauts ; leurs serres crissaient sur la roche.

« Qu'est-ce qu'on fait ?

— On ne va tout de même pas se mettre à courir autour du cirque, lâcha Madilia entre ses lèvres serrées. On ne tiendrait pas longtemps avec cette chaleur. » Elle garda un temps les yeux rivés sur les charognards les plus proches. « Je me demande s'ils sont cannibales. »

Elle adressa un clin d'œil à Zaslo avant de ramper hors de l'abri, de se redresser, de mettre un genou au sol et de tendre le bras. Elle pressa la détente de l'arbalète de la pulpe de son index. Le trait se ficha dans le cou de sa cible et le transperça de part en part avant de ressortir et d'achever sa trajectoire dans les cailloux. Le cri rauque du charognard s'acheva en borborygme. Il courut en battant des ailes, décolla, s'éleva dans l'air brûlant en semant derrière lui une pluie de sang noir, puis ses ailes perdirent rapidement de leur vigueur et il retomba lourdement une centaine de mètres plus loin. Les autres décollèrent à leur tour, se disposèrent en cercle autour de lui et, dès qu'il eut cessé de gigoter, ils commencèrent à le dépecer de leurs becs aussi tranchants que des lames, se battant les uns les autres pour occuper une bonne place et récupérer les meilleurs morceaux.

« Nous voilà tranquilles pour un petit moment », marmonna Madilia.

Des rigoles de sueurs dévalaient sa peau claire rougie par les rayons de Kolos. Elle but une deuxième gorgée d'eau avant de revenir sous l'abri aux côtés de Zaslo. Le désir les emporta avec la violence d'une crue. La chaleur, les cris des charognards, la précarité de leur situation accentuèrent jusqu'au vertige la célébration de leurs sens. C'est au moment où ils basculaient dans le gouffre du plaisir que se manifesta le flux.

Une lueur vive. Étincelante. Un grésillement. Le crépitement des particules électriques sur la peau.

Effrayés par le phénomène, les charognards s'égaillèrent. Zaslo percevait maintenant la vibration du flux, claire, puissante, ravissante.

Il se détacha doucement de Madilia, dont les gémissements sourds parsemaient encore le souffle précipité. Le sentiment le traversa que le flux était non seulement irrégulier, mais également furtif, qu'ils n'avaient que peu de temps pour atteindre le jid.

« Allons-y. »

Il se leva et entreprit de récupérer ses vêtements. Il comprit qu'il n'aurait pas le temps de se rhabiller. Sa propre vibration était déjà fondue dans celle du flux. Le jid ne durerait pas longtemps.

« On fonce », cria-t-il.

Madilia sortit à son tour de l'abri et lui emboîta le pas.

« On part sans les vivres ? Sans l'argent ?

— La chance ne se représentera peut-être pas de si tôt. »

Il l'entraîna vers le geyser lumineux dont la hauteur, la largeur et l'intensité étaient nettement supérieures à ceux qu'il avait déjà affrontés. Il ressentait dans sa chair la puissance phénoménale du flux, à tel point qu'il avait l'impression de brûler de l'intérieur.

« J'ai mal, gémit Madilia.

— Cherche le jid. »

Elle ferma les yeux et serra les mâchoires pour surmonter la souffrance. Leurs peaux exposées se couvraient de cloques rougeâtres. Zaslo aperçut une silhouette devant lui. Un homme au crâne nu et aux yeux brillants.

Walkur. Qui se tenait prêt à sauter dans le vide. Une vision décalée. Le voyageur était passé par là sans doute quelques quartiers avant eux. Zaslo le vit disparaître dans la brume étincelante, comme aspiré par une invisible bouche.

« Je l'ai », souffla Madilia.

Tenant fermement la main de la jeune femme, Zaslo courut vers le précipice jusqu'à ce que ses pieds rencontrent le vide. Il eut d'abord la sensation d'une chute vertigineuse avant d'être saisi et emporté par un formidable courant.

« Magniz. »

Ils avaient traversé un interminable vignoble avant de déboucher sur un coteau qui dominait un océan de lumières brillant dans la nuit comme des étoiles échouées sur terre. Ils n'avaient pas rencontré âme qui vive après que le flux les avait déposés à son point d'arrivée, l'intérieur d'un ancien lac au fond craquelé et à la végétation épineuse. Ils avaient marché longtemps, nus, couverts de cloques, Madilia se tenant sans cesse prête à se servir de son arbalète.

« Tu en es certain ? »

Zaslo désigna les lumières d'un grand vaisseau en approche au-dessus de l'astroport reconnaissable aux lumières rouges clignotantes de sa tour de contrôle.

« Les vaisseaux en provenance des autres planètes atterrissent tous à Magniz. »

On discernait également le ballet des navettes aériennes qui volaient de station en station au-dessus des toits des bâtiments.

« Il faut absolument qu'on trouve des vêtements, déclara Madilia. On ne peut pas se promener en ville comme ça. » Ses yeux jetaient des éclats flamboyants dans l'obscurité. « Nous sommes revenus à notre point de départ. Est-ce qu'on trouvera un flux pour repartir ?

— La meilleure façon de le savoir, c'est de nous rendre au siège de la Guilde, avança Zaslo.

— On n'a pas la moindre idée d'où il est situé. »

Il hocha la tête : localiser le siège d'une organisation secrète dont ils ignoraient l'adresse dans une agglomération d'une telle importance était une tâche quasi impossible. Ils dévalèrent la pente raide du coteau en s'agrippant aux branches des arbustes, se dirigèrent vers les premières habitations en contrebas, des fermes au milieu d'immenses champs de céréales. Les phares d'engins agricoles balayaient la surface ondulante des épis couchés par les rafales d'un vent chaud. Ils progressaient au milieu des tiges qui leur montaient à la poitrine, protégeant de leurs mains les zones sensibles de leur corps. Zaslo compta douze lunes dans la voûte céleste d'un noir profond en dépit de la luminosité des étoiles, très proches les unes des autres.

« La nuit sera encore longue ? »

Madilia observa un petit moment le ciel avant de répondre :

« Le jour ne devrait pas tarder à se lever. »

Une clôture laser rouge séparait le champ de céréales d'un enclos qui renfermait des animaux aussi trapus et musculeux que les Gigantins de souche. Ils la contournèrent et se cachèrent derrière un hangar pour observer les environs. Des hommes déambulaient entre les bâtiments, d'autres surveillaient les automates qui besognaient entre les rangées d'arbres fruitiers.

« Aucun vêtement à sécher dehors, chuchota Madilia. Va falloir se débrouiller autrement. »

Elle désigna deux silhouettes qui s'avançaient vers l'arrière du hangar.

« On ne va tout de même pas les tuer ? » protesta Zaslo.

Elle se pencha pour ramasser des bouts de bois enchevêtrés à quelques mètres d'eux, lui en tendit un, puis lui fit signe de se placer face à elle. Les deux hommes passèrent devant eux sans remarquer leur présence. Madilia leva le bâton et l'abattit de toutes ses forces sur la nuque de l'un d'eux. Zaslo l'imita avant que le deuxième n'ait eu le temps de réagir. Les deux hommes roulèrent au sol, inanimés. Ils les débarrassèrent aussi rapidement que possible de leurs chaussures et de leurs combinaisons claires, puis les bâillonnèrent avec les foulards

qu'ils portaient autour du cou et leur lièrent les mains et les pieds avec les fils de fer qu'ils dénichèrent dans leurs poches – ainsi qu'une poignée de jetons de vingt gigs. Ils passèrent les combinaisons, trop larges et trop courtes pour eux, et les chaussures montantes, puis ils s'éloignèrent du hangar en décrivant une large boucle pour ne pas être repérés. Ils s'engagèrent dans une allée bordée d'arbres aux feuilles translucides, longèrent plusieurs domaines agricoles où, malgré la nuit, régnait une activité fébrile.

Personne ne les apostropha, et ils purent gagner sans encombre la première station aérienne. Elle les conduisit dans un quartier de Magniz proche de celui du Flumm. Ils avisèrent un magasin de vêtements d'occasions où ils troquèrent leurs combinaisons pour des tenues un peu mieux adaptées. Zaslo opta pour un pantalon large et une chemise, et Madilia pour un ensemble aux couleurs vives en tissu léger. Le vendeur les observant avec insistance, ils achetèrent également des lunettes infrarouge qui leur permettaient de voir dans l'obscurité comme en plein jour et qui, surtout, occultaient l'éclat insolite de leurs yeux, puis ils dépensèrent quelques gigs supplémentaires dans un restaurant où on leur servit une nourriture insipide mais revigorante.

« Par où on commence ? demanda Madilia après avoir terminé son assiette.

— Par les phénomènes lumineux inhabituels, comme je l'ai fait à Espéranz. Il me paraîtrait logique que la Guilde se soit établie près d'un flux.

— Un flux en pleine ville ? Peu probable : l'emplacement de Magniz a justement été choisi parce qu'il était épargné par les orages et les autres phénomènes électriques.

— Et si personne d'autre que les Voyageurs ne pouvait les voir ?

— Alors personne non plus n'a parlé ou entendu parler du phénomène.

— Sauf dans les récits plus anciens. Ceux d'avant la création de la Guilde. »

Ils décidèrent de consulter les archives de Magniz, les données stockées dans les chambres réfrigérées depuis les premières vagues d'émigration. Il leur fallait se rendre au bâtiment des annales gigantesques situé tout près du palais du gouvernement. Si Madilia n'y était jamais allée, bon nombre de ses commanditaires le fréquentaient, principalement pour collecter des informations destinées à discréditer leurs adversaires politiques. Une navette les déposa dans le quartier du palais et des ministères. Il régnait dans cette partie de la ville une ambiance plus feutrée. Les navettes, plus petites que celles des transports publics, atterraient directement sur le toit des immeubles. Ils croisèrent de nombreux hommes en uniforme bleu ou

beige qui appartenait à l'armée gouvernementale ou aux forces de l'ordre de Magniz.

L'immeuble de verre des annales venait de fermer lorsqu'ils arrivèrent devant l'entrée monumentale et, comme ils n'avaient pas assez d'argent pour s'offrir une chambre d'hôtel, ils décidèrent de passer les vingtes de repos dans un parc voisin. Ils s'aménagèrent un petit coin pour dormir dans le cœur d'un buisson aux feuillages épais, sur un tapis de mousse finalement assez confortable. Lorsqu'ils se réveillèrent, quatre vingtes s'étaient écoulées. Avec l'argent restant, ils purent prendre un solide petit-déjeuner dans une brasserie des environs, puis, après s'être aspergé le visage d'un peu d'eau fraîche dans les toilettes, ils retournèrent au bâtiment des annales qui venait d'ouvrir ses portes. La préposée aux archives leur alloua un emplacement où ils pouvaient visionner sur deux écrans verticaux transparents les archives qui les intéressaient. Ils passèrent une bonne partie du quartier à recenser tous les phénomènes électriques inhabituels survenus à Magniz depuis la fondation de la ville. Ils ne trouvèrent rien d'intéressant : comme l'avait précisé Madilia, Magniz avait été fondée sur un territoire épargné par les colères électriques de Gigante. Ils épluchèrent alors les récits des premiers temps de la colonisation, les premiers articles de presse, les correspondances des pionniers.

La préposée vint leur dire que le temps était bientôt écoulé, et le service sur le point de fermer.

« On tient peut-être quelque chose », murmura Madilia.

Un texte venait de s'afficher sur l'écran : l'auteur, un certain Bayor Shlutt, qui faisait partie de l'une des premières vagues de pionniers à atterrir sur Gigante, avait tenu un journal où il consignait régulièrement ses impressions. L'index de Madilia se posa sur la matière transparente et souple. Le paragraphe qu'elle avait touché grossit tout à coup et occupa toute la surface de l'écran.

Les mesures indiquent que les orages terrifiants qui secouent Gigante – ce monde sera finalement bien appelé Gigante, un nom qui lui va, si j'ose dire, comme un (gi)gant – contournent le territoire que nous avons choisi pour la construction de l'astroport planétaire. Ici, nous sommes à l'abri des boules de feu, des follets et autres éclairs destructeurs jaillissant de la terre. Un phénomène étonnant à signaler, cependant : de temps à autre, sans que l'on sache d'où elle vient ni pourquoi elle se forme, jaillit une source de lumière – plutôt fontaine que source, d'ailleurs – qui ne brille que l'espace de quelques minutes TU, puis qui disparaît comme elle était venue. Elle atteint une hauteur de trente mètres et se produit toujours au même endroit,

surnommé depuis l'Ampoule : un puits à la profondeur insondable d'une cinquantaine de mètres de largeur (nous avons observé plusieurs de ces puits au cours de nos premières explorations, et nous ne savons toujours pas quelle est leur utilité). Comme le phénomène ne provoque aucun dégât si ce n'est des picotements sur la peau – et des cloques douloureuses semblables à des brûlures si nous l'approchons de trop près –, nous ne cherchons pas à le neutraliser, nous nous contentons de l'admirer en nous disant que cette planète est décidément pleine de surprises.

« La description parfaite d'un flux, murmura Zaslo.

— Et sa localisation, ajouta Madilia. Il existe un quartier à Magniz qui s'appelle l'Ampoul... »

CHAPITRE 21

Plus je chevauche les flux, plus je me sens humble face à la puissance et à l'intelligence de Gigante. Non seulement notre planète nous fait don de ses immenses territoires, de ses ressources infinies, mais elle nous contraint à la métamorphose, elle précipite notre évolution. Si nous restons accrochés à nos habitudes, à nos limites, elle nous éliminera d'une pichenette comme des créatures parasites. Si nous n'épousons pas ses rythmes secrets, elle n'aura aucune raison de nous épargner.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

L'AMPOUL portait mal son nom : il était probablement le quartier le plus mal éclairé de Magniz, au point de perdre son « e » au fil des siècles TU. Il évoquait un trou noir où les façades des bâtiments avaient des allures de spectres pétrifiés. Comme le quartier ne disposait d'aucune station aérienne, la navette les avait déposés à la périphérie. Ils avaient parcouru à pied une distance que Zaslo évaluait à six kilomètres. Ils avaient cru un moment apercevoir des silhouettes derrière eux. Madilia avait déclenché le mécanisme de son arbalète et s'était postée à l'angle d'une rue, mais aucune ombre n'était sortie de l'obscurité immobile. Zaslo s'était demandé s'il ne devait pas, comme elle, s'équiper d'une arme.

« Je suis rarement venue dans l'Ampoul, souffla Madilia. C'est la partie la plus ancienne de la ville. Un coin mal famé : les paumés, les rebuts des premières vagues de colonisation, s'y sont tous regroupés. Les forces de l'ordre n'y mettent pas souvent les pieds. »

Le puits d'où jaillissait le flux avait probablement été recouvert pour soustraire le phénomène aux yeux des passants. Les bâtiments se ressemblaient tous : immeubles de trois étages aux façades grises et nues, pas de balcon, une anomalie dans une région où la température ne descendait pratiquement jamais en dessous des trente-cinq degrés centigrades.

Un craquement retentit derrière eux. Madilia se retourna avec vivacité et fouilla l'obscurité du regard. Ses lunettes n'y détectèrent

aucune source de chaleur, aucune forme. Zaslo ne parvenait pas à desserrer l'étau qui lui comprimait la gorge et la poitrine, à se défaire de l'impression d'errer dans une ville fantôme. Ils parcoururent plusieurs rues désertes sans repérer d'autre construction que ces immeubles sans grâce, sans personnalité. Une navette fila en sifflant au-dessus d'eux, tous feux éteints comme si elle craignait une attaque aérienne.

Des petits animaux surgirent d'un soupirail et s'éloignèrent en silence.

« Des vasks, dit Madilia. De vraies saloperies. Ils paraissent inoffensifs, mais leurs dents sont enduites d'un poison paralysant, et ils exploitent l'immobilité de leurs proies pour les grignoter vivantes petit bout par petit bout. Le gouvernement a bien tenté de les exterminer, mais ils se reproduisent à une telle vitesse que la tâche est insurmontable. »

Ils traversèrent une place carrée hérissée d'immenses colonnes aux chapiteaux usés.

« L'ancien temple des Dermes, l'une des premières populations arrivées sur Gigante. » Madilia se tut, alertée par un bruit, puis reprit : « Elle a disparu sans laisser de traces. »

L'attaque se produisit au centre de la place. Madilia décocha un premier trait qui siffla en direction de l'assaillant le plus proche et l'atteignit en pleine poitrine.

« Attention, ils sont armés ! »

La voix avait surgi derrière eux. Madilia pressa une deuxième fois la détente de son arbalète. Un cri étouffé suivit le crissement du mécanisme et le choc sourd du projectile s'enfonçant dans la chair.

Les agresseurs, sans doute équipés d'armes blanches, refroidis par la riposte de Madilia, s'étaient abrités derrière les colonnes. Zaslo se demanda avec inquiétude si elle aurait suffisamment de munitions pour les contenir tous.

Une silhouette apparut, marchant d'un pas tranquille devant eux sans se soucier de leur présence, ni de celle des assaillants. Zaslo eut besoin d'un peu de temps pour se rendre compte qu'il s'agissait de Walkur. Encore une vision décalée : leur confrère était passé sur cette même place quelque temps avant eux.

« Il faut qu'on se sorte de là, souffla-t-il.

— Ils n'ont pas l'air décidés à nous laisser passer...

— On n'a rien à leur donner, à part la poignée de gigs qui nous restent.

— Je ne suis pas certaine qu'ils nous attaquent pour notre argent.

— Pour quoi, alors ? »

Madilia haussa les épaules. Des faibles traînées de lumière incisaient l'obscurité du ciel. Le jour n'allait pas tarder à se lever.

« Vous perdez votre temps, cria Zaslo. On n'a pas d'argent. »

Seuls lui répondirent des bruits étouffés de déplacements sur le sol de la place.

« On tente une sortie ? proposa Madilia.

— Comment ?

— Simple : on court le plus vite et le plus droit possible, on sort de cette place et on se jette dans la première rue. Le terrain découvert nous conviendrait mieux. Prêt ? »

Il n'hésita qu'un court instant avant d'acquiescer d'un hochement de tête. Elle tendit le bras dans une direction.

« Par là. »

Il prit une profonde inspiration en observant les colonnes alignées devant eux comme autant d'obstacles.

« On y va. »

Bien que prévenu, il fut pris au dépourvu par la soudaineté avec laquelle elle démarra. Il fonça à sa suite entre les colonnes, s'appliquant à prendre les trajectoires les plus courtes. Des cris et des claquements lui indiquèrent que les assaillants s'étaient lancés à leurs trousses. Il évita de regarder par-dessus son épaule, riva son regard à la silhouette de Madilia qui courait devant lui, craignant à tout moment de voir des adversaires surgir devant eux et leur barrer le chemin. Mais elle avait opté pour la bonne direction, et ils purent sortir de la place sans être ni ralentis ni rejoints. Ils s'engouffrèrent dans la rue qui s'ouvrait face à eux, une artère pavée, droite et large qui avait dû jadis servir à des véhicules terrestres. Des touffes d'herbe sèche poussaient entre les dalles et se transformaient par endroits en buissons.

Zaslo se permit un bref regard en arrière. Un intervalle d'une vingtaine de mètres les séparait des silhouettes déployées dans la rue. Des cagoules dissimulaient les têtes des agresseurs. Des lames de poignards brillaient dans leurs mains. Madilia se retourna sans cesser de courir et décocha un nouveau trait. Une silhouette s'effondra et roula sur le sol, entraînant deux poursuivants dans sa chute. Zaslo ne ressentait pour l'instant aucune fatigue, aucun point de côté. Les flux l'avaient non seulement rapidement accoutumé à la gravité de Gigante, mais ils avaient augmenté sa résistance physique. Madilia expédia un troisième carreau qui fit mouche et provoqua une hésitation chez les poursuivants, qui laissèrent filer leurs proies. Zaslo et Madilia continuèrent de courir jusqu'à ce qu'ils atteignent une autre place, nue celle-ci, et se perdent dans un entrelacs de ruelles de la largeur de deux hommes.

« Nous sommes dans le bon secteur en tout cas, dit Zaslo après avoir retrouvé son souffle. J'ai vu Walkur.

— Une vision décalée ?

— Il a traversé la place des colonnes quelque temps avant nous.
— Il connaît le siège de la Guilde ?
— Il m'en a parlé.
— Pourquoi ne t'a-t-il pas donné les coordonnées exactes ?
— J'ai le sentiment que chaque Voyageur doit se débrouiller par lui-même, comme si ça faisait partie de l'apprentissage. »

Ils visitèrent d'autres rues. Aucun bâtiment ne leur sembla capable de dissimuler un geyser étincelant d'une cinquantaine de mètres de hauteur. On distinguait, par les fenêtres allumées de certaines façades, les silhouettes de leurs occupants. Une odeur de pourriture montait des soupiraux et des porches. Des formes remuaient dans l'obscurité, de pauvres hères sans doute dépourvus de logements.

Madilia compta rapidement les carreaux qui lui restaient dans le compartiment métallique de son bras : trois.

« Il faudra que je trouve le temps et l'argent pour en acheter d'autres. »

Elle marchait désormais comme un animal aux aguets, légèrement fléchie sur ses jambes, le cou tendu, le nez en l'air.

« Où trouve-t-on ce genre de projectiles ?

— Chez l'armurier qui les fabrique spécialement pour moi. Je commence à croire qu'on ne trouvera jamais ce foutu siège, si encore il existe. »

Elle retira ses lunettes d'un geste rageur. L'allée qu'ils suivaient descendait en pente douce, bordée de constructions basses aux toits en terrasse.

Un homme déboucha d'une artère perpendiculaire. Madilia faillit presser la détente de l'arbalète avant de se rendre compte qu'il n'avait rien d'un malfaiteur.

« Vous m'avez l'air bien nerveuse. »

Ses larges épaules et son allure dynamique le désignaient comme un Gigantin descendant des premières vagues de colons. Il tentait de discipliner du plat de la main ses cheveux blancs bouclés.

« Nous avons été agressés un peu plus loin, expliqua Madilia.

— Le quartier n'est pas bien fréquenté, et pourtant fréquentable puisque je l'habite. Comme mes parents avant moi. C'est ici que se sont installés mes ancêtres, et j'y resterai jusqu'à ma mort. » Une ombre de tristesse glissa sur son large visage. « Comme je n'ai pas eu d'enfant, je suppose que mon logement reviendra à la racaille sanguinaire qui a pris possession de l'Ampoul. »

Zaslo désigna les bâtiments alentour.

« Il n'y a pas dans le coin une construction qui se différencie des autres ? »

L'homme réfléchit quelques instants.

« Je ne vois pas... à part le lieu maudit, peut-être.

— Le lieu maudit ?

— L'air qui l'entoure tue tous ceux qui s'en approchent. Plus personne ne va dans cette partie de la ville.

— C'est loin d'ici ?

— Environ quatre kilomètres dans cette direction. » L'homme les dévisagea d'un air soupçonneux. « Si vous avez l'intention de vous y rendre, soyez attentifs aux réactions de votre corps. Faites demi-tour dès que vous sentez les premiers picotements sur la peau. La construction est facile à reconnaître : c'est la seule avec un dôme. Un monument fabriqué dans une pierre indestructible. On dit qu'il servait de temple à des fanatiques qui brûlaient leurs victimes en hommage aux feux de Gigante. L'entrée en est condamnée depuis plus de quarante mois. »

Deux siècles TU, convertit mentalement Zaslo.

L'homme se remit en marche.

« Mais le mieux que vous ayez à faire, c'est de passer votre chemin », ajouta-t-il avant de s'évanouir dans l'obscurité.

Ses flancs arrondis hérissés d'aiguilles luisantes semblables à des paratonnerres, le dôme en forme de demi-sphère se dressait au milieu d'une immense esplanade couverte d'une végétation rabougrie aux feuilles légèrement brillantes qui émettaient des crépitements menaçants lorsqu'on les effleurait. Ils l'avaient aperçu au sortir d'une venelle pentue.

Ils sentirent les premiers picotements sur leurs visages et leurs mains, pareils à ceux provoqués par l'arrivée d'un flux. La seule entrée visible, une modeste porte faite d'un métal semblable à l'alliage utilisé pour les coques de vaisseaux, s'ouvrit devant Zaslo. Il faillit se ruer dans l'entrebâillement avant de prendre conscience qu'il s'agissait encore d'un mirage, d'une vision décalée. Il eut juste le temps, avant que l'image ne s'estompe, d'entrevoir la silhouette de Walkur à l'intérieur du bâtiment.

« Comment on entre ? demanda Madilia. Je ne vois pas de clavier, aucun système de code apparent. »

Zaslo perçut la vibration caractéristique du flux, cet appel intérieur qui résonnait en écho à sa propre vibration.

« Cherchons le jid. »

Il se concentra jusqu'à ce que les deux sons ne forment plus qu'un accord unique, parfait. La porte coulisssa. Il en franchit le seuil et entra dans une pièce sombre, suivi de Madilia. La porte se referma derrière eux. Les éclats d'une lumière lointaine s'échouaient sur le sol lisse. Les particules électriques de plus en plus denses leur piquetaient le visage. La puissance du flux se manifestait par une extrême tension dans leurs muscles, dans leurs os. Ils traversèrent plusieurs pièces en enfilade

jusqu'à ce qu'ils débouchent sur une salle circulaire percée au centre d'un large puits d'où montait un geyser de lumière.

« Bienvenue au siège de la Guilde. »

Trois hommes surgis d'une ouverture latérale s'avançaient vers eux. La lumière du geyser se reflétait dans leurs yeux brillants. Zaslo reconnut deux d'entre eux : l'un était Gudji et l'autre, Walkur. Le visage du troisième, qui portait un calot, foisonnait de rides profondes et de taches brunes presque noires.

« Je suis heureux de te revoir, déclara Gudji en posant la main sur l'épaule de Zaslo.

— Vous avez fini par nous trouver, fit Walkur avec un sourire. Je vous présente Alwoar, l'actuel archiviste. »

Les yeux des trois hommes se posèrent sur Madilia. Malgré leur luminosité, Zaslo y discerna de l'étonnement et de la curiosité. Il désigna la jeune femme d'un geste de la main.

« Elle s'appelle Madilia. Nous voyageons ensemble.

— Tu es la première femme à chevaucher les flux. » La voix d'Alwoar était aussi tremblante qu'une bougie sur le point de s'éteindre. « Nous ne pensions pas que c'était possible.

— Une différence de métabolisme ? releva Madilia.

— Aucune d'elles n'y était jusqu'alors parvenue. Nous pensions effectivement qu'une particularité physiologique le leur interdisait. Tu as prouvé le contraire. Vous n'avez pas été attaqués avant d'arriver ici ?

— Des hommes nous ont poursuivis, répondit Zaslo. Nous pensions qu'ils avaient l'intention de nous voler.

— Des chasseurs de sorciers. Ils traquent tous les hommes... et les femmes glabres qui s'aventurent dans l'Ampoul. Ils nous considèrent comme les responsables des colères de Gigante et de leurs malheurs. Ils ont tué beaucoup d'entre nous, si bien que notre nombre a fortement diminué. Ils ne peuvent pas venir jusqu'ici, parce qu'ils ne supportent pas l'intensité des flux, alors ils se répartissent en groupes pour patrouiller dans les environs et repérer les Voyageurs. Ils font régner la terreur dans le quartier et déjouent toutes les expéditions militaires ou policières montées contre eux. Cela fait des mois et des mois que ça dure, plus d'un siècle en temps unifié.

— La porte du dôme s'ouvre uniquement devant ceux qui ont atteint le jid ?

— Elle dispose d'un identificateur spécial capable de reconnaître le changement métabolique opéré par le jid. »

Ils partagèrent un repas frugal dans un réfectoire meublé de tables et de bancs rustiques. À la fin du repas, on conduisit les nouveaux arrivants dans une pièce capitonnée de métal où un planisphère géant et lumineux occupait un mur de trente mètres de hauteur. Des points

verts et des points rouges scintillaient sur tous les continents séparés les uns des autres par des zones bleutées figurant les étendues d'eau. Ceintremar, la mer centrale, s'étendait quant à elle sur toute la largeur du planisphère entre hémisphère nord et hémisphère sud.

« Les points verts sont les points de départ et les rouges ceux d'arrivée, expliqua Alwoar. Comme les flux vont dans un seul sens, rares sont les portes qui peuvent servir à la fois de départ et d'arrivée. Nous devons presque toujours nous déplacer pour chercher un nouveau point de départ. En règle générale, il y en a un dans les environs d'un point d'arrivée. Si le Voyageur ne parvient pas à le trouver, il peut rester bloqué dans une région le reste de sa vie. Certains flux sont réguliers, d'autres irréguliers, mais, comme vous pouvez le voir sur la carte, ils desservent pratiquement l'ensemble des régions de Gigante.

— Voici le trajet que nous avons parcouru », intervint Walkur, qui s'était saisi de la baguette laser télescopique. Il en posa l'extrémité sur un point vert de la partie gauche du planisphère, entre les régions du Ferkant et du Pasonant, ensuite sur un point rouge situé à l'extérieur du cercle de Magniz. « Un sacré saut, pas vrai ? »

Zaslo calcula rapidement que leur dernier flux les avait transportés sur cent vingt millions de kilomètres en une poignée de minutes.

« L'un des plus longs, confirma Alwoar. Et des plus dangereux. Le seul qui ramène les Voyageurs dans les environs de Magniz. Il existe heureusement quelques correspondances. »

L'archiviste leur demanda ensuite de raconter leurs expériences des flux, leurs trajets détaillés – pour l'essentiel identiques à ceux de Walkur –, leurs réactions physiologiques et psychologiques, l'augmentation ou non de leurs perceptions sensorielles ou de leurs facultés cognitives. Chacune de leurs réponses était enregistrée et consignée dans les archives.

« Vous vous basez seulement sur les dires des Voyageurs pour placer les points sur la carte ? » demanda Madilia.

Alwoar lâcha un petit rire enroué, asthmatique.

« Les témoignages humains ne sont pas très fiables. Lorsque l'un d'entre nous déclare avoir ouvert une nouvelle voie, elle doit être certifiée par deux autres compagnons, puis nous envoyons un vérificateur, un Voyageur muni d'un boîtier relié aux satellites pour obtenir les coordonnées précises du nouveau flux. »

Ils furent interrompus par un Voyageur qui se présentait à la porte du dôme, vêtements déchirés et maculés de sang. Il avait reçu plusieurs coups de couteau avant d'échapper à ses agresseurs et de gagner le dôme. On le soigna avec des boucles ADN de synthèse réparatrices et un onguent cicatrisant. Allongé sur l'un des petits lits des chambres collectives, il raconta que les chasseurs de sorcières se

montraient chaque fois plus nombreux, mieux organisés, plus déterminés, et que la situation devenait vraiment préoccupante ; certains d'entre eux portaient même des combinaisons isolantes qui leur permettaient de s'enfoncer de plus en plus loin dans la zone maudite. Tôt ou tard, ils essaieraient d'investir le dôme.

« Ils nous en veulent à ce point ? s'étonna Zaslo.

— Les gens choisissent le plus souvent de haïr ce qu'ils ne comprennent pas », murmura Alwoar.

Le Voyageur blessé revenait d'une longue exploration qui l'avait conduit dans les régions du pôle Sud. Il y avait rencontré des températures de -70 degrés centigrades et une population installée sur ces terres désolées après une errance de trente mois. Zaslo se rendit compte, à la réaction de Walkur, qu'une véritable compétition opposait les Voyageurs : chacun cherchait à ouvrir le plus grand nombre de voies possibles, comme pour laisser une trace indélébile de son passage dans la Guilde. Ce genre de course lui paraissait inutile, voire absurde. Les flux n'avaient pas pour fonction de servir les intérêts personnels, mais l'ensemble des êtres peuplant Gigante.

Zaslo sortit de la chambre et se rendit dans la pièce du planisphère. Gudji et Madilia l'y rejoignirent bientôt. Ils observèrent pendant un long moment les points scintillants verts et rouges. Zaslo repéra la région du Bragant et vit qu'un flux s'y rendait ; son point de départ était situé à environ cinq cent mille kilomètres de Magniz.

Il désigna le point de départ à l'aide de la baguette laser télescopique.

« Combien de temps pour atteindre ce flux ?

— Je ne l'ai jamais pris, répondit Gudji. Je suppose que, par glisseur ou aéroloste, il faut une quarantaine de quartiers.

— Il n'y a pas plus rapide ? »

Gudji examina le planisphère avec attention.

« Les correspondances ne te feront pas gagner de temps. Le Bragant est une région peu hospitalière : mers de gehla, terres instables, mouvantes, chaleur insupportable... Pour quelle raison veux-tu y aller ?

— Nous sommes à la veille d'un bouleversement, et il y a peut-être là-bas des solutions. »

Gudji hocha la tête.

« Les flux ne m'avaient pas menti. » Il ajouta, face au regard interrogateur de Zaslo : « J'avais le pressentiment, en allant te chercher à Barkour, que tu avais un rôle majeur à jouer dans l'avenir de ce monde.

— Nous allons repartir. Le temps nous est compté. »

Le visage éclairé d'un large sourire, Gudji fixa tour à tour Zaslo et Madilia.

« Les voyages sont finis pour moi : Alwoar étant atteint par la limite d'âge, je vais bientôt le remplacer en tant qu'archiviste. Que les flux vous soient propices. »

CHAPITRE 22

J'ai parlé avec Alwoar avant de quitter le siège de la confrérie des Voyageurs. Je désirais en apprendre davantage sur l'organisation à laquelle, malgré moi, j'appartiens. Comment est née la confrérie ? Quel individu a eu en premier l'idée de chevaucher les flux ? L'archiviste m'a fourni une hypothèse plutôt qu'une véritable réponse. Je crains en effet que l'origine des Voyageurs ne soit à jamais un objet de suppositions et de controverses.

Le premier Voyageur serait donc, selon Alwoar, tombé dans une faille et aurait, en adressant une ultime prière, perçu une vibration qu'il aurait prise pour la voix de son dieu. Il aurait alors fermé les yeux, ressenti une paix intérieure harmonieuse, infinie, lâché toutes les prises, aurait été emporté par un courant à la puissance phénoménale et se serait retrouvé plusieurs millions de kilomètres plus loin sur une terre inconnue. Se rendant compte qu'il était toujours vivant et qu'il s'était déplacé à une vitesse inouïe sur un autre continent de Gigante, il aurait ensuite tenté pendant des mois et des mois gigantins de reproduire l'expérience, y consacrant le reste de son existence. Il aurait de cette façon découvert le système des flux. Devenu vieux, il aurait transmis son savoir à d'autres hommes, ses premiers disciples, avant de mourir. Ainsi serait née la confrérie.

Une autre hypothèse, nettement moins glorieuse – rapportée par Gudji, celle-là –, veut que le premier Voyageur ait été emporté alors qu'il s'était jeté dans un puits pour mettre fin à ses jours. Il aurait ensuite découvert le jid, l'accord entre le flux et le Voyageur, et, capturé par une tribu hostile après un saut, aurait enseigné à certains membres de cette tribu à chevaucher les courants électriques.

Une troisième histoire, que je tiens de Walkur, raconte que le premier Voyageur, un homme banni de sa communauté, aurait trouvé le flux un jour qu'il dormait au bord d'une faille et que, réveillé par une lumière vive, il aurait entendu une voix venue du passé lui ordonnant de ne pas s'inquiéter et de s'avancer d'un pas confiant dans la clarté. Saisi par un courant à la vitesse phénoménale, il aurait été expédié sur les rives de Ceintremar et

n'aurait eu de cesse jusqu'à ce qu'il découvre une autre source de lumière, un autre flux.

Trois versions bien différentes, comme on peut s'en rendre compte, mais qui, toutes, ont pour point de départ un homme en marge de son groupe, un solitaire plus ou moins désespéré. Qu'il s'agisse d'intervention divine, d'un simple concours de circonstances ou d'un enseignement légué par une civilisation disparue, les trois se rejoignent sur la nécessité d'établir l'harmonie intérieure, et c'est ce point qui me semble finalement le plus important. J'ai l'impression que chacun se forge sa propre légende pour raconter les premiers temps des Voyageurs, et cela n'a aucune espèce d'importance. L'essentiel est le jid, l'accord parfait avec la vibration de Gigante.

Extraits du journal de Madilia.

Le cœur sec et immobile des terres qui bougent, avait affirmé l'ancien des enfants d'Ulgur.

Aussi loin que portât le regard, Zaslo ne distinguait que les ondulations d'une étrange couleur grise régulièrement parcourues de frissonnements. Aucune autre végétation que des arbustes noirâtres aux branches torturées dont les rafales d'un vent chaud arrachaient par instants les feuilles, couvrant le ciel et la terre d'épais tourbillons nauséabonds.

Kort Jansh, le guide, choisissait précautionneusement les passages après avoir observé les environs à l'aide de jumelles spéciales qui analysaient la densité du terrain. Il portait, comme tous les habitants du Bragant, une combinaison isolante équipée d'un détecteur et d'un respirateur de secours. Des nappes phréatiques, montaient par endroits des gaz sulfurés qui pouvaient tuer un homme en quelques instants. Kort avait expliqué qu'ils marchaient au-dessus d'une gigantesque nappe de gehla aux réactions chimiques imprévisibles et parfois meurtrières.

Zaslo et Madilia s'étaient équipés à Jerlong, la seule agglomération du Bragant, une ville de cinquante mille âmes située sur un plateau du massif des Hauts. Zaslo en avait profité pour se munir d'un petit rafleur semblable à celui que leur avait remis le pilote avant d'atterrir à Torlinn.

Il leur avait fallu près d'un mois Gigante, soit cinq années TU, pour accomplir le trajet entre Magniz et Jerlong. En revanche, rejoindre le point de départ du flux ne leur avait pris qu'une cinquantaine de quartiers : un aérolote les avait d'abord déposés à Stovonuny, un

bourg équipé d'un aérodrome rustique sur lequel l'appareil avait rencontré les pires difficultés à se poser. De là, ils avaient trouvé une caravane de glisseurs à voile à destination de VeHo, un lac d'eau transparente où se croisaient plusieurs pistes, puis ils avaient parcouru les cinq cents derniers kilomètres à pied dans un environnement désertique, se désaltérant aux sources et se nourrissant de tablettes énergétiques – Madilia avait, avant le départ, vidé son compte bancaire et récupéré trois cent mille gigs. Alwoar leur avait donné un situeur, un appareil captant les différents satellites en orbite et calculant en permanence les longitude et latitude. Puis le flux – un irrégulier – s'était présenté une vingtaine de quartiers plus tard et les avait déposés en quelques instants à la lisière du Bragant.

Zaslo s'était souvenu de sa discussion avec les hôtesse de la TG deux quartiers après son arrivée sur Gigante. Elles avaient mentionné trois noms à propos de l'expédition Primani : Carmaük, les monts d'Ar et Gahor, la grande mer verte. Les difficultés avaient commencé. Les compagnies gigantines ne desservant que Jerlong, il fallait ensuite progresser par sauts de puce au travers de terres instables et de brumes irrespirables, et, surtout, à chaque fois recruter des guides qui connaissaient les pistes. Comme ces derniers n'acceptaient de parcourir que deux ou trois cents kilomètres chacun, on devait ensuite chercher un nouveau guide au sein des tribus qui peuplaient le territoire. Certains attendaient plusieurs quartiers avant de donner leur réponse. Leurs exigences étaient le plus souvent modestes, faciles à satisfaire, mais ils n'avaient pas envie de quitter femme et enfants pour une durée minimale d'une soixantaine de quartiers, sans compter que les terres subissaient d'incessants changements qui rendaient parfois les passages dangereux.

Deux orages particulièrement violents avaient contraint Zaslo et Madilia à rester abrités dans les grottes pendant plusieurs dizaines de quartiers. Les explosions avaient enflammé l'air des kilomètres à la ronde. Comme les guides étaient sans cesse obligés de sonder le terrain avec leurs jumelles, ils s'arrêtaient après avoir parcouru une centaine de mètres et ne repartaient qu'après une analyse détaillée de la densité. Malgré ces précautions, il arrivait que le sol se dérobe sous leurs pieds et qu'ils s'enfoncent dans une substance molle et collante. Le guide lançait alors un grappin à tête électronique qui se plantait dans une terre plus ferme, se sortait du piège, puis hissait ses deux clients englués avant qu'ils ne soient complètement engloutis. Ils se reposaient à l'intérieur de petits abris individuels autogonflables qui avaient la particularité de pouvoir flotter en cas d'éruption de gehla. La chaleur insupportable du jour augmentait encore les difficultés. La température devenait plus agréable la nuit, mais l'obscurité faussait les analyses et contraignait les guides à sonder le sol à l'aide de

longues baguettes télescopiques.

Une sonnerie stridente les prévint qu'ils pénétraient dans une zone irrespirable. Kort glissa l'embout de son respirateur entre ses lèvres et, par gestes, indiqua à Zaslo et Madilia de l'imiter. Le guide leur avait annoncé qu'il retournerait chez les siens après les avoir conduits sur le territoire des Karvels, une tribu installée dans le secteur seulement quelques mois plus tôt. La plupart des guides qu'ils avaient embauchés s'étaient assurés de la sécurité des deux Voyageurs avant de rebrousser chemin. Seuls deux d'entre eux les avaient laissés se débrouiller seuls au beau milieu de terres mouvantes ; les deux Voyageurs s'en étaient tirés en vérifiant à chaque pas la solidité du terrain.

Le sentiment d'urgence avait grandi en Zaslo, exacerbé par l'extrême lenteur de leur expédition. Il mesurait de nouveau l'hostilité de Gigante, les efforts titanesques exigés par ses dimensions, ses éclats, son instabilité géologique, sa chaleur, son atmosphère saturée d'électricité. Le découragement le gagnait parfois, et il replongeait dans l'état d'esprit qui avait été le sien avant de partir d'Azadée, une irrésolution teintée de résignation et de morosité. Madilia elle-même paraissait parfois lasse, abattue, et passait des quartiers entiers sans prononcer un mot. Gigante mettait leur amour à l'épreuve. Parfois, lorsqu'ils se reposaient dans une habitation allouée par une communauté accueillante, ils retrouvaient leur complicité des premiers temps, puis ils se lançaient dans un nouveau saut de puce à travers les terres mouvantes du Bragant. Peu à peu, des fissures se créaient entre eux, qui se transformaient en failles, et il leur semblait impossible de se rejoindre, de s'unir. Ils ne se disputaient pas, ils n'élevaient pas la voix, ils cheminaient côte à côte tels deux étrangers, emmurés dans leurs pensées, dans leur indifférence, les yeux rivés sur les chaussures du guide qui les précédait. À la fin du quartier, quand venaient les vingtes de repos, Zaslo interrogeait l'horizon du regard, cherchant des signes dans les lunes de Gigante, dans les paysages torturés ou dans la couleur du ciel. Les souvenirs déferlaient en vagues dans son esprit fatigué. Il ne parvenait plus à leur attribuer une cohérence chronologique, ils se confondaient, s'enchevêtraient, mêlaient des scènes de son enfance sur Azadée aux événements plus récents sur Gigante.

Il glissa d'un geste résigné l'embout de son respirateur dans sa bouche. Ils longeaient une faille au fond de laquelle se déroulait un serpent de substance verte. Il en émanait une brume jaunâtre très épaisse par endroits.

« Suivez-moi de près, fit Kort d'une voix forte. Ne me perdez surtout pas des yeux. »

Zaslo se rendit compte, à la faveur d'un coup de vent et d'une dispersion momentanée de la brume, qu'ils évoluaient sur une crête

d'une largeur d'un mètre cinquante encadrée de précipices des deux côtés. L'absurdité de cette expédition sur les terres hostiles du Bragant, l'insignifiance de son existence le frappèrent tout à coup. La tentation de se jeter dans le vide le traversa. L'amour de Madilia n'était plus une prise suffisante pour s'agripper à la vie. Les sentiments de colère et de vengeance s'étaient évaporés. Son cœur ressemblait à une ruine peuplée de spectres fatigués. Il se laissa distancer. Depuis le bord du gouffre, il distingua, entre les écharpes de brume délétère, le mince ruban vert plusieurs kilomètres plus bas. Lui, l'enfant d'Azadée, n'était pas de taille à affronter une planète de la taille de Gigante. Il chercha en lui la force de sauter, la seule décision qui lui parût courageuse depuis sa naissance, qui fût, en tout cas, le fruit de sa volonté. Il jeta un coup d'œil sur le côté : il ne discernait plus les silhouettes de Madilia et du guide dans la brume qui, plus loin, escamotait l'étroite crête. Les yeux fermés dans l'espoir de percevoir la vibration familière, il prit conscience que son corps ressentait le besoin vital de chevaucher un flux, de se nourrir de l'énergie fantastique déployée par les courants électriques. Ces derniers temps, les taches brunes s'étaient multipliées et agrandies sur sa peau.

Une sensation de présence le poussa à se retourner. Il tressaillit en apercevant la créature qui se tenait devant lui : un bipède dont la taille dépassait les dix mètres, une tête allongée et glabre, un torse filiforme presque creux, des jambes et des bras interminables. Impossible de deviner si l'enveloppe rainurée de couleur grise qui lui recouvrait le corps était un vêtement ou sa propre peau. De même, Zaslo ne parvenait pas à savoir si les yeux noirs de l'être géant le dévisageaient ou fixaient un autre point. De lui n'émanait aucune agressivité, au point qu'il ne vint même pas à l'esprit de Zaslo de se saisir du rafleur enfoui dans une poche de sa combinaison. Une nuée verdâtre monta de la faille et enveloppa les environs. Lorsqu'une nouvelle rafale de vent la dispersa, la créature avait disparu. Zaslo la chercha un moment du regard avant de comprendre qu'il s'agissait d'une vision décalée.

Combien de temps s'était-il écoulé entre le temps où le géant avait marché sur cette crête et le moment présent ?

Une autre silhouette se détacha de la brume. Il reconnut le crâne nu de Madilia. L'inquiétude assombrissait les yeux brillants de la jeune femme. Elle le dévisagea avec intensité tout en lui indiquant, d'un geste de la main, qu'elle ne pouvait pas retirer son embout pour parler. Il aperçut l'ombre du guide quelques mètres plus loin. Il leur fit comprendre que tout allait bien pour lui et leur emboîta le pas, régénéré par sa vision : les géants n'étaient pas un mythe, ils avaient habité cette planète des siècles TU plus tôt, et comprendre pourquoi ils avaient disparu permettrait d'éviter aux hommes de subir le même

sort.

Kort demeura avec eux une dizaine de quartiers chez les Karvels avant de prendre le chemin du retour. Les dix mille membres de la tribu habitaient l'intérieur d'une immense falaise abrupte dominant un paysage fait pour moitié de terres grises et pour moitié de lacs de gehla verte. Les Karvels avaient transformé les galeries et grottes naturelles en habitations troglodytes étagées sur une vingtaine de niveaux. Ils se nourrissaient principalement d'une céréale riche en protéines cultivée sur le plateau perché à trois mille cinq cents mètres d'altitude, le xol, qui couvrait en grande partie leurs besoins. Ils y ajoutaient de temps à autre la viande de petits animaux dépourvus de poil qu'ils élevaient dans de grandes cages grillagées – et dont la peau très résistante leur servait à confectionner sacs, vêtements et chaussures –, et des azlotes, des champignons noirs proliférant sur les parois des grottes qui, en cas de consommation excessive, provoquaient hallucinations et nausées. Ils tiraient leur eau d'un torrent souterrain provenant d'une chaîne montagneuse proche et tombant en cascade dans une salle baptisée *Onde*. Leur technologie leur permettait de capter, grâce aux satellites en orbite, des informations générales et pratiques sur la vie gigantine.

Zaslo et Madilia apprirent ainsi que deux énormes orages avaient éclaté en même temps en deux endroits de la planète éloignés de plusieurs millions de kilomètres l'un de l'autre, causant des dizaines de milliers de morts chacun. Le gouvernement de Magniz avait été renversé par une coalition composée de militaires et de milices financées par de gros industriels. Un porte-parole du nouveau pouvoir expliquait doctement que la démocratie, système défendu par la Confédération des Mondes affiliés, n'était guère possible sur Gigante en raison des problèmes insolubles soulevés par les distances – comment organiser des élections sur une planète de cette dimension ? La coalition avait donc pris les choses en main pour le bien des peuples gigantins, éliminant sans pitié les anciens gouvernants corrompus et les remplaçant par des hommes clairvoyants et déterminés. Même si ce changement n'affectait pas directement l'existence des Karvels, quelques jeunes s'insurgèrent et décidèrent d'envoyer un message de protestation par la voie satellitaire.

On avait attribué à Kort, Zaslo et Madilia une annexe réservée aux visiteurs et dotée de plusieurs chambres. L'une des ouvertures donnait sur un balcon surplombant la mosaïque de terres grises et de lacs de gehla. La consigne était de fermer la baie vitrée lorsque retentissait le système d'alarme indiquant que le taux de toxicité de l'air était sur le point d'atteindre un seuil critique.

Zaslo et Madilia ne se rejoignirent dans la même chambre qu'après

le départ de Kort. Le guide les avait salués avec une émotion sincère avant de leur souhaiter bonne chance et de prendre le chemin du retour. Il leur fallut encore quatre quartiers avant de s'apprivoiser et de revivre les sensations offertes par leurs premières étreintes. Ils avaient adressé au conseil renouvelable des dix la requête d'un guide pour gagner la région du Carmaük. Les membres du conseil, cinq hommes et cinq femmes, avaient reporté leur réponse, mais Zaslo avait cru entrevoir des lueurs d'inquiétude dans les yeux de certains d'entre eux.

« J'ai l'impression d'avoir traversé un désert interminable, chuchota Madilia essoufflée, en sueur après une étreinte particulièrement fougueuse. J'avais perdu toute certitude, tout repère. Je suis heureuse de t'avoir retrouvé.

— Je ne compte plus les fois où j'ai failli tout abandonner. » Zaslo passa sous silence son intention d'en finir en sautant dans le précipice. « Puis j'ai eu la vision décalée d'un géant et j'ai trouvé en moi la force de repartir. »

Elle lui lança un coussin sur le visage en pouffant de rire.

« Et moi qui croyais que c'était grâce à moi ! »

Il la prit par la taille et la serra contre lui.

« Sans toi, Madilia, il y a bien longtemps que je serais mort. »

Elle sourit et l'embrassa avec une tendresse infinie.

Même si Kolos n'avait pas encore fait son apparition, la lumière du jour chassait les derniers lambeaux de nuit, reculait la ligne d'horizon, déposait une large flaque rouille sur le sol rocheux et le bas du lit. La sonnerie avait retenti quelques instants plus tôt, prévenant la population de garder fermées portes, baies et fenêtres. Les filtres s'étaient activés en émettant un grésillement à peine perceptible. Zaslo avait demandé à quelques Karvels pourquoi ils s'étaient installés dans une région aussi peu hospitalière. Leurs réponses avaient manqué de clarté. Il avait cru comprendre que la femme qui les avait guidés à travers les immensités gigantines, surnommée la Pâtresse, avait décidé de s'arrêter dans ce lieu après une errance interminable. Et qu'ils y étaient restés à la fois pour rendre hommage à sa mémoire et parce qu'ils s'étaient habitués à leur nouvel environnement. Depuis, même si certains d'entre eux tentaient de les convaincre de partir en quête d'une terre plus propice, ils ne bougeaient pas. Ils avaient amélioré peu à peu leurs conditions d'existence et, eux dont les ancêtres venaient d'un monde en conflit permanent, ils ne craignaient plus les agressions ni les invasions.

Madilia se leva et se passa un peu d'eau sur le visage. Elle était couverte un peu partout de taches brunes qui, avec les yeux brillants, semblaient indissociables de la condition de Voyageur.

« Comment était-il, ton géant ? demanda-t-elle.

— Plus de dix mètres de hauteur, de longs membres, des yeux noirs.

— Humanoïde ?

— Bipède en tout cas. Une tête différente de la nôtre, plus longiligne, un torse très fin. Il dégageait quelque chose d'apaisant, de pacifique.

— Il ne correspond pas aux différentes descriptions que j'ai lues ici ou là sur le com : on les présentait la plupart du temps comme agressifs, féroces, effrayants.

— De simples témoignages datant de plusieurs siècles TU. Les gens ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas. »

Une adolescente vint les chercher une dizaine de quartiers après leur première entrevue avec le Conseil des dix.

« Ils vous attendent. »

Ils se rendirent dans la salle du conseil, située, comme le leur expliqua la jeune Karvel, dans le cœur profond de la falaise. Les cinq hommes et les cinq femmes assis sur leurs sièges de pierre disposés en demi-cercle avaient revêtu leurs tenues officielles, des tuniques de peau ornées de rangées de pierres de différentes couleurs. Des lampes perpétuelles éclairaient la vaste grotte et la statue grandeur nature de la Pâtesse qui trônait dans un coin. Les visiteurs s'avancèrent devant les dix, qui les fixèrent un long moment en silence avant qu'une femme toute ridée ne prenne la parole.

« Nous avons étudié votre requête. Notre peuple n'est fort que s'il est uni et complet. Il nous est difficile de nous séparer d'un seul de nos enfants. Mais il nous est encore plus difficile de laisser des visiteurs dans l'embarras. Il est un d'entre nous qui a déjà parcouru le chemin jusqu'à Carmaük et qui accepte de vous y conduire.

— Quelles sont ses conditions ? » demanda Zaslo.

Les dix semblèrent ne pas comprendre la question.

« Combien demande-t-il ? » précisa Zaslo.

Des rides de protestation se creusèrent sur le front de la vieille femme.

« Nous n'avons pas besoin d'argent à Karvel. Il sera seulement honoré de vous guider jusqu'à Carmaük. Nous vous fournirons les vivres pour les trente quartiers que durera l'expédition.

— Comment vous remercier ? »

La femme âgée marqua un temps de silence.

« Nous avons consulté l'Écouteur : il nous a dit que ce sera peut-être à nous de vous remercier.

— L'Écouteur ?

— L'enfant qui entend des voix.

— Quelles voix ?

— Il dit qu'elles viennent d'un autre temps.

— Comment peut-on entendre des voix d'un autre temps ? »

La réponse se forgea en Zaslo en même temps qu'il posait la question : si lui-même voyait des scènes décalées dans le temps, pourquoi l'enfant dont parlait leur interlocutrice ne pouvait-il pas percevoir des voix venues du passé ? Il n'y avait pas d'explications au phénomène, pas d'explications scientifiques en tout cas, mais Gigante ne supportait pas d'être enfermée dans des définitions rationnelles.

« Il dit qu'il entend le passé, le présent et parfois le futur.

— Que lui racontent ces voix ?

— Elles parlent de la colère terrible de Gigante, de la menace qui pèse sur tous ses enfants.

— Quel rapport avec nous ?

— Il dit que vous êtes les seuls à pouvoir apaiser sa colère. »

CHAPITRE 23

Je ne sais pas pourquoi je continue de coucher les mots sur les pages blanches de mon carnet.

Force de l'habitude ?

Besoin névrotique de laisser une trace ? De me donner un semblant d'importance ? Ou plus simplement de piéger l'éphémère, de l'imprégner d'un parfum d'immortalité ?

Je suis pourtant conscient que la mort est le lot de tout être vivant, qu'elle est l'indispensable contrepoint de la vie, qu'elle magnifie le moment présent, le temps qui passe, mais elle continue d'effrayer, parce qu'elle est la fin, la disparition, la dissolution, le mystère, l'inconnaissable, l'insaisissable. Les êtres humains passent une grande partie de leur existence à tenter de l'oublier, de la nier. Ils utilisent à cette fin le ressort de la religion et ses paradis factices, ou encore le matérialisme et son accumulation d'avoirs, comme si la densité des possessions dressait des murailles infranchissables entre la mort et eux, ou bien le pouvoir et l'illusion de forger son destin, ou encore la violence aveugle à la façon de ces animaux prisonniers d'une cage, ou encore les drogues de toute nature qui ont le pouvoir d'anesthésier, mais elle les rattrape tôt ou tard, elle les traque, elle les accule, elle les oblige à la regarder en face. Dès lors les certitudes s'effilochent, les murailles s'effondrent, les pouvoirs s'écroulent, les volontés se dissolvent, la violence s'efface, les drogues abdiquent, on se retrouve nu, désemparé, seul, comme à chaque instant de sa vie, l'absurdité de notre comportement nous saute aux yeux, on prend conscience que l'amour, cet amour si souvent galvaudé, cet amour ligoté, cet amour exilé, cet amour bâillonné, cet amour négligé, était le seul levier qui pouvait nous sauver, le seul fil qui nous reliait, le seul chemin qui nous conduisait aux autres et nous ramenait à nous-même, le seul territoire qui vaille d'être exploré, parce que l'amour est exempt de principe et de jugement, parce que l'amour est présent, vigilant, parce qu'il n'a pas de frontière et qu'il n'est pas prisonnier du temps, parce qu'il est la quintessence de l'humain.

Voilà finalement ce qu'exige Gigante de ses enfants : abandonnez vos idéaux, vos préjugés, vos systèmes de pensées,

vos domaines, vos biens, et je vous ouvrirai mon cœur secret, j'établirai avec vous une nouvelle relation basée sur la confiance, je vous protégerai, je vous nourrirai, je vous donnerai tout ce que j'ai. Nous sommes arrivés sur notre nouvelle planète avec nos vieux conditionnements, et Gigante, la géante, l'indomptable, nous réclame une ouverture totale, une vision entièrement neuve, une adaptation permanente. Voilà ce que m'a enseigné ma planète d'adoption. J'y suis venu pour de mauvaises raisons, elle m'a remis dans la voie qui me conduit à moi-même, donc aux autres.

Donc à Madilia, la femme que j'aime chaque vingt avec davantage d'intensité.

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

« ENCORE sept quartiers pour arriver au Carmaük. »

Rachiv, le guide karvel, un homme d'une trentaine d'années TU au physique longiligne et à la chevelure brune ébouriffée, désignait la chaîne montagneuse qui dressait à l'horizon une gigantesque muraille. Peu d'aiguilles visibles sur le massif, qui semblait tirer une interminable ligne droite à une hauteur de plusieurs kilomètres, une vingtaine peut-être. De même, il ne présentait aucune surface blanche, comme si, malgré son altitude élevée, la chaleur de Kolos ne lui permettait pas de se vêtir de neiges éternelles. Il régnait sur le Bragant une température d'une cinquantaine de degrés. Des pierres bordant les sentiers suintaient une substance brunâtre évoquant de l'huile.

« La borsache, avait précisé Rachiv. Ne la touchez surtout pas, elle provoque d'horribles démangeaisons. Je connais quelqu'un qui s'est arraché la peau à force de se gratter. »

Ils portaient tous les trois des chaussures et des combinaisons isolantes, des lunettes spéciales qui leur permettaient de voir en pleine nuit et de protéger leurs yeux en toutes circonstances, un embout respirateur relié à une réserve d'oxygène placée dans le dos de la combinaison, des sacs à dos contenant les réserves alimentaires et les ustensiles indispensables à toute expédition.

Rachiv s'était rendu un demi-mois plus tôt dans le Carmaük sur les conseils de l'Écouteur. L'enfant oracle lui avait conseillé d'ouvrir un chemin entre les terres mouvantes en lui précisant que, tôt ou tard, quelqu'un en aurait besoin. Il avait donc quitté sa famille – il n'avait pas encore pris femme – pour étudier les lieux et baliser les passages. Certaines des ancrs bornes qu'il avait posées tous les deux cents mètres avaient disparu, probablement emportées par les crues de

gehla ou de borsache lors des orages. Il devait alors scruter de nouveau le sol à l'aide de ses jumelles analysantes. À l'infini se déroulaient les ondulations grises et les taches vertes d'où montaient des panaches jaunâtres. Un grondement sourd résonnait parfois sous leurs pieds, des tremblements prolongés agitaient le sol, créant des failles soudaines qui aspiraient des pans entiers de terre et de roche. Rachiv craignait également l'irruption des pombes, des carnassiers ailés qui habitaient les profondeurs du sol et qui, selon lui, ne mettaient que le temps d'un clignement de paupières pour transformer en squelette un animal de trois cents kilos.

Même s'ils s'arrêtaient le moins possible et ne prenaient que peu de repos dans leurs abris autogonflables, Zaslo avait la sensation que le Carmaük reculait sans cesse. Aucune autre vision ne lui était apparue. En revanche, des orages menaçaient, des éclairs zébraient le ciel étincelant, des craquements résonnaient dans la chaleur écrasante, des follets dévalaient les rares reliefs d'un paysage monotone qui n'offrait pas de grottes, pas de refuge au cas où se produirait une attaque de boules de feu. Au moment de choisir les emplacements des bivouacs, Rachiv optait le plus souvent pour un ensemble de rochers ou un monolithe. Non seulement leur ombre était bienvenue, mais ils offraient une protection relative contre les autres dangers. Ils ne se reposaient que par périodes de deux vingtes, ce qui s'avérait insuffisant pour détendre leurs muscles noués. Les galettes fournies par les Karvels étaient non seulement savoureuses, mais reconstituantes. Difficile dans ces conditions, voire impossible pour Zaslo et Madilia, de se ménager quelques moments d'intimité ; ils s'en consolaient en multipliant les baisers et les caresses furtifs.

« Attention ! »

Madilia avait retiré son embout respirateur pour pousser son cri. Ils marchaient depuis deux bonnes vingtes dans les premiers contreforts du Carmaük entre deux murailles rocheuses suintantes de borsache.

« Pombe ! » glapit Rachiv.

Zaslo entrevit une forme sombre au-dessus d'eux. Il tira le rafleur de sa poche, déverrouilla le cran de sûreté d'une pression du pouce, tendit le bras, visa le prédateur ailé qui fondait sur le guide et pressa la détente. L'onde grisâtre atteignit la pombe, qui poussa un cri rauque avant de tomber comme une pierre cinq ou six mètres devant Rachiv.

« Excellent tir, Zaslo », apprécia Madilia.

L'arbalète de la jeune femme luisait au bout de son bras, carreau enclenché dans le mécanisme. La pombe avoisinait les trois mètres d'envergure. Sa gueule pourvue de dents pointues, ses ailes membraneuses, ses mamelles noires et son corps couvert de poil

indiquaient qu'elle n'appartenait pas à la classe des oiseaux, mais à celle des mammifères.

Rachiv scruta les environs d'un air inquiet.

« Les pombes attaquent rarement seules », marmonna-t-il.

Ils se remirent en marche après avoir attendu un long moment, totalement immobiles sur les recommandations du guide. Les vibrations de leurs pas risquaient de donner l'alerte aux carnassiers ailés regroupés dans leurs abris souterrains. La chaleur se faisait plus sèche à mesure qu'ils se rapprochaient du massif, et l'air plus respirable. Des buissons aux feuilles vertes et rouges poussaient entre les rochers, et leurs branches entrelacées formaient par endroits de véritables voûtes. Les terres semblaient plus stables, même si des tremblements les secouaient régulièrement et que certains passages restaient mouvants. De grosses pierres se détachaient des parois et s'éloignaient sur des lits de gehla, emportant les ancrs posées par Rachiv, s'entrechoquant comme des navires à la dérive. Zaslo se retournait par instants et contemplait le paysage chaotique s'étalant à ses pieds. Les pentes réclamaient des efforts de plus en plus intenses. Le situeur, relié à un satellite de passage, leur indiquait qu'ils évoluaient désormais à une altitude de quatre mille cinq cents mètres. De cette hauteur, les terres mouvantes du Bragant ressemblaient à un océan vert et gris traversé de lentes vagues majestueuses dont les brumes étaient l'écume.

Des ombres planantes dans le ciel or et pourpre leur firent craindre une attaque massive de pombes, mais les formes noires disparurent de l'autre côté des crêtes. Les rayons de Kolos, dont le disque rouge vif semblait se dilater au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient des cimes, dispensaient une chaleur accablante. Les réserves d'eau ayant fortement diminué, ils avaient décidé de se rationner, même si Rachiv pensait qu'ils trouveraient bientôt des sources.

Ils bivouaquèrent sur un plateau à l'ombre d'un arbre aux branches emmêlées et aux feuilles brunes tachetées de jaune, un nidsurpiéd selon le guide. Après qu'ils eurent installé leurs abris et mangé chacun deux galettes, Rachiv leur dit qu'ils arriveraient le quartier suivant dans le Carmaük, qu'il avait accompli sa tâche et qu'il prendrait bientôt le chemin du retour, puis il s'éloigna, les laissant seuls. Madilia retira ses lunettes, défit de ses chaussures et sa combinaison. Zaslo l'imita et la rejoignit sur la couverture qu'elle avait étalée entre leurs deux abris en espérant que le guide ne reviendrait pas trop tôt.

« Le Carmaük. »

Rachiv désignait l'intimidant rempart gris qui se dressait devant eux. Bien que le situeur évaluât l'altitude à douze mille mètres, la chaleur n'avait pas diminué : le petit écran affichait cinquante et un

dégrés. Les derniers kilomètres avaient été difficiles sur des pentes aux pourcentages élevés. Il paraissait désormais impossible d'aller plus haut sans un matériel adapté. La muraille lisse, presque verticale, ne présentait aucune prise, aucune faille.

Rachiv s'épongea le front du revers de la manche et retira l'embout de sa bouche.

« Vous êtes arrivés, reprit-il. À partir d'ici, vous n'aurez plus besoin des respirateurs. Je vous souhaite bonne chance. »

Zaslo s'avança vers le Karvel et lui serra chaleureusement la main.

« Merci pour tout, Rachiv. Salue le Conseil des dix de notre part. »

Le guide remua la tête avec un sourire, puis se lança dans la descente sans ajouter un mot ni se retourner. Il avait au réveil partagé les vivres en trois parts égales sans tenir compte du fait qu'il lui en manquerait sans doute pour regagner Karvel.

« Et maintenant ? demanda Madilia.

— Il doit bien y avoir un moyen d'entrer là-dedans, répondit Zaslo en désignant la paroi rocheuse.

— Tu es sûr que les géants ont été trouvés dans ce massif ?

— Les enfants d'Ulgur nous ont parlé du cœur sec et immobile des terres qui bougent.

— Encore faut-il qu'il soit ouvert. »

Ils décidèrent de longer la muraille en commençant par leur droite. Au bout d'une quinzaine de kilomètres, sans avoir repéré la moindre fissure dans la roche lisse d'où s'écoulaient par endroits des filets d'un liquide visqueux, ils décidèrent d'une pause. L'air incendiaire les contraignait à prendre de brèves inspirations.

Madilia but une gorgée d'eau.

« Je ne sais pas sur combien de kilomètres elle s'étend, mais il nous faudra pas mal de quartiers pour arriver jusqu'au bout.

— On n'a pas d'autre choix.

— Ça fait plus d'un mois gigantin qu'on crapahute. Si on ne trouve pas les géants là-dedans, je ne suis pas certaine d'avoir le courage de repartir pour un nouveau mois de galère. »

Zaslo hocha la tête avant de boire à son tour. Il n'était pas loin de ressentir la même lassitude. Il ne se voyait pas consacrer cinq nouvelles années de sa vie à une interminable errance sur les terres hostiles du Bragant.

Ils parcoururent encore une vingtaine de kilomètres avant de s'installer, ivres de fatigue, au pied de la muraille pour prendre quelques vingtes de repos. Les pombes attaquèrent avant qu'ils n'aient eu le temps de se réfugier dans leurs abris. Elles fondirent sur eux en poussant d'horribles crailllements et en battant frénétiquement des ailes. Madilia en abattit une première d'un trait en pleine gorge. Elle s'affaissa une vingtaine de mètres plus loin et fut aussitôt assaillie par

ses congénères, cannibales comme les charognards de la région du Ferkant. Zaslo et Madilia profitèrent de l'accalmie pour se réfugier dans leurs abris.

« Tu crois que le matériau résistera à leurs griffes et leurs dents ? demanda Zaslo.

— Le commerçant nous a assuré qu'il était d'une solidité à toute épreuve.

— Il aurait dit n'importe quoi pour nous les vendre.

— Tiens-toi prêt à tirer, au cas où... »

Les cris des prédatrices résonnèrent quelques instants, puis elles s'envolèrent dans un lourd bruissement d'ailes peu à peu absorbé par le silence. Zaslo finit par s'endormir malgré la chaleur en gardant son rafleur à la main. Lorsqu'il se réveilla, Madilia était en train de préparer le premier repas du quartier. Il la trouva particulièrement belle dans la lumière dorée de Kolos.

« Pas de trace des pombes ? » demanda-t-il d'une voix encore embrumée de sommeil.

Madilia montra le squelette de celle qu'elles avaient dévorée quelques vingtes plus tôt ; elles n'avaient laissé que les os.

« Elle a dû leur suffire. »

Ils mangèrent deux galettes accompagnées d'un peu d'eau avant de repartir. Ils n'éprouvèrent pas le besoin de chausser leurs lunettes. Les brumes se dispersaient avant d'atteindre cette altitude. Ils longèrent de nouveau la faille en direction de Kolos couchant. Quelques nuages d'un blanc immaculé s'élevaient non loin d'eux. Toujours ce rempart massif dépourvu de la moindre aspérité. Quelques arbres et buissons témoignaient de la présence de l'eau dans les environs, mais ils ne distinguèrent ni n'entendirent aucune source. Environ trois vingtes plus tard, ils aperçurent un monticule recouvert d'un amas de ronces aux grosses aiguilles noires menaçantes.

« J'ai l'impression que cette végétation recouvre autre chose qu'un rocher, dit Madilia. J'irais bien voir ce qu'il y a là-dessous.

— Ces épines sont sans doute toxiques. »

Zaslo sortit le couteau multifonction et entreprit de couper précautionneusement les branches extérieures du buisson de ronces. De chaque entaille exsudait un liquide noirâtre odorant. Les lanières se recroquevillaient sur elles-mêmes en émettant un bruit étouffé semblable à un gémissement ou un soupir. Il dégagea une première forme de couleur bleue, une caisse qu'il parvint à tirer hors du fouillis végétal. Le système de sécurité qui la fermait, rongé par la rouille, ne résista pas longtemps au levier de la lame glissée dans un interstice du couvercle. La caisse contenait plusieurs instruments d'un autre âge dont ils ne parvinrent pas à deviner l'usage, une trousse médicale de secours, des carnets en papier imputrescible sur lesquels étaient

dessinés des croquis accompagnés de quelques mots de commentaire. Ils découvrirent également dans les ronces les restes d'un squelette humain et divers ustensiles de cuisine.

« Sans doute des restes de l'expédition Primani, murmura Zaslo. Ils ont probablement abandonné l'un des leurs attaqué par les pombes et la caisse qu'il portait. »

Ils tentèrent de déchiffrer les carnets. L'encre, en principe indélébile, s'était en partie estompée et les textes étaient devenus quasiment illisibles. S'ils pouvaient lire quelques mots tels que *Carmaïk*, *orage*, *vivres*, *progression*, *but...*, ils ne parvinrent pas à les relier entre eux.

« L'expédition n'a laissé qu'un seul survivant, reprit Zaslo. Un porteur. Et encore, certains prétendent qu'il s'agissait d'un usurpateur, d'un simple affabulateur.

— Il n'est jamais question, dans son récit, d'une attaque de pombes, précisa Madilia.

— Primani est passé par ici, en tout cas.

— Rien ne dit qu'il a trouvé les géants dans le coin... »

Ils se remirent en marche. Alors que, un quartier plus tard, ils installaient leur bivouac, un fracas assourdissant retenti. Des pans rocheux se détachèrent de la muraille et s'affaissèrent à son pied. Une première boule de feu surgit des hauteurs et dévala la pente en semant derrière elle une traîne étincelante. L'air brûlant se chargea de particules grésillantes. Zaslo chercha un abri des yeux, ne distingua rien d'autre que, d'un côté, la paroi lisse qui se déroulait à l'infini et, de l'autre, bordant le sentier d'une largeur de quatre ou cinq mètres, les pentes vertigineuses qui plongeaient presque à pic vers les plateaux en contrebas. D'autres sphères dégringolèrent des hauteurs, se rapprochant dangereusement de Zaslo et de Madilia. Le ciel pourtant clair cracha des éclairs qui s'enfoncèrent dans le sol et formèrent des arcs prolongés, aveuglants. Chaque impact détachait de nouveaux fragments de la paroi et déclenchait une pluie de débris et de poussière.

« Là ! » cria Zaslo.

Il désignait le recoin qui s'était formé une trentaine de mètres plus loin après l'effondrement d'une partie du rempart. Madilia hocha la tête et se mit à courir en direction du renforcement. Elle parvint à s'y engouffrer une fraction de temps avant la chute d'une grosse pierre. Un éclair tomba tout près de Zaslo, qui eut la sensation d'être saturé d'énergie destructrice. Il lui fallut quelques instants pour reprendre son souffle et ses esprits, et parcourir à son tour les trente mètres qui le séparaient de l'abri. Louvoyant entre les débris, il s'y jeta tandis qu'une boule de feu fondait sur lui, précédée d'un sifflement menaçant. Elle continua sa course folle et disparut dans la pente.

Ils se glissèrent au fond du renforcement d'une profondeur de cinq ou six mètres. D'autres éclairs ouvrirent de nouvelles fissures, mais ne provoquèrent aucun effondrement tandis que le vacarme s'amplifiait encore. Des sphères fusèrent devant leur refuge en abandonnant derrière elles des nuées d'étincelles piquantes. S'ils n'avaient pas chevauché les flux, ils n'auraient pas résisté à la violence électrique de l'orage, aux brûlures dans la gorge, dans les poumons, sur la peau. Les flux ne leur épargneraient certainement pas une mort foudroyante si une sphère venait à les heurter de plein fouet, mais ils leur permettaient de supporter une tension électrique qui aurait été fatale à la plupart des êtres humains, cette même tension qu'ils ressentaient lorsqu'ils s'avançaient dans les geysers de lumière.

L'orage s'interrompit aussi soudainement qu'il s'était déclenché, laissant derrière lui une multitude de débris rocheux. Un violent vent chaud dispersait les poussières et, comme un nettoyeur consciencieux après le déchaînement des éléments, poussait les morceaux les moins volumineux dans les pentes.

« Je crois qu'on ferait mieux d'attendre que le vent se calme, proposa Madilia. Il souffle à plus de quatre cents kilomètres par vingt.

— Il ne restera plus rien de nos équipements, objecta Zaslo.

— Il n'en reste sans doute déjà rien. »

Le vent souffla sans interruption pendant trois ou quatre vingtes, les contraignant à demeurer dans leur abri. Blottis l'un contre l'autre, ils parvinrent à s'endormir.

Lorsqu'ils eurent enfin la possibilité de s'aventurer dehors, ils découvrirent un paysage vierge de tout vestige de l'orage du quartier précédent. Le sentier était de nouveau nu et dégagé au pied de la pente. Ils ne retrouvèrent rien de leur équipement, ni abris individuels, ni sacs à dos.

« Je me demande pourquoi les restes de l'expédition Primani n'ont pas été pulvérisés par les orages précédents, murmura Zaslo.

— Je suppose que les ronces qui les recouvraient sont conçues pour résister aux orages et aux vents de hauteur. Dommage qu'elles ne nous aient pas protégés : nous n'avons plus aucune ressource. »

Zaslo observa le ciel au-dessus de la muraille, tentant de discerner un signe dans son uniformité vermeille.

« Nous n'avons pas d'autre choix que de continuer. »

Trois kilomètres plus loin, ils découvrirent dans la muraille une ouverture d'une hauteur d'une dizaine de mètres et d'une largeur de cinq ou six.

« Ils ont laissé des traces de leur passage. »

Madilia désignait le signe gravé avec une pointe dure dans la pierre de la paroi, un dessin représentant un animal volant,

probablement une pombe, à l'intérieur d'un triangle symbolisant le danger.

Zaslo vit des silhouettes s'enfoncer dans la pénombre de l'ouverture. Il eut besoin d'un petit moment pour se rendre compte qu'il s'agissait d'une vision décalée.

« Ils sont entrés là-dedans... »

Madilia se mordit la lèvre inférieure avant d'ouvrir le compartiment de son arbalète.

« Il me reste deux carreaux. Pas beaucoup si une nuée de pombes nous choisit pour repas. »

CHAPITRE 24

Je me surprends à admirer Zaslo.

C'est vrai qu'il n'a plus grand-chose en commun avec l'homme que j'avais rencontré à Magniz. Il se dégage de lui une tranquillité, une force, que je ne lui soupçonnais pas. Est-ce le modelage opéré par le flux ? Un modelage bien différent de celui qui métamorphose les Gigantins en êtres ramassés, presque en gnomes. Je ne parle pas du remodelage physique, cette absence totale de pilosité qui caractérise les Voyageurs, cette luminosité intense dans les yeux, ces taches brunes comme autant de stigmates, mais de la transformation psychique qui n'est pas non plus le développement spectaculaire de ces perceptions sensorielles ou extrasensorielles – et que je n'ai moi-même pas expérimentées pour l'instant –, je parle ici de l'affirmation de la personnalité, du déploiement des qualités jusqu'alors étouffées par les émotions ou les divers conditionnements culturels, sociaux, religieux, du chemin qui conduit à soi-même, à sa vérité intime.

De même, je suppose qu'elle est bien loin la Madilia des rues de Magniz, la garde du corps au sang froid, la tueuse impassible, l'amie des puissants et la collectionneuse d'amants. La Madilia remodelée par les flux est paradoxalement moins sûre d'elle-même, plus attentive aux réactions de son âme. Ma sensibilité augmente de quartier en quartier. Il m'arrive de m'extasier au simple spectacle d'une fleur ou du coucher de Kolos. Notre long mois d'errance sur les terres mouvantes du Bragant m'a enseigné la patience et l'observation. Si je voulais résumer, je dirais que les flux m'ont sortie de mes conditionnements, m'ont rendue à la fois plus humaine et fragile, m'ont appris que la force est souvent une faiblesse et la faiblesse souvent une force. La Madilia de Magniz n'accordait sa confiance à personne ; la Madilia transformée par les flux a désappris la méfiance pour s'abandonner à ce qui arrive.

Pour s'abandonner à l'amour.

Même si les ruines de ma vie d'avant rejaillissent parfois et entraînent des réactions impulsives. Peut-être est-ce finalement la principale exigence de Gigante envers ses enfants : elle leur

impose de se transformer pour recevoir ses présents.

Voilà que je m'exprime comme Zaslo, signe indubitable de cette admiration dont je parlais un peu plus haut.

Extraits du journal de Madilia.

L'INTÉRIEUR du Carmaük formait un véritable labyrinthe de galeries et de grottes où tombaient par endroits des rayons de lumière. Des signes gravés dans la pierre confirmaient la vision de Zaslo : des visiteurs – les membres de l'expédition Primani, très probablement – s'étaient aventurés avant eux dans le dédale.

Ils avançaient avec prudence, les bras tendus devant eux, l'index crispé sur la détente de leur arme, craignant à tout moment de tomber sur un recoin peuplé de pombes. Les salles qu'ils avaient pour l'instant explorées étaient vides. Des bruits difficiles à identifier parcouraient parfois les galeries, évoquant les ululements du vent ou encore les crissements de pointes dures sur la roche. Ils n'avaient plus de lampe et, sans les rais de clarté qui perforaient l'obscurité, la visibilité aurait été quasi nulle. La régularité des parois et des voûtes des galeries, hautes et larges, semblait indiquer qu'elles n'avaient pas été creusées par l'érosion – ou encore qu'elles avaient été améliorées par une intelligence extérieure, humaine ou autre.

« Si ce labyrinthe est à l'image de Gigante, nous n'aurons pas assez de notre vie pour l'explorer », soupira Madilia.

Ils étaient arrivés dans une immense pièce d'où partaient une bonne dizaine de galeries. Un rayon de lumière oblique s'écrasait en flaque étincelante sur la base évasée du pilier central.

« Il suffit de repérer les signes tracés par ceux qui nous ont précédés, avança Zaslo.

— Ils étaient sans doute aussi paumés que nous. »

Zaslo prit conscience que l'équipée de Primani avait été à l'origine du départ de son père, du malheur de sa mère et de sa propre aventure. Sans elle, sans le témoignage plus ou moins crédible du porteur survivant, l'histoire des géants n'aurait jamais connu un tel retentissement. On s'était disputé dans bon nombre de communautés scientifiques de la Confédération, les uns soutenant la thèse de Primani, les autres s'y opposant farouchement, mais la durée des voyages spatiaux et les difficultés spécifiques de Gigante avaient dissuadé les plus fervents partisans de la thèse des géants de monter à leur tour une expédition. Seul son père avait décidé de se lancer sur les traces de Primani, porté par un vieux rêve, hypothéquant ses biens, abandonnant à leur sort sa femme et son fils à naître. Il ne pouvait pas

imaginer que, quelques mois seulement après son départ à bord du *Velox*, les voyages galactiques connaîtraient un développement foudroyant et qu'il arriverait sur Gigante vingt ans TU après son fils – et plus jeune que lui ; un destin ironique, cruel, dont la vie était coutumière.

« Si nous ne trouvons pas de quoi boire et manger, le ventre du Carmaïk deviendra notre tombeau. »

Madilia eut un geste de dépit après avoir prononcé ces mots. Elle avait raison : l'urgence leur commandait de chercher de quoi se nourrir et se désaltérer. Les chances de trouver de l'eau et des vivres étaient très minces dans cet environnement entièrement minéral.

« Là. »

Une flèche avait été grossièrement dessinée à l'entrée d'une galerie. Ils décidèrent de s'engager dans le passage et parcoururent plusieurs kilomètres, parfois plongés dans le noir, parfois éclairés par un filet de lumière, avant d'arriver dans une salle encore plus vaste que la précédente et baignant dans une semi-pénombre. Ils y aperçurent un squelette en partie dissimulé par un tumulus qui ressemblait à un cairn. Ils retirèrent les pierres du tumulus et découvrirent entièrement les ossements. Le squelette mesurait environ deux mètres, une taille vraisemblable pour un homme, mais la forme de son crâne, de ses orbites oculaires, de ses dents, de sa cage thoracique, la longueur et l'incurvation des os de ses bras et de ses jambes, montraient qu'il n'appartenait pas à l'espèce humaine.

« Ni un géant ni un homme », murmura Madilia.

Zaslo remarqua les trous dans la dentition du squelette, comme celle d'un enfant qui a perdu quelques-unes de ses dents de lait.

« Pas un géant adulte, mais un enfant de géant peut-être. »

Madilia examina les ossements avec une attention redoublée.

« Ça fait trois mois que j'attends de voir un géant, je n'avais pas imaginé que ce serait un enfant, lâcha-t-elle d'une voix teintée d'émotion. Ni même qu'ils puissent avoir des enfants.

— Trois mois ?

— J'en avais deux quand j'en ai entendu parler pour la première fois. Dix ans en temps unifié. Et j'ai tout de suite su qu'un jour je partirais à leur recherche. Il me fallait un travail qui payait vite et bien pour pouvoir m'y consacrer. J'ai gagné en un mois et demi ce que beaucoup ne gagnent pas en une vie entière. » Elle garda le regard rivé sur le crâne du squelette. « Nous sommes sur la bonne voie en tout cas. Reste à savoir pourquoi et comment ils sont arrivés là, et pourquoi ils sont morts. De faim, de soif, tout simplement ? »

Zaslo secoua la tête.

« Je suis convaincu que leur disparition est liée aux particularités de Gigante.

— Possible. En attendant, nous, nous risquons de mourir de faim et de soif. »

Ils reprirent l'exploration du labyrinthe en décidant de graver des points de repère sur les parois avec la pointe du couteau. Ils eurent rapidement l'impression que le piège du Carmaük se refermait sur eux. Les galeries et les grottes se suivaient sans que rien ne les différencie les unes des autres, comme dupliquées à l'infini. Ils évoluaient parfois dans une obscurité totale, se demandant s'ils reverraient la lumière, puis ils apercevaient une clarté dans le lointain et arrivaient dans un endroit traversé par un rayon brillant. Ils ne découvrirent pas d'autres squelettes, ni aucune trace de l'expédition Primani, pas même d'autres signes gravés. Dans une salle, cependant, ils aperçurent des petites boules sombres entassées dans un coin, des déjections séchées probablement.

Zaslo lança un coup d'œil anxieux sur les parois et la voûte.

« Tu penses comme moi ? souffla Madilia.

— Des excréments de pombes. »

La galerie suivante déboucha sur une grotte sombre. Les yeux s'accoutumant peu à peu à l'obscurité, ils discernèrent des formes réparties sur la voûte. Madilia les désigna en posant l'index de son autre main sur ses lèvres. Zaslo s'aperçut que des dizaines de pombes étaient pendues au plafond, la tête en bas, agitées de légers tremblements. Leurs ailes se déployaient par instants et se repliaient aussitôt, comme si elles rêvaient qu'elles volaient.

Un bruissement à peine perceptible s'insinuait dans le silence. Zaslo crut reconnaître le murmure d'un ruisseau ou d'une cascade ; il provenait de la galerie opposée à celle qu'ils venaient de franchir. Les pombes, qui avaient elles aussi besoin d'eau, s'étaient installées près d'une source. Il indiqua par gestes à Madilia qu'ils devaient traverser la salle pour gagner l'entrée de l'autre galerie. Le regard de la jeune femme s'écarquilla et se chargea de réprobation. Il lui fit signe qu'ils trouveraient de quoi se désaltérer plus loin. Elle demeura quelques instants attentive, puis se tourna vers lui et lui signifia qu'elle avait compris. Ils entamèrent la traversée de la grotte en marchant lentement, en essayant de n'émettre aucun bruit.

Le canon du rafleur de Zaslo heurta une excroissance rocheuse. Ils s'immobilisèrent aussitôt, cœur battant, souffle suspendu. Les pombes frissonnèrent, remuèrent, mais restèrent accrochées à la voûte. Ils se remirent en chemin, achevèrent sans encombre la traversée de la grotte et s'engagèrent dans la galerie. Ils n'eurent besoin de parcourir qu'une centaine de mètres pour atteindre la cascade, qu'une lumière douce éclairait ; elle avait creusé un sillon profond dans la paroi et un large bassin d'une profondeur de deux mètres sur le sol. L'eau s'infiltrait ensuite sans doute dans les entrailles du Carmaük, puisque

aucun autre écoulement n'était visible. Des amas d'excréments montraient que les pombes venaient souvent s'y abreuver.

Ils glissèrent leurs mains en coupe dans la cascade et burent à plusieurs reprises une eau fraîche à la saveur minérale.

« On ne peut pas rester là, chuchota Madilia. Les pombes risquent à tout moment de débouler. »

Zaslo leva les yeux sur le haut de la cascade.

« Cette eau vient du sommet du massif. Si on essayait de remonter à la source ?

— Ce n'est pas parce que l'eau réussit à passer que nous y parviendrons.

— Elle a creusé des passages, et... »

Un cri rauque l'interrompt, suivi d'une multitude d'autres ; les pombes s'étaient réveillées.

« Il ne faut pas rester là », souffla Madilia.

Zaslo hésita un bref instant avant de prendre sa décision. Il glissa le rafleur dans la poche de sa combinaison, gravit la paroi en prenant appui sur les inégalités de la roche et atteignit rapidement la voûte de la galerie. L'orifice par lequel s'écoulait la cascade était suffisamment large pour autoriser le passage d'un homme. Il se glissa à l'intérieur de la chute pour chercher de nouvelles prises. L'eau se déversa son crâne, sur sa nuque, et se faufila sous sa combinaison. Ses doigts ne rencontrèrent d'abord qu'une surface lisse et glissante, puis s'agrippèrent au rebord d'une vasque naturelle.

« Zaslo, qu'est-ce que tu fous, putain ? glapit Madilia. Elles vont débouler. »

Saisi par la fraîcheur de l'eau, Zaslo se hissa à la force des bras dans le conduit foré par l'écoulement. La lumière, au-dessus de lui, révélait un puits d'un peu moins d'un mètre de large.

« Rejoins-moi, cria-t-il. On peut passer. »

Battu par la cascade, s'accrochant aux petites cavités creusées par l'eau dans la paroi, il continua de monter pour faire de la place à Madilia. Le cri éraillé d'un rapace ailé retentit en contrebas. Puis le crissement caractéristique de l'arbalète de Madilia et le bruit sourd d'une masse heurtant le sol. Il décida aussitôt de rebrousser chemin, mais, au moment où il entamait sa descente, la tête ruisselante de Madilia émergea sous ses pieds. Elle se faufila à son tour dans le conduit et se plaqua à la paroi, essoufflée. Les crailllements des pombes, assourdissants, résonnaient comme des hurlements de rage et de dépit.

« Je n'ai plus un seul carreau, cracha-t-elle.

— Leur envergure les empêche de nous suivre.

— Je l'ai échappé belle. Je ne l'ai pas tuée. Elle est tombée, elle s'est relevée et a failli me happer la jambe. »

Ils gravirent le puits en luttant contre les chutes d'eau par endroits très violentes. Le puits s'incurvait plus haut. Certains passages étaient si lisses qu'il leur fallait alors plaquer le dos contre la paroi, plier les jambes, progresser centimètre par centimètre. Ils parvinrent près d'une deuxième retenue de plusieurs mètres de profondeur qu'ils franchirent à la nage. Le murmure des écoulements avait absorbé les crailllements des pombes. Leurs têtes frôlaient la voûte tandis qu'ils traversaient le bassin. Zaslo espéra que des passages praticables s'ouvriraient plus loin. Arrivés sur l'autre bord, ils durent ramper pendant une bonne cinquantaine de mètres, craignant sans cesse que le passage ne se resserre et ne les oblige à rebrousser chemin, mais il s'élargit au contraire et leur permit de se redresser, puis de se tenir debout. Ils marchèrent bientôt dans un canal naturel en pente douce. Des rayons de lumière transperçaient la pénombre et paraient de scintillements la surface de l'eau. Le courant, assez fort, les obligeait à s'arc-bouter sur leurs jambes ou à se retenir aux stalactites qui tombaient de la voûte.

« Je me demande d'où vient cette flotte, dit Madilia. Il ne pleut jamais dans le coin.

— On a vu quelques nuages.

— Si elle vient du dessus, elle aurait dû s'évaporer, vu la chaleur. »

La réponse les attendait un peu plus haut : le canal s'échappait d'un immense réservoir d'eau qui occupait plusieurs grottes. Ils se hissèrent sur le rebord rocheux d'une largeur de plusieurs mètres et en firent le tour. Plusieurs colonnes de lumière rouille s'échouaient sur la nappe de la taille d'un lac et révélaient les sommets émergés de pitons aux formes torturées. Il régnait une température agréable d'une vingtaine de degrés.

« On ferait mieux de se déshabiller, proposa Madilia. On aurait moins froid. »

Elle n'attendit pas la réponse de Zaslo pour se dévêtir, rouler sa combinaison en boule autour de ses chaussures et poser le tout sur sa tête. Il l'imita. Des courants d'air tiède séchèrent rapidement leur peau et chassèrent la sensation de fraîcheur engendrée par le tissu gorgé d'eau. La nappe occupait une vingtaine de salles, dont certaines atteignaient une largeur de quatre ou cinq cents mètres. D'énormes stalactites pendaient aux voûtes. Quelques-unes s'étaient effritées et avaient perdu leur pointe. Les rais de lumière s'immisçaient par des fissures indécélables à l'œil nu. Des cercles concentriques se formaient et s'élargissaient à la surface de l'eau, comme si elle était peuplée de créatures vivantes.

Zaslo désigna la voûte de la grotte dans laquelle ils venaient d'entrer, un peu plus petite que les autres, mais abondamment éclairée et plus chaude.

« Il y a certainement un moyen de rejoindre le haut du massif. »

Ils explorèrent les parois rugueuses un long moment avant de remarquer une faille verticale en partie dissimulée par un repli. Ils parvinrent à s'y faufiler en s'égratignant sur les arêtes tranchantes, puis le passage s'évasa peu à peu jusqu'à former une haute et large galerie qui montait vers un cercle de lumière dont l'intensité augmentait à mesure qu'ils s'en approchaient.

Une chaleur lourde les enveloppa quelques centaines de mètres avant d'atteindre l'extrémité de la galerie. Après qu'ils se furent accoutumés à la luminosité aveuglante, ils passèrent sur un promontoire qui dominait un immense cirque délimité par des falaises abruptes d'au moins deux kilomètres de hauteur.

Madilia ne put retenir un cri de stupéfaction. Ils s'étaient attendus à contempler un panorama minéral, désertique, et c'était une végétation exubérante qui s'étalait à leurs pieds, des arbres géants aux feuilles translucides, des fleurs aux dimensions extravagantes, aux couleurs éclatantes, de larges fougères noires et argentées, des plantes parasites qui recouvraient les rochers et tapissaient les parois, le tout formant une mosaïque colorée, une jungle aberrante et, vue d'en haut, inextricable.

Ils enfilèrent leurs vêtements et leurs chaussures pratiquement secs pour protéger leur peau des rayons ardents de Kolos, puis, empruntant les marches naturelles des rochers, ils descendirent dans le fond du cirque. Certains des arbres culminaient à plus de deux cents mètres de hauteur, et plus de trente hommes auraient été nécessaires pour faire le tour de leurs troncs gris et lisses. Leurs feuilles s'emplissaient par instants de vives lueurs fugaces. La chaleur se transformait en bas en une véritable fournaise, le taux élevé d'humidité rendait pénible chaque effort. Ils s'enfoncèrent entre les branches basses des fougères qui avoisinaient les douze mètres et arrivèrent près d'un cours d'eau serpentant sous la voûte ombragée des frondaisons tombantes d'arbres aux troncs presque couchés.

Des poissons traçaient leurs arabesques argentées dans l'eau relativement claire malgré les feuilles qui la recouvraient.

« Tu crois qu'ils sont comestibles ? demanda Zaslo.

— On ne le saura pas si on n'en mange pas », répondit Madilia.

Ils fabriquèrent une sorte de haveneau avec les branches souples des arbres qu'ils lièrent entre elles à l'aide des lianes les plus fines enroulées autour des troncs. Ils entrèrent ensuite dans l'eau et attendirent, immobiles, que des poissons viennent se jeter d'eux-mêmes dans leur épuisette rudimentaire, puis ils relevèrent la nasse d'un coup sec, piégeant trois ou quatre prises de belle taille, regagnèrent la rive et les écaillèrent avant de prélever des bandes de chair blanche, crue et fade. Ils réitérèrent l'opération à trois reprises afin d'assouvir une faim dévorante, puis ils reprirent leur exploration

en suivant les méandres du cours d'eau. Ils durent par endroits se frayer un passage dans une végétation si dense qu'elle dressait devant eux des murs compacts.

La chaleur diminua quelques vingtes plus tard alors qu'ils se reposaient au pied d'un arbre géant. Les feuilles se gorgèrent d'une lumière vive et prolongée. Zaslo se redressa et tenta de scruter le ciel au travers des épaisses ramures. Si un orage se déclenchait maintenant, ils n'auraient nulle part où se réfugier. La température chuta brusquement de plusieurs dizaines de degrés. Un violent vent frais se leva, secoua les branches au-dessus d'eux, dispersa feuilles et brindilles. La luminosité décroût jusqu'à ce qu'une pénombre indéchiffrable s'étende autour d'eux, brisée de temps à autre par un éclair.

La pluie se mit soudain à tomber. Des gouttes lourdes se faufilèrent entre les frondaisons, frappèrent le sol, puis de véritables trombes s'abattirent sur le cirque. Le cours d'eau enfla rapidement et déborda de son lit, si bien que Zaslo proposa de grimper dans les branches basses de l'arbre géant pour se mettre à l'abri d'une crue. Un courant puissant agitait désormais la rivière, la transformait en un torrent qui emportait sur son passage les buissons, les fougères et les arbustes poussant sur ses berges.

« Espérons qu'il tiendra, cria Madilia en grim pant sur les branches basses.

— Si ses racines sont proportionnelles à son tronc, aucun risque qu'il soit arraché, affirma Zaslo. Je crains davantage les phénomènes électriques : l'eau et l'électricité ne font pas bon ménage. »

Il voyait avec inquiétude les feuilles s'emplir d'une lumière de plus en plus vive et espéra qu'ils ne recevraient pas de décharges de forte intensité. Il percevait dans ses paumes, sur sa peau, des picotements caractéristiques d'une activité électrique soutenue. Plusieurs feuilles s'effilochèrent, au-dessus de sa tête, en filaments incandescents que le vent emporta. Ils s'installèrent sur une branche maîtresse perchée à une quinzaine de mètres de hauteur en essayant d'éviter d'être touchés par les éclats étincelants. Le cours d'eau, déjà sorti de son lit, charriait des troncs et des branches brisés qui heurtaient de plein fouet l'arbre où ils s'étaient réfugiés. Des craquements, des crépitements dominaient régulièrement le grondement des cataractes.

« Je n'ai jamais vu de pluie pareille, fit Madilia d'une voix forte.

— On sait maintenant d'où vient toute cette eau. »

La tempête dura plusieurs vingtes. L'eau se stabilisa quelques mètres sous eux et les courants perdirent peu à peu de leur puissance. La lumière des feuilles diminua progressivement jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur translucidité habituelle. Des rayons rouille de

Kolos se glissèrent dans les trouées de la frondaison. La température augmenta rapidement. Transis, Zaslo et Madilia se déshabillèrent à nouveau et étalèrent leurs vêtements dans les cercles éblouissants échoués sur les branches. Ils durent attendre encore une bonne vingtaine que le cours d'eau réintègre son lit, abandonnant derrière lui une boue jonchée de débris et de flaques. L'eau s'était probablement infiltrée par les diverses failles du sol pour grossir la nappe souterraine. Ils n'eurent pas besoin d'aller très loin pour assurer leur subsistance : le retrait de l'eau avait laissé au pied de l'arbre une mare grouillante de poissons frétilants.

« Regarde ! »

Zaslo suivit des yeux la direction indiquée par le bras de Madilia.

Il vit alors, gisant dans la boue, un squelette calé contre un rocher brun.

Un squelette de bipède aux proportions titanesques.

CHAPITRE 25

J'ai par miracle conservé le carnet dont je noircis les pages dès que je trouve un petit moment. Ni l'eau ni la chaleur ni la végétation ne sont venues à bout de lui.

Qui étaient les géants ?

C'est la question à laquelle nous devons maintenant à tout prix répondre.

Que sont-ils venus faire sur Gigante ?

Accident ? Naufrage ? Je ne le crois pas. Ils se sont installés ici pour une raison bien précise, et cette raison, j'en suis persuadé, est la clef de la survie de l'espèce humaine sur la planète géante. Mon sentiment est qu'ils ont été exterminés par un phénomène qu'ils n'avaient pas prévu, ou dont ils n'avaient pas prévu l'importance, et qu'ils n'ont pas eu le temps de mener leur mission à son terme. Gigante, il est vrai, réserve pas mal de surprises à ceux qui tentent de l'apprivoiser.

Mon père me semble bien loin, comme s'il n'avait jamais existé – il n'a pas eu d'existence réelle pour moi, mais il a occupé une place importante dans mon esprit. Je dois continuer à me purger pour avoir des événements une vision sans cesse neuve et poursuivre l'œuvre des géants. Me débarrasser de tous mes conditionnements, physique, affectif, moral, émotionnel, intellectuel, sexuel... Madilia m'aidera dans cette tâche. Je puiserai dans l'amour que j'ai pour elle pour trouver le courage de continuer quelles que soient les difficultés. Je ne suis pas parvenu à puiser dans l'amour de ma mère. Elle ne m'a pas aimé. Elle a voulu me modeler à son image, m'emplir de sa haine, m'utiliser pour assouvir une vengeance qui ne concernait qu'elle. Je ne lui en veux pas. Qui suis-je pour juger une autre âme ?

Extraits du journal de Zaslo Merticant.

ILS ÉVALUÈRENT sa taille à onze mètres. Il lui manquait un péroné, quelques côtes dans une cage thoracique hypertrophiée et deux

phalanges de la main gauche, dont les doigts mesuraient entre cinquante et soixante centimètres. Il reposait dans le lit de boue qui grouillait de petites créatures à la carapace grise et aux pattes pourvues de pinces en quête des poissons piégés par le reflux de l'eau.

Une chaleur torride s'était de nouveau abattue sur le cirque. Le vent brûlant dispersait des odeurs de vase, d'humus et de putréfaction.

« Dommage qu'on n'ait pas un analyseur, soupira Madilia. On ne pourra pas savoir depuis combien de temps il est mort.

— J'en avais un : il était dans le sac que j'ai dû abandonner à Magniz. »

Zaslo esquissa un sourire à l'évocation de son embarquement tumultueux à bord du glisseur de la TG.

« D'après les estimations de certains scientifiques, les géants auraient vécu il y a de cela mille ou deux mille ans TU, reprit Madilia.

— S'ils ont habité dans le coin, ils ont sans doute laissé des vestiges de leur passage, avança Zaslo. Des objets, des textes, des dessins, des messages. »

Madilia désigna le cirque d'un ample geste du bras.

« Les trombes comme celles qui viennent de nous dégringoler dessus n'en ont certainement pas laissé grand-chose.

— Les enfants d'Ulgur ont parlé du cœur sec et immobile des terres qui bougent.

— Tu penses qu'ils se seraient installés à l'intérieur du labyrinthe ? » Madilia tiqua. « Ils ont peut-être aussi construit des logements dans le cirque ? »

Zaslo secoua la tête.

« Peu probable étant donné la violence des crues. Mais on peut continuer l'exploration. »

Il n'était pas très chaud lui non plus à l'idée de retourner se perdre dans le labyrinthe du cœur du massif, d'une part en raison de sa dimension, de sa complexité, d'autre part à cause du danger permanent représenté par les pombes.

Ils se nourrissent de poisson cru avant de reprendre leur marche en suivant le cours d'eau revenu dans son lit. Les mares s'évaporaient, la boue se durcissait et se craquelait à une vitesse étonnante sous les rayons crépusculaires de Kolos. Ils durent par endroits contourner les arbres abattus par la tempête dont certains atteignaient les cent mètres de long. Leurs racines s'achevaient en filaments fourchus évoquant les fils électriques des civilisations disparues. Les courants avaient dressé contre les rochers de véritables collines de fougères et de buissons enchevêtrés. Une vie intense se déployait alentour, créatures à carapace et à pinces de toutes les tailles, insectes luisants, oiseaux colorés pépiants, reptiles jaunes ou blancs, qui, tous, se nourrissaient des poissons gisant sur la terre au milieu des débris.

Zaslo et Madilia fouillèrent la végétation pendant plusieurs vingtés sans trouver aucun squelette ni aucune autre trace des géants. Le cours d'eau se jetait une vingtaine de kilomètres plus loin dans un lac jonché de branches à la dérive. Des bruissements d'ailer firent craindre un instant une attaque des pombes ; ils se détendirent lorsqu'ils avisèrent la nuée de gros oiseaux au plumage chatoyant qui traversait le ciel empourpré au-dessus d'eux. Ils décidèrent de se reposer et capturèrent d'abord quelques poissons argentés dans le fond boueux d'une grande mare pas encore séchée, puis ils montèrent un abri de fortune avec des branches entrecroisées qu'ils fermèrent par un empilement de pierres. Leurs combinaisons étalées sur le sol leur servirent de matelas. Ils firent l'amour et dormirent peu, dérangés par la chaleur, agacés par de minuscules insectes aux piqûres cuisantes. Des cris rauques, des grognements, des frôlements, des craquements retentissaient autour d'eux. Quand ils se réveillèrent, la nuit commençait à tomber et trois des douze lunes étaient apparues dans le ciel. Les feuilles des arbres géants s'étaient emplies d'une lumière douce. Ils se baignèrent dans une retenue du lac fermée par une barrière rocheuse, se rhabillèrent, se nourrirent de poisson cru et repartirent en expédition sous le ciel de plus en plus sombre.

Des follets serpentaient entre les fougères et les troncs, preuve que l'endroit était l'objet d'une activité électrique persistante. Zaslo se demanda si les entrailles du Carmaük recelaient des piliers de cristal protecteurs, ou si, contrairement à la végétation et les animaux adaptés aux particularités du massif, le cirque n'était pas un piège mortel pour les êtres vivants incapables de supporter les charges trop importantes.

Ils laissèrent derrière eux le lac et suivirent un nouveau cours d'eau qui s'écoulait dans la direction de Kolos levant. Ils marchèrent bientôt au milieu d'une profusion de lumières vives qui donnaient un aspect féérique à la végétation. Plusieurs reptiles fusèrent devant eux en ouvrant des gueules menaçantes. Leurs queues s'évanouirent entre les tiges des herbes. Partout se déroulait le festin des animaux se repaissant de la chair des poissons morts qui répandaient une odeur pestilentielle.

« Tu crois que ces lumières vont briller toute la nuit ? » demanda Madilia.

Zaslo s'arrêta pour examiner les feuilles d'une branche basse.

« Elles utilisent le principe des batteries stellaires, répondit-il. Elles accumulent l'énergie de l'étoile et la restituent à la tombée du jour. Difficile de prévoir la durée de leur activité. »

Ils tombèrent quelques kilomètres plus loin sur un relief haut et large recouvert d'une épaisse couche de lianes et d'autres plantes épineuses pareilles à celles emprisonnant la caisse bleue sur le sentier.

Zaslo palpa de la pulpe de son index l'une des aiguilles d'une trentaine de centimètres de longueur.

« Il y a sûrement quelque chose là-dessous. Avec mon seul couteau, ça risque de prendre des... »

Un mouvement sur sa gauche l'interrompit. Une silhouette se déplaçait dans sa direction. Il ne prêta d'abord pas attention à sa taille, puis, au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, il prit conscience de ses proportions extraordinaires. Sa tête se perchait à une hauteur de dix ou onze mètres. Son crâne prolongé s'achevait en pointe à l'arrière. Des lueurs vives parcouraient ses yeux ronds, d'une couleur uniformément noire. Il ressemblait à l'être dont il avait eu la vision sur le sentier, même si son enveloppe extérieure – sa peau ? – semblait plus lisse et plus claire.

« Zaslo ? s'inquiéta Madilia.

— Une vision, répondit-il sans quitter des yeux la silhouette qui passa à quelques mètres de lui avant de disparaître dans la lumière rouille du crépuscule.

— Un géant ? »

Il acquiesça d'un hochement de tête.

« Au boulot, s'exclama la jeune femme. Il nous faut vraiment savoir ce que cachent ces ronces. »

Il leur fallait éviter de toucher les pointes acérées d'où suintait un liquide odorant et visqueux, ce qui obligeait Zaslo à dégager les branches avec précaution et à les débiter par tronçons que Madilia se chargeait d'entasser plus loin. Couvert de sueur, il s'enfonça peu à peu dans le fouillis végétal, démêlant les lianes des ronces, se frayant un passage difficile, évitant de prendre des inspirations trop profondes pour ne pas inhaler un air de plus en plus délétère. Ce labeur harassant leur prit deux bonnes vingt-cinq minutes. L'obscurité naissante escamotait les reliefs, mais les lumières des feuilles des arbres leur permettaient de voir suffisamment.

La pointe de la lame crissa sur une surface dure. Zaslo finit de dégager les dernières branches et se retrouva devant une paroi grise et parfaitement lisse.

« J'y suis, cria-t-il à Madilia.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ressemble à un alliage métallique.

— En quel état ?

— Comme neuf. Il n'a pas souffert de l'érosion. La végétation elle-même n'a pas réussi à s'y agripper.

— Pas d'ouverture ?

— Je n'en vois pas.

— Les ronces sont sèches. On pourrait les incendier. »

L'idée n'était pas mauvaise. Dégager toute cette végétation avec un

seul couteau leur prendrait des quartiers et des quartiers, sans compter les risques de blessures, et l'alliage pouvait sans doute résister à des températures très élevées.

« On n'a rien pour faire du feu, objecta-t-il.

— Mon père m'a appris à me débrouiller avant que j'aie atteint mes deux mois. J'ai juste besoin d'un peu de bois sec. »

Elle tailla une branche morte en pointe avec le couteau, puis elle pratiqua une petite ouverture dans une autre, elle plaça la pointe de la première à la verticale dans l'incision et la fit pivoter vigoureusement. Elle la tourna sans relâche jusqu'à ce qu'un filet de fumée apparaisse. Elle plaça ensuite quelques brins d'herbe séchée tout autour, y enfouit la pointe fumante et souffla sur l'ensemble. Une flammèche s'éleva bientôt des tiges et s'étendit rapidement aux autres. Madilia les recouvrit de brindilles, puis, une fois ces dernières enflammées, elle les porta dans le passage taillé par Zaslo et les glissa entre les lianes et les ronces. Elle dut s'y reprendre à quatre reprises pour que le feu prenne dans l'enchevêtrement, d'où monta bientôt une colonne noire suivie de flammes crépitantes. L'incendie se propagea à une vitesse sidérante. Les rafales de vent dispersèrent des fragments rougeoyants ; Zaslo craignit qu'ils ne mettent le feu à la végétation environnante, mais il ne discerna aucune autre fumée, aucun autre foyer, dans les parages. Les flammes grimpèrent à l'assaut du relief avec un appétit féroce, obligeant Zaslo et Madilia à reculer de plusieurs dizaines de mètres. Ils s'immergèrent dans l'eau de la rivière pour se rafraîchir. Des animaux affolés détalèrent tout près, des mammifères aquatiques à en croire leur pelage lustré et leurs pattes palmées. Le feu jetait ses lueurs vives et changeantes dans la nuit naissante. Il brûla un long moment et se stabilisa au sommet du relief avant de décroître peu à peu. Le vent se chargea de nettoyer la surface métallique des cendres et des brindilles noircies.

Une structure grise émergea peu à peu des dernières volutes de fumée. Elle avait supporté sans dommage l'extrême chaleur du feu. Elle évoquait un engin volant de grande dimension sans pour autant ressembler aux vaisseaux des anciennes générations. Ni rangée de hublots ni aucune autre ouverture visible. Elle avait la forme d'un gigantesque bulbe légèrement incurvé dans sa partie la plus haute. Le vent acheva de balayer les vestiges de l'incendie et de dégager les environs. L'engin ne reposait pas sur des pieds, le bas de son fuselage était enfoncé dans le sol, comme s'il avait atterri en catastrophe.

Zaslo et Madilia attendirent que la terre refroidisse avant de faire le tour de l'appareil, dont le diamètre approximatif atteignait peut-être le demi-kilomètre. Aucun linéament n'était visible sur sa coque uniformément grise. Il ne relevait pas d'une technologie connue : Zaslo n'avait jamais observé d'engin de ce genre à l'astroport de

Saarout où il avait passé une bonne partie de son temps à contempler les décollages et atterrissages des vaisseaux.

« Comment entrer là-dedans ? marmonna Madilia.

— Il doit exister un moyen, mais différent des systèmes habituels d'accès aux vaisseaux. »

Posant la main sur le fuselage lisse, il eut la vague sensation que l'alliage était vivant, du moins doté d'une intelligence propre. Ils l'inspectèrent de nouveau en espérant découvrir un relief, un dessin, un indice quelconque, mais rien n'était visible que cette surface grise et lisse. Après en avoir fait plusieurs fois le tour, ils retournèrent près de la rivière et pêchèrent quelques poissons. Alors qu'ils s'étaient assis sur un rocher pour manger, des formes noires bruissantes se déployèrent de l'autre côté du cours d'eau.

« Pombes ! » s'écria Madilia.

Zaslo lança un regard sur les alentours et regretta de ne pas avoir pris la précaution de construire un abri dans un environnement aussi pauvre en reliefs. Il tira le rafleur de sa poche de combinaison et déverrouilla le cran de sûreté. La jauge émettait une lueur bleue, signe que la réserve d'énergie était presque vide. Les prédateurs volants se rapprochaient, ailes translucides vêtues de la pourpre du ciel.

« L'eau ? » suggéra Madilia.

Elle s'apprêtait déjà à sauter, mais plusieurs pombes piquèrent tout droit dans la rivière et en ressortirent quelques instants plus tard en tenant un gros poisson dans leur gueule.

« Pas une très bonne idée.

— Où, alors ? »

Le regard de Zaslo se posa sur la masse grise qui se dressait à une centaine de mètres. Son intuition lui souffla que la solution se trouvait de ce côté-là. L'idée lui parut d'abord insensée : il n'y avait aucune raison qu'ils trouvent maintenant l'ouverture qu'ils avaient cherchée en vain pendant plusieurs vingtes. Il balaya la nuée de doutes qui se levait dans son esprit.

« On fonce vers le vaisseau ! cria-t-il.

— Tu es fou ! On ne peut pas... »

Madilia lut une telle détermination dans le regard de Zaslo que toute protestation s'étrangla dans sa gorge. Elle hocha la tête et bondit du rocher. Ils s'élancèrent en direction de la masse grise, aiguillonnés par les cris rauques des pombes qui comblaient rapidement l'intervalle. Zaslo se retourna sans cesser de courir, visa la plus proche et pressa la détente. Le rafleur cracha une onde sombre qui frappa la prédatrice au poitrail. Elle continua de fondre sur eux, puis, au moment où elle s'abattait sur lui, que sa gueule grande ouverte se rapprochait dangereusement de sa tête, elle perdit tout à coup de la vitesse et piqua vers le sol où elle s'écrasa de tout son poids. Ses

congénères se précipitèrent immédiatement pour une curée qui offrit un répit aux deux fuyards. Ils franchirent la distance qui les séparait de la masse grise, se heurtèrent de nouveau à la coque métallique hermétique. Un bref regard en arrière apprit à Zaslo que les pombes, après avoir dépecé leur congénère, prenaient de nouveau leur envol.

« Et maintenant ? » haleta Madilia.

Ils longèrent le fuselage. La jauge du rafleur n'émettait plus qu'une lumière faiblissante et clignotante. Réserve quasiment vide. Les prédatrices battaient frénétiquement des ailes. La nuée se déployait dans un concert de cris perçants. Les plus proches foncèrent à toute allure vers la paroi métallique, donnèrent l'impression qu'elles allaient la percuter de plein fouet, effectuèrent un brusque virage au dernier moment et se lancèrent dans une succession de cercles au-dessus de leurs deux proies. L'une d'elles fondit en piqué sur Madilia. Zaslo lui décocha une onde. Un sifflement signala que le chargeur s'était entièrement vidé. L'onde toucha la pombe à l'extrémité d'une aile. Déséquilibrée, elle frappa la coque, rebondit dans la direction opposée et, incapable de reprendre de l'altitude, elle s'échoua sur le sol à quelques mètres de Madilia. Les autres se ruèrent sur elle. Zaslo vit leurs gueules se refermer sur sa chair et la transformer méthodiquement en squelette. Il saisit Madilia par le poignet et l'entraîna le long de la coque. Ils parcoururent une vingtaine de mètres avant que les prédatrices repartent en chasse et recommencent à tracer leurs cercles concentriques.

Zaslo, à bout de souffle, posa la main sur l'alliage de la coque et fixa les pombes qui tournoyaient quelques mètres au-dessus de sa tête. Il s'attendait à ce qu'elles piquent sur Madilia et lui, mais elles reprirent au contraire de l'altitude en poussant des cris où se mêlaient effroi, colère et dépit. Zaslo sentit alors vibrer la matière métallique sous sa paume. Elle bougeait, une ouverture se découpait ; c'était ce mouvement qui avait apeuré les prédatrices.

Madilia fut la première à réagir. Elle se glissa dans le passage et disparut dans la pénombre intérieure. Zaslo lança un dernier coup d'œil aux pombes avant de l'imiter. À peine fut-il entré que la structure se referma sans un bruit et qu'un silence total l'enveloppa. Le temps que ses yeux s'accoutument à l'obscurité, il discerna des formes immobiles un peu plus loin.

« J'ai bien cru qu'on y passait, cette fois. » La voix de Madilia tremblait encore de frayeur contenue. « Tu savais que le vaisseau allait s'ouvrir ? »

— Une simple intuition. J'ai eu l'impression que cette matière avait une forme d'intelligence. Qu'elle était à même d'analyser, de s'adapter, d'agir, de prendre des initiatives. » Il marqua un temps de pause avant d'ajouter : « On n'avait pas d'autre solution de toute

façon. »

Des appliques s'allumèrent dans divers recoins de la salle dans laquelle ils évoluaient, puis des traits lumineux de différentes couleurs s'animèrent sur les cloisons, sur les plafonds, et dessinèrent de complexes figures mouvantes.

« Il tente de communiquer », murmura Zaslo.

Ils observèrent un long moment les figures qui se succédaient tout autour d'eux, mais aucune signification ne s'en dégagea.

« Tu crois que c'est à bord de cet engin que sont arrivés les géants ? demanda Madilia.

— Probable. Mais pourquoi sont-ils restés ici ? »

Zaslo songea que l'intelligence artificielle qui semblait gouverner le vaisseau aurait dû permettre aux voyageurs de reprendre leur vol après une panne ou un naufrage.

« Il y a peut-être des explications à l'intérieur. »

Ils explorèrent les dix étages du vaisseau, reliés entre eux par des escaliers aux marches de plus d'un mètre ou des plates-formes ascensionnelles qui se mettaient en marche dès qu'on s'immobilisait en leur centre, signalé par un petit cercle de lumière blanche. Tout avait été conçu à l'intérieur en fonction de la taille des occupants. Le dernier étage était visiblement consacré au pilotage. Une baie permettait d'observer le monde extérieur. Des symboles lumineux parsemaient un tableau vertical transparent. Des signes défilaient en permanence sur la cloison opposée. Zaslo les examina avec attention : ce type d'écriture ne correspondait à aucun des idiomes qu'il avait étudiés lors de son cursus universitaire d'ethnolinguiste. Il ne parvint pas à dégager une cohérence à l'ensemble aux traits plus ou moins incurvés, parfois se superposant, parfois s'allongeant, parfois se chevauchant, parfois se croisant. L'ensemble ressemblait à une écriture cunéiforme encore en usage dans certaines zones de la Confédération des Mondes affiliés, mais quelque chose l'en différenciait, peut-être ces pliures des traits qui proposaient une variété infinie de combinaisons géométriques.

Contrairement aux vaisseaux humains pourvus de cuisines, de salles à manger, de cabines, de caissons cryo et d'autres équipements indispensables aux très longs courriers, il n'y avait ici que des salles nues aux cloisons et aux plafonds criblés de figures lumineuses sans cesse renouvelées.

Ils descendirent dans les étages inférieurs, n'y trouvèrent pas de cuves de carburant, pas de système apparent de propulsion ni de salle de machines dans l'immense soute de plusieurs dizaines de mètres de hauteur dont une grande partie reposait dans le sol.

« Je me demande ce que c'est... »

Madilia parlait de la bouche sombre qui s'ouvrait au milieu du

plancher métallique. Ils s'en approchèrent et, à la lueur des plafonniers qui s'allumaient sur leur chemin, ils virent qu'elle s'ouvrait sur une galerie creusée dans la roche.

Sur le labyrinthe du cœur du Carmaük.

CHAPITRE 26

Une question me hante : comment réagirais-je si la vie me séparait de Zaslo ?

Moi qui ai toujours revendiqué mon indépendance, professionnelle, financière, mais également affective, je sens croître vis-à-vis de Zaslo une sensation désagréable de dépendance. Elle ne lui est pas imputable ; elle n'émane que de moi. Je pense en termes de nous, et non plus en termes de je. Je ne me vois pas vivre sans lui. J'aurais l'impression que ma vie deviendrait une béance impossible à combler. Je lui abandonne l'initiative, et mon attitude m'inquiète d'autant plus que, la plupart du temps, ses décisions sont justes. Comme si j'avais perdu toute capacité de juger. Mes fêlures de ténébreuse ?

Peut-être suis-je impressionnée, davantage que je ne voudrais l'avouer, par le développement de ses perceptions extrasensorielles qui sont, selon lui, un présent des flux. Les flux ne m'ont offert aucun autre cadeau que la perte de mes cheveux et ces taches noires disgracieuses sur ma peau. Je doute même d'être capable de chevaucher seule un courant. Jusqu'ici, j'ai toujours été accompagnée de Zaslo lorsque nous avons voyagé. Je n'ai pas l'impression d'être une véritable Voyageuse, plutôt un bagage trimballé par un compagnon plus performant que moi. Dépit ? Envie ? Je ne crois pas. Malgré tout l'amour que je ressens pour Zaslo, j'éprouve le besoin presque vital (névrotique ?) de me prouver que je peux vivre par moi-même.

Je désire de plus en plus fortement répondre par moi-même à la question qui me hante. Partir pour revenir plus forte ? Chevaucher seule un flux ? Devenir une vraie Voyageuse et recevoir mon présent ? Redevenir la Madilia libre et farouche des faubourgs de Magniz ? Accomplir le chemin intérieur en restant près de Zaslo ?

Je ne sais pas encore quelle forme prendra la réponse, mais je reste déterminée à la chercher, à la trouver.

Extraits du journal de Madilia.

COMME ils n'avaient plus d'arme, ils hésitèrent à descendre dans le labyrinthe. Ils sortirent à plusieurs reprises du vaisseau pour se ravitailler en eau et en poissons. La matière semblait deviner leurs intentions puisque le fuselage coulissait lorsqu'ils se dirigeaient vers l'extérieur. Il n'existait pas de porte proprement dite : le fuselage s'ouvrait en n'importe quel point et se refermait aussitôt sans laisser la moindre trace. Les concepteurs du vaisseau avaient une connaissance remarquable des nanotechnologies dites artificielles dont les peuples humains n'avaient pour l'instant que des rudiments. Lorsque Zaslo et Madilia revenaient, la coque leur livrait le passage une dizaine de mètres avant qu'ils ne l'atteignent, comme s'ils étaient désormais identifiés, mémorisés.

L'obscurité avait envahi le cirque. Les feuilles des arbres continuaient de briller et formaient de gigantesques halos qui, de loin, évoquaient des collines de lumière. Avec la nuit se déployait une activité intense. Une multitude d'animaux s'agitaient en tous sens, profitant de la relative fraîcheur offerte par les ténèbres. La température avait baissé d'une vingtaine de degrés – Zaslo l'estimait dorénavant à 30 degrés –, une chaleur agréable en comparaison de la canicule suffocante qui sévissait sous le règne de Kolos. Ils craignaient sans cesse l'irruption des pombes, mais, soit les prédatrices ailées étaient diurnes, soit elles ne se mettaient en chasse qu'au moment du crépuscule, toujours est-il qu'elles ne se manifestèrent pas. Ils allumèrent un feu selon la méthode de Madilia, au pied du vaisseau, pour cuire les poissons, nettement plus savoureux lorsqu'ils étaient grillés.

De temps à autre, un éclair zébrait le ciel ou un follet jaillissait des fougères. Zaslo se demandait si des boules de feu déferlaient de temps à autre à l'intérieur du cirque, si l'alliage du vaisseau pouvait supporter sans dommage les charges d'une telle intensité, ou bien si, comme la caisse de l'expédition Primani retrouvée sur le sentier, il avait été protégé des orages par le bouclier des épines et des lianes. Ils se fabriquèrent des sortes de piques avec des branches d'arbre droites qu'ils taillèrent en pointe à l'aide du couteau et qu'ils durcirent dans les braises. Madilia essaya de façonner des carreaux, mais le bois, trop léger pour résister au mécanisme de l'arbalète, se brisait lorsqu'elle pressait la détente. Ils avaient installé leur chambre dans l'une des rares petites salles du vaisseau, entassant des herbes dans un coin pour leur servir de matelas. Les herbes s'étaient desséchées de façon accélérée et agencées entre elles de manière à former une structure à la fois solide et souple.

« On dirait que les nanotechs sont passées dans les herbes pour les transformer, avait murmuré Madilia, stupéfaite.

— L'alliage analyse probablement tout corps étranger pour le renforcer et le stériliser, avait avancé Zaslo.

— Et nous ? Pourquoi ne nous a-t-il pas transformés ?

— Peut-être parce qu'il a compris que nous étions des êtres intelligents. »

Madilia émit un petit rire aigu.

« Intelligent, toi ? J'en doute ! »

Il éclata de rire à son tour.

« J'en doute aussi parfois. Mais il nous a peut-être désinfectés de nos germes et de tout ce qui pourrait contaminer l'atmosphère confinée du vaisseau. »

Zaslo passait une grande partie de son temps à observer les signes lumineux défilant en boucle sur les cloisons et les plafonds. Il tentait d'en dégager une cohérence, de détecter un fil qui pourrait le guider dans cet autre labyrinthe de traits et de figures géométriques. Il se remémorait ses cours sur les différents groupes de langues, en particulier les cunéiformes qu'il avait étudiés avec plus ou moins d'assiduité, mortes pour la plupart ou parlées par quelques peuplades oubliées. Il avait l'impression de se heurter à une logique qui n'entrait pas dans son champ de compétences. S'efforçant de mettre en pratique les préceptes de l'un de ses professeurs, qui conseillait aux étudiants de rejeter tout *a priori*, de se laisser pénétrer par la structure interne, sous-jacente, de la langue, il n'avait pas avancé d'un pouce dans la compréhension des signes qui traversaient les cloisons comme des nuages disparates.

Il lui manquait une clef.

Madilia essayait elle aussi de se familiariser avec le langage des géants, mais elle n'y consacrait pas autant de temps que Zaslo. Après une vingt assise sur le matelas d'herbes séchées, elle éprouvait le besoin de bouger, de respirer l'air du dehors. Elle attendait cependant que Zaslo soit prêt à l'accompagner. Ils avaient décidé de ne jamais sortir seuls, estimant qu'il valait mieux être deux pour affronter les dangers extérieurs.

« Il faut retourner dans le labyrinthe, déclara Zaslo au bout de trois ou quatre quartiers. On y trouvera peut-être les éléments qui nous manquent. »

Madilia souleva sa pique de bois avec une moue dubitative.

« Avec ça comme seule arme, on ne pourra pas se défendre des pombes si elles nous attaquent.

— Nous devons prendre le risque. Si le vaisseau ouvre sur le labyrinthe, c'est qu'il y a une bonne raison, et c'est cette raison que nous devons découvrir.

— Nous n'avons pas de boussole, rien pour nous orienter.

— Il faudra marquer systématiquement les galeries que nous

emprunterons. »

Ils se lancèrent dans l'exploration des souterrains après un repas de poisson grillé, munis de leurs piques et du couteau de Zaslo et de feuilles lumineuses. Elles ne s'éteignaient pas lorsqu'on les détachait de leurs branches et leur contact provoquait une décharge électrique désagréable mais supportable. Ils en avaient enfoui plusieurs dans leurs poches, se disant que certaines dureraient peut-être plus longtemps que d'autres.

La première galerie s'enfonçait en pente raide dans le labyrinthe et donnait au bout de deux ou trois cents mètres sur une première salle d'où partaient trois autres bouches quasiment identiques. Ils gravèrent une croix sur la paroi avant de s'engager dans le passage de droite, lequel débouchait plus loin sur un nouvel embranchement. Seuls des bruits lointains d'écoulement troublaient le silence de plus en plus dense à mesure qu'ils descendaient dans les entrailles du cirque. Ils gravaient une croix dans la roche à chaque fois qu'ils parcouraient une nouvelle galerie. Ils s'habituèrent aux petites secousses électriques qui, régulièrement, leur traversaient la main et l'avant-bras. Elles réveillaient en Zaslo les sensations éprouvées lorsque, s'avancant vers le geyser, il percevait la vibration du courant en approche. Beaucoup de temps s'était écoulé depuis son dernier voyage, et il se rendait compte que son corps réclamait le contact avec l'énergie du flux. Ils parcoururent plusieurs dizaines de kilomètres dans le labyrinthe sans rien distinguer d'autre que ces parois, ces voûtes nues et lisses effleurées par la lumière des feuilles. Ils décidèrent de rebrousser chemin lorsque la faim et la soif devinrent pressantes. Il leur suffit de suivre les signes gravés pour retrouver leur chemin. Un bruit sourd prolongé leur fit craindre un moment une attaque des pombes, mais ils purent regagner le vaisseau sans encombre.

Ils allèrent pêcher dans le cours d'eau. Le cirque était en proie à une forte activité électrique. Des éclairs zébraient le ciel par dizaines, des follets couraient sur le sol, les feuilles brillaient avec une intensité accrue, des grondements lointains résonnaient – autant de signes annonciateurs de l'orage. Ils capturèrent quelques poissons depuis la berge de crainte que les éclairs ne frappent l'eau, puis ils se replièrent près de la coque du vaisseau. Une boule de feu jaillit du sol et fusa non loin d'eux en semant des crépitements menaçants. L'air se chargea de particules piquantes. La sphère percuta un tronc de plein fouet et se désagrégea en une gigantesque gerbe étincelante qui augmenta la température d'une bonne vingtaine de degrés.

« Tu penses que le vaisseau est un abri sûr ? demanda Madilia.

— Je ne sais pas si l'alliage est conducteur ou non. » Zaslo percevait sur sa peau des milliers de petites morsures ; la plupart des êtres humains n'auraient sans doute pas supporté l'intensité des

particules. « En tout cas, il ne semble pas avoir été endommagé par les orages. »

Madilia observa un moment le ciel mouvementé avant de déclarer, d'une voix sourde :

« Je me demande ce que je fous là.

— Tu étais, comme moi, sur la piste des géants.

— À quoi ça sert si nous restons incapables de déchiffrer leur mystère ?

— Je suis certain que notre survie en dépend. La survie de tous les peuples humains dispersés sur Gigante.

— Ce n'est qu'une hypothèse. »

Zaslo avala une bouchée de poisson grillé ; le goût en était presque devenu écœurant.

« On n'a plus le choix, Madilia, reprit-il d'un ton las.

— Arrête avec ça. On a le choix : on peut rebrousser chemin et retourner à Magniz. Tu as une affaire personnelle à régler, et on a encore le temps d'arriver avant l'atterrissage du vaisseau de ton père. »

Zaslo posa la main sur l'avant-bras de la jeune femme.

« Je comprendrai si tu souhaites repartir. Moi, j'ai la conviction que je dois rester ici, que le temps n'est plus aux affaires personnelles. »

Elle fouetta rageusement les herbes devant elle, puis elle se leva et s'éloigna du vaisseau. Un fracas de tonnerre emplit le cirque et se prolongea en échos décroissants. Une deuxième sphère étincelante bondit par-dessus le cours d'eau et fila entre les fougères géantes dont elle enflamma les branches basses. Des éclairs dégringolèrent du ciel. L'un d'eux s'engouffra dans le sol à quelques mètres de Zaslo, qui sentit la terre frémir sous lui. Il n'éprouvait aucune frayeur. L'activité électrique lui procurait, au contraire, un bien-être proche de l'extase. Les vibrations s'amplifiaient dans son corps transformé en caisse de résonance. Il n'était pas extérieur aux éléments qui se déchaînaient, il était l'un d'eux, il appartenait à leur chœur harmonieux. Plusieurs sphères bondirent dans les environs, traçant derrière elles des sillages de puissance et de feu. Les feuilles des arbres explosaient et se déversaient en cascades scintillantes.

Il tenta de discerner la silhouette de Madilia entre les phénomènes lumineux. Il eut beau balayer les environs du regard avec attention, il ne la vit pas. Inquiet tout à coup, il se leva, explora les environs en criant son nom ; seuls les roulements de tonnerre plus ou moins proches lui répondirent. Il craignit qu'elle n'ait été percutée par une sphère lumineuse qui n'aurait rien laissé d'elle. Les éclairs tombaient maintenant en une pluie dense et continue, des arcs éphémères, éblouissants, reliaient le ciel et la terre. Il poursuivit l'exploration

jusqu'à ce qu'il prenne conscience de l'inutilité de ses efforts et qu'il décide, la mort dans l'âme, de revenir sur ses pas sans prendre garde aux éclairs qui criblaient le sol tout autour de lui. Il se réfugia dans le vaisseau, s'allongea sur le matelas d'herbes séchées et ferma les yeux, indifférent aux signes qui continuaient de déferler sur les cloisons. Il finit par s'endormir malgré son inquiétude, brisé par la fatigue et le chagrin, espérant que Madilia avait survécu à l'orage et qu'elle le rejoindrait bientôt.

Elle n'avait toujours pas réapparu lorsqu'il se réveilla. L'orage s'était éloigné, avec, comme vestiges de son passage, les flammes qui continuaient de lécher les branches des arbres et des fougères, les cendres et les feuilles lumineuses dispersées par le vent. Huit des lunes de Gigante s'alignaient désormais au-dessus du cirque, et la neuvième se levait à l'horizon. Muni de sa pique, il battit les fougères et les buissons, traçant des cercles de plus en plus larges autour du vaisseau, effrayant de petits animaux qui s'enfuyaient à son approche. Il se démena sans trêve pendant plusieurs vingtes jusqu'à ce que, épuisé, affamé, il se résigne à observer une première pause. Il pêcha deux poissons de belle taille qu'il mangea crus. Sans Madilia, ces gestes n'avaient pas la même signification, ni la même saveur. Elle lui avait donné la force d'accomplir tout ce qu'il avait accompli. Il reprit les recherches, s'éloigna peu à peu du vaisseau, longea le cours d'eau sur plusieurs kilomètres, criant régulièrement le nom de Madilia. L'obscurité ne facilitait pas les choses dans les endroits dépourvus d'arbres aux feuilles lumineuses. Il dut admettre au bout d'un certain temps qu'il s'agitait en vain, qu'elle reviendrait d'elle-même si elle était vivante, qu'il ne trouverait pas son corps si elle était morte. Il rentra au vaisseau après s'être forcé à manger une nouvelle fois du poisson. Le bruit de ses pas dispersa une multitude de créatures à carapace et à pinces.

Il se consacra un temps à l'observation des signes défilant sur les cloisons, mais il rencontra les plus grandes difficultés à se concentrer, ses pensées le ramenant sans cesse à Madilia. La vitesse à laquelle la jeune femme avait disparu de sa vie continuait de le sidérer, de le hanter. Était-ce simplement parce qu'elle était une nocturne, une ténébreuse ? Il s'endormit une nouvelle fois. Malgré les boucles ADN implantées lors de son atterrissage sur Gigante, il avait perdu toute notion de chronologie, toute notion de cycles naturels.

Il n'avait aucune idée du temps écoulé depuis la disparition de Madilia lorsqu'il se résolut à retourner dans le labyrinthe. Il avait longtemps espéré son retour, puis, peu à peu, l'idée qu'elle ne

reviendrait pas s'était imposée dans son esprit. Il avait choisi de penser qu'elle était toujours vivante, qu'elle avait entrepris le chemin du retour jusqu'au premier flux, qu'ils se reverraient peut-être un jour lorsqu'il aurait percé le mystère des géants. Il eut l'impression d'émerger d'un long rêve quand il retourna près du cours d'eau et confectionna un haveneau pour piéger quelques-uns de ces poissons argentés qui constituaient leur alimentation exclusive depuis leur arrivée dans le cirque. Il cueillit ensuite plusieurs feuilles lumineuses et, muni de sa pique en bois, il descendit dans le labyrinthe.

Il emprunta une succession de galeries et de salles qu'il n'avait pas encore explorées et qu'il marqua cette fois d'un cercle, frappé une nouvelle fois par la perfection des parois et des voûtes, comme si elles avaient été forées par des engins de haute précision. La lumière des feuilles ne révélait aucune faille, aucune inégalité, aucune aspérité. Elles s'enchaînaient avec une régularité de métronome. Il se demanda si elles étaient l'œuvre des géants et de leur maîtrise de la nanotechnologie. La pensée de Madilia l'obsédait. Il avait beau tourner et retourner les hypothèses dans sa tête, il ne comprenait pas pourquoi elle était partie. Il avait cru que rien ne les séparerait, qu'ils formeraient jusqu'au bout une entité indivisible, supérieure à la somme des parties. Il ne pourrait jamais combler le vide creusé par son absence.

Lorsque la galerie déboucha sur une cavité plus grande que les autres, la peau de Zaslo se cribla de picotements douloureux, signe que l'atmosphère confinée était chargée de particules électriques. L'orage précédent avait-il pénétré jusqu'à ces profondeurs ?

La lumière des feuilles débusqua des formes sombres réparties sur la voûte située à une hauteur d'environ vingt mètres. Il fallut un petit moment à Zaslo pour reconnaître des pombes pendues par les serres. Elles ne bougeaient pas, comme plongées dans un sommeil profond, ce qui tendait à conforter la thèse qu'elles étaient des animaux diurnes, ou crépusculaires. Il s'aventura avec précaution dans la grotte. Si elles détectaient sa présence et s'abattaient sur lui, il n'aurait pas l'ombre d'une chance de leur échapper. Il traversa la grande salle sans déclencher le moindre frémissement d'ailes des prédatrices et s'engagea dans le tunnel opposé après avoir tracé un cercle sur la roche avec la pointe de son couteau.

Il lui sembla percevoir une vibration familière. Comme s'il se rapprochait d'un flux. Accélérant le pas, il parcourut la galerie de plusieurs kilomètres de longueur en se concentrant sur la note prolongée de plus en plus forte. Elle descendait en pente forte vers un gigantesque gouffre étayé par des piliers d'une hauteur et d'un diamètre imposants. Zaslo percevait maintenant une double vibration, la sienne et celle d'un flux de passage. Il découvrit, dans une petite

salle périphérique, les vestiges de ce qui avait été une expédition, les débris de caisses, d'abris personnels et de différents appareils de mesure. Plus loin gisaient des squelettes, les uns humains, les autres d'une taille extraordinaire. Ceux qui portaient encore des lambeaux de vêtements paraissaient être des répliques miniatures des autres. Les crânes et les os présentaient des taches noires semblables à des brûlures. Il commença à fouiller les vestiges, mais la vibration annonça l'irruption imminente d'un flux et il se rendit près du puits qui s'ouvrait au centre du gouffre. Le geyser de lumière jaillit soudain des profondeurs du sol et s'éleva jusqu'à la voûte. Zaslo ressentit toute sa puissance. Sa propre vibration se superposa à celle du flux jusqu'à ce qu'il n'y ait plus en lui qu'une seule note, une seule harmonie.

Le jid.

Il avança machinalement vers le geyser afin d'opérer la fusion, puis, alors qu'il se sentait happé par le courant, il prit conscience qu'il ne savait pas où le déposerait le flux, que le temps lui était compté et qu'il lui faudrait peut-être des années TU pour revenir dans le Carmaïk. Il dut en appeler à toute sa volonté pour lutter contre l'impulsion qui le pressait de se jeter dans le geyser. Il se sentit déchiré de la tête aux pieds. Il se retrouva allongé sur le sol rocheux, haletant, contemplant d'un œil hébété l'éruption lumineuse dont l'intensité diminuait peu à peu jusqu'à ce qu'elle disparaisse entièrement, aspirée par la bouche obscure du puits.

Il eut besoin d'un long moment pour récupérer, pour réintégrer les limites de son corps. Il avait frôlé la folie. Il espéra que le flux se représenterait un jour ou l'autre pour lui permettre de sortir du massif du Carmaïk et de regagner une terre habitée et, encore chancelant, il retourna dans la petite salle qui contenait les restes des géants et de l'expédition, celle de Primani selon toutes probabilités.

L'éclat des feuilles baissa subitement. Il eut le temps, avant de rebrousser chemin, de mettre la main sur un petit carnet noir aux feuilles indestructibles qui traînait non loin d'un squelette. La galerie d'accès au gouffre lui parut interminable, d'autant qu'il devait à présent remonter la pente et qu'il n'était pas encore remis de son étourdissement. Les feuilles n'émettaient plus que des lueurs mourantes, vacillantes. Il franchit la grotte occupée par les pombes avec la plus grande discrétion possible puis se guida aux cercles tracés sur les parois. En approchant du vaisseau, il fut traversé par l'espoir fou d'y retrouver Madilia. Il éprouva une vive déception lorsqu'il constata qu'il était vide. Fatigué, il s'allongea sur le matelas d'herbes séchées sans prendre le temps d'assouvir sa faim et sa soif.

Il se rendit près de la rivière à son réveil pour pêcher. Neuf lunes étaient maintenant regroupées en amas, les dixième et onzième se levaient au-dessus de la falaise bordant le cirque. Il tenta d'allumer un

feu en imitant les gestes de Madilia, mais il ne réussit qu'à s'irriter les paumes et se contenta de manger la chair crue de ses prises. Il ne remarqua aucune autre manifestation électrique que des follets furtifs entre les pieds des fougères. La nuit était calme, bercée par les cris des oiseaux et des autres animaux.

Un sentiment poignant de solitude l'envahit, imprégné d'une tristesse profonde. Il se retrouvait seul comme il l'avait toujours été depuis sa naissance. La chaleur et la tendresse moqueuse de Madilia lui manquaient cruellement. Avant elle, il n'avait rien partagé avec personne, ni avec sa mère, ni avec ses rares amis, ni avec la fille qu'il avait mollement aimée sur Azadée. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il mâcha sans y prêter attention la chair insipide du poisson. Il resta un long moment immobile sous les lunes gigantines, puis, voyant qu'une multitude de charognards à carapace et à pinces convergeaient vers lui, il se leva et se retira à l'intérieur du vaisseau.

Après avoir contemplé une fois de plus les signes se succédant sur le plafond et les cloisons, il s'allongea, regrettant de ne pas avoir sauté dans le geyser lumineux, d'avoir refusé le vertige offert par le voyage sur le flux.

Sa main heurta le carnet enfoui dans la poche de sa combinaison. Il s'en saisit et l'ouvrit.

Un journal de bord.

Le récit d'une expédition, qui commençait par ces mots : *Moi, Egerto Primani, écris ces quelques lignes en espérant qu'un jour quelqu'un les lira...*

CHAPITRE 27

D'après mes calculs, je viens aujourd'hui de fêter mes dix-huit années TU de présence sur Gigante. Je dis fêter, je pense plutôt exécrer, je pense en termes de malédiction. J'ai certes découvert les squelettes des géants, montrant ainsi aux sceptiques et autres rabat-joie de la communauté scientifique – mais pourquoi persiste-t-on à appeler communauté ce ramassis d'ego surdimensionnés d'où ne suinte que le fiel de la jalousie ? – que mes rares partisans et moi-même avons raison envers et contre tous.

Me voici donc avec ces squelettes dont le plus grand mesure exactement douze mètres et quinze centimètres du sommet du crâne aux talons, et le plus petit deux mètres soixante-sept – un enfant ? Qu'en faire ? J'ai retrouvé un de leurs petits appareils dont je ne suis pas parvenu à percer les secrets technologiques. J'ai simplement constaté que leurs connaissances de la matière étaient très nettement supérieures aux nôtres, un camouflet pour les hommes et leur orgueil qui les pousse à croire qu'ils sont les fruits de l'évolution la plus aboutie dans cet univers. L'appareil continuait en tout cas de fonctionner malgré des siècles d'inactivité. Des signes ne cessent de défiler sur l'étrange cercle qui fait office d'écran. Je les ai d'abord assimilés à une écriture cunéiforme avant de me rendre compte que ce langage, car il s'agit bel et bien d'un langage, était trop complexe pour mes transpositeurs et mon pauvre cerveau humain...

Les jours et les nuits défilent, ne m'apportant rien de nouveau...

Nous ne sommes plus que deux. Mon dernier compagnon a perdu la raison à son tour. Je crains qu'il ne me faille me résoudre à l'abattre avant qu'il n'essaie de m'égorger.

Ennuï...

Ma chère Marla, pourquoi t'ai-je quittée, toi qui étais l'amour même ?

Réserves de nourriture presque épuisées. Je me rationne. Je me demande bien pourquoi je m'acharne à survivre.

Je suis seul. Ces charmantes créatures que j'ai baptisées

vampires ont eu raison de mon dernier compagnon. Je n'aurai donc pas besoin de m'en charger. J'ai retrouvé son squelette nettoyé de tout morceau de chair ; je l'ai reconnu aux quelques lambeaux de ses vêtements.

Les hommes sont fous, je suis un homme, j'ai été fou.

Je ne comprends rien aux géants, comment ils sont arrivés là, ce qu'ils faisaient là, pourquoi ils sont morts là. Quelle misère, quelle médiocrité ! L'alignement des lunes de Gigante n'est pas une explication, au mieux une fantastique coïncidence.

Nouvelle attaque des vampires. Je leur ai échappé en me réfugiant dans mon abri dont la nanostructure résiste toujours à leurs terribles crocs.

Je suis remonté dans le cirque. Jour. Chaleur torride, insupportable. Retourné dans le dédale souterrain.

J'ai eu raison contre la majorité de mes confrères, et ils ne le sauront sans doute jamais. L'ironie de la vie... Et puis raison pour quoi ? Une chose est d'avoir trouvé les ossements des géants, une autre serait de transmettre leur histoire, leurs coutumes, leurs croyances, leurs connaissances... Ils restent une énigme. Mais ne suis-je pas moi-même une énigme, moi qui ai abandonné une femme que j'aimais et que le temps a engloutie depuis bien longtemps ?

L'âme humaine est une énigme.

Le puits a encore craché sa lumière. Augmentation importante du taux de particules grésillantes. Elles ont, j'en suis persuadé, sapé la raison de la plupart de mes compagnons d'expédition. Je suis surpris d'y résister. Les hommes ne semblent pas égaux devant la puissance électrique...

Plus que quelques jours de vivres. Jours à vivre. Jours TU, cela va de soi. Je hais les jours gigantins.

Mon frère aîné... Je l'ai détes... comme je hais les géants...

Boire mon urine ? Manger mes excréments ? Ne suis plus rien... Eger... Plus de force... Résign...

Extraits du journal d'Egerto Primani.

PRIMANI n'avait pas réussi à déchiffrer la langue des géants. Il y avait passé beaucoup de temps, pratiquement vingt années TU, perdant peu à peu tous les membres de son expédition, tués par les pombes qu'il appelait vampires, par les phénomènes électriques, orages, éclairs,

augmentation brutale dans l'air de particules mortelles, ou encore massacrés par leurs propres compagnons ayant perdu la raison.

Primani lui-même avait failli basculer dans la folie. Son journal devenait parfois incohérent, comme s'il avait perdu le fil de ses pensées, ou qu'il était en proie à des hallucinations effrayantes. Il avait trouvé, près des squelettes des géants, un petit appareil de forme circulaire sur lequel s'affichaient en permanence des signes qu'il avait tenté en vain de décrypter. Il ne parlait jamais du vaisseau. L'idée ne lui était pas venue de chercher à savoir ce qui se cachait sous les lianes et les épines. Il s'était introduit dans le labyrinthe par une autre entrée, puis il avait marqué les galeries et les autres excavations pour retrouver son chemin. Jamais ses pas ne l'avaient conduit à l'entrée de la soute du vaisseau, raison pour laquelle il s'interrogeait sur l'origine des géants. Il privilégiait l'hypothèse d'une population autochtone à la taille parfaitement assortie aux dimensions extraordinaires de Gigante. En revanche, il ne comprenait pas pourquoi leurs restes gisaient dans le massif du Carmaük, ni comment ils étaient morts. Il éliminait l'éventualité des vampires : s'ils avaient été tués par les terribles prédatrices, leurs os auraient porté les traces de morsures. Les crocs des tueuses, il l'avait constaté sur les squelettes des autres membres de l'expédition, broyaient les os les plus épais comme de vulgaires brindilles. Il écartait également la possibilité des orages, qui s'étiolaient avant d'atteindre les profondeurs. Il avançait l'explication de l'augmentation brutale d'activité électrique dans les grottes et les galeries, liée le plus souvent aux éruptions lumineuses qui jaillissaient tous les dix jours TU environ du puits situé dans la grande grotte où gisaient la plupart des squelettes – Zaslo avait maintenant sa réponse : le flux se présentait de façon régulière dans le ventre du Carmaük.

Primani admettait son échec et sa déception dans son journal : il avait retrouvé les géants, mais il ne disposait pas de suffisamment d'éléments pour percer leur mystère. Le temps lui était désormais compté. Il n'avait plus la possibilité de revenir sur son monde natal et d'aller se recueillir sur la tombe de sa chère Marla, quittée près de deux siècles TU plus tôt – s'ensuivait un couplet amer sur les voyages spatiaux et les irréparables déchirements qu'ils engendraient. Il exprimait tous ses regrets : il n'avait rien apporté à l'humanité, il avait seulement sacrifié sa vie de famille pour une cause perdue. Il rappelait à Zaslo son père, même orgueil d'homme de sciences, même illusion sur sa propre importance, même égoïsme vêtu d'oripeaux humanistes. Primani avait pris conscience de sa propre vanité dans l'extrême solitude des galeries souterraines du Carmaük. Les dernières lignes de son journal perdaient toute signification sensée. Les phrases restaient incomplètes, certains mots n'étaient écrits qu'à moitié, les sujets s'enchaînaient sans aucune logique. Était-il mort de faim, de solitude ?

Avait-il succombé aux particules électriques émises par le flux ?

Zaslo ressentit de la compassion pour cet homme qui l'avait précédé trois siècles TU plus tôt et qui avait achevé son existence dans un dénuement complet, bien loin de son monde natal et de ses rêves. Des larmes silencieuses roulèrent sur ses joues. Il se rendit compte qu'il pleurerait sur son propre père, victime lui aussi de cette folie qui pousse les hommes à nourrir et pourchasser des chimères.

Primani estimait que le décès des géants remontait à huit siècles TU et notait une étrange coïncidence : d'après ses calculs, les lunes de Gigante s'alignaient dans le ciel tous les huit cent douze ans TU, un alignement vertical parfait qui ne laissaient apparaître que le disque d'Oçan, la plus proche d'entre elles.

Onze ellipses superposées.

Un phénomène extraordinaire que l'explorateur aurait aimé contempler avant de mourir. Il enrageait d'être privé de ses instruments de mesure et de son calculateur en ADN de synthèse. Sans eux, il ne pouvait pas savoir si les géants avaient péri au moment précis de l'alignement lunaire, ou si les deux événements n'avaient aucun lien. Il notait également, de son écriture de plus en plus serrée, qu'il lui semblait par instants entendre des voix, des murmures qui paraissent signifier quelque chose, des manifestations qu'il mettait sur le compte de son inexorable basculement dans la folie.

Zaslo avait reposé le carnet après l'avoir lu jusqu'à la dernière page et s'était endormi. Il avait perdu tout espoir de revoir Madilia. Ne l'avait-il pas sacrifiée, lui aussi, sur l'autel de sa propre importance ? N'avait-il pas, comme Primani, comme son père, caressé d'impossibles rêves ? Puis il était sorti à son réveil dans l'interminable nuit gigantesque, avait pêché deux poissons de taille moyenne dans le cours d'eau et observé le ciel. Onze lunes, très proches les unes des autres, formaient une sorte d'essaim. La douzième se tenait à l'écart, comme en orbite autour de l'amas de ses sœurs. Des éclairs prolongés, éblouissants, zébraient de temps à autre le ciel. Il mangea les poissons crus, comme d'habitude, se baigna et resta une bonne vingtaine dehors, imprégné d'une douce mélancolie, appréciant les caresses de l'air chaud sur sa peau. Puis, de nouveau saisi par un sentiment d'urgence, il revint au vaisseau après avoir cueilli quelques feuilles lumineuses. Il admira encore les prouesses technologiques des géants. Bien que gigantesque, leur appareil offrait une impression de légèreté, voire de grâce, un peu comme certains grands volatiles d'Azadée qui, même posés sur le sol, gardaient leur élégance aérienne. Il parcourut les longs couloirs qui s'éclairaient sur son passage et traversa plusieurs salles avant d'arriver à la pièce que Madilia et lui avaient choisie pour chambre, plus exiguë et basse que les autres. Une fois installé sur le matelas d'herbes séchées, il s'abîma dans la contemplation des traits et

figures lumineux qui traversaient les cloisons et le plafond.

Que tentaient de lui signifier les nanotechnologies de l'alliage ? Avaient-elles pris l'initiative de communiquer, ou en avaient-elles reçu l'ordre des géants ? Il avait déjà remarqué que les séquences se répétaient en boucle, comme un antique enregistrement sujet aux bogues. Elles n'étaient malheureusement pas accompagnées d'images ou de dessins qui auraient pu, par association, ouvrir des pistes. Si Primani, grand spécialiste de la diachronie, n'avait pas réussi à établir le moindre lien avec les différentes familles des langues universelles – comprenant pourtant une dizaine d'idiomes non humains –, comment lui, Zaslo, parviendrait-il à dégager le moindre sens de cet enchevêtrement de brins aux courbures plus ou moins prononcées ? Il ne sut pas combien de temps ses yeux restèrent rivés sur la cloison et le plafond. La douleur de la tension le contraignit à fermer quelque temps les paupières. Il sombra dans un sommeil peuplé de rêves confus où il revit le visage de sa mère avec une netteté qu'il n'avait plus expérimentée depuis son départ d'Azadée. Même flétrie par le chagrin, sa beauté le frappa. Elle le fixait avec un air désespéré, comme séparée de lui par d'infranchissables abîmes.

Au réveil, il relut avec attention le journal de Primani, en quête d'un indice qui aurait pu lui échapper. À nouveau saisi par l'ineffable tristesse qui teintait les mots de l'explorateur, il repéra un paragraphe auquel il n'avait pas prêté attention lors de sa première lecture : l'un des porteurs de l'expédition avait rapporté une légende de fantômes brillants crachés par les fontaines de feu. Zaslo la relia immédiatement aux Voyageurs sur les flux. Primani n'avait jamais deviné que la solution pour sortir du Carmaük se présentait régulièrement devant lui. Le geyser lumineux lui était apparu simplement comme un phénomène dangereux. Il lui aurait fallu, pour atteindre l'accord parfait, le jid, une intuition hors normes, une écoute de lui-même que lui interdisaient sa formation scientifique et son esprit rationnel.

Zaslo demeura encore trois quartiers dans le vaisseau, les yeux rivés sur les symboles se succédant sans trêve sur les cloisons, puis, constatant qu'il ne progressait pas, il résolut de descendre dans le labyrinthe en espérant y dénicher d'autres vestiges, d'autres indices. Muni de son couteau, de sa pique et de feuilles lumineuses, il reprit le chemin qui l'avait conduit dans la grande grotte où passait le flux. Il traversa sans les réveiller la salle peuplée de pombes endormies – le mot vampires leur allait parfaitement ; il croyait se rappeler que les vampires étaient des êtres crépusculaires buveurs de sang. Il ne capta aucune vibration, aucun frémissement, signe que le flux ne passerait pas avant plusieurs quartiers. Il perçut cependant dans l'air une présence importante de particules piquantes, brûlantes.

Il prit le temps de fouiller, à la lueur des feuilles, les restes de

l'expédition Primani. Il se glissa dans les abris individuels, vérifia chaque compartiment, chaque poche, chaque vêtement – au moins ceux qui étaient restés intacts, puis il examina les différents squelettes, essayant de deviner lequel était celui de Primani. Il distingua les morsures dont avait parlé l'explorateur dans son journal de bord : un crâne broyé, une colonne vertébrale brisée, une hanche en partie croquée, un tibia raccourci d'une bonne vingtaine de centimètres... Avaient-ils été attaqués par les pombes ou s'étaient-elles contentées de nettoyer leurs cadavres ? Les squelettes des géants étaient restés intacts, comme si les prédatrices avaient dédaigné leur chair. Leurs dimensions l'étonnèrent encore. Comment avaient-ils pu supporter la gravité de Gigante, plutôt favorable aux petites créatures râblées ?

Il en vit un se déplier tout à coup.

Habillé d'un vêtement aux motifs en relief, à moins que ce ne fût sa peau. Crâne allongé, épaules voûtées, yeux entièrement noirs et ronds, bouche découpée en bas de son visage comme une blessure, doigts d'une longueur d'un mètre, jambes maigres et creuses semblables à des échasses brisées, pieds étonnamment courts pour sa taille. Il marchait d'une allure brinquebalante en direction du puits du flux. Zaslo lui emboîta le pas, craignant à tout moment que l'apparition ne s'estompe. Une vingtaine de mètres et huit siècles TU le séparaient de l'être qu'il suivait, un décalage qui lui donnait le vertige. Il lui fallait faire six pas pendant que le géant en effectuait un. Ce dernier s'engagea dans une galerie dont le plafond, un peu trop bas pour lui, le contraignit à se pencher. Zaslo n'osait plus respirer, de peur que le moindre souffle, le moindre bruit, ne brise sa vision. Le géant marchait sans hâte, d'une allure égale. Il atteignit une excavation nettement plus petite que la grotte du flux. Zaslo se demanda ce qu'il était venu fabriquer dans ce cul-de-sac où il rencontrait les pires difficultés à déployer sa grande carcasse.

Le géant s'assit, resta quelques instants immobile, puis les bords tranchants de sa bouche – difficile de les appeler des lèvres – s'agitèrent, et Zaslo devina qu'il parlait. La vision ne laissait entendre aucun son et ne montrait pas d'interlocuteur. Le géant avait-il perdu la raison, comme Primani, au point de se retirer dans un recoin pour soliloquer ? Il parlait sans s'interrompre avec une conviction qui allumait des lueurs vives dans ses yeux noirs. Même s'il n'était pas facile de deviner ses intentions sur ses traits, Zaslo percevait toute l'intensité de sa communication. Il ressemblait à un orateur face à une foule. Le contraste était saisissant entre l'énergie de son discours et l'exiguïté de l'excavation. Il soulignait ses paroles d'amples gestes du bras qui brassaient l'air figé. Zaslo aurait aimé percevoir les sons : ils l'auraient peut-être aidé à déchiffrer sa langue, mais, contrairement à

l'enfant Écouteur du peuple karvel, qui entendait les voix venues du passé, il ne captait que les images.

L'apparition s'estompa. Zaslo se retrouva seul dans la cavité éclairée par la lumière de la feuille qu'il avait maintenue collée contre sa cuisse tout au long du trajet. Il examina les parois et la voûte qu'*a priori* rien ne distinguait des autres salles souterraines. Il passa la main sur la roche et fut surpris par son aspect poli, aussi lisse et douce sous la pulpe de ses doigts que l'alliage le plus sophistiqué – et même que la peau de Madilia. Il y demeura un long moment, tentant de comprendre pourquoi le géant était venu s'exprimer dans ce lieu baignant dans un silence total, comme isolé du reste de l'univers. Il s'assit à la place que l'autre avait occupée quelques instants plus tôt – quelque huit siècles plus tôt. À nouveau traversé par la pensée de Madilia, il flotta pendant quelques instants dans les souvenirs de leurs étreintes, de leurs rires, de leurs conversations, de ces moments paisibles où il leur suffisait d'être côte à côte pour sentir leurs souffles battre à l'unisson.

Tandis qu'il semblait dans une nostalgie poignante, un bruit le ramena au présent. Il reprit conscience de la dureté du sol sous ses jambes repliées. Il pensa d'abord que les pombes s'étaient mises en chasse et l'avaient débusqué, puis il se rendit compte que le bruit était en réalité un murmure.

Une voix.

À la fois très proche et lointaine, comme si elle traversait l'immensité spatiale et qu'elle résonnait en même temps à l'intérieur de lui. Il crut d'abord à une illusion sonore, mais elle ne s'estompait pas, elle résonnait en continu. Il l'écouta avec attention et discerna des mots. La voix s'exprimait en confed.

« Je suis Orbel le Jeune, descendant d'une très longue lignée de chuchoteurs et je m'adresse à vous à travers l'espace et le temps. Je reviendrai demain, car telle est ma tâche, telle est mon œuvre. Demain, j'attendrai une réponse. Si vous n'entendez pas mon appel, je reviendrai après-demain, et chaque quartier que nous offre notre très chère mère Gigante... »

Le ton évoquait la psalmodie, la prière.

« Bénies soient les œuvres de Gigante qui nous permettent de nous adresser à vous à travers l'espace et le temps. Que votre quartier soit béni. Que viennent les temps du lien. »

Le murmure se tut et le silence redescendit sur la cavité. Abasourdi, Zaslo mit du temps à reprendre ses esprits. La faim commençait à lui tenailler le ventre. Il s'assura machinalement que personne ne rôdait dans les parages. Il se secoua pour se débarrasser de la sensation persistante que quelqu'un venait de lui parler à l'oreille. Il pensa qu'il avait perçu une voix venue du passé, comme

l'Écouteur.

La lumière des feuilles commençait à décliner. Il lui fallait repartir avant qu'elles ne s'éteignent définitivement. Il récupéra sa pique, vérifia que le couteau était toujours dans sa poche, puis marqua d'un cercle la paroi de la galerie d'accès à la petite cavité. Les feuilles s'éteignirent au moment où il atteignait la grotte du flux, plongeant le ventre du Carmaük dans un noir total. Il attendit que ses yeux s'accoutument à l'obscurité pour se remettre en chemin, tendant sa pique devant lui pour détecter les éventuels obstacles. Le silence tapi dans les ténèbres lui sembla chargé de menaces. Il dut s'aider du toucher pour s'orienter, palpant les parois jusqu'à ce qu'il eût repéré le cercle gravé avec la pointe de son couteau. Il franchit la galerie d'une allure relativement soutenue, puis il arriva, du moins selon ses estimations, dans la grotte des pombes. Il se souvenait que l'entrée du tunnel suivant se trouvait exactement à l'opposé. Il lui suffisait de traverser la salle en ligne droite. Il avança d'un pas prudent en s'appliquant à ne commettre aucun bruit. Un courant d'air lui lécha le visage, chargé d'une odeur nauséabonde. Il n'avait encore jamais remarqué ce genre de puanteur dans le labyrinthe. Des grincements retentirent au-dessus de lui et le poussèrent à presser le pas. Il se jeta dans la galerie opposée sans prendre le temps de vérifier qu'il s'engageait dans la bonne. Aux claquements de ses pas sur le sol, répondirent en écho des froissements, des sifflements. Il se mit à courir sans tenir compte de la voix intérieure qui l'implorait de garder son calme. Avec le vacarme qu'il produisait, les pombes n'auraient aucun mal à le localiser, à le traquer. Il enfila les galeries au petit bonheur, aiguillonné par les bruissements qui résonnaient derrière lui. Il courut jusqu'à ce que ses poumons le tiraillent et que le souffle lui manque.

Lorsqu'il s'arrêta enfin, en sueur, à bout de forces, il se rendit compte que le silence était retombé sur le labyrinthe. Les pombes ne l'avaient pas pris en chasse. Il s'assit contre la roche et récupéra. Il prit alors conscience qu'il était perdu. Il attendit encore un peu avant de se lever et de revenir sur ses pas en essayant de se fier à ses sensations. Trois bouches s'ouvraient sur les parois de la grotte dans laquelle il arriva. Incapable de reconnaître celle qu'il avait empruntée quelques instants plus tôt, il se décida pour celle du milieu. D'une longueur de trois ou quatre cents mètres, elle donnait sur une autre excavation d'où partaient sept tunnels, répartis environ tous les cinquante mètres. Il hésita un long moment avant d'en choisir un. Il en évalua la largeur à l'aide de la pointe de sa pique : une dizaine de mètres. Les courants d'air diffusaient toujours une odeur nauséabonde.

Le sol de la galerie descendait en pente de plus en plus raide, et l'odeur devenait presque insoutenable. Il faillit rebrousser chemin,

puis il se dit que la présence de l'air indiquait une sortie proche, peut-être un puits ou une succession de passages donnant sur l'extérieur.

Un clapotis lointain lui révélait la présence de l'eau ; c'était d'elle sans doute que montait cette odeur de pourriture. Sa pique qui raclait le sol devant lui s'enfonça tout à coup dans une surface molle. Sans elle, il se serait précipité la tête la première dans la nappe souterraine. Il se pencha sur le bord et plongea la main dans le liquide. Ce n'était pas de l'eau, mais une épaisse substance molle qui lui picotait l'avant-bras. L'image de la mare de gehla dans le village de Barkour lui vint aussitôt à l'esprit. Il retira sa main et l'essuya avec soin sur sa combinaison. L'odeur provenait bien d'un gisement d'huile verte. Des frémissements lumineux parcoururent la nappe. S'ils ne l'éclairaient pas tout à fait, ils donnaient une idée de sa dimension. Zaslo constata également qu'elle était entourée d'une bordure rocheuse de trois ou quatre mètres de largeur. Il décida d'en faire le tour pour essayer de découvrir d'où provenaient les courants d'air. Les frémissements lumineux s'interrompirent. Ils se produisaient seulement par intermittences ; une émanation, sans doute, de l'activité électrique du labyrinthe. Il poursuivit son exploration en sondant le bord de la nappe de gehla à l'aide de la pointe de sa pique. Les courants d'air devenaient de plus en plus violents à mesure qu'il progressait.

Il buta, un kilomètre plus loin, sur un obstacle barrant toute la largeur de la bordure. En tâtonnant, il se rendit compte qu'il s'agissait d'un squelette.

Un géant, recroquevillé sur lui-même.

Effleurer ses os déclencha en lui un torrent d'images et de sensations.

Comme si la mémoire contenue dans les restes se déversait dans ses propres cellules.

CHAPITRE 28

La vie vaut-elle d'être vécue ?

La réponse est oui, mille fois oui, mais pas pour les raisons que l'on croit.

Je pensais que ma vie n'aurait de valeur que si j'apportais de nouvelles connaissances à l'humanité, je pensais qu'un homme qui ne laissait pas de lui une trace dans l'histoire (j'exclus évidemment la génétique ; n'importe quel individu peut laisser une séquence génétique derrière lui pourvu qu'il sache se servir des outils adéquats) n'était qu'une branche morte, je pensais que la reconnaissance des gens de son espèce était indispensable à l'estime portée à moi-même, et je me trompais, gravement, lourdement. J'en suis arrivé à la conclusion suivante : la vie ne vaut d'être vécue que si elle est placée tout entière sous le signe de l'amour. J'entends d'ici les commentaires de mes chers confrères (à condition évidemment que l'on retrouve un jour ce carnet, et les probabilités sont infimes pour ne pas dire nulles) : au lieu de te consacrer à la science, au fait, à l'expérience sans cesse renouvelée, tu aurais dû embrasser la carrière religieuse, la croyance, l'empirique, le mythe, le rituel. L'amour n'a rien de scientifique – parlons toutefois des impulsions chimiques et électriques du cerveau –, cher ami – à prononcer avec la petite moue méprisante d'usage –, laissons cela aux jeunes filles rêveuses et aux esprits enfantins.

J'aurais dû rester près de ma tendre épouse et passer le reste de ma vie à la chérir. Au lieu de quoi je suis parti sur les traces de géants inconnus dont je n'ai jamais percé le mystère.

Je n'ai rien apporté à l'humanité, je n'ai rien apporté à mon épouse, je n'ai rien apporté à moi-même...

Malédiction. Regrets. Remords.

Des mots bien peu scientifiques, n'est-ce pas ?

Ma vie ne valait pas d'être vécue. Les vampires eux-mêmes ont une existence plus intéressante que la mienne.

LE GÉANT avait vécu une très longue vie, du moins était-ce l'impression que procurait sa mémoire. Ses souvenirs formaient une mosaïque sans cesse changeante de laquelle il était difficile de dégager une cohérence. La plupart des visages qui apparaissaient ressemblaient au sien avec leurs grands yeux noirs, leurs bouches aux bords nets, leurs longs nez droits et leurs larges fronts lisses.

Zaslo l'entendait parler avec ses congénères ; il percevait également les réponses de ses interlocuteurs. Leur langue était d'une douceur étonnante en regard de leur taille et de leur aspect. Les sons, graves le plus souvent, restaient en permanence harmonieux, mélodieux. Zaslo comprit qu'ils n'utilisaient le langage parlé qu'avec parcimonie, se fiant le plus souvent aux échanges muets par le regard ou le toucher. Il supposa que la planète aux paysages teintés de mauve et à l'étendue d'eau bleu sombre violemment agitée était leur monde d'origine. Pour autant qu'il pût en juger, l'étoile de leur système était bleue, instable, sans doute responsable des tempêtes magnétiques qui paraient le ciel d'éblouissantes rosaces jaunes, vertes et rouges. Nombreuses étaient les images de l'intérieur du vaisseau, de cloisons et de plafonds couverts de signes étincelants et changeants. Chaque pièce était occupée par un seul passager. Les nanotechnologies leur fournissaient nourriture et eau en recombinaient les molécules de leurs propres déchets organiques, en un recyclage total et permanent. Ils ne bougeaient pas. Les nanotechs captaient leurs pensées et les traduisaient en signes sur les cloisons et les plafonds du vaisseau. Ils communiquaient en permanence en utilisant un langage qui était une transcription directe de l'activité de l'esprit, raison pour laquelle il ne semblait revêtir aucune logique pour un linguiste humain habitué aux langues parlées.

Zaslo supposa que l'alliage du vaisseau avait gardé leurs communications en mémoire et les restituait en boucle. Le géant se levait parfois et passait de salle en salle pour tenir une conversation directe avec ses compagnons de voyage ou bien simplement les toucher. Il n'occupait pas le poste de chef, un concept assez peu compréhensible pour eux, mais, en tant qu'ancien du groupe, il lui revenait de prendre soin des autres, de s'assurer de leur bien-être, en particulier du plus jeune d'entre eux, qui représentait l'avenir et, à ce titre, était l'objet d'une attention toute particulière. Puis les images s'accéléraient, comme le rythme cardiaque de quelqu'un en proie à une émotion intense. Une secousse brutale envoyait le géant percuter le bas d'une cloison. Le vaisseau se plantait violemment dans le sol. Le géant se relevait et fonçait de pièce en pièce pour vérifier que ses compagnons n'avaient pas souffert de cet atterrissage brutal. Tous les passagers avaient survécu. Les autres avaient entouré le plus jeune,

traumatisé, et lui avaient transmis leurs meilleures pensées de régénération. Les nanotechnologies ayant estimé la chaleur extérieure mortifère, elles avaient détecté des cavités dans le sol où ils pourraient s'installer.

Le contact avec la mémoire du géant s'interrompt. Zaslo sentit de nouveau l'air tiède sur son visage. La nappe de gehla clapotait doucement contre la roche. Il se demanda ce que les géants étaient venus chercher sur Gigante. Étaient-ils en quête d'un nouveau monde ? Avaient-ils échoué dans le Carmaük par hasard, victimes d'une avarie ? Pourquoi n'avaient-ils pas pu en repartir ? Leur technologie semblait si performante qu'une simple panne n'aurait pas dû les bloquer sur un monde pour eux inhospitalier. Il toucha de nouveau les os du géant en réprimant un frisson, mais aucune autre image ne s'imposa en lui, il n'eut pas d'autre sensation qu'un contact froid et neutre.

Il se remit en chemin en se dirigeant vers la source des courants d'air. Les frémissements lumineux reprirent et l'éclairèrent en partie. La nappe d'huile verte évoquait une mer intérieure parcourue d'ondulations. Il franchit une distance qu'il ne put évaluer avant d'arriver devant la bouche d'où soufflaient les courants d'air, située à une dizaine de mètres de hauteur. Il entreprit de gravir la paroi malgré le peu d'aspérités qu'elle proposait. Il progressa avec une extrême lenteur, s'assurant de chacune de ses prises avant d'en chercher une autre, tâtonnant lorsque les frémissements lumineux s'interrompaient. Une fois parvenu à hauteur de l'orifice, il s'y glissa, rampa sur quelques mètres dans le conduit qui montait en pente douce. Il évita de donner des prises à l'air qui soufflait avec une rare violence. Des sons résonnaient au-dessus de lui, semblables aux notes émises par les tuyaux d'antiques instruments de musique appelés orgues. Un rayon de lumière ténue tombait d'un premier puits aux parois lisses ; son étroitesse lui permettrait de le gravir en se bloquant avec le dos et en déplaçant un pied après l'autre.

Comme il risquait de perdre l'équilibre au moindre faux mouvement et de se fracasser les os en contrebas, il lui fallut presque une vingtaine pour accomplir la centaine de mètres du puits, muscles tétanisés. Une fois en haut, il lui suffit d'emprunter une étroite galerie tournante qui débouchait sur un éperon rocheux surplombant un arbre lumineux. Il se réjouit de revoir le ciel, l'amas des lunes et le fourmillement étoilé, puis, presque aussitôt, la pensée de Madilia le traversa et l'imprégna de tristesse. Il se demanda une nouvelle fois ce qu'elle était devenue, si elle avait survécu, si elle ne l'avait pas oublié. Deux éclairs consécutifs criblèrent la nuit, qui tirait à sa fin, à en croire les lueurs rougeâtres qui soulignaient l'horizon.

Il repéra le cours d'eau, distant de plusieurs kilomètres, puis,

encore plus loin, la masse sombre du vaisseau où se reflétaient les premiers éclats de l'aube. Il regagna le sol en se servant des branches de l'arbre lumineux, indifférent aux décharges de faible intensité provoquées par chaque contact avec les feuilles. Il traversa une forêt de fougères argentées géantes parfois si serrées qu'il dut tailler son chemin à l'aide de son couteau. Des grattements, des couinements lui indiquèrent que de petits animaux s'enfuyaient à son approche. Il lui fallut une vingtaine environ pour parvenir à la rivière. Des oiseaux pêcheurs plongeaient à une vitesse fantastique dans l'eau et ressortaient quelques instants plus tard, ruisselants, en serrant des poissons dans leur bec. Il lui suffisait maintenant de longer le cours d'eau. Le jour n'était pas encore levé et la chaleur avait déjà augmenté de plusieurs degrés.

Les oiseaux pêcheurs s'égaillèrent tout à coup en poussant des paillements d'effroi. Il en comprit la raison lorsqu'il vit une trentaine de pombes se déployer de l'autre côté de la rivière. Il lui restait encore deux ou trois kilomètres avant d'atteindre le vaisseau. Aucun abri possible autre que les branches d'arbres, qui ne suffiraient probablement pas à arrêter les prédatrices ailées. La vitesse de leur vol lui retirait également toute chance de les semer en courant. Elles approchaient et commençaient à tracer leurs larges cercles au-dessus de lui en lâchant de temps à autre un cri rauque. Ses pensées affolées s'entrechoquèrent. Les traînes pourpres qui enflammaient l'horizon teintaient l'eau de sang.

Un mammifère au pelage lustré et aux pattes palmées traversa à vive allure l'espace dégagé quelques mètres plus loin. Il le suivit du regard : le petit animal s'engouffra dans un trou d'une largeur d'une cinquantaine de centimètres sous une arête rocheuse qu'il n'avait jusqu'alors pas remarqué. Les cercles décrits par les pombes se rétrécissaient, comme si elles ajustaient leur ligne de mire. Une impulsion lui commanda de suivre le mammifère aquatique. Il se demanda s'il réussirait à s'engouffrer dans l'orifice, qu'il rejoignit en quelques foulées. Il s'accroupit et y engagea les jambes. Une pombe fondit sur lui en piqué. Il eut le temps d'enfourner son torse, ses épaules et sa tête avant qu'elle ne touche le sol. Les serres de la prédatrice crissèrent sur la roche. Il s'enfonça dans l'étroit conduit. Ses épaules frottèrent contre les parois. La pombe glissa à son tour la tête dans l'ouverture, mais elle ne put aller plus loin que la longueur de son cou, bloquée par son envergure. Son odeur fétide envahit la pénombre. Sa mâchoire claqua à quelques centimètres du crâne de Zaslo, qui se tassa dans son refuge. Ses pieds touchèrent le corps palpitant du mammifère aquatique tremblant de frayeur. Allongeant le cou, la pombe essaya à plusieurs reprises de refermer ses crocs sur sa tête. Zaslo craignit que le mammifère affolé ne se débâte et ne le

morde, mais le petit animal terrorisé ne bougea pas. Ils restèrent tous les deux blottis dans leur abri jusqu'à ce que la prédatrice se lasse.

Zaslo ne sut combien de temps s'écoula avant de l'entendre s'éloigner et s'envoler dans un lourd battement d'ailes. Il attendit encore un long moment avant de se faufiler hors du conduit, sortit prudemment la tête, observa les environs, ne repéra aucune pombe, ni sur le sol ni dans le ciel d'un rouge de plus en plus flamboyant, remercia intérieurement le petit mammifère aquatique, s'aventura dehors, épousseta ses vêtements maculés de terre et reprit sa marche, attentif aux bruits et aux mouvements autour de lui.

Arrivé au vaisseau, il fabriqua un haveneau avec les lianes et pêcha deux poissons. Les lunes étaient sur le point de disparaître à l'horizon. Des éclairs déchirèrent à nouveau la lumière incertaine de l'aube. Il décida de se baigner après s'être assuré d'abord que les pombes ne revenaient pas, se dévêtit et se plongea dans l'eau tiède, surveillant également le ciel, craignant qu'un éclair ne tombe dans la rivière. Puis il regagna le vaisseau.

Les vingtes défilèrent.

Zaslo se rendit compte, en se concentrant sur les signes qui déferlaient sur le plafond et les cloisons de la petite pièce lui servant de chambre, qu'ils se modifiaient par instants, puis qu'ils reprenaient et poursuivaient leur ronde en intégrant et conservant les éléments nouveaux. Il lui fallut encore du temps pour comprendre que les nanotechs du vaisseau percevaient ses propres pensées et les transformaient en signes. Elles gardaient en mémoire tout ce qu'elles avaient la capacité de capter. Sur quoi se basaient-elles pour prélever ses pensées, en principe indécelables même pour les intelligences artificielles les plus performantes ? Sur ses iris ? Sur ses gestes ? Sur les expressions de son visage ? Sur les impulsions électriques ou chimiques de son cerveau ?

Il s'appliqua à focaliser sa pensée sur un seul objet : Madilia. Pas très difficile dans la mesure où elle occupait en permanence la plus grande partie de son être. Allongé sur le matelas d'herbes, il observa les traits plus ou moins incurvés qui traversaient le plafond tout en restant concentré sur Madilia. Un nouveau signe apparut au bout de quelques instants : il se présentait sous la forme d'un trait recourbé sur sa partie gauche. L'arrondi se terminait en une sorte de fourche aux dents inégales, tandis que l'extrémité de la partie droite s'ornait d'un petit cercle contenant une figure à deux côtés. Il en conclut que c'était la façon pour les nanotechs de transcrire Madilia et constata que le signe revenait désormais de façon régulière dans le déferlement permanent. Il fixa ensuite son esprit sur lui-même, s'immergea dans ses souvenirs, se rappela les reflets de son visage dans les miroirs ou

sur la surface lisse de l'eau. Les nanotechs façonnèrent son signe et l'ajoutèrent à la ronde : un trait vertical arrondi en haut et en bas, en forme de S majuscule inversé, traversé en son milieu par un deuxième trait flanqué d'un petit cercle sur la droite et d'une sorte de crochet sur la gauche. Il replongea ensuite dans les souvenirs de ses étreintes avec Madilia. Ils l'envahirent d'une nostalgie tellement poignante qu'il en eut le souffle coupé. Les nanotechs associèrent les deux signes emboîtés l'un dans l'autre et inclus dans un cercle.

Il évoqua alors les géants, se basant sur les squelettes et sur ses visions. Leur signe apparut associé au sien. Eux étaient symbolisés par un trait horizontal surmonté d'un demi-cercle.

Gigante : deux cercles entrecroisés.

Les lunes de Gigante : douze cercles alignés, séparés par un petit intervalle marqué d'un trait vertical.

Le vaisseau : deux traits inclinés et reliés en forme d'ailes.

Les pombes : un premier triangle horizontal en forme de bec ou de museau, et un autre vertical, plus large, en forme d'aile.

Les signes traduisaient les pensées de la façon la plus simple et la plus universelle, en utilisant la symbolique de celui qui les émettait et en établissant les correspondances avec son propre système de références.

Zaslo parvint peu à peu, par associations, à déchiffrer le langage des nanotechs. La planète d'origine des géants avait la forme d'un cercle rompu en haut par deux traits intérieurs inclinés. Leur voyage était symbolisé, toujours dans le référentiel de Zaslo, par une longue ligne achevée en pointe ressemblant à une flèche. Leur séjour sur Gigante avait duré dix traits verticaux assimilables à dix siècles TU – les nanotechs divisaient un siècle TU en cinq petits carrés dont chaque côté équivalait à un mois géantin. Quand Zaslo se concentra sur les raisons de leur venue sur Gigante, une succession de signes apparut, qu'il mit longtemps à décrypter. Il finit par deviner qu'ils préoyaient une expulsion de l'enveloppe gazeuse de leur étoile et une destruction totale de leur planète, qu'ils cherchaient donc un monde d'adoption, qu'une de leurs expéditions, capturée par la gravité de Gigante, avait atterri en catastrophe sur la planète géante, endommageant le vaisseau de façon irréversible. Le petit groupe d'une trentaine d'unités avait survécu en se réfugiant dans les entrailles du sol : habitués à des températures comprises entre -15 et 5 degrés, ils ne supportaient pas la chaleur de Kolos (un cercle entouré de traits qui figuraient les rayons). De là, ils avaient tenté de prévenir les leurs de leur naufrage, mais les annonces envoyées par les nanotechs n'étaient jamais parvenus à destination – Zaslo crut comprendre que les ceintures magnétiques entourant le système de Kolos brouillaient leur système de communications. Ils avaient alors cherché un autre moyen

de lancer un signal de détresse et découvert, dans le labyrinthe souterrain, une salle – un cercle sous un triangle – aux propriétés acoustiques fabuleuses – des traits partant du cercle sous le triangle reliés à des cercles plus grands. Ils s’y étaient succédé à intervalles réguliers pour tenter d’établir la liaison avec leur planète ou un autre vaisseau, mais ils s’étaient rendu compte que leurs voix n’étaient perçues que par les populations dispersées sur Gigante : des voix – un triangle non fermé avec une ligne ondulante qui en jaillissait comme une langue – leur avaient répondu dans un langage qu’ils ne connaissaient pas, et toutes leurs tentatives pour amorcer le dialogue s’étaient avérées vaines.

Zaslo se remémora sa vision du géant en train de parler dans la grotte : il s’adressait à ses congénères, espérant qu’il serait entendu bien au-delà du système de Kolos, et seuls des hommes de Gigante lui avaient répondu. Des phénomènes acoustiques étonnants existaient également sur Azadée, se circonscrivant à un rayon de quelques kilomètres tandis qu’ici ils paraissaient résonner sur toute la superficie de la planète. Enfant, il avait fait l’expérience de la colline aux chuchotements non loin de Saarout : on se plaçait dans un endroit précis du pied de la colline, on parlait à voix basse, et l’auditeur, installé au sommet de l’éminence quatre kilomètres plus loin, entendait le murmure comme si on lui soufflait les mots à l’oreille. Que les chuchotements pussent être perçus à des millions de kilomètres de leur point d’émission paraissait incroyable, inconcevable, mais Zaslo avait déjà constaté à maintes reprises que les lois observées sur les mondes colonisés par les humains ne s’appliquaient pas toujours à Gigante.

Quelques lignes du carnet de Primani lui revinrent à l’esprit : elles parlaient de l’alignement des lunes de Gigante, des onze éclipses superposées.

Les nanotechs convertirent au bout de quelques instants sa pensée en signes.

L’alignement qui avait eu lieu huit siècles T plus tôt ne concernait que onze lunes – onze cercles posés les uns par-dessus les autres, sauf un, séparé des autres par un intervalle barré d’un trait. Dix éclipses superposées, donc, et non pas onze selon le calcul de Primani. Quand Zaslo se demanda ce qui s’était passé encore huit siècles TU plus tôt, se dessina sur le plafond une figure avec dix cercles superposés et deux autres écartés de l’amas. Puis, encore huit siècles plus tôt, neuf cercles empilés et trois distants. Il recommença l’opération en ajoutant huit cents ans TU, et obtint une figure avec huit lunes alignées et quatre disjointes. Il en déduisit que le phénomène était progressif : tous les huit cents ans environ, une lune s’ajoutait à la superposition jusqu’à ce que les douze forment un parfait alignement.

Le prochain alignement concernera les douze lunes ?

Les douze cercles posés les uns sur les autres – oui.

Quand ?

Un petit trait – un mois gigantin – séparé dans le premier quart par un autre trait vertical – un quart de mois gigantin, soit un peu plus d'une année en temps universel.

Y a-t-il un rapport entre la dernière éclipse et la mort des géants ?

Onze lunes alignées, trente traits horizontaux – oui.

Y a-t-il un rapport entre les éclipses et les orages de Gigante ?

Onze cercles alignés, traits brisés figurant les éclairs à l'intérieur du premier du double cercle de Gigante – l'orage concerne une partie de la planète.

L'orage est-il plus important lorsque les douze lunes sont alignées ?

Douze cercles superposés, traits brisés, des éclairs à l'intérieur des deux cercles symbolisant Gigante, circonférence du cercle extérieur brisée en plusieurs endroits – orage destructeur déferlant sur toute la planète.

Le cœur de Zaslo s'accéléra, une boule lui obstrua la gorge.

Est-il possible aux habitants de Gigante de survivre à cet orage ?

Plusieurs lignes de traits horizontaux – la population tout entière exterminée.

Il calcula rapidement que la dernière éclipse totale des douze lunes avait eu lieu quatre-vingt-seize siècles TU plus tôt, longtemps avant le déferlement des premiers colons humains sur Gigante, qui remontait à une vingtaine de siècles. Deux alignements s'étaient produits depuis, l'un de dix et l'un de onze lunes. Les peuples nomades ou sédentaires avaient subi des orages sans doute très violents, qui avaient décimé les géants mais n'avaient pas ravagé l'ensemble des habitants de Gigante, et une partie d'entre eux avait survécu. Un calcul qui corroborait les récits des Karvels et d'autres tribus. En revanche, l'orage provoqué par l'alignement des douze lunes risquait de tout dévaster, de bouleverser la surface de la planète et de ne laisser derrière lui aucun survivant.

Il songea aux piliers de cristal piégeant l'électricité.

Pourront-ils protéger les hommes de l'orage ?

Pas de signe nouveau, pas de réponse.

La matière transparente l'avait sauvé à deux reprises de la puissance électrique ; elle avait également protégé les nomades Belsedeks d'une tempête de boules de feu. Il n'y avait probablement qu'une solution pour empêcher une extermination totale des populations de Gigante : qu'elles trouvent des grottes étayées de structures cristallines et qu'elles s'y réfugient le temps de l'orage.

Comment les prévenir ?

Il pouvait emprunter le flux du cœur du labyrinthe, mais il ne savait pas où celui-ci le déposerait et il lui faudrait du temps, peut-être

plus de deux ans TU, pour localiser et rejoindre le flux suivant.

L'image du géant en train de parler dans la grotte lui revint à l'esprit. Peut-être qu'envoyer un message depuis la petite cavité donnerait des résultats. Si des voix avaient répondu aux géants huit siècles plus tôt, c'était bien que des hommes les avaient entendus.

Il se leva, à la fois épuisé par sa longue concentration et galvanisé. Il n'y avait pas de temps à perdre, mais il devait faire le plein d'énergie. Il se rendit au bord de la rivière, muni de son couteau et de sa pique.

Le jour continuait de se lever et la température avait augmenté d'une bonne quinzaine de degrés. Il se servit du haveneau qu'il avait laissé sur la berge pour pêcher, mangea et but en abondance, puis, après avoir admiré les ors et les pourpres de l'aube gigantesque et cueilli plusieurs feuilles lumineuses, il reprit le chemin du labyrinthe.

Il se sentait investi d'une responsabilité écrasante. Personne d'autre que lui ne savait qu'un orage aux allures d'Apocalypse allait bientôt déferler sur Gigante. L'alignement des onze lunes de Gigante, huit siècles plus tôt, était tombé dans l'oubli, aucune étude scientifique n'ayant fait le lien entre le phénomène céleste et le déclenchement des éléments.

Poussé par un sentiment d'urgence, il fonça dans les galeries qu'il avait marquées d'un cercle. S'engouffra sans prendre les précautions habituelles dans la grotte des pombes. Comprit qu'il avait commis une erreur lorsqu'il vit des prédatrices se détacher du plafond et voler au-dessus de lui en poussant leurs sinistres cris rauques.

CHAPITRE 29

Voici donc mon futur tombeau : des galeries et des grottes aux parois, aux voûtes et aux sols si nets qu'elles semblent avoir été forées par l'une de ces machines sophistiquées utilisées pour creuser des tunnels sous les montagnes de ma chère planète natale.

Il me semble parfois entendre des voix dans ce labyrinthe de malheur. Un indice supplémentaire de la folie qui me guette après avoir frappé certains de mes compagnons. J'ai la très nette impression de percevoir des chuchotements dans le creux de mon oreille, et je me dis que les vampires, les seules autres créatures vivantes du labyrinthe, ont également l'usage de la parole. C'est la seule explication avancée par mon pauvre cerveau fatigué. Sans doute l'échange avec d'autres humains me manque-t-il au point de percevoir des voix factices, des fantômes de voix.

L'âge des géants était-il proportionnel à leur taille ? Vivaient-ils six fois plus longtemps que nous ? Je n'aurai jamais de réponse à ces questions. Quelle importance ?

Je suis las.

Les voix sont revenues me hanter à mon réveil. Je ne cherche même plus à retrouver la sortie du labyrinthe. Je n'ai plus envie de rien, je n'ai même pas le courage de mettre fin à mes jours. Ah si, une envie, une seule : celle de ne pas mourir sous les dents des vampires. Je ne leur ferai pas ce plaisir. Alors de faim, de soif ? D'ennui ? De désespoir ? Je n'ai que l'embarras du choix.

Si quelqu'un, par le plus extraordinaire des hasards, retrouve ce carnet, il n'aura sans doute qu'une piètre opinion de moi. Je m'en moque. Je choisis de me montrer tel que je suis. Pour une fois. En homme nu, dépouillé de ses oripeaux de scientifique.

J'observe une nouvelle fois le squelette démesuré d'un géant et je l'imagine en train de fouler le sol de ces galeries. A-t-il souffert de la gravité et de la chaleur gigantines comme j'en ai souffert moi-même ? J'ai longtemps utilisé ces tenues allégeantes qui font à ceux qui les portent une allure grotesque, puis j'y ai renoncé.

Peur du ridicule ?

J'ai perdu le petit appareil circulaire où apparaissait en

boucle cette étrange écriture cunéiforme. Je soupçonne mon dernier camarade vivant de me l'avoir subtilisé dans un accès de démente et de l'avoir jeté dans un endroit introuvable. Encore un lien tranché, encore un pas vers le néant.

Extraits du journal d'Egerto Primani.

LES POMBES crièrent toutes en même temps, produisant un vacarme assourdissant. Zaslo lâcha les feuilles lumineuses et s'enfuit en remontant la galerie qu'il venait de parcourir. Elles ne tardèrent pas à le rattraper. L'une d'elles le dépassa et vola sur une trentaine de mètres avant d'amorcer un demi-tour à une vitesse sidérante en regard de son envergure. Il la discernait avec une netteté suffocante dans l'obscurité de la galerie. Elle se rapprocha de lui à grande vitesse. Il se cala contre la paroi et leva sa pique au-dessus de lui. De nouvelles prédatrices arrivèrent de l'autre côté. Leur puanteur l'enveloppa. Cette fois, il n'avait aucun abri, aucune façon de leur échapper.

Elles semblèrent hésiter tout à coup, battant des ailes simplement pour se maintenir en l'air, comme si elles craignaient quelque chose, sûrement pas sa pique en tout cas. Il se crispa dans l'attente de leur attaque, la main serrée autour de la hampe de bois. L'une d'elles amorça un piqué, mais, au moment où elle allait refermer sa gueule sur son bras tendu, elle s'éleva d'un battement d'ailes et rejoignit ses congénères maintenant silencieuses.

Un bruit de pas. Une silhouette émergea de la pénombre. Zaslo eut besoin d'un petit moment pour reconnaître Madilia. Une vague de joie le submergea, une envie folle le traversa de la prendre dans ses bras, de la couvrir de baisers, puis il se souvint de la présence menaçante des pombes et les lui signala de la pointe de sa pique. Elle eut une réaction inattendue : elle sourit. Puis elle s'avança d'un pas résolu vers les prédatrices qui reculaient à mesure qu'elle se rapprochait d'elles. Stupéfait, Zaslo vit les vampires refluer précipitamment vers la sortie de la galerie. Leurs battements d'ailes résonnèrent un moment dans la grotte contiguë, puis ils décréurent progressivement jusqu'à ce que le silence retombe sur le labyrinthe.

Madilia revint sur ses pas et se planta devant Zaslo.

« Heureuse de te revoir. »

Quelque chose avait changé en elle, il ne parvint pas à savoir quoi.

« Je croyais que je ne te reverrais plus », balbutia-t-il.

Les larmes lui vinrent aux yeux. Elle lui caressa la joue du dos de la main.

« Comment aurais-je pu abandonner le père de mon futur

enfant ? » murmura-t-elle avec un sourire.

Zaslo la prit dans ses bras et la serra contre lui. Il perçut la chaleur de son corps au travers des étoffes.

« C'est la raison pour laquelle je suis partie, reprit-elle. Pas parce que j'étais enceinte, je ne le savais pas, mais parce que je me sentais bizarre, à côté de mon corps, et que je pensais que c'était dû à notre relation. Ou encore à ma condition de ténébreuse. »

Il fixa avec inquiétude l'obscurité de la galerie.

« Les pombes...

— Ne t'en fais pas, elles nous ficheront la paix.

— Mais comment tu as pu...

— J'ai enfin découvert le présent que m'ont apporté les flux. J'ai été attaquée par une horde de fauves en bas du massif. Je me croyais perdue, puis j'ai perçu la même vibration que celle ressentie lors du passage du flux. J'ai eu l'idée de commander aux fauves de reculer, de se disperser, et ils m'ont obéi, comme si je prenais le contrôle de leur cerveau. Ils pesaient chacun plus de quatre cents kilos et se sont égaillés tels des oisillons effrayés. Ensuite j'ai compris, à mes nausées, à mon état, que j'étais enceinte, je suis revenue sur mes pas et partie à ta recherche dans le labyrinthe.

— On peut dire que tu es arrivée à temps. »

Les yeux étincelants de Madilia restèrent un long moment plongés dans ceux de Zaslo. Il posa la main sur le ventre encore plat de la jeune femme.

« Tu es revenue à cause de l'enfant ? demanda-t-il.

— Je suis revenue parce que je me suis rendu compte que je t'aimais, Zaslo. Parce que tu m'as fait passer des ténèbres à la lumière et que je ne conçois plus la vie sans toi. »

« Comment as-tu compris que les nanotechs captaient nos pensées et les transcrivaient en signes ? »

La peau de Madilia ruisselait encore de l'étreinte étourdissante qui avait scellé leurs retrouvailles. Les figures lumineuses se succédaient en accéléré sur les parois et le plafond du vaisseau.

« Je me suis rendu compte que des signes nouveaux apparaissaient régulièrement et je me suis concentré sur une pensée précise pour voir si les nanotechs en tenaient compte et réagissaient.

— Quelle pensée ? »

Il marqua un petit temps de silence.

« La seule importante à mes yeux : toi. »

Un sourire radieux éclaira le visage de la jeune femme.

« Et comment me représentent-elles ? »

Le symbole de Madilia apparut sur le plafond. Il le lui montra. Elle éclata de rire.

« Tu m'as reconnue ?

— C'est tout toi, non ?

— Et toi ? »

Le S renversé barré d'un trait se forma à côté du trait courbe terminé en fourche.

« Me voici.

— Tout toi aussi ! » s'exclama-t-elle.

Ils s'embrassèrent avec fougue et roulèrent enlacés sur le matelas d'herbes séchées.

Ils allèrent pêcher dans le cours d'eau et mangèrent du poisson, cette fois grillé, Madilia ayant allumé un feu avec deux morceaux de bois. Il lui raconta ce qu'il avait appris grâce au langage des nanotechs : l'alignement prochain des douze lunes, l'orage terrible qui en résulterait, le danger qui guettait les êtres humains peuplant Gigante, la possibilité de se réfugier dans les lieux entourés de piliers de cristal formant des cages isolantes.

« Un an TU, c'est court pour prévenir tout le monde, murmura-t-elle.

— Nous n'en aurons pas le temps si nous utilisons les voies ordinaires. Mais les géants ont découvert une grotte aux propriétés acoustiques étonnantes. Ils ont reçu des réponses à leurs appels. Pas celles qu'ils espéraient, mais des voix humaines. J'en ai moi-même entendu une. J'ai eu l'impression que l'homme qui me parlait se tenait tout près de moi. Nous pouvons sans doute nous en servir pour alerter les populations.

— Cet orage, il sera si terrible que ça ? »

Zaslo préleva une bande de chair blanche du poisson qu'il était en train de manger. La nuit reculait peu à peu, elle se réfugiait dans les forêts de fougères, l'éclat des feuilles diminuait, les étoiles s'éteignaient dans le ciel traversé de stries rouges et or.

« Le terme orage est probablement mal adapté pour décrire le cataclysme qui déferlera sur Gigante. » Il mâcha pensivement une bouchée de poisson. « Mon hypothèse est que la planète éprouve le besoin régulier de se régénérer. Que ce bouleversement complet lui est indispensable pour conserver son intégrité. Que, sinon, elle s'effondrerait sur elle-même comme le voudrait sa masse. Comme si elle rétablissait ses équilibres. Comme si les courants énergétiques qui la parcouraient servaient également à consolider sa structure. » Les pièces du puzzle s'assemblaient au fur et à mesure qu'il parlait. Peut-être le langage des nanotechs et les connaissances qu'il véhiculait avaient-ils imprégné son subconscient ? « L'énergie finit par s'épuiser, piégée par les cristaux et les feuilles des arbres, puis, quand elle n'est plus assez puissante pour maintenir l'ensemble, la planète ouvre grand ses vannes pour se reconstituer. C'est sa façon de fonctionner, son

écosystème. »

Madilia recouvrit les braises d'une poignée de terre. Des odeurs de moisissures se mêlaient aux parfums sucrés apportés par le vent chaud.

« Les hommes ont vraiment été dingues de venir s'installer sur ce monde, marmonna-t-elle.

— Je ne crois pas : les hommes ont besoin, pour évoluer, de se confronter à des environnements exigeants. Gigante prend et donne à hauteur de ses dimensions. Il nous faut simplement apprendre à la connaître. Penser différemment. Renoncer aux réflexes de sédentarité, privilégier la mobilité, voyager sur les flux, prévenir les orages, identifier les refuges possibles. »

Elle plaça ses mains en coupe sous son ventre.

« Il y a vraiment un avenir pour lui sur cette planète ?

— Lui ? C'est peut-être elle.

— Je suis certaine que c'est un fils. »

Zaslo rassura Madilia d'une caresse sur la nuque.

« Nous mettrons tout en œuvre pour qu'il ait un avenir.

— Les géants pensaient également en avoir un...

— Ils ont été surpris. Il leur manquait un élément. Mais lequel ? »

Ils se rendirent dans l'excavation dont les géants avaient découvert les extraordinaires propriétés acoustiques. Les pombes avaient déserté la grotte où elles avaient l'habitude de dormir. Des rayons de la lumière naissante de Kolos se glissaient dans le labyrinthe et révélaient, dans certains endroits, la roche nue et lisse. Après avoir franchi la galerie moins haute et large que les autres, ils s'assirent au centre de la cavité plongée dans une obscurité totale, répartirent les feuilles lumineuses autour d'eux et restèrent d'abord en silence. Au bout d'un moment, des murmures leur parvinrent, qui ressemblaient à des voix lointaines perçues à des dizaines de mètres de distance. Impossible de comprendre ce qu'elles disaient. Puis, dominant le brouhaha, une voix retentit, d'une étonnante clarté.

« Je suis Orbel le Jeune, descendant d'une très longue lignée de chuchoteurs, et je m'adresse à vous à travers l'espace et le temps. Je reviendrai au prochain quartier, car telle est ma tâche, telle est mon œuvre. Au prochain quartier, j'attendrai une réponse. Si vous n'entendez pas mon appel, je reviendrai à chaque quartier que nous offre notre très chère mère Gigante. Bénies soient les œuvres de Gigante qui nous permettent de nous adresser à vous à travers l'espace et le temps. Que votre quartier soit béni. Que viennent les temps du lien. »

La voix s'interrompit et le silence ensevelit de nouveau la cavité. Les feuilles n'émettaient plus que des lueurs ténues, presque

mourantes.

« Réponds-lui », dit Madilia.

Zaslo hocha la tête.

« Je m'adresse à Orbel le Jeune. Est-ce que tu m'entends ? »

Aucune réponse.

Zaslo recommença, détachant chacune de ses syllabes.

« Je m'adresse à Orbel le Jeune. Est-ce que tu m'entends ? »

Le silence qui ponctua sa question parut chargé de stupeur.

« Peut-être que nous pouvons l'entendre et que lui ne le peut pas, avança Madilia.

— Ou bien il a tellement été surpris qu'il a pris peur.

— Il dit lui-même qu'il attend une réponse.

— J'ai plutôt l'impression qu'il se livre à un rituel. Qu'il prononce des mots vides de sens. »

Zaslo effectua une troisième tentative.

« Je m'adresse à Orbel le Jeune. Est-ce que tu m'entends ? »

Toujours pas de réponse. Une pensée lui traversa l'esprit :

« Nous n'avons pas tenu compte de la vitesse du son. Des décalages liés aux distances gigantines. Une distance de plusieurs millions de kilomètres nous sépare peut-être d'Orbel. Même si le son est dix ou vingt fois plus rapide que sur d'autres mondes, il lui faut des vingtes pour qu'il la franchisse. Orbel ne sera peut-être pas là au moment où la réponse lui parviendra.

— Comment le savoir ? »

Zaslo lança un regard navré à Madilia.

« Je dois m'installer dans cette grotte. Y passer tout mon temps. Envoyer des messages et attendre les réponses.

— Même si c'est inutile ?

— Je ne vois pas d'autre moyen, Madilia. Pas d'autre moyen. »

Elle parut déconnectée pendant quelques instants avant d'acquiescer d'un mouvement de tête.

« Je transporterai le matelas d'herbes jusqu'ici et je m'occuperai de la nourriture et de l'eau.

— Rien ne t'oblige à rester avec moi. »

Elle lui donna une petite tape sur le front.

« J'irai bouder dans le vaisseau quand j'en aurai marre de toi. »

« Je suis Zaslo Merticant, et je vous parle depuis le massif du Carmaük dans la région des terres mouvantes du Bragant. J'ai retrouvé les traces d'une autre civilisation échouée dans le Carmaük, qui s'est adressée aux peuples de Gigante il y a de cela plus de huit siècles, ou cent soixante mois gigantins. Leur science avancée leur a permis de calculer qu'un alignement total des douze lunes se produira dans un quart de mois et que cet alignement provoquera un

cataclysme aux conséquences dévastatrices. Les charges électriques seront d'une telle puissance que pas un être humain ne pourra en échapper. Tout sera détruit à la surface de la planète. Nous n'avons plus le temps d'évacuer notre monde. Mais il existe un moyen de se protéger de la catastrophe : certains sous-sols de Gigante recèlent des structures d'une matière cristalline qui piège l'électricité et l'empêche de pénétrer dans ces sanctuaires. Il en existe un peu partout. Ces refuges sont facilement identifiables : ils sont étayés par des poutres et des piliers transparents, et parfois lumineux lorsqu'un orage local vient de se produire. Il vous faut sans tarder vous mettre en quête du sanctuaire le plus proche de chez vous, et vous y réfugier jusqu'à la fin du grand orage. Ne perdez pas de temps. L'alignement devrait se produire dans six nuits. Observez les mouvements des lunes les nuits précédentes, et vous verrez qu'elles se rapprochent de plus en plus les unes des autres. Je ne sais pas quand ceux qui m'écoutent recevront ce message. Les distances gigantines engendrent d'importants décalages sonores. Je leur demande seulement d'utiliser tous les moyens à leur disposition pour prévenir les membres de leur peuple et des autres peuples. Il faut que nous formions un réseau de communication qui nous permettra d'en sauver le plus grand nombre possible. »

Zaslo avait écrit ces lignes sur une page de son carnet et les répétait en boucle, ne s'arrêtant que pour boire des gorgées d'eau dans l'une des grandes coquilles de bois que Madilia avait récupérées près de la rivière, vidées et nettoyées avant de les utiliser comme récipients. Elle avait également apporté l'herbe séchée sur laquelle il s'allongeait pour prendre une vingtaine de repos. Elle avait prévu suffisamment de coquilles pour établir un roulement et, deux fois par quartiers, elle lui amenait de grandes quantités de poissons qu'elle avait au préalable grillés sur les braises, enveloppés de grandes feuilles pour les tenir chauds. Zaslo avait tellement répété le texte qu'il n'avait plus besoin de le lire. Il n'avait encore reçu aucune réponse. Parler dans le vide, parler au vide engendrait inexorablement un sentiment d'absurdité qu'il repoussait de toutes ses forces. Les doutes, ces charognards de l'esprit, le guettaient avec la même férocité que les pombes. Et si les calculs des nanotechs du vaisseau étaient faux ? Et si les sons qui partaient de cette grotte n'aboutissaient qu'en un seul endroit ? Et s'ils étaient, Madilia et lui, victimes de simples illusions sensorielles ? Et s'il s'était trompé dans l'interprétation des signes défilant sur les cloisons et les plafonds du vaisseau ? Il avait déjà constaté, en tant qu'ethnolinguiste, qu'on pouvait très bien embrayer sur une interprétation parfaitement logique, parfaitement cohérente, et pourtant fausse.

« Je suis Zaslo Merticant, et je vous parle depuis le massif du Carmaük dans les terres mouvantes de la région du Bragant... »

« Je suis Galort, voix du peuple des Zervegs, je parle depuis la région septentrionale du Vizatant... »

La voix grave réveilla Zaslo assoupi. Il se redressa avec vivacité sur son matelas d'herbes séchées.

« Nous avons reçu le message de Zaslo Merticant... Nos ancêtres nous ont parlé des voix qui se sont adressées à eux des mois et des mois plus tôt. Nous avons tenté de décrypter leurs messages, nous n'y sommes pas parvenus. C'étaient deux nuits avant le grand orage qui extermina les trois quarts de notre peuple. Nos anciens avaient observé l'alignement des lunes au moment où il a éclaté. Nous avons foi dans ta parole, Zaslo Merticant. Nous nous mettrons en quête du sanctuaire dont tu parles... »

La voix s'ornait de modulations musicales qui apparentaient son discours à un chant.

« Nous dépêcherons des ambassades auprès des peuples les plus proches de nous. Nos messagers s'apprêtent à partir à bord de glisseurs ultrarapides. Nous essaierons de prévenir les peuples plus lointains par le biais des satellites qui nous survolent environ tous les dixièmes de mois... »

Madilia entra dans la grotte, chargée de ses fardeaux habituels, trois coquilles pleines d'eau et de la chair de poisson enveloppée dans une large feuille. Elle salua Zaslo d'un signe joyeux. Quelqu'un avait perçu le message. Elle répartit les coquilles et le poisson sur le sol, s'assit à ses côtés et posa la tête sur son épaule.

« ... sois béni, Zaslo Merticant. Nous célébrerons ton nom jusqu'à la fin des temps... »

CHAPITRE 30

*Quand te reverrais-je, Zaslo, mon cher amour ?
Quand tomberons-nous dans les bras l'un de l'autre ?
Quand te présenterai-je ton enfant ?
Quand la vie nous réunira-t-elle ?
Quel chemin nous ouvre l'avenir ? Sera-t-il droit ? Sera-t-il tortueux ?
Sera-t-il sombre ou bien lumineux ?
Quel destin nous réservent les flux ? Nous ramèneront-ils l'un près de
l'autre ?
Nous éloigneront-ils à jamais l'un de l'autre ?
Notre vie, mon amour, sera-t-elle tragique ? Sera-t-elle heureuse ?
Sera-t-elle limpide ?
Mourrai-je sans t'avoir revu ?
Que laissera de nous le grand orage ?
Des ossements ? Des cendres ? Des regrets ? Des remords ?
En ressortirons-nous au contraire plus forts,
En véritables enfants de Gigante ?*

Extraits du journal de Madilia.

« ...JE M'APPELLE Bilamber. J'ai perçu ton appel, Zaslo Merticant : il a résonné en moi pendant que je marchais sur le sentier qui relie ma maison et notre village. Les gens de mon peuple ont alors proclamé que j'étais leur oreille et leur porte-parole, et ils ont chanté mon nom. Des murmures résonnent en moi depuis que je suis né, je les perçois comme les souffles des dieux. Longtemps mes parents ont cru que je fabulais, mais aujourd'hui ils ont enfin compris quel rôle m'était destiné, et ils me vénèrent. Mon peuple et moi habitons le massif du Rohong, dans la région du Lormonant. Nous nous sommes installés il y a de cela vingt mois gigantins près du lac des Arbres pétrifiés, à six mille mètres d'altitude. Le lac nous fournit l'essentiel de notre alimentation : poissons, serpents d'eau et crustacés à carapace bleue dont la chair est savoureuse, que nous appelons lobstangues. Nous y puisons également l'eau pour arroser nos cultures... »

La voix de l'enfant se tut. Zaslo estima son âge à huit ou neuf ans.

Il perçut l'émotion qui l'imprégnait. Le chuchoteur n'était sans doute pas seul. On entendait par instants d'autres murmures, des bruits évoquant les raclements de gorge ou les quintes de toux. La perfection de son confed offrait un contraste saisissant avec sa jeunesse.

« Nous avons constaté des phénomènes climatiques inhabituels ces derniers temps. Des boules de feu sont apparues, qui ont incendié nos récoltes, détruit une partie de nos maisons et tué une centaine des nôtres. Des pluies d'éclairs tombent du ciel pourtant sans nuage, rendent l'eau dangereuse et tuent les pêcheurs. Nous avons prié Ashokta notre dieu de nous venir en aide. Et nous avons entendu ta voix, Zaslo Merticant. Nous avons cherché les abris et, guidés par Ashokta, nous avons découvert, dans les plaines situées plus bas, à mille cinq cents mètres d'altitude, d'immenses grottes entourées de la matière transparente dont tu parles. Certains de ces piliers, certaines de ces poutres étaient emplis de la lumière des boules de feu qu'ils avaient capturée. Nous avons alors su que ta parole était juste, qu'Ashokta avait répondu à nos prières, que tu étais son envoyé. Nous avons commencé sans tarder notre migration vers le pied du massif. Nous abandonnons les hauts plateaux pour transporter les gens de notre peuple, notre bétail, nos réserves, nos meubles dans les grottes où nous resterons abrités jusqu'à ce que le grand orage soit passé. Ensuite, nous remonterons et reconstruirons notre village avec cette matière cristalline qui nous évitera d'être frappés par les boules de feu et les éclairs. Nous préviendrons les autres peuples de la vallée en utilisant tous les moyens à notre disposition. Nous sommes dépourvus de technologie, de com satellitaire et de tout autre système de communication à distance, alors nous enverrons nos messagers, animaux ou humains, nous organiserons des rencontres avec les représentants des autres communautés, nous les inviterons au besoin à se réfugier dans les grottes, qui sont suffisamment vastes pour accueillir d'autres populations. Par ma voix, mon peuple te rend hommage, Zaslo Merticant. Sans toi, l'orage nous aurait surpris et décimés sur les plateaux qui n'offrent aucune protection. Je ne sais pas qui tu es, comment tu as découvert le secret des chuchotements, je ne sais même pas si tu recevras ma réponse, mais sache que mon peuple et moi te vénérerons jusqu'à la fin des jours qu'Ashokta notre dieu nous donnera à vivre. Que ton nom soit à jamais béni... »

« ... réponse du peuple des Enraces à Zaslo Merticant. Réponse du peuple des Enraces à Zaslo Merticant. Nous avons entendu votre appel, moi, Aphelle et mon frère jumeau, Zerl. Une maladie nous a condamnés, mon frère et moi, à rester à jamais immobiles et aveugles. Une vieille tante s'occupait de nous. Elle nous donnait à manger et à boire, elle nous lavait et nous massait afin que notre sang puisse

circuler. Notre seule façon de communiquer avec le monde a été de développer notre sens de l'ouïe. Mais nous n'avions encore jamais réussi à comprendre les chuchotements qui nous parvenaient, nous n'étions jamais parvenus à échanger avec les autres chuchoteurs de Gigante. Puis nous vous avons entendu, Zaslo, nous avons compris vos paroles, nous les avons confiées à notre tante, qui les a elle-même rapportées à Prisko, le chef de notre peuple. Il ne les a d'abord pas prises au sérieux, puis le rêveur, un ancien du village réputé pour sa sagesse, a déclaré qu'une grande menace pesait sur nous, et Prisko est venu nous rendre visite, nous que les autres surnomment les gémaudits. Nous lui avons répété vos mots. Comme les derniers orages avaient engendré de l'inquiétude par leur violence, il a pris la décision d'envoyer un groupe d'hommes à la recherche des abris que vous décrivez. Ils ont trouvé, pas très loin de Haute Terre, un ensemble de grandes cavités pourvues de cette matière transparente qui, selon vous, piège l'électricité. Prisko a décidé d'y mettre le peuple à l'abri jusqu'à la fin de l'alignement des douze lunes. Puis il a résolu de transmettre votre message aux autres communautés du Grazant, la région où nous vivons, tout près de ces immenses étendues ondulées et désertiques, peuplées de serpents géants et d'animaux féroces. Nous utiliserons à cette fin les communications spatiales en espérant que les satellites sont toujours opérationnels (nous ne recevons plus d'ondes depuis un certain temps, sans doute, selon les techniciens, à cause de l'augmentation de l'intensité électrique dans l'atmosphère, qui brouillerait les échanges entre Gigante et les objets célestes). Zerl et moi ne sommes plus les gémaudits de Haute Terre. On nous a installés dans l'une de ces cavités, et deux jeunes femmes ont été mises à notre entière disposition. Nous ressentons, dans notre chair immobile, des frémissements annonciateurs du prochain cataclysme. On vient nous consulter à tout propos et, nous avons beau nous en défendre, on nous considère comme des entités célestes, un culte commence à se développer sur nos modestes personnes. Mais ce n'est rien en comparaison des prières et des louanges qui vous sont adressées, Zaslo Merticant. On dit de vous que vous êtes un dieu. En êtes-vous un ? Êtes-vous descendu des cieux pour nous sauver ? Nous n'avons rien à exiger de vous, mais nous serions heureux de recevoir une réponse de celui à qui nous devons probablement de survivre. Toute nouvelle parole de votre part serait une bénédiction. L'imminence de la catastrophe soulève en effet des peurs profondes chez les Enraces, et la frayeur engendre souvent des comportements aberrants. Notre tante, paix à son âme, a elle-même mis fin à ses jours en se jetant dans une mare d'eau bouillante. Estimait-elle que, maintenant qu'elle ne s'occupait plus de nous, elle était devenue inutile ? Elle a sacrifié une grande partie de sa vie à notre service, et Prisko, en pensant la

soulager, n'a fait que lui retirer sa raison de vivre. On nous dit également que des gens se battent à mort pour un oui pour un non, que d'autres accumulent des réserves de crainte de manquer, que les exactions et les dégradations se multiplient. Votre parole, Zaslo, rétablirait sans aucun doute l'ordre et ramènerait le calme dont nous avons besoin pour traverser cette période difficile. Nous ne sommes pas certains que vous entendrez notre réponse : peut-être serez-vous déjà reparti. Les communications fonctionnent-elles dans les deux sens ? Quoi qu'il en soit, Prisko, notre chef, et les autres membres de notre peuple se joignent à nous pour vous assurer que nous vous sommes à jamais reconnaissants... »

« ... j'ai toujours entendu des voix, mais c'est la première fois que j'en entends une aussi clairement. Je n'ai pas osé en parler aux autres. Ils me maltraiteraient, me tueraient peut-être. Ils n'aiment pas ce qu'ils ne comprennent pas. Ils ne me comprennent pas. Ils ne m'ont jamais aimé. Les autres m'ont souvent battu. Ils me traitaient de débile ou d'arriéré. Je ne leur ai pourtant parlé des voix qu'une seule fois. Ensuite, je n'ai plus jamais rien dit, pas même à mes parents. Je sais que vous avez raison, qu'un grand orage menace, je l'ai vu dans le ciel, mais, si j'essaie de le leur dire, ils ne me croiront pas. Ils ne croient que ce qu'ils voient, touchent, entendent, goûtent et sentent. Ils ont fait de la matière, de l'étude, de la technologie leurs seules raisons de vivre. Ils pensent que les connaissances leur apporteront le bonheur. Je suis convaincu qu'ils se trompent, j'ai lu dans les âmes que la joie jaillit d'une autre source, profonde, inconnaissable. Que dois-je faire ? Tenter malgré tout de les prévenir ? Je suis conscient de les condamner à une mort certaine si je ne leur révèle pas votre avertissement, mais je redoute d'affronter leur courroux, leur jugement. J'ai moi-même exploré les environs à la recherche de l'un de ces abris dont vous parlez, et il ne m'a fallu que deux quartiers pour trouver un endroit où tous pourraient se réfugier. J'ai vu la lumière prisonnière des cristaux ; ils nous protégeraient sûrement du grand orage. J'ai pris la décision suivante : j'en parlerai d'abord à mes proches, à mes parents, à mes sœurs, et leur demanderai, si je réussis à les persuader, d'en informer les autres. S'ils refusent de m'écouter, je serai donc le seul à survivre. J'enverrai un nouveau message bientôt en espérant que vous le recevrez, tout comme j'espère que vous avez reçu celui-ci. Je m'appelle Élion, et je suis l'un des descendants du peuple des Rabars, originaires de la planète Ölmör, arrivés sur Gigante il y a de cela quatre siècles TU. Je viens de passer les trois mois gigantins et je n'ai toujours pas choisi mon avenir, comme le veut l'usage à mon âge. J'ignore quel métier exercer. Ou plutôt, si, mais ni mes parents ni les autres ne l'accepteront : j'aimerais être un

explorateur des possibilités humaines, que je pressens immenses, la preuve, cette communication à distance qu'aucune loi ne peut expliquer. Je vais essayer de parler de votre message à mes proches, et j'aviserai selon leur réponse. S'ils refusent de me croire, alors je partirai avant la tombée de la nuit de l'alignement des douze lunes et m'installerai dans l'une des cavités que j'ai découvertes... »

« ... nous avons bien reçu votre message et avons fait le nécessaire pour prévenir le plus grand nombre possible. Nous avons constaté des migrations inhabituelles et massives de tolkans. Ces grands mammifères cornus se dirigeaient vers un défilé d'une largeur d'un kilomètre. Certains d'entre nous les ont suivis. Les animaux nous ont conduits aux grottes dont vous parliez dans votre communication. Non seulement ils avaient trouvé les refuges, mais également des sources souterraines d'eau potable qui leur permettront, qui nous permettront, de tenir un long moment si nécessaire. Nous avons également remarqué que certains arbres et d'autres plantes se débarrassaient de leurs graines de façon systématique et inhabituelle. Nos spécialistes en ont déduit que les végétaux se préparaient à l'orage en dispersant et enfouissant leurs semences dans la terre, comme s'ils prévoyaient le renouvellement. Nous envisageons d'abandonner nos villes, nos villages et nos fermes le jour avant la nuit de l'alignement des douze lunes. Nous savons que nous n'en retrouverons que des cendres, nous qui étions si fiers de leur architecture, de leur élégance, de leur harmonie. Nous les rebâtirons après le cataclysme, encore mieux si possible. En attendant, nous nous préparons à l'exode en tentant de convaincre les récalcitrants, ceux qui pensent que nous exagérons le danger, qu'il ne se produira rien de plus qu'un orage habituel...

... avons été interrompus par une nuée d'insectes qui se sont abattus sur les silos...

... tentons de les déloger à l'aide des nanorobots volants qui les traquent jusque dans le cœur des épis. Nous craignons que les grains ne soient irrémédiablement endommagés. Nous avons interprété l'attaque de la nuée comme un nouveau signe avant-coureur du grand orage. Nous vivons dans les plaines du Porgant, réputées pour leurs rendements exceptionnels. Nous avons l'habitude de combattre les craktes, ces insectes voraces sur lesquels nous lâchons nos petites merveilles technologiques nettement plus efficaces que les fondeurs et autres rapaces. Il s'agissait cette fois d'une nuée exceptionnelle par sa taille et son agressivité. Nous craignons désormais de manquer de réserves, mais nous affronterons cette difficulté comme nous les avons toutes affrontées depuis maintenant plus de soixante mois gigantins. Nous sommes trois antennes à avoir reçu simultanément votre appel, ce qui a donné un grand crédit à notre communication devant

l'assemblée des Anciens. Nous n'avions jusqu'alors perçu que des murmures sans signification apparente. Nous ne savons pas quelle distance nous sépare de vous, mais, même si nous ne nous rencontrons jamais, nous, les trois antennes et l'ensemble de notre communauté... »

« ... Orbel le Jeune, descendant d'une très longue lignée de chuchoteurs, et mille fois béni soit le saint nom de notre mère Gigante. J'ai entendu l'appel de Zaslo Merticant depuis le Carmaük dans le Bragant. J'ai été exaucé bien davantage que j'aurais pu l'espérer. Je suis le chuchoteur qui a eu l'immense privilège de recevoir le message. Je ne me sens pas digne de l'honneur qui m'est échu. La voix de Zaslo m'a parlé dans ma propre langue. J'ai compris ses mots et les ai répétés fidèlement à mon peuple. Ils m'ont cru. Ou plutôt, ils ont cru Zaslo. Les âmes pures reconnaissent immédiatement l'accent de la vérité. Nous nous préparons aux temps difficiles, à la nuit de l'alignement des douze lunes. Les nôtres cherchent avec énergie les refuges dans lesquels nous pourrions nous retirer pendant que le grand orage ravagera la surface de Gigante. Il n'y a pas d'autre peuple que nous sur Grand Île, notre terre située en plein milieu de Ceintremar, mais j'espère que mon propre appel sera perçu par les peuples disséminés sur Gigante. Je crierai sans cesse le nom de Zaslo pour qu'il soit célébré comme il le mérite. Gigante est notre mère, il sera notre père et sauveur. Que votre quartier soit béni. Que viennent les temps du lien... »

« Il faut que tu partes. »

Madilia se redressa, les mains nouées sous son ventre arrondi. À l'étroit dans sa combinaison, elle peinait de plus en plus à parcourir les galeries jusqu'au vaisseau, puis, au-delà, jusqu'à la rivière, pour rapporter de l'eau et des poissons. Son temps de récupération s'allongeait après chaque expédition.

« Pas sans toi », protesta-t-elle d'une voix forte.

Il marqua un temps de silence pour bien choisir ses mots. Les yeux de Madilia brillaient comme deux étoiles dans la pénombre de la grotte. La fatigue se traduisait chez elle par des cernes profonds et sombres.

« Il faut que tu partes avant qu'il ne soit trop tard, reprit-il d'un ton calme. Tu vas accoucher dans une trentaine de quartiers, et tu as besoin de temps pour trouver un abri sûr.

— Pars avec moi.

— Tu sais bien que je ne le peux pas : je dois rester ici et continuer de lancer le message pour qu'un maximum de Gigantins l'entendent.

— Il n'y a pas de cristaux dans le labyrinthe.

— Je prendrai le flux juste avant le déclenchement de l'orage. Il devrait me conduire au même endroit que toi. »

Elle eut un petit soubresaut, comme si elle recevait un choc.

« Ton fils est de plus en plus agité. » Ses traits se crispèrent. « Et si tu n'as pas le temps de sauter dans le flux ? »

Il se rapprocha d'elle, posa une main sur son ventre. Les chuchotements s'étaient tus quelques instants plus tôt, le silence était retombé sur la petite cavité. Ils résonnaient parfois tous en même temps, se chevauchaient, donnaient l'impression qu'une foule agitée avait envahi le labyrinthe.

« Je prendrai le temps, répondit-il.

— Pourquoi ne partirais-je pas en même temps que toi ?

— Parce que tu as de plus en plus de mal à marcher, que tu ne pourras peut-être plus bouger dans quelques quartiers, et que tu dois trouver les meilleures conditions pour donner naissance à notre fils.

— Nous ne sommes pas certains de nous retrouver si je m'en vais avant toi. »

Il sentit un petit choc dans sa paume ; un coup de pied de l'enfant. Madilia poussa un gémissement.

« Je te retrouverai où que tu sois, affirma-t-il d'une voix sourde. J'ai très envie de connaître mon fils. Et très envie d'avoir un avenir avec toi. » Il plongea ses yeux dans ceux de la jeune femme. « Tu sais que j'ai raison, n'est-ce pas ? »

Des larmes roulèrent sur les joues de Madilia.

« Qui t'apportera à manger ?

— Ne t'inquiète pas de ça. Je sortirai pour subvenir à mes besoins. Je veux seulement être certain d'être entendu par le maximum de gens.

— Et les pombes ? Je ne serai plus là pour les éloigner.

— Elles m'ont assimilé à toi, elles ne m'attaqueront plus.

— Tu crois que je peux prendre le flux dans mon état ? »

Il posa la joue sur le ventre de Madilia.

« Le jid te protégera. Une fois qu'il t'aura déposée à destination, cherche un abri sûr et de quoi t'alimenter. Je te rejoindrai le plus rapidement possible, avant ton accouchement, j'espère.

— S'il n'y a pas d'abri dans le Carmaük, pourquoi y en aurait-il là-bas ? »

Il se redressa et lui prit le visage entre ses deux mains.

« Aie confiance : je suis persuadé que tu trouveras. Tu ne peux plus redescendre à pied en bas du massif dans ton état. La seule façon pour toi de partir, c'est de chevaucher le flux.

— Ce serait la première fois sans toi. »

Il l'embrassa, bouleversé, tracassé tout à coup par le pressentiment qu'un long temps s'écoulerait avant qu'ils ne soient réunis.

« Tu peux voyager seule avec le jid. » Il lui caressa le ventre avec une grande tendresse. « Et puis tu ne seras pas vraiment seule.

— Le flux ne sera pas dangereux pour lui ?

— Le jid le protégera lui aussi. »

Une ombre de tristesse glissa sur le visage de la jeune femme.

« Je n'ai pas envie de te quitter, mon amour.

— Tu sais qu'il le faut. Je t'accompagne jusqu'au puits du flux. Je l'attendrai avec toi. »

Le flux se présenta environ un quartier plus tard. Zaslo perçut sa vibration un bon moment avant que le geyser lumineux ne jaillisse du puits au centre de la grande salle. Ils étaient restés assis l'un à côté de l'autre sans bouger ni parler, baignant dans une douce tristesse. Madilia s'était résignée. Tant d'incertitudes pesaient sur l'avenir qu'elle admettait la nécessité de se mettre à l'abri pour permettre à leur enfant de naître dans les meilleures conditions. Elle acceptait également l'idée que Zaslo ne l'accompagnerait pas, que son devoir lui commandait de rester dans la pièce des chuchotements pour sauver le plus de vies possible. La tristesse la déchirait de haut en bas, comme si elle voulait laisser une moitié d'elle dans le labyrinthe du Carmaük.

« Je sèmerai des signes pour que tu me retrouves, murmura-t-elle.

— Ça me rappelle la très vieille légende d'enfant perdu qui dissémine des cailloux pour retrouver le chemin de sa maison. » Il ne parvint pas à masquer l'émotion qui étranglait sa voix. « Ne t'inquiète pas : la vie nous réunira. Prépare-toi : le flux vient.

— J'entends aussi sa vibration. Tu es certain qu'il te conduira au même endroit que moi ?

— Rappelle-toi le planisphère de la Guilde : les flux ont toujours les mêmes portes d'entrée et de sortie. »

En même temps qu'il prononçait ces mots, il songea que le grand orage risquait de bouleverser de façon radicale le réseau des flux ; il chassa énergiquement cette pensée de son esprit pour ne pas sombrer dans le désespoir.

Madilia se leva avec difficulté. Il lui prit la main et l'accompagna jusqu'au bord du puits. La double vibration augmentait en lui, celle du flux et la sienne ; leur harmonie envoûtante, irrésistible, lui hérissait la peau, la couvrait de frissons, de brûlures. Son corps tout entier se préparait à la fantastique dissolution dans l'énergie des particules électriques. Il en ressentait le besoin fondamental dans ses cellules, dans ses fibres.

Madilia l'étreignit à l'étouffer.

« Je suis tellement heureuse de te connaître, Zaslo, lui murmura-t-elle à l'oreille. Tellement heureuse que tu sois entré dans ma vie. Promets-moi de prendre soin de toi. De nous.

— Je te le promets. »

Le geyser jaillit du puits dans une pluie de grésillements et de crépitements, léchant les parois et la voûte de la grotte.

Les lèvres de Madilia se posèrent une dernière fois sur celles de Zaslo, puis elle le repoussa d'un geste brusque, presque violent, et s'avança d'un pas déterminé vers le geyser de lumière. Il dut reculer de trois pas pour résister à la tentation de la rejoindre lorsqu'elle sauta dans le flux et qu'elle disparut dans les particules scintillantes, comme happée par une bouche invisible.

« ... de Likal, chuchoteur du peuple des Plasgues, à Zaslo Merticant. De Likal, chuchoteur du peuple des Plasgues à Zaslo Merticant. J'ai entendu ton appel et prévenu les doges de notre peuple... »

Zaslo essuya ses larmes d'un revers de manche et se concentra sur les paroles du chuchoteur. Trois quartiers au moins qu'il n'avait ni mangé ni bu, allongé sur le matelas d'herbes séchées, terrassé par le chagrin. Trois quartiers qu'il n'avait pas délivré son message. Trois quartiers qu'aucun chuchotement n'avait retenti dans la petite pièce. Il s'était cru à jamais seul, comme si le monde l'avait abandonné, comme si les derniers événements, comme si toute son existence n'avaient été qu'un mauvais rêve.

« ... nous sommes désormais en lieu sûr... »

... de Maris Prichenn, de la région du Lokodant, merci à vous, Zaslo Merticant, de nous avoir alertés de l'imminence du grand orage. Nous avons dû parcourir des milliers de kilomètres à bord de nos glisseurs pour trouver un refuge. Nous sommes à présent en sécurité...

... nous avons reçu votre appel et nous nous sommes retirés dans les grottes proches des Quilleroles. Les signes se multiplient qui annoncent l'arrivée prochaine du grand orage : les migrations massives des animaux sauvages, les nuées d'oiseaux et d'insectes qui assombrissent notre ciel, l'apparition soudaine de plantes inconnues qui dégagent une activité électrique importante. La voûte céleste elle-même a pris des teintes étonnantes, les vents soufflent à une vitesse et une puissance inhabituelles. Soyez remercié, Zaslo Merticant...

... un salut ému du peuple belsedek, que tu as déjà sauvé, Zaslo. Nous te vouons un respect et un amour éternels... »

« ... je suis Zaslo Merticant, et je vous parle depuis le massif du Carmaük dans les terres mouvantes de la région du Bragant... »

CHAPITRE 31

*Vient le grand orage,
Emportant tout sur son passage.
Vient le grand orage,
À la fin de chaque âge,
Vient le grand orage,
Et son formidable tapage,
Vient le grand orage,
Et ses terribles ravages,
Vient le grand orage,
Prédit par Zaslo le sage.*

Comptine enfantine de la région
du Phalkant, Gigante.

LES POMBES désertèrent le labyrinthe au crépuscule. Elles le survolèrent sans prêter attention à Zaslo au moment où il parcourait la grande galerie avec les coquilles remplies d'eau, les poissons pêchés dans la rivière et les deux feuilles qui avaient commencé à s'emplir de lumière.

Il avait visité une dernière fois le vaisseau, s'attardant un moment sur les signes qui déferlaient sur les plafonds et les cloisons, essayant d'y déceler des éléments nouveaux, mais les nanotechs se contentaient de revenir en boucle sur le grand orage imminent : lignes brisées tombant des hauteurs, lignes horizontales symbolisant l'empilement des cadavres, double cercle brisé signifiant le bouleversement de la surface de Gigante... Il avait vu le crépuscule s'installer lentement, les premières lunes se lever, les arbres s'allumer, il avait perçu, aux picotements brûlants sur sa peau, une augmentation brutale de l'activité électrique, il avait vu une pluie d'éclairs s'abattre sur le cirque, accompagnée de roulements menaçants, puis il avait décidé de revenir une dernière fois dans la pièce des chuchotements avant de se rendre dans la grotte du flux.

Les réponses à ses appels s'étaient multipliées ces derniers quartiers, en provenance de toutes les régions de Gigante. Zaslo avait

classé les chuchoteurs en deux catégories : ceux issus d'une longue lignée dont le premier maillon avait la plupart du temps perçu l'incompréhensible appel des géants, et les autres qui avaient entendu spontanément son message, sans doute parce qu'ils avaient une conformation cérébrale particulière – en d'autres termes : un don – et lui avaient répondu en utilisant les propriétés conductrices des flux électriques à l'activité de plus en plus soutenue à mesure que se rapprochait le grand orage. Les chuchoteurs apparaissaient probablement en grand nombre lorsque la nécessité s'en faisait sentir, comme si la planète modelait ses habitants en fonction de ses besoins. Ils formaient désormais une sorte de réseau relié à l'activité électrique qui transportait leurs voix, leurs ondes, jusqu'à la grotte d'où leur parlait Zaslo – la planète disposait-elle de plusieurs de ces endroits aux propriétés acoustiques particulières ?

Une fillette d'une tribu aquatique avait perçu l'appel depuis l'embarcation de ses parents qui remontaient un fleuve aux dimensions extravagantes à bord d'habitations flottantes surnommées *l'Aquarmada*. Elle s'était placée, pour répondre, au sommet d'une falaise surplombant le gigantesque cours d'eau et dont les entrailles regorgeaient de matière cristalline protectrice ; sa voix grêle, portée par d'invisibles vagues, avait fini par s'échouer dans la minuscule excavation où veillait Zaslo. Il s'était demandé si leur sensibilité, leur réceptivité ne mettait pas les chuchoteurs en danger, qu'ils fussent issus ou non d'une lignée, s'ils pourraient tolérer la formidable intensité du grand orage, un peu comme des prises électriques ordinaires incapables de supporter une brusque surtension. Ces communications nombreuses, enchevêtrées, parfois incompréhensibles, lui avaient en tout cas montré que son appel avait été reçu dans la plupart des régions de Gigante, y compris à Magniz où un plan d'évacuation d'urgence avait été mis en place.

« ... le nouveau gouvernement a décidé d'appliquer le principe de précaution. Une étude scientifique a montré la corrélation entre l'alignement des lunes, les soudaines migrations massives des animaux sauvages et le déchaînement de l'activité orageuse. Des milliers et des milliers de gens se dirigent vers les abris préparés par les militaires et d'autres équipes de volontaires. La ville est maintenant pratiquement vidée de ses habitants. On surnomme cet exode l'effet Zaslo... »

Le bruissement d'ailes des pombes s'estompa peu à peu, supplanté par des grondements sourds prolongés. Zaslo mangea les poissons et vida les coquilles pleines d'eau. Le temps était venu de s'en aller, de rejoindre Madilia à l'autre extrémité du flux. La tentation de partir l'avait visité à maintes reprises, mais il avait résisté, se disant que certains n'avaient pas encore reçu son message et qu'il devait tenter de les prévenir jusqu'au dernier moment.

« ... je me suis promenée dans les rues de Magniz. Quelle étrange impression m'a procurée la capitale planétaire abandonnée. Je n'ai pas suivi les autres, bercée par la certitude que mes jours étaient de toute façon comptés, que la vie, qui m'a offert le précieux don d'entendre les chuchotements, compenserait en me faisant mourir plus tôt. J'ai décidé de contempler l'orage comme on assiste à un spectacle grandiose. Je n'y survivrai pas, mais je préfère disparaître dans un ultime embrasement plutôt que de vivre un long temps dans la souffrance. Mon don, je le sais, me condamne à la solitude affective, à la marginalité. Je n'ai pas cherché à être chuchoteuse. Je fais partie de ces gens, jeunes pour la plupart, qui ont entendu l'appel de Zaslo Merticant. On en a recensé une trentaine pour la ville de Magniz, trente qui ont perçu le même message sans que pas l'un d'entre eux n'ait été connecté. C'est d'ailleurs cette disparité qui a donné du crédit à nos propos. Quand trente enfants de différents milieux prononcent exactement les mêmes mots dans le même temps, les politiciens les plus corrompus eux-mêmes leur prêtent attention. Certains de ces chuchoteurs ont perdu la raison ; leur extrême sensibilité rend leur psychologie fragile. On nous a rassemblés dans un lieu d'études et livrés aux plus éminents spécialistes de la planète. Nous avons subi une batterie d'examens. Ils en ont conclu que nous ne pouvions pas tricher, que nous percevions réellement des voix provenant de lieux lointains, que Gigante réservait encore bien des surprises à ses habitants. Puis les expériences scientifiques sont venues corroborer nos dires, enfin les dires de Zaslo, et le gouvernement a organisé les opérations de sauvetage... »

Zaslo ramassa les deux feuilles lumineuses et lança un dernier regard à la grotte, au lit d'herbes sèches, aux coquilles de bois vides, aux feuilles qui avaient servi à emballer les poissons. Il avait hâte maintenant de sortir du Carmaük, de chercher un abri, de partir à la recherche de Madilia.

« ... Gigante va bientôt devenir une planète morte. Je me demande si les miens survivront, si les cristaux ont vraiment la capacité de piéger toute l'électricité engendrée par le grand orage... »

Zaslo prononça une dernière fois l'appel, mit toute sa conviction dans sa voix, puis s'engagea dans la galerie et se dirigea d'un bon pas vers la grotte du flux.

Il perçut la vibration, la trouva faible, présuma que le flux était en approche, se concentra sur sa propre vibration, qui se dissociait nettement de la première. Mais, alors qu'il cherchait le jid, l'accord parfait, il s'aperçut que les choses ne se présentaient pas comme d'habitude : il ne ressentait pas l'élan qui le poussait à se jeter dans la nuée de particules brillantes. Le geyser apparut, à peine perceptible,

puis disparut presque aussitôt, vaincu sans combattre par l'obscurité de la grotte.

Un grand froid se diffusa en Zaslo. Il prit conscience que le flux s'était interrompu, comme s'il avait perdu toute sa puissance. Une douleur presque insupportable se déploya du sommet de son crâne jusqu'aux extrémités de ses membres. Les modifications opérées par l'orage avaient commencé. La pensée de Madilia le traversa. Il ne la reverrait jamais, il ne connaîtrait pas son fils. Il suffoqua. Il existait certainement un moyen de sortir du labyrinthe. Peut-être trouverait-il des salles pourvues de cristaux ? Peut-être lui fallait-il retourner dans le vaisseau, qui avait supporté l'orage des onze lunes alignées ? Mais était-ce grâce à l'enveloppe végétale qui l'avait entièrement recouvert – ce même bouclier qui avait empêché une caisse de l'expédition Primani d'être pulvérisée – ou à la composition de son alliage ? En ce cas, pourquoi les géants ne s'y étaient-ils pas réfugiés pendant l'orage des onze lunes ? Pourquoi leurs squelettes étaient-ils restés intacts alors qu'ils auraient dû être réduits en cendres par l'intensité du phénomène ?

Il vit les géants tomber l'un après l'autre tandis que des éclairs jaillissaient des galeries et jetaient leurs lueurs vives dans leur refuge. Fauchés par des lames invisibles. Foudroyés.

Une vision décalée.

Ils avaient prévu l'orage, mais pas deviné que l'air se chargerait d'électricité, que les particules détruiraient instantanément leurs centres moteurs, leurs cerveaux, leurs organes. Ne supportant pas la chaleur excessive de Gigante, se croyant à l'abri dans les profondeurs du massif, ils n'avaient même pas songé à se réfugier dans leur vaisseau.

Elle résidait sans doute là, la solution. Puisque le flux s'était tari, il lui fallait demeurer à l'intérieur de l'appareil le temps de l'orage. Les nanotechs dresseraient peut-être une infranchissable barrière contre les particules. Les grondements se succédaient, de plus en plus puissants, donnant l'impression que des divinités chtoniennes se réveillaient d'un long sommeil dans les profondeurs du sol. Les éclairs qui crachaient leurs éclats éblouissants ne relevaient pas cette fois d'une vision. Les éléments ne tarderaient pas à se déchaîner. Il parcourut en hâte les galeries qui remontaient vers le vaisseau et s'engouffra dans l'immense soute. Les signes émis par les nanotechs défilaient de plus en plus vite sur les parois et les plafonds, comme pris de folie, incohérents. Il s'appliqua à remettre de l'ordre dans ses pensées affolées, à formuler le plus clairement possible sa question : serai-je protégé de l'orage en restant dans le vaisseau ? Il lui sembla distinguer le symbole qui le représentait et traversait à toute allure le plafond, entouré d'une multitude d'autres figures. Les nanotechs

paraissaient avoir perdu tout contrôle. Négligeant les plates-formes gravitationnelles, gravissant les dix niveaux par les escaliers aux marches étonnamment hautes, il se rendit à l'étage supérieur. Il découvrit, en se plaçant devant la baie transparente, un spectacle dantesque : les éclairs tombaient en pluie du ciel de plus en plus sombre, d'autres couraient en zigzagant entre les fougères et les arbres. Quatre lunes rapprochées apparaissaient au-dessus de la ligne d'horizon. Des boules de feu dévalaient les pentes de la falaise bordant le cirque, peu volumineuses pour l'instant, et se pulvérisaient sur les rochers ou d'autres obstacles dans des gerbes de particules étincelantes.

Le vaisseau fut tout à coup plongé dans une indéchiffrable pénombre. Les signes avaient cessé d'apparaître sur les cloisons et sur les plafonds. Les nanotechs avaient abandonné toute activité.

Il demeura un long moment devant la baie vitrée, incapable de prendre la moindre décision, fasciné par le spectacle des éléments qui se déchaînaient. Sept lunes se regroupaient désormais dans le ciel. Hors de question de sortir pour aller chercher de l'eau ou des poissons. Les éclairs qui tombaient sans discontinuer ou qui jaillissaient de terre et couraient entre les troncs l'auraient immédiatement électrocuté. Ils frappaient régulièrement la coque du vaisseau sans la traverser.

La pensée de Madilia ne le quittait pas. Il espéra qu'elle avait réussi à trouver un abri sûr. Avait-elle déjà accouché ? Leur enfant avait-il supporté sans dommage le voyage sur le flux ? Il lui avait fait le serment de les rejoindre, mais il avait trop tardé, persuadé qu'il disposait d'une marge de manœuvre plus importante. Il était de moins en moins certain que le vaisseau offrît un refuge fiable. Une boule de feu surgit de la forêt de fougères et frôla la coque en abandonnant sur son passage un sillage de flammes et de cendres. Des piqûres caractéristiques lui indiquèrent que les particules nocives perforaient l'alliage.

Il descendit dans la pièce que Madilia et lui avaient transformée en chambre et s'étendit sur ce qu'il restait du matelas d'herbes séchées. À bout de forces, il sombra dans un sommeil agité.

Lorsqu'il se réveilla, il regagna le dernier étage et se rendit compte qu'il était pris au piège. Neuf lunes s'étaient rejointes dans le ciel de plus en plus sombre. Les nanotechs ne le protégeraient pas des atteintes de l'orage. Elles ne fonctionnaient plus ; soit elles s'étaient mises en sommeil pour assurer leur propre survie, soit l'activité électrique les avait détruites. Elles ne modifieraient en tout cas pas la structure de l'alliage pour filtrer les particules, et rien n'empêcherait les boules de feu de transpercer la coque comme une vulgaire feuille

de papier. L'hypothèse s'imposa en lui que les nanotechs avaient volontairement désactivé les matériaux pour les rendre neutres, pour ne donner aucune prise aux éléments, la raison pour laquelle, sans doute, le vaisseau avait subi sans dommage l'orage des onze lunes.

La fréquence et le volume des boules de feu augmentaient avec une régularité de métronome. Leurs explosions illuminaient la nuit naissante. Des arbres fauchés s'effondraient comme des masses, les rafales violentes dispersaient leurs feuilles lumineuses jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que de minuscules lucioles dans le lointain. Le ciel se couvrait de nues ténébreuses qui occultaient en partie les lunes et les étoiles. Les roulements fracassants de tonnerre transperçaient la coque et faisaient vibrer le plancher.

Il attendit encore quelques instants avant de se résoudre à regagner le labyrinthe. Son métabolisme renforcé par les flux supporterait mieux que les géants l'intensité électrique lorsque l'orage battrait son plein. Il dévala les escaliers et, une fois dans la soute, il courut vers l'orifice qui ouvrait sur la première galerie. Au moment où il s'y engouffrait, une boule de feu perfora le fuselage, traversa tout l'espace, percuta la partie opposée et sortit aussi facilement qu'elle était entrée. L'alliage gouverné par les nanotechs ne lui avait offert aucune résistance. Des milliers de brûlures criblèrent la peau de Zaslo sur son visage et sous son vêtement. L'air qu'il inspira lui irrita la gorge et les poumons. Il s'enfonça rapidement dans la première galerie. Il n'avait pas besoin désormais de se repérer aux signes gravés sur les parois, son corps choisissait d'instinct le bon itinéraire. Des éclats aveuglants parcouraient les galeries, suivis ou précédés de grondements assourdissants. Il se rendit dans la grotte du puits, se disant que, si par miracle le flux revenait, il serait là pour le chevaucher. Une odeur indéfinissable, un mélange de brûlé et de minéral liquéfié, masquait désormais les déjections des pombes et les effluves de moisissures.

Il aperçut les squelettes des géants et les ossements des hommes de l'expédition Primani. La plupart de ces derniers étaient intacts, à l'exception de ceux déchiquetés par les pombes, ce qui semblait signifier que ni les boules de feu ni les éclairs ne les avaient touchés lors du précédent orage – mais l'orage des douze lunes atteindrait sans doute une puissance inégalée, probablement exponentielle ; impossible de prévoir ses effets.

Il s'avança vers le puits. Aucune vibration. Les flux étaient-ils sortis de leurs canaux habituels pour gonfler la puissance de l'orage ? Un vacarme interminable lui donna à croire qu'une partie du labyrinthe s'affaissait. De petits animaux au pelage rayé qu'il n'avait jamais vus traversèrent la salle en trotinant. Une impulsion lui commanda de les suivre. Leur instinct les guidait probablement vers un abri sûr. Il

accéléra le pas pour garder le contact avec eux. Il les suivit dans une succession de galeries plus ou moins longues, traversa plusieurs grottes sans les perdre de vue, éclairé de temps à autre par les lueurs saccadées des éclairs.

Ils disparurent par un passage minuscule, à peine visible, et il se retrouva seul dans le large tunnel où ils l'avaient conduit. Il tenta de revenir sur ses pas. Comme il avait emprunté un itinéraire inhabituel, il se perdit et fut incapable de retrouver la grotte du puits. Il marcha plusieurs vingtes sans jamais repérer de signes gravés sur les parois. Les éclairs gagnaient en fréquence, en virulence, les grondements en puissance. Une boule de feu surgit derrière lui. Il courut le long de la galerie, pourchassé par le crépitement menaçant de la sphère incandescente. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui apprit qu'elle occupait toute la galerie et comblait rapidement l'intervalle ; c'étaient vraisemblablement elles, les boules de feu, qui avaient foré le labyrinthe, percé la roche, façonné les parois et les voûtes avec une précision chirurgicale.

Hors d'haleine, il avisa une ouverture sur sa gauche. Une galerie perpendiculaire, moins haute, plus étroite. Il s'y jeta. La sphère continua tout droit. Il reprit son souffle tout en demeurant attentif aux bruits. D'autres boules de feu pouvaient surgir à n'importe quel moment, de n'importe quelle autre galerie, de n'importe quelle grotte. Sa course l'avait épuisé, sa gorge et ses poumons le tiraillaient, sa vue se troublait. Même fortifié par le flux, il rencontrait des difficultés grandissantes à respirer, à supporter la nocivité des particules électriques.

Un fracas assourdissant retentit derrière lui. Il se retourna. Une lueur vacillante à l'autre bout de l'étroite galerie. Une boule de feu fonçait dans sa direction. Il s'élança de nouveau, enfila les passages au hasard, échoua dans une grotte étayée par des piliers rocheux aux fûts arrondis. Les roulements de tonnerre se succédaient sans trêve. L'orage semblait gronder dans le cœur même du labyrinthe.

Une fissure s'ouvrit sous ses pieds. Des éclairs en fusèrent, qui éblouirent la cavité et rendirent l'air irrespirable. La fissure se ramifia, s'élargit, devint une faille étincelante. Des arcs se formèrent entre le sol et la voûte, émettant des grésillements menaçants. Zaslo chercha une issue des yeux. Six bouches de galeries s'ouvraient sur les parois. Il s'avança vers la plus proche, constata qu'une sphère la parcourait, eut juste le temps de se jeter en arrière pour éviter d'être percuté, la vit se précipiter sur un pilier et se pulvériser en une gerbe de particules étincelantes, eut la sensation atroce de rouler dans un feu à haute température, faillit perdre connaissance, parvint à se traîner jusqu'à la bouche suivante et à remonter le tunnel sur plusieurs centaines de mètres, constata qu'il respirait mieux, put enfin s'asseoir

contre la paroi et récupérer un peu.

Il songea à Madilia. Il ne connaîtrait jamais son fils, et son fils ne connaîtrait jamais son père ; tout comme lui-même n'avait pas connu son propre père. Il serait le maillon manquant de la chaîne. Il en conçut une profonde amertume. Savoir qu'il avait sauvé des millions de Gigantins de la mort ne suffisait pas à le consoler. Il n'était qu'un fragment isolé de la trame humaine, un être seul, abandonné. Il se renversa, les yeux fermés, jusqu'à ce que l'arrière de son crâne touche la roche. Les larmes ne coulaient pas malgré la tristesse infinie qui l'imprégnait, comme si la saturation électrique l'avait vidé de toute son eau.

Il perçut un grésillement sur sa gauche. Il demeura d'abord immobile, résigné, puis son instinct de survie le poussa à fixer la sphère qui fondait sur lui et emplissait toute la galerie, à se relever, à puiser dans ses dernières forces pour reprendre sa course.

Le passage traversait une petite cavité avant de repartir en plongeant de façon abrupte dans les profondeurs du Carmaük. Zaslo dévala la pente, s'enfonça dans une obscurité fuligineuse, trébucha à plusieurs reprises, se rattrapa aux parois, continua d'avancer. Le spectacle devait être dantesque à la surface. La planète se transformait peu à peu en un gigantesque réseau de faisceaux électriques à haute tension, tombant des cieux, montant du sol, roulant sur les pentes, s'associant pour former une trame à la puissance inouïe. Il s'engouffra dans une nouvelle grotte qui baignait dans des ténèbres traversées de temps à autre par des éclats lumineux.

Sa fuite l'avait épuisé physiquement et régénéré mentalement. Il s'allongea sur le sol, dériva sur ses souvenirs, prit conscience de la richesse de son existence alors qu'il n'avait pas encore dépassé les vingt-sept ans – il n'était plus très sûr de son âge, il avait perdu la notion du temps. Il avait réalisé son rêve d'enfant et rencontré l'amour. Avec son père, qui débarquerait sur Gigante dans douze ou treize ans TU, et son fils, qui était peut-être déjà né, il laisserait des traces. Il était un maillon, un homme qui connaissait ses origines, qui laissait une descendance, qui aurait eu son importance, comme chaque être humain sur les différents mondes de la Confédération.

L'orage progressait vers les profondeurs. La puissance des grondements, des crépitements, des éclairs augmentait inexorablement. Il perçut la vibration de la boule de feu quelques secondes avant qu'elle ne surgisse à l'intérieur de la cavité. Elle sembla emplir toute la pièce avant de se précipiter dans un autre passage dont il n'avait pas remarqué l'entrée. De nouveau, il eut la sensation que des flammes lui mordaient la peau. Il repoussa la tentation de prendre la fuite. L'orage le rattraperait de toute façon. L'amour de Madilia l'enveloppa. Il l'avait connue, il avait connu un

amour merveilleux qu'il n'aurait pas pu imaginer dans ses rêves les plus fous. Le sol trembla sous lui.

La vibration persista, de plus en plus nette, de plus en plus envoûtante. Il se demanda si elle n'était pas le chant de la mort.

Une deuxième sphère s'engouffra dans la cavité et explosa contre la paroi dans un formidable embrasement qui lui blessa les yeux. Il crut cette fois qu'elle avait pulvérisé sa gorge et ses poumons. Il se leva en chancelant. Le grésillement d'une autre sphère se précisa ; son corps ne supporterait pas une nouvelle augmentation de l'intensité électrique.

Il perçut une deuxième vibration. La sienne.

Qui tentait de se fondre dans la première. De trouver l'accord parfait.

Le jid.

La boule n'allait pas tarder à surgir, devancée par sa lumière crépitante. Il puisa dans ce qui lui restait de forces pour rester lucide et debout. Un roulement fracassant lui perfora les tympans. Le sol s'éventra tout à coup sous lui. Il ne chercha pas à se raccrocher à la paroi, il se laissa tomber dans le geyser de lumière qui emplissait la cavité.

Les deux vibrations n'en formaient plus qu'une, envoûtante, irrésistible.

Ses particules se dissocièrent et se mêlèrent à celles du flux. Il fut saisi et emporté par un formidable courant.

FIN

*« On voulait un monde extraordinaire
dans tous les sens du terme ! »*

Écrire est un métier qui peut aussi se faire à deux ! Pierre Bordage et Alain Grousset se sont associés pour raconter une histoire sur une planète immense, Gigante, qu'ils ont conçue ensemble. Le livre que vous tenez entre les mains a donc une suite, Au nom du fils, un livre jeunesse écrit par Alain Grousset. Retour avec Pierre Bordage sur cette aventure à quatre mains et sur cette histoire d'amitié.

JÉRÔME VINCENT. — Comment est née l'idée de travailler ensemble avec Alain Grousset ? Et comment est née l'idée de cette planète gigantesque ?

PIERRE BORDAGE. — L'idée de travailler ensemble est venue d'Alain. Il m'a transmis son envie. Et je me souviens qu'on voulait, au tout début, un monde extraordinaire dans tous les sens du terme. D'où l'idée du gigantisme, et tous les problèmes, tous les défis que cela soulève. D'autant que nous voulions écrire chacun notre histoire sur ce monde... Il fallait un peu de place pour deux auteurs.

J. V. — Qu'est-ce qui t'a séduit dans une planète aux dimensions extraordinaires ? Est-ce que ça vous a demandé beaucoup de recherches scientifiques et de documentation ?

P. B. — Eh bien, ses dimensions justement, si peu adaptées à l'être humain que chaque déplacement devient une véritable aventure. D'où l'idée des flux électriques, seuls capables de résoudre ce problème de distance. Recherches et documentations nous auraient probablement découragés sur le plan du réalisme ; nous nous sommes donc abstenus, nous disant que, de toute façon, nous n'avions pas besoin de nous justifier, que ce monde gigantesque, qui, en théorie, aurait dû

s'effondrer sur lui-même, était l'une des fameuses exceptions qui confirment la règle. On découvre tant de choses extraordinaires dans notre univers, qu'une planète de cette dimension n'est pas exclue. Vive le principe d'incertitude ! Une manne pour les romanciers d'imaginaire.

J. V. — Un petit mot sur la faune de Gigante. Il y a des créatures très dangereuses sur cette planète. Est-ce que vous vous êtes fait un bestiaire ?

P. B. — Il n'y a pas eu de bestiaire. C'est dû à ma façon de travailler, qui exclut fiches et autres travaux préparatoires. Les créatures dont tu parles se présentent selon les besoins de l'écriture et trouvent de ce fait leur propre justification. C'est vrai que j'adore depuis mes débuts créer des bestioles bizarres, dangereuses, étonnantes, fascinantes. Le bestiaire, il faudrait le faire après, une sorte de catalogue récapitulatif des créatures issues de mon imaginaire. En fait, j'écris d'abord, je réfléchis et classifie après.

J. V. — Comment avez-vous procédé alors pour travailler ensemble et vous répartir les histoires ?

P. B. — Il nous est très vite apparu – et là, nous devons réfléchir avant, un exercice délicat pour moi (rires) – que nous devons nous répartir les histoires selon un principe générationnel, l'une se passant avant l'autre. Comme j'étais en premier, j'avais le redoutable honneur de défricher la voie. Alain suivait de très près, lisant mes chapitres au fur et à mesure que je les écrivais et me demandant de lui préciser les éléments dont il avait besoin pour sa propre histoire, ce qui n'est pas facile avec moi, en raison de ma façon de travailler purement intuitive.

« J'ai été la source du mythe de Zaslo sans le savoir. »

J. V. — Pourquoi avoir choisi de raconter l'histoire de Zaslo, le fils, plutôt que celle de son père ?

P. B. — Nous avons choisi d'inverser les points de vue : à moi le fils pour l'aventure à paraître dans la collection adulte de l'Atalante, à Alain le père pour la collection jeunesse, l'histoire du père se situant après celle du fils en raison de l'évolution brutale des transports spatiaux. Le père est donc parti sans connaître son fils, sans même d'ailleurs savoir qu'il avait eu un fils, pour un voyage de 40 ans. Alors

que Zaslo, qui part vingt ans après, bénéficie, lui, de l'évolution des voyages et ne met que deux ans à parvenir au but. Le fils arrive donc sur Gigante un peu moins d'une vingtaine d'années avant son père. Une situation qui engendre des paradoxes et de nombreuses possibilités romanesques.

J. V. — Dans le livre d'Alain Grousset, une religion s'est installée sur Gigante. Est-ce que tu avais envie d'être aux sources du mythe plutôt que dans la description du système religieux ?

P. B. — Le système religieux autour du fils, c'est l'idée d'Alain. J'ai seulement raconté l'histoire de Zaslo, et lui, d'une façon logique d'ailleurs, a imaginé un système religieux bâti autour de ce personnage. J'ai donc été la source du mythe sans le savoir. C'est le gros avantage d'être deux auteurs à se partager le monde. L'un peut exploiter et développer le travail de l'autre.

J. V. — Parle-nous un peu de Zaslo. C'est un personnage qui arrive sur Gigante en étant plein de haine, essentiellement envers son père, et qui peu à peu va changer. Comment as-tu construit ce changement ? Quel type d'homme est-il ?

P. B. — Zaslo est un personnage irrésolu, uniquement motivé au début par la haine de son père – l'irrésolution vient d'ailleurs de l'absence du père. C'est d'une part la rencontre avec Madilia, d'autre part les difficultés liées à Gigante, une planète très exigeante, qui vont lui permettre de changer, de trouver un véritable but dans la vie. Le changement s'est construit naturellement. La succession d'épreuves proposées par son nouveau monde le contraint à la métamorphose, sinon il n'y survivra pas, ni d'ailleurs les autres humains. J'affectionne ce genre de personnages, faibles et perdus au début, puis se façonnant peu à peu un destin. L'anti-héros qui devient non pas le héros, mais qui, en se trouvant lui-même, occupe sa juste place dans la trame.

J. V. — La planète est immense et les temps de voyage sont très très longs. Est-ce que cela t'a ouvert des possibilités au niveau narratif ou est-ce qu'au contraire cela a été une difficulté ? Le gigantisme est-il un atout pour le romancier ?

P. B. — Disons que le gigantisme est un atout et un boulet. Il permet des effets intéressants, voire fascinants, sur le plan narratif (ces jours qui durent trente de nos jours...), mais peut aussi devenir fastidieux. Il faut donc trouver un équilibre. Et ce sont les flux, les déplacements quasi instantanés sur les courants électriques, qui m'ont permis d'atteindre cet équilibre (pour le romancier, hein, le lecteur se fera son

propre jugement...)

J. V. — Zaslo va connaître mille aventures et rencontrer tout un tas de gens différents. Est-ce que tu as dû changer des choses au fur et à mesure que l'histoire d'Alain avançait ?

P. B. — Disons que j'ai tenu compte de ses remarques sur le plan de la cohérence ou de ses désirs pour le développement de sa propre histoire. Prenons, par exemple, Drek, le petit-fils de Koeb. Alain m'a rappelé de ne pas oublier de le concevoir dans mon propre livre pour des questions de cohérence chronologique. (Rire). J'ai donc dû contraindre mes héros à faire ce qu'il fallait pour que leur enfant naisse. Je dois dire que je n'ai eu aucune difficulté à les convaincre !

« Je crois toujours, après vingt ans d'écriture, que les romans de S.-F. sont également des romans initiatiques, [...] dont le personnage sort grandi – et aussi, j'espère, un peu le lecteur. »

J. V. — Le parcours de Zaslo est initiatique. Je pense notamment à la scène du labyrinthe avant d'arriver dans le lieu convoité. Ce type de chemin était-il nécessaire pour son changement ? Une sorte de passage obligé ?

P. B. — Oui. Il y a souvent des labyrinthes dans mes romans. Comme un symbole du parcours initiatique, des méandres de l'esprit. Je crois toujours, après vingt ans d'écriture, que les romans de SF sont également des romans initiatiques, et que la métamorphose s'accomplit après une succession d'épreuves dont le personnage sort grandi – et aussi, j'espère, un peu le lecteur ; le principe d'identification propre aux romans permet justement au lecteur de parcourir le même chemin que le héros et de ressortir de sa lecture un peu, un tout petit peu, hein, transformé.

J. V. — J'ai trouvé très fort le moment où il décide de renoncer, de quitter le vaisseau à haute vitesse qu'il a emprunté, et donc de ralentir un peu, de « perdre du temps » avant de revenir sur ses pas. C'est là qu'il change. Est-ce aussi une manière de dire que « ralentir » parfois est nécessaire ?

P. B. — Oui, il faut savoir perdre du temps pour mieux le gagner. Il faut épouser le cours du temps parce que le temps a ses raisons. J'aime l'idée que l'univers est un langage (le Verbe fait chair) et qu'il

s'adresse aux créatures vivantes de différentes façons. Le temps lui-même est un langage qui ne dévore pas nécessairement ses enfants, mais les contraint à changer, ne serait-ce que par le biais du vieillissement.

J. V. — Quel bilan fais-tu de ta collaboration avec Alain ?

P. B. — Un excellent bilan. J'ai découvert une autre façon de travailler, tout aussi légitime que la mienne, et la collaboration s'est faite dans la bonne humeur, entre gens de bonne volonté. Je le connais depuis longtemps, j'avais travaillé avec lui pour sa collection Ukronie chez Flammarion, et je savais où je mettais les pieds. Beaucoup de plaisir pour moi en tout cas. Les coups de fil quotidiens d'Alain vont même me manquer !

J. V. — Il y a sans doute encore beaucoup de choses à dire autour de cette planète. Est-ce que des suites sont prévues ?

P. B. — Franchement, je n'en sais rien. Par principe je laisse toujours les portes ouvertes. Et c'est vrai qu'on peut écrire de nombreux romans sur le monde étonnant de Gigante.

Propos recueillis par Jérôme Vincent,
ActuSF,
juillet 2013.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les guerriers du silence

GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994 – PRIX JULIA VERLANGER 1994

Terra Mater

La citadelle Hyponéros

PRIX COSMOS 2000 1996

Wang

Les portes d'Occident

Les aigles d'Orient

PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon

Orchéron

Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)

Rohel II (cycle de Lucifal)

Rohel III (cycle de Saphyr)

Griots célestes

Qui-vient-du-bruit

Le dragon aux plumes de sang

*Nouvelle Vie*TM

L'enjamineur

1792

1793

1794

PRIX IMAGINALES 2007

La Fraternité du Panca

Frère Ewen

Sœur Ynolde

Frère Kalkin

Sœur Onden

Frère Elthor

Dernières nouvelles de la Terre...

L'éditeur remercie chaleureusement Jérôme Vincent pour l'entretien qu'il a réalisé avec Pierre Bordage et qui clôt cet ouvrage.

Illustration de couverture : Manchu

© Librairie L'Atalante, 2013

ISBN 978-2-84172-648-6

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Sur la toile

Retrouvez tous les ouvrages de L'Atalante sur notre site
www.l-atalante.com

Suivez notre actualité sur les réseaux sociaux
<http://www.l-atalante.fr/blog/>
<http://www.facebook.com/pages/LAtalante/188033895823>
<https://twitter.com/Latalante>